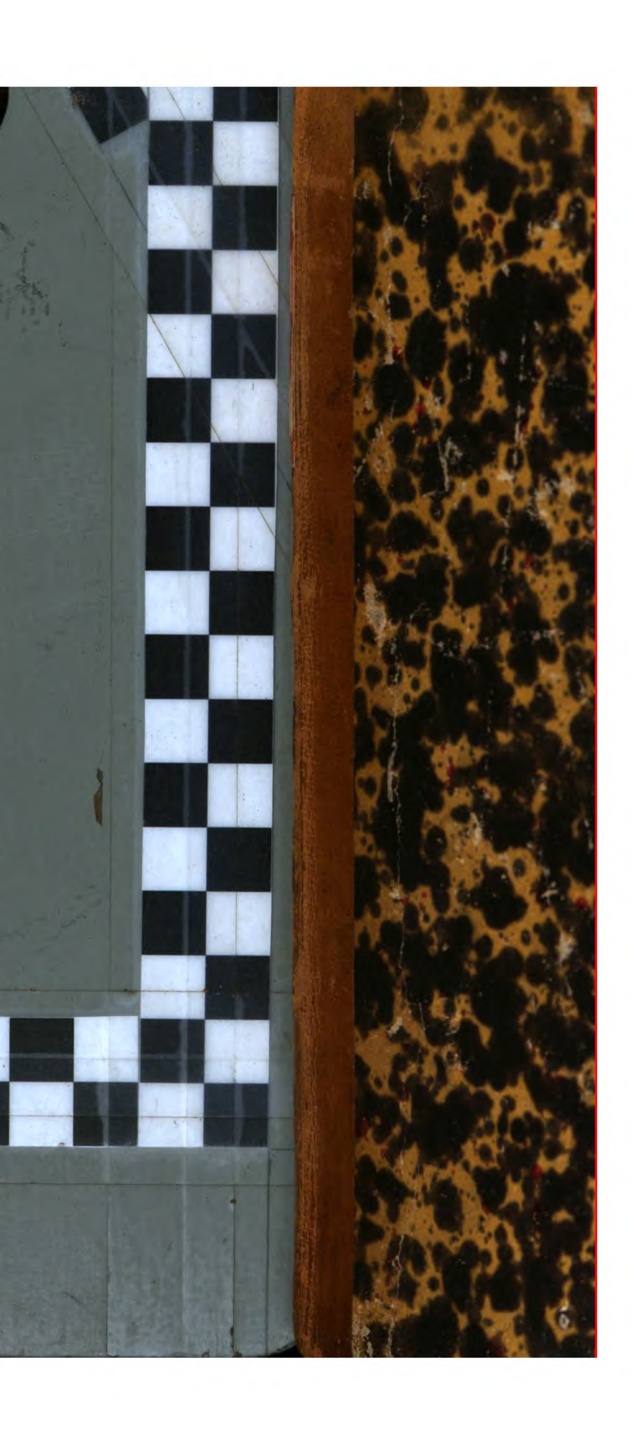
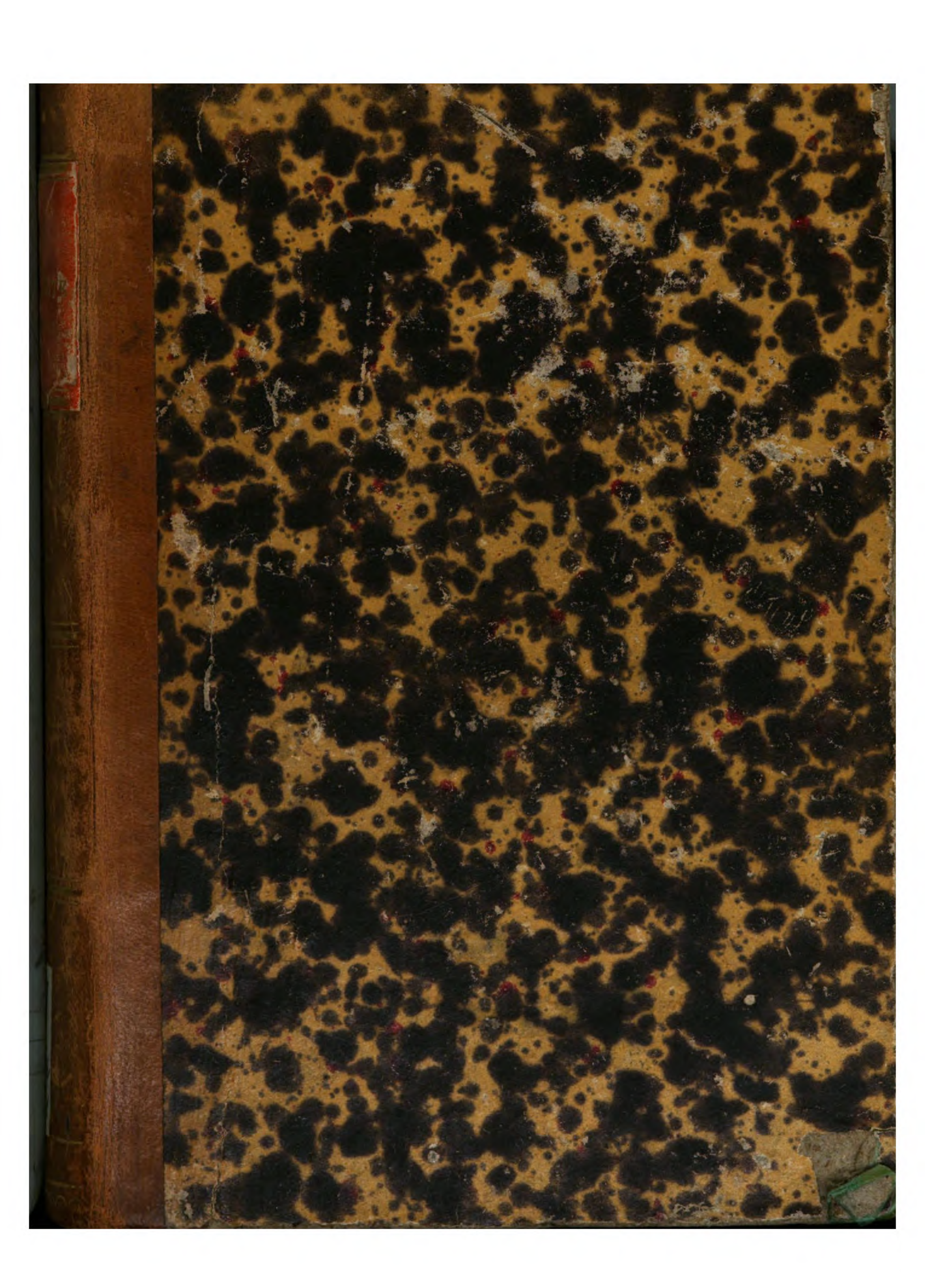
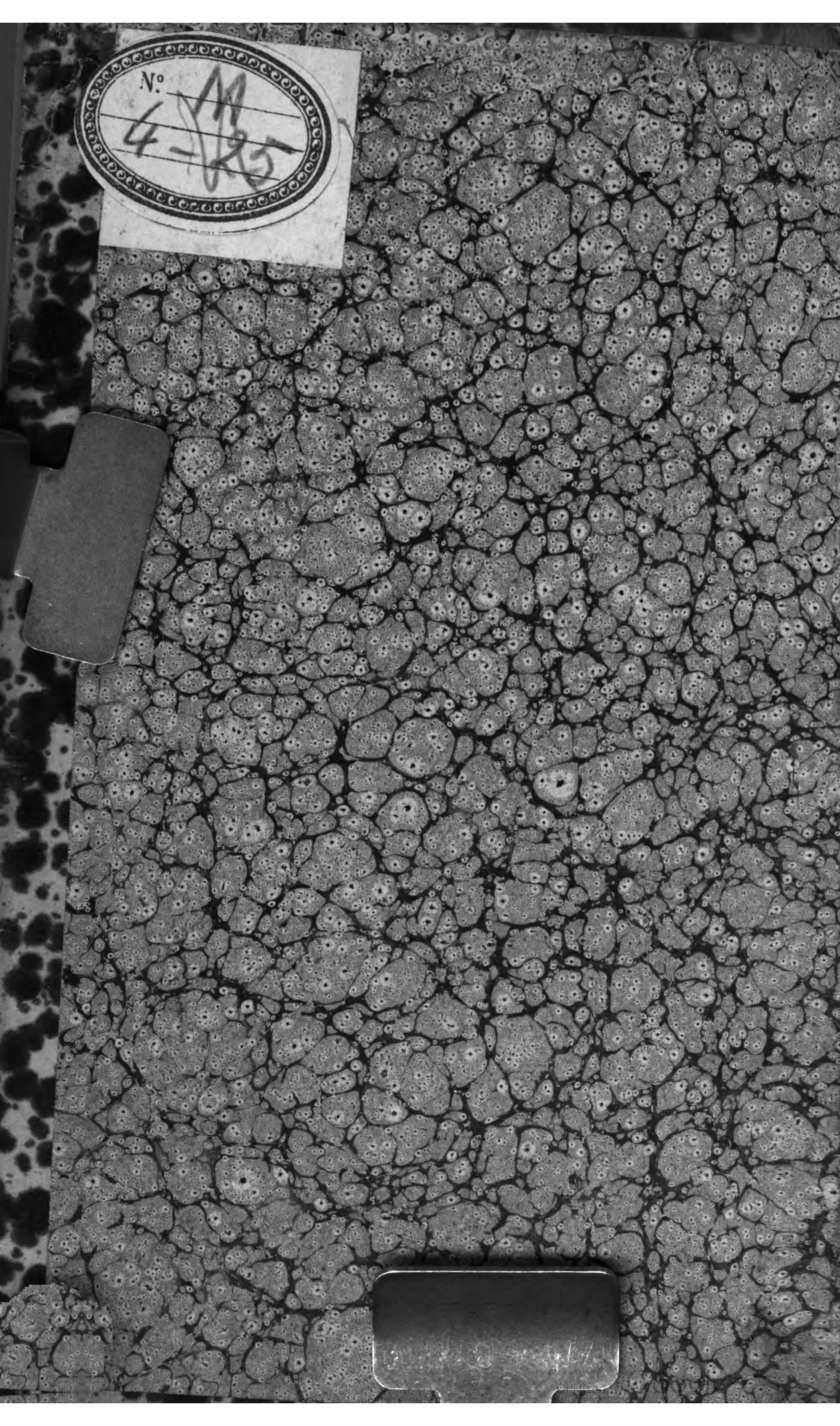
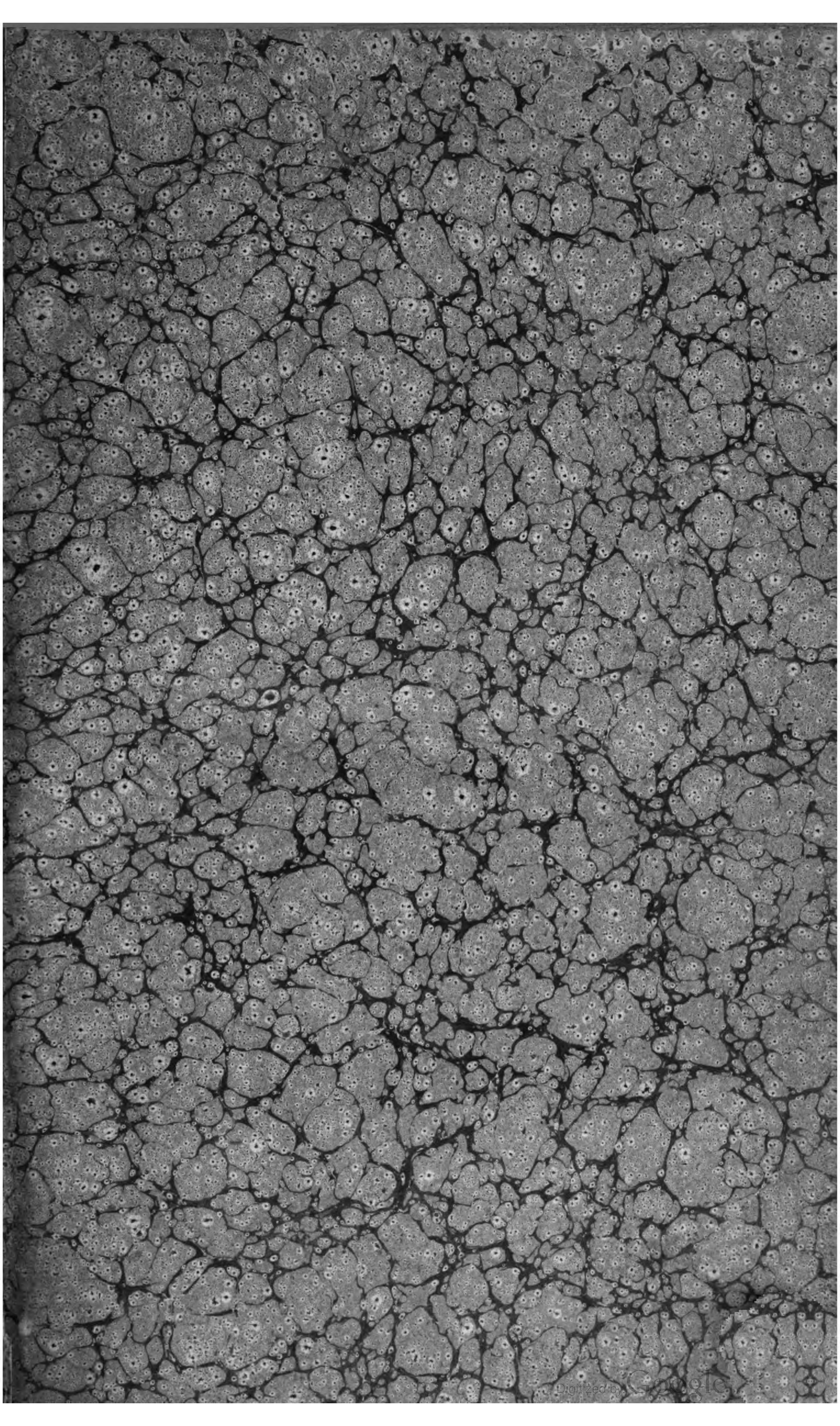







N°.



VIE

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE



IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

VIE

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

D'APRÈS LES ACTES DE SA CANONISATION

PAR

LE R. P. FRANÇOIS MARCHESE

PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE ROME

traduit de l'italien par

L'ABBÉ R. BONHOMME

PRÊTRE DU DIOCÈSE D'ÉVREUX

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

DELSOL, LIBRAIRE ÉDITEUR

66, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 66

V. SARLIT, LIBRAIRE
25, RUE SAINT-SULPICE, 25

F. BOUQUEREL, LIBRAIRE
31, RUE CASSETTE, 31

1868

INTRODUCTION

L'Église romaine, dans son directoire particulier, célèbre la fête de sainte Marguerite de Cortone le 26 ou le 27 février. Il nous a semblé que nous ferions une œuvre utile, dans les temps agités et pleins de trouble où nous vivons, en mettant sous les yeux les exemples de cette illustre pénitente. Il y a un grand nombre d'âmes qui, comme cette sainte, sont tombées dans l'abîme du péché et dans des déréglements qui ont duré pendant de longues années. Nous voudrions leur montrer par quelles voies elles peuvent s'élever, malgré leurs égarements passés, au sommet le plus élevé de la perfection et de la sainteté.

La vie de sainte Marguerite de Cortone est utile à lire à plus d'un titre. Elle est un modèle d'hagiographie sacrée, et elle offre un admirable récit des voies mystiques par lesquelles la grâce conduit les âmes qui suivent ce guide céleste et mystérieux. Le P. Marchèse a écrit un chef-d'œuvre qui sera difficilement surpassé, et cette vie est d'une grande édification pour les âmes, comme le prouvent les fruits abondants qui résultent de sa lecture.

Mais, avant tout, on nous demandera quelle est l'authenticité de toutes les paroles divines qui sont rapportées dans le livre,

et quel est le degré de véracité qu'il faut leur accorder. A cet égard, il suffit de faire connaître la source par laquelle elles nous sont parvenues. L'histoire de tout ce qui était digne de souvenir dans la vie de sainte Marguerite a été faite par le P. Giunta de Bevagna, religieux de l'ordre de Saint-François, homme d'une grande science et piété, qui fut pendant plusieurs années le confesseur de la Sainte.

Le divin Sauveur s'entretenant familièrement avec sa Servante privilégiée de ce religieux (en outre des louanges que le Seigneur en avait faites en plusieurs circonstances) lui dit de l'avertir, en son nom, de recueillir et de conserver avec soin toutes les grâces qu'Il se complaisait de lui accorder, car un temps viendrait où un grand nombre d'âmes retireraient de précieux fruits de la lecture de ces récits et surtout les pécheurs.

Le P. Léon de Castiglione, inquisiteur en Toscane, donna l'ordre à ce digne religieux d'écrire, aussitôt après la mort de la Sainte, les actions de celle-ci, de la manière qu'il les avait lui-même ouïes de sa bouche, lorsqu'elle lui découvrait en confession et en d'autres occasions l'intérieur de sa conscience. Tout le récit de sa vie n'est autre chose que ce que le susdit inquisiteur, le Père Jean, le Père Tarlate, et d'autres Pères, qui en divers temps avaient entendu ses confessions, lui avaient rapporté.

Après avoir rédigé avec le plus grand soin et la plus grande exactitude cet écrit qu'il divisa en douze chapitres, il le montra aux susdits religieux, et à d'autres Pères qui avaient connu Marguerite et qui avaient eu aussi connaissance de sa manière de vivre et des dons extraordinaires dont la bonté divine s'était complu à orner l'âme de la Sainte. Tous lui donnèrent leur approbation d'un commun consentement, et ils confirmèrent en le souscrivant tout ce que Giunta de Bevagna avait écrit dans les douze chapitres à l'égard des vertus et des miracles de la Sainte et des révélations qu'il en avait rapportées. (1)

(1) Voy. Préface du P. Marchese, p. 2.

Il y a différentes manières d'être assuré de l'authenticité des révélations faites à une âme ou des locutions surnaturelles qu'elle a entendues. La première est si elle les a écrites elle-même. Cette voie semble la plus sûre, mais elle est sans contrôle. Lorsque, comme dans le présent exemple, le confesseur lui-même les rapporte, elles nous semblent avoir un degré de véracité qui doit les rendre plus précieuses.

Il n'est pas nécessaire de déclarer ici qu'une controverse théologique n'est nullement tranchée, parce qu'une opinion a en sa faveur les révélations d'une Sainte, même élevée aux honneurs de la canonisation. Les locutions surnaturelles, même divines, n'ont qu'une autorité probable dans la doctrine théologique, elles n'ont pas la valeur d'une décision du Saint-Siége apostolique. C'est la doctrine du savant Benoît XIV, dont il n'est pas permis de s'écarter : *Theologi et mystici fatentur quod revelationes privatæ, quamvis probatæ et receptæ... contrariæ eamdem probabilitatem retinent quam ante revelationem habebant.* (1)

Les Bollandistes ont inséré textuellement dans les *Acta Sanctorum* la vie de sainte Marguerite de Cortone, du Père Giunta, en la traduisant en latin ; (2) cela seul montre que ce travail est au-dessus de toute sérieuse discussion. Le R. P. Marchese a fait du récit du Père Giunta la base de toute son histoire, mais il a mis ces matériaux dans un ordre plus parfait, et il a complété ce que le cadre du religieux ne lui donnait pas l'occasion de dire. Entre les nombreux historiens de sainte Marguerite, le plus estimé est celui dont nous offrons la traduction à nos lecteurs.

Il n'est pas permis aux esprits graves de méconnaître l'immense danger où se trouvent les âmes de nos jours. Quoique ce péril provienne d'une même source et qu'il ait le même père, Satan, le prince du monde, il se divise néanmoins en deux camps en apparence opposés, en deux écoles qui semblent radicalement contradictoires, si on les considère dans leurs doctrines et leurs principes. Mais le but qu'elles se proposent les

(1) *Benedictus XIV in opere de beatif.* III., Conc. n° 15.
(2) Voy. *Acta Sanctorum : Marguarita de Cortona,* 22 février, tom. III.

unit, car ces deux camps ennemis, si divers entre eux, sont pleinement d'accord dans leur haine pour détruire la sainte Église que Jésus-Christ a divinement établie sur la terre.

L'une de ces écoles d'erreurs pestilentielles pour les âmes nie radicalement le surnaturel. Elle se divise en plusieurs branches : le panthéisme, le naturalisme, le rationalisme absolu; et quoique bien différentes entre elles, elles sont unies néanmoins par la négation qui leur est commune du surnaturel divin en religion.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer le danger pour les âmes de ces enseignements funestes, qui détruisent la notion d'un Dieu vivant et véritable, qui anéantissent toute religion et en renversent la base. Il importe donc de chercher un remède efficace à ce mal, car sa gravité frappe assez les esprits qui ont su garder dans leur cœur l'amour de la sainte Église et la foi en sa doctrine révélée.

La seconde école d'erreur qui aussi est un immense danger pour les âmes, c'est le spiritisme, ou la doctrine de l'évocation des esprits. Après avoir séduit des millions d'âmes, le spiritisme ne craint pas de s'affirmer comme une religion. Il a des prophéties et des miracles, dont le démon est l'auteur, et sur cette base il prétend démontrer qu'il est la vérité.

Aux fausses révélations du démon, aux paroles dictées par les esprits évoqués par les médiums spirites, l'Église oppose l'état surnaturel divin où l'âme est éclairée des lumières célestes par le ministère des bons anges et les locutions formelles, par lesquelles ceux qui en sont favorisés obtiennent des connaissances sublimes. Il y a cette différence radicale et absolue, entre les uns et les autres, c'est que les âmes pieuses parviennent à l'état surnaturel par la seule volonté de Dieu et à l'aide de la prière, des mortifications, et surtout par la voie de l'obéissance aux représentants légitimes de l'Église, tandis que les spirites ont toujours en horreur l'obéissance à l'Église, méconnaissent sa doctrine et son autorité, et d'eux-mêmes et par leur seule volonté ils entrent dans la voie des évocations des esprits.

Il est certain et admis par toute la tradition chrétienne que Dieu se plaît à éclairer de ses divines lumières les âmes qu'il veut favoriser. Ces âmes, à l'aide des lumières infuses qu'elles reçoivent, s'élèvent à une science qui dépasse celle des plus grands docteurs. Dieu se plaît ainsi à révéler aux simples ce qu'il refuse aux sages et aux prudents, parce que tel est le bon plaisir de sa divine volonté, *quia sic fuit placitum ante te.* (1)

Voici, du reste, ce que dit à ce sujet l'illustre sainte Thérèse, dont la doctrine est si hautement approuvée dans l'Église : « Je crois utile, dit-elle, d'exposer ici la nature de ces paroles que Dieu adresse à l'âme : le divin Maître m'a fait souvent cette faveur et il a continué de me l'accorder.

» Ces paroles sont parfaitement distinctes, mais on ne les entend pas des oreilles du corps; l'âme néanmoins les entend d'une manière beaucoup plus claire que si elles lui arrivaient par les sens. » (2)

Quelle distance de ces lumières divinement infuses aux crayons des spirites, à leurs tables qui écrivent! quelle différence dans la doctrine et surtout dans les effets qu'elles produisent dans les âmes.

Il existe un assez grand nombre de personnes, même parmi les prêtres graves et savants, qui ne se préoccupent pas de cet état surnaturel, où Dieu se plaît à élever certaines âmes. A nos yeux, c'est une négligence qui n'a pas d'excuse. Pour d'autres, ces faits sont très-rares et à ce titre il ne faut pas s'en occuper.

Mais les faits de ce genre sont loin d'être aussi rares qu'on le pense, et de nos jours moins que jamais. Est-ce à dire qu'il faille accorder facilement sa confiance à ce grand nombre d'âmes, qui, dans le monde ou dans les cloîtres, se croient favorisées de lumières surnaturelles? Non, telle n'est pas notre pensée.

Dans tous les temps le discernement des esprits a été une chose difficile ; les divines Écritures nous apprennent que le

(1) Saint Matthieu, XI, 26.
(2) *Vie de sainte Thérèse,* chap XXV, p. 329, éd. Lanier.

discretio spirituum est un des dons du Saint-Esprit. Or, si les âmes élevées à l'état surnaturel ne sont pas rares, la direction nécessaire pour ne pas être trompé par le démon fait assez généralement défaut. Les uns croient trop facilement, et ne savent pas les conditions rigoureuses et nécessaires pour mettre les âmes à l'abri de toute fraude, illusion ou tromperie diaboliques; les autres se font un devoir de ne pas croire, même lorsqu'ils ont sous les yeux des preuves propres à établir la réalité d'un état surnaturel.

Ainsi les uns éteignent dans les âmes les lumières divines par une incrédulité obstinée, qui cherche des preuves au delà de ce qu'il convient d'exiger. Ils pèchent par là, car les divines Écritures nous font la recommandation expresse de ne pas éteindre l'Esprit de Dieu dans les âmes : *Spiritum nolite extinguere.*

Les autres tombent dans un excès contraire ; ils croient trop facilement, ils ne se défient pas assez des illusions si faciles en ce cas, et dans peu de temps des âmes que Dieu voulait élever à l'état surnaturel sont plongées dans des erreurs de toute sorte. Alors, au lieu de reconnaître leur ignorance et leur incapacité, ils s'obstinent trop souvent à appeler vrai ce qui est faux ; le plus sage serait de recourir à des conseils plus éclairés et à une direction où la prudence aurait plus de part.

Nous avons été frappé en effet, dans la lecture de sainte Thérèse, du soin qu'elle prenait à soumettre l'examen des graves questions de son état surnaturel à un nombre d'hommes savants et éclairés. Cette illustre sainte ne les choisissait pas uniquement dans l'ordre des Carmes, mais dans tous les corps religieux, Dominicains, Jésuites et autres, ou bien parmi les chanoines des villes où se trouvait le monastère. C'était là un moyen précieux de ne pas être victime de l'erreur, car c'est le cas de dire avec la sainte Écriture : La vérité est là où le conseil est multiple.

Notre but, en publiant la vie de sainte Marguerite de Cortone, est d'appeler l'attention des esprits sur les grandes questions de la *science mystique*. A nos yeux, le prêtre, dans les temps, ne doit pas se borner aux questions d'Écriture

sainte, de dogme, d'histoire ecclésiastique, de droit canon, de liturgie, il a aussi pour mission d'étudier les questions de théologie positive, d'ascétisme et, surtout aujourd'hui, de mystique. Il ne convient pas, en effet, que lorsque le spiritisme semble porter à l'Église un défi hardi, il ignore tout ce qui regarde la science infuse, les locutions surnaturelles par lesquelles Dieu et ses anges peuvent éclairer les âmes. Jamais l'erreur ne pourra faire autre chose que singer la vérité, et, comme les magiciens de Pharaon, imiter de loin les prodiges de Moïse, car s'ils changèrent des verges en serpents par le pouvoir des démons, la verge de Moïse, changée aussi en serpent, dévora tous les autres. Il en sera toujours ainsi, le surnaturel divin doit vaincre d'une manière absolue le surnaturel diabolique.

Le spiritisme, dans ses livres et par la voix de ses adeptes les plus renommés, prétend opérer des prodiges, guérir les malades, connaître l'avenir, éclairer les esprits sur les plus graves questions de la vie. Le temps n'est plus éloigné où l'Église acceptera le défi hautain de cette école. Dans ce but, il faut que le sacerdoce catholique comprenne bien les voies de Dieu, qu'il sache quelle est la force du pouvoir que Jésus-Christ a remis en ses mains par l'onction sacrée de son ordination. Il est le sel et la lumière du monde, c'est lui qui doit combattre les faux prophètes qui répandent l'ivraie dans le champ du père de famille. Il est manifeste que Dieu suscitera dans son Église des prêtres ornés des dons du Saint-Esprit, qui confondront tous ces esprits de mensonge et de fausseté : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus.*

En publiant la *Vie de sainte Marguerite de Cortone*, nous avons cru opportun d'ajouter à la fin de chaque chapitre des *réflexions* sur les questions les plus importantes, à l'exemple de celles que de nombreux auteurs ont faites pour l'*Imitation de Jésus-Christ.* Nous aurons ainsi l'occasion de traiter le question de la *mystique* chrétienne, et par là cette traduction aura un caractère d'actualité propre à lui concilier la sympathie des lecteurs.



VIE

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

LIVRE PREMIER

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'AUX DERNIERS MOMENTS
DE SA VIE.

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE ET JEUNESSE DÉRÉGLÉE DE MARGUERITE.

—

Marguerite vint au monde dans l'année 1247, à Laviano, bourg alors de l'évêché de Chiusi, et maintenant du diocèse de Piève. Ses parents étaient pauvres et obligés de travailler la terre, mais de mœurs honnêtes. Elle fut baptisée dans l'église dédiée au prince des apôtres, saint Pierre, dans le village de Pozzuolo, qui se trouve à une petite distance de Laviano, et le nom de Marguerite lui fut donné, non sans une disposition spéciale de la divine Providence.

A peine parvenue à l'âge de sept ans, la mort la priva de sa mère, ce qui fut pour cette enfant ardente et pleine de vivacité un moyen de vivre dans une grande liberté. Jusqu'alors sa mère l'avait élevée avec un grand soin.

Cette femme pieuse avait l'habitude d'aller souvent faire ses prières devant un crucifix ; elle y conduisait sa fille et elle lui enseigna cette manière de prier : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie pour le salut de tous ceux pour lesquels vous désirez être prié. » Dans la suite, Notre-Seigneur étendit cette prière, comme nous le raconterons en son lieu, et il lui fit entendre que de même qu'il avait répandu son sang pour tous, elle devait aussi le supplier pour tous, sans exception, dans ses prières.

Quelque temps après, le père se maria une seconde fois, et l'enfant, qui était d'un caractère vif et plein d'ardeur, eut à souffrir beaucoup de contradictions et de querelles de la part de la belle-mère, car celle-ci fut toujours rude envers elle.

Marguerite était douée d'une grande beauté, et plus elle avançait en âge, plus ses traits devenaient éclatants, de sorte qu'elle ravissait le cœur de tous ceux qui la regardaient. Ce fut là une pierre d'achoppement pour un noble et riche habitant de Monte-Pulciano, qui possédait des biens et un château dans le bourg de Vagliano, et qui avait souvent l'occasion d'aller à Laviano, qui n'était qu'à la distance d'un mille.

La jeune fille cependant s'appliquait, de la manière que sa condition lui permettait, à se rendre plus belle et plus séduisante. Elle aimait grandement à jouir de sa liberté, et pour se satisfaire, elle n'avait point de honte d'aller dans les lieux publics. Ni l'autorité de sa belle-mère, dont Marguerite faisait peu de cas, ni les soins du père, trop occupé à travailler la terre, n'étaient capables de la retenir en cela.

D'un côté la légèreté de la jeune fille croissant de jour en jour, et de l'autre l'affection déréglée du gentilhomme, il y eut un échange de démonstrations de bienveillance réciproque. Enfin, soit qu'elle eût la permission de ses parents d'entrer au service de ce riche habitant, soit qu'elle eût été enlevée sans

leur consentement, Marguerite alla avec lui à Monte-Pulciano. Là, sans aucune retenue, elle se livra à la débauche, elle eut des relations continuelles avec lui, et parce qu'il était riche et influent, les pauvres parents de Marguerite ne furent pas capables de l'arracher de cette maison, ni de la retirer de cette dégradante position.

La passion excessive du jeune homme à son égard et les séductions des richesses qu'elle avait à sa disposition servirent à alimenter les déréglements et la vanité de Marguerite. Ainsi elle se montrait dans la ville couverte de parures magnifiques et portant des pierres précieuses dans ses cheveux. Elle allait au-devant de tous les plaisirs et elle acceptait tout ce qui lui était agréable, même au scandale des habitants. Elle n'avait nul souci de souiller son âme de quelque péché mortel, si elle pouvait satisfaire ses appétits sensuels, en se donnant quelque satisfaction désirée.

Parfois Notre-Seigneur éclairait son esprit en lui faisant connaître la condition malheureuse et abominable dans laquelle elle vivait. Alors, à la vue de ses excès et de ses fautes, elle en concevait une telle douleur qu'elle fondait en larmes. Mais, parce que son cœur était engagé, elle ne demandait pas sincèrement pardon à Dieu. Souvent, pleine de confusion d'elle-même, elle répondait à ceux qui la saluaient que sa vie infâme la rendait indigne de toute sorte d'honneurs, et néanmoins elle ne savait pas se résoudre généreusement à changer de vie. Quelquefois, se trouvant seule dans quelque lieu retiré et désert, elle se sentait le cœur pénétré par un rayon divin, et commençant à goûter les délices de la solitude, elle s'écriait : Oh! avec quelle suavité d'esprit il serait facile, dans cette retraite, de prier le Père des miséricordes et faire pénitence de ses fautes!

En outre, elle avait une bonté spéciale et une affectueuse compassion envers les pauvres, qu'elle soulageait en diverses occasions. Elle s'adonnait également à certaines pratiques extérieures de dévotion, dans la pensée d'apaiser ainsi les remords intérieurs de sa conscience et de pouvoir un jour obtenir miséricorde du Seigneur. Elle renouvelait souvent dans son esprit

le dessein de rentrer, après quelque temps, dans les voies du salut. Quelqu'un lui ayant adressé un reproche pour ces vaines parures auxquelles elle mettait tant de soins, en disant : Qu'adviendra-t-il de vous, ô Marguerite, si pleine de vanité? celle-ci, poussée par un mouvement céleste, répondit avec hardiesse : « Consolez-vous, car un temps viendra où vous m'appellerez sainte. Oui, je serai sainte, et les gens viendront avec les bourdons et les habits de pèlerins pour visiter mon tombeau. »

RÉFLEXIONS

Il était évidemment nécessaire de faire en peu de mots le récit des égarements de la grande Sainte, qui est honorée d'un culte public et général sur nos autels. L'Église n'a pas d'intérêt à garder dans le secret les chutes des saints avant leur conversion à Dieu. C'est là, au contraire, ce qui rend plus manifeste et plus éclatant aux yeux de tous la puissance de la grâce, dont elle est la source et le canal pour tous les hommes.

Dans les temps où nous vivons, il y a un grand nombre d'âmes qui ont fait aussi des chutes honteuses dans le vice et le péché, cet exemple leur montrera que la voie de la sainteté ne leur est pas interdite ni fermée. Elles peuvent très-bien, si elles sont fidèles à la grâce, s'élever au plus haut point de la perfection. Rien n'est un obstacle absolu à la grâce de notre divin Maître et Sauveur. C'est dans le but d'encourager les âmes que nous avons choisi, entre toutes les autres, la *Vie de sainte Marguerite de Cortone*, dans l'intime conviction qu'elle sera utile et qu'elle sera l'occasion de sincères retours à Dieu.

Nous avons vu dans ce chapitre les graves péchés de la *Sainte* contre la pureté. Est-ce donc à dire qu'elle est exclue du cortége royal dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, qui accompagne l'Agneau partout où il va ; ce sont les vierges, dit l'Apôtre, *virgines enim sunt*. A ce sujet les théologiens ont recherché si la virginité ne pouvait pas se récupérer par la pénitence. Un

grand nombre de saints Pères, et entre autres saint Jérôme, dans des textes bien connus, disent que la chose est impossible ; mais des théologiens de grande autorité ont cru que la virginité pouvait se recouvrer, comme tous les biens perdus. L'évêque d'Hesebon, Mgr Luquet, a enseigné *ex professo* cette opinion.

« Il y a, dit ce prélat, qui a laissé une si grande réputation de piété après sa mort, un grand nombre d'âmes qui, dans l'espérance de retrouver la virginité qu'elles ont eu le malheur de perdre dans des moments d'égarement qu'elles déplorent, ne reculeraient devant aucun sacrifice ; elles accompliraient les actes les plus héroïques pour recouvrer ce don précieux. » Telle est aussi notre profonde conviction. (1)

Au pied de la croix du Calvaire, il y avait, avec l'immaculée mère du Sauveur et le disciple vierge, une femme connue de Jérusalem par ses égarements, Madeleine. Il nous répugne de croire que l'illustre pénitente n'est pas du nombre de ceux qui ne sont plus souillés. A nos yeux elle est redevenue vierge par la grâce et elle accompagne Jésus partout où il va.

En écrivant ces lignes, nous avons eu le désir de connaître la pensée des illustres *Bollandistes* sur ce grave sujet. Nous avons demandé le tome III des *Acta sanctorum*, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et à la page 113, nous y avons lu ce qui suit :

Le jour de la fête de Catherine, vierge martyre, Marguerite, en s'approchant de l'autel, entendit Jésus-Christ lui dire : « Fille, je te placerai parmi les séraphins où se trouvent les vierges qui sont enflammées par la charité ». A cette parole, Marguerite, saisie de stupeur, répondit : Seigneur, comment la chose serait-elle possible, puisque je me suis souillée de tant de péchés ? « Fille, dit celui qui a fait écrire par son prophète, *reviens à moi et je te recevrai*, (2) la multitude de tes peines purifiera ton âme des souillures du contact des vices, de même que ta contrition et tes souffrances te rendront conforme

(1) Voy. *De la Vocation*, par Mgr Luquet, évêque d'Hesebon.
(2) Jérémie, III,

à la pureté virginale. » Sur ces paroles, saisie d'une plus grande crainte, elle demanda à son divin Maître s'il avait placé dans les chœurs des Vierges, dans la gloire céleste, Madeleine. Et le Maître de la vérité lui répondit : « A l'exception de la sainte Vierge et de sainte Catherine, martyre, aucune âme dans le chœur des Vierges n'est plus grande que Madeleine. »

Et afin que personne ne puisse douter que ce grand fait n'ait attiré l'attention des savants Bollandistes, il est bon de dire ce qu'ils ont mis en marge : Marguerite apprend du Christ qu'elle sera placée dans le ciel parmi les Vierges, et plus bas, *uti et Magdalenam*. Cette haute autorité nous suffit en attendant que nous *traitions* ce point *ex professo*, au chapitre XVIII, avec les textes des saints Pères et des docteurs à l'appui.

CHAPITRE II

SON RETOUR A DIEU

—

Neuf ans s'étaient déjà écoulés depuis que Marguerite vivait ainsi d'une manière irrégulière dans la maison de cet homme riche. Elle eut un fils. Et quoique, à diverses reprises, elle eût été invitée par les inspirations intérieures de la grâce divine à changer de vie, néanmoins, se faisant illusion à elle-même, dans l'espérance de vivre longtemps encore, elle différait à d'autres temps sa conversion. Enfin le Seigneur, qui l'avait destinée à être une des chères brebis de son troupeau, se plut à la ramener au bercail de la manière qui suit :

Ce gentilhomme était allé à la campagne pour reconnaître les bornes d'une de ses propriétés ; tout à coup il fut assailli par des hommes armés qui le massacrèrent sans pitié, après lui avoir fait les plus graves blessures. Ils cachèrent son cadavre au milieu d'un tas de bois et de broussailles, qu'ils recouvrirent d'un peu de terre, dans la forêt de Petrognano, des seigneurs Passerini de Cortone.

Marguerite fut très-étonnée de ne pas voir rentrer, ni le soir, ni le jour suivant, le jeune homme à la maison. Saisie d'une tristesse subite et de battements de cœur inaccoutumés, qui étaient des pressentiments du funeste accident qui devait

sous peu être connu, elle envoya le serviteur pour avoir des nouvelles de sa part. Mais tandis que, dans l'attente de la réponse, elle était agitée de diverses pensées, elle découvrit de loin la petite chienne qui était partie de la maison avec son maître. Elle se rassura un peu à cette vue, dans la pensée que celui-ci n'était pas loin, et s'élançant vers l'escalier, elle ouvrit la porte. Mais à peine la petite bête vit Marguerite, qu'au lieu de donner des signes de joie, selon son habitude, elle la jeta dans la crainte par des gémissements douloureux, et, incapable de se tenir sur ses pattes, elle s'étendit à terre à ses pieds.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis que cet animal fidèle n'avait pris aucune nourriture pour rester à la garde du cadavre de son maître. Marguerite ayant fait cette observation, sentit augmenter sa douleur et ses craintes. Après avoir mangé, la chienne n'oublia point son maître, mais prenant le bord de la robe de sa maîtresse, elle semblait l'inviter à venir pour voir où était celui qu'elle avait tant de désir de retrouver.

Marguerite considérait avec soin les mouvements et les gestes de ce fidèle animal, et comme elle avait à cœur d'obtenir des nouvelles de l'ami qu'elle aimait, elle fit l'observation que la chienne revenait à diverses reprises la saisir par ses habits pour l'amener avec elle hors de la maison, et elle prit la résolution de la suivre. Elle se mit donc en voyage, la chienne lui servant de guide. Après avoir fait un mille, elle quitta le chemin de Pozzuolo à Petrognano et s'arrêta sous des chênes où l'animal, en présence de sa maîtresse, commença à gratter la terre jusqu'à ce qu'il eût mis à découvert le cadavre de son maître.

A ce spectacle Marguerite pâlit, et, saisie d'une immense douleur, elle tomba à terre comme morte. Enfin, au milieu de ses larmes et de ses soupirs amers, elle donna une issue à la peine de son cœur; elle déplora le sort du malheureux ami qu'elle chérissait si tendrement. Elle s'éleva avec des cris lamentables contre les cruels meurtriers qui l'avaient mis à mort sans pitié. Elle pensait aussi à sa position, elle s'appelait

misérable et elle se désespérait, en se voyant privée de toute protection et réduite ou à mendier ou à entrer en service pour soutenir sa vie à l'avenir. Mais ces doléances et ces gémissements étaient plutôt dans son cœur que sur ses lèvres, car c'est à peine si elle était capable de proférer une parole.

Mais Dieu se servait de ce malheur dans le but de l'attirer enfin à lui. A la vue de ce cadavre qui commençait à entrer en putréfaction, il lui renouvelait dans l'esprit la fin de toute vie, il lui montrait qu'elle ressemblerait dans peu à ce corps dévoré par les vers, qu'elle n'aurait plus ni beauté, ni plaisirs, ni honneurs, ni les parures et les biens de ce monde. Par dessus tout, il lui rappelait le départ de la vie de son âme en état de péché mortel, et comment le juste jugement de Dieu la condamnerait à l'enfer, pour y subir des châtiments éternels, comme elle avait lieu de le penser pour ce malheureux gentilhomme. En réfléchissant de la sorte à ces vérités, et éclairée par la vue de ce cadavre sur la vanité des choses terrestres et des objets sensuels, elle commença à déplorer plus amèrement la mort spirituelle de son âme que la mort temporelle de son ami, et elle conçut une douleur plus grande des graves péchés qu'elle avait commis contre un Dieu infiniment bon, que des blessures mortelles faites à un homme qu'elle avait aimé d'une manière déréglée. Enfin elle s'éloigna de ce lieu avec la résolution de mourir au vice et au monde et de vivre uniquement pour Dieu.

Dans le but d'être fidèle à ce dessein, elle prit la résolution de s'arrêter peu de temps à Pulciano. Elle quitta là toutes ses vaines parures et se revêtit d'une robe simple et de couleur noire. Elle arrangea tout dans la maison, et l'ayant remise aux mains des parents du défunt, elle prit avec elle le petit enfant qu'elle avait eu il y avait quelques années et elle se dirigea vers Laviano, son pays. Son changement de vie fut tel que, dans le peu de temps qu'elle resta à Pulciano, lorsqu'on lui donnait le titre de madame, elle avait coutume de répondre : Ne donnez pas ce titre à une femme d'aussi mauvaise réputation et à une pécheresse comme je suis, et elle s'estimait

indigne d'être saluée de ceux qui la rencontraient en quelque lieu.

Tandis qu'elle retournait à la maison de son père, elle eut à soutenir de grandes luttes dans son cœur, car elle se représentait la confusion qu'elle éprouverait en sa présence et devant toutes les personnes qui n'étaient pas ignorantes de l'état infâme dans lequel elle avait vécu pendant neuf années. Il lui était aussi très-pénible de paraître devant sa belle-mère pour laquelle elle n'avait jamais eu ni affection, ni respect. Elle réfléchissait en elle-même aux rigueurs qu'elle aurait à essuyer et aux privations d'une étroite pauvreté auxquelles elle serait soumise. Ce qu'elle avait eu à supporter dans la maison de son père lui semblait d'autant plus dur qu'elle avait vécu avec plus d'aisance pendant les années déjà écoulées. Néanmoins la grâce de Dieu la fortifia tellement dans son cœur, que par la seule considération du devoir qu'elle avait de faire une rigoureuse pénitence de ses péchés à l'avenir, elle se proposa de souffrir volontairement toutes sortes d'injures et de mauvais traitements qui se présenteraient à elle dans la maison.

Arrivée à Laviano, elle fut saisie d'une douleur très-vive, car elle se représenta plus vivement sa vie passée, son infamie et le déshonneur dont elle avait couvert ses parents. Mais, appelant à son aide le secours de Dieu, elle vainquit tout respect humain; et, au milieu des larmes qu'elle versait en abondance, elle se jeta aux pieds de son père, en lui faisant connaître, au milieu de ses sanglots, le repentir qu'elle avait de ses fautes, dont elle lui demandait humblement pardon, et le ferme bon propos qu'elle avait de changer de conduite et de vivre toujours obéissante à ses désirs.

Le père se laissa attendrir par les paroles si humbles et si pleines de repentir de sa fille. Il lui reprocha néanmoins avec sévérité et rigueur l'état infâme où elle s'était plongée; mais la tendresse paternelle aurait surmonté toute autre considération humaine et il aurait accueilli son enfant avec bonté, s'il n'en avait été empêché par la fureur et le mépris implacable de sa femme. Celle-ci, en effet, ayant appris cette nouvelle, sur-

vint toute pleine de rage, et par des paroles insolentes et dures, ensuite avec toutes sortes d'injures, elle protesta qu'elle quitterait la maison aussitôt que Marguerite y mettrait les pieds.

Cependant elle fit tant de prières avec des larmes et des signes de repentir si grands, et la promesse de la servir non comme une fille, mais à titre d'esclave, que le mépris de la belle-mère s'apaisa un peu, car Marguerite s'adressa à elle pour être acceptée dans la maison. Enfin elle fut accueillie dans la maison, et elle supporta avec une grande constance les humiliations et les injures, car elle estimait toute peine légère et douce, dans la pensée des châtiments sévères et cruels qu'elle avait mérités par ses énormes péchés.

RÉFLEXIONS

Il est facile de voir, dans ce chapitre, comment Dieu agit envers nous pour opérer notre salut. Ce qui, au point de vue matériel, est un malheur irréparable, devient, entre les mains de Dieu, un instrument de sa grâce. C'est là une des grandes vérités qu'il importe le plus aux hommes de foi de méditer. Dieu tire le bien du mal, mais surtout du mal physique, il tire en général le bien moral. Il ne faut donc pas trop nous plaindre des épreuves qui peuvent nous survenir dans cette vie.

Un grand homme d'État anglais, Robert Peel, a dit une parole utile à recueillir : *la lutte est la condition du succès;* ceci est vrai surtout pour les choses du salut. Il faut des épreuves à l'âme pour entrer dans les voies de Dieu; plus elle lutte et plus elle grandit en perfection. Au lieu donc de nous plaindre des obstacles, des difficultés, des tentations que nous trouvons, sachons en faire le piédestal de notre triomphe.

Le signe auquel se reconnaissent les âmes qui vivent de la grâce, c'est l'acceptation du sacrifice. Qu'il nous soit permis de faire ici une belle citation de la première conférence du

P. Félix. Elle prouve bien le caractère que le surnaturel donne aux âmes qui sont en état de grâce, l'action de la vie surnaturelle en nous.

« J'ai vu, dit-il, dans des âmes de paysans et dans des intelligences d'ouvriers, des jets de lumière et des splendeurs d'illuminations qui éblouissaient ma pensée, et qui eussent déconcerté tout le génie de la science, et toutes les gloires de l'Institut. J'ai vu dans cette âme humaine, si effroyablement prise du mal de l'égoïsme et de la sensualité, dans cette humanité si étreinte par ses propres faiblesses et si subjuguée par ses propres passions, j'ai vu des miracles de patience, et des miracles de sacrifice, et des miracles de sainteté dont mon cœur ne comprenait pas le mystère, et dont nulle force humaine ne suffisait à m'expliquer le prodige. J'ai vu enfin au fond de cette vallée des pleurs, même dans les êtres les plus soumis aux oppressions du malheur, j'ai vu de ces tressaillements de joie, de ces ravissements de l'âme, et de ces spectacles de félicité qui faisaient rêver du paradis. Et ces joies et ces félicités n'étaient portées sur aucun souffle de la terre, et rien de la nature ne m'expliquait cette sérénité qu'un rayon de Dieu peut seul faire surgir au front du malheureux ! »

La vie de sainte Marguerite nous montre l'action puissante et efficace de la grâce de Dieu pour la tranformation parfaite des âmes. Le monde ne croit pas au changement et à l'amélioration des hommes, et il est certain que si l'homme n'appelle pas la grâce à son secours, il restera toujours avec ses vices, ses inclinations et ses faiblesses. Mais si, à l'exemple de la sainte pénitente, il entre avec résolution dans la voie de la religion, il trouvera bientôt facile ce qui lui était naturellement impossible. Ce sont là des vérités qu'il est du plus grand intérêt de bien faire connaître à ce siècle qui ne parle que de progrès et qui roule dans l'abîme et marche à la décadence.

Personne n'ignore que le vice qui perd l'immense majorité du genre humain, c'est l'impureté. Cette fatale et redoutable passion règne dans toutes les nations et les races diverses des hommes, comme elle a exercé son empire dans toutes les gé-

nérations. L'Église a des remèdes efficaces contre ce mal moral.

Le premier, c'est le moyen divin des sacrements. Il faut pour vaincre ce penchant faire un usage fréquent de la confession et recevoir souvent avec piété la sainte communion. Il faut aussi augmenter en soi la vivacité de la foi, penser à ses fins dernières et aux récompenses promises à la vertu, comme aux châtiments réservés aux violateurs de la loi divine.

Le second remède n'est pas moins connu de tous, ce sont les moyens moraux qui consistent à fuir les occasions de chute, à se défier de soi-même, à faire enfin des aumônes. La libéralité envers les pauvres a une grande puissance pour nous obtenir la grâce de Dieu et pour nous venir en aide dans nos luttes contre la passion. Ces moyens sont connus de tous.

Mais n'est-il pas vrai qu'il existe des passions si fougueuses, des penchants si violents, que les moyens surnaturels et les moyens moraux auraient besoin d'être aidés par l'emploi de moyens physiques ? Après avoir bien médité sur ce point, il nous semble qu'il serait prudent, avantageux, de recourir pour guérir l'impureté, en certains cas, à l'usage des remèdes physiques. Il existe, c'est incontestable, des plantes qui diminuent la force des appétits sensuels, qui calment la chaleur du vice, ne serait-il pas salutaire d'y avoir recours ou d'en conseiller l'application ?

Nous dirons donc toute notre pensée à ce sujet comme la *Vie* de notre Sainte semble nous y inviter. Personne n'ignore que les méchants connaissent des moyens très-efficaces pour augmenter leurs passions et qu'ils en font un très-grand usage. Je demande dès lors pourquoi les hommes bons ne feraient pas usage des moyens physiques qui combattent et diminuent l'énergie des passions ? Il est ici de la plus haute importance de faire remarquer que ce serait en vain qu'on emploierait des moyens physiques si on n'éloignait pas les occasions, en un mot, si on ne mettait en œuvre les prescriptions au moins de la morale, et particulièrement les moyens surnaturels.

Depuis longtemps nous faisons des études sur ce point capital

et nous espérons que l'expérience justifiera complétement le fruit de nos intéressantes recherches, entreprises uniquement en vue du salut des âmes. Ce n'est pas ici le lieu de faire connaître les résultats que nous avons atteints, mais nous avons la confiance de pouvoir un jour en donner une connaissance suffisante à ceux qui ont charge d'âmes.

CHAPITRE III

MARGUERITE VA A CORTONE. — ELLE COMMENCE A FAIRE PÉNITENCE DE SES FAUTES.

—

Peu de temps s'était déjà écoulé, et la belle-mère de Marguerite, fatiguée de la garder en sa compagnie, engagea son mari à la renvoyer au plus tôt de la maison. Dans ce but elle fit valoir divers motifs, mais de peu d'importance. Son esprit borné ou les mauvaises dispositions qu'elle avait à son égard l'entraînèrent à agir avec tant d'inhumanité contre Marguerite. Peut-être aussi le démon, pour détourner celle-ci de sa manière de vivre, mit dans le cœur de cette femme une résolution si cruelle. Elle mit pour réussir une grande habileté et elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle la vît enfin éloignée d'elle.

Marguerite, se voyant chassée d'une manière si injuste de la maison paternelle, en conçut dans son cœur une tristesse profonde. Accablée de désespoir, elle s'assit sous un figuier dans un jardin peu éloigné, en compagnie de son fils, dont les besoins remplissaient encore plus son cœur d'angoisses. Le démon cependant ne manquait pas de l'engager de retourner à ses anciens désordres, et il lui représentait que tous le lui pardonneraient, vu l'abandon où elle était de ses parents et le dénûment extrême où elle se trouvait réduite.

Elle ne donna point son consentement à ces suggestions si malignes, mais recourant humblement à Dieu, elle le supplia avec une ferveur extraordinaire de son âme de lui donner assistance dans un besoin si pressant. Et voilà que le Seigneur, par une lumière infuse, d'une manière qui n'était pas inconnue de Marguerite, lui fit entendre dans le cœur de partir de là et d'aller à Cortone, dans le but de se mettre sous la direction des Frères Mineurs de Saint-François. Elle n'hésita pas un instant à exécuter l'ordre que Dieu lui avait donné. Quoique le chemin fût de huit milles ou quatre lieues, et qu'elle se sentît fatiguée et privée de ses forces à cause de la douleur excessive dont elle était accablée, néanmoins fortifiée par la voix céleste, qui lui semblait résonner encore dans le plus intime de son être, elle activa le pas et arriva bientôt à cette ville.

Tandis que Marguerite s'empressait d'obéir aux ordres reçus de Dieu, le Seigneur se hâtait de pourvoir aux secours temporels dont elle avait besoin. Comme elle n'avait là ni parenté, ni personne de connaissance, elle fut rencontrée par la comtesse Raniera et la dame Maineria, deux femmes aussi pieuses et dévotes que riches des biens de ce monde. Ces dames, jetant les yeux sur Marguerite, Dieu le disposant de la sorte, et la voyant de belle apparence, mais toute pâle et en pleurs, conclurent de cela et de la vue de l'enfant qu'elle conduisait par la main, qu'elle devait se trouver en une extrême nécessité. C'est pourquoi elles lui demandèrent, avec leur charité habituelle, si elle avait besoin de quelque chose et elles s'offrirent à lui venir en aide.

Marguerite, encouragée par cette gracieuse invitation, leur raconta en peu de mots ce qui lui était arrivé et le pieux motif qu'elle avait de venir à Cortone. Ces dignes dames, toujours enclines à la compassion, furent émues d'admiration à la vue de l'ingénuité avec laquelle Marguerite avait librement fait la confession de ses fautes. Considérant dès lors sa ferme résolution de servir Dieu à l'avenir dans l'habit de la pénitence, elles résolurent de la recevoir dans leur maison. Elles l'invitèrent

donc à venir avec elles et elles lui promirent de lui venir en aide auprès des religieux de Saint-François, afin qu'elle pût effectuer au plus tôt le dessein qu'elle avait.

Après cette rencontre si heureuse, Marguerite conçut l'espoir d'obtenir du Seigneur des grâces plus abondantes, et elle rendit d'affectueuses actions de grâces à Dieu pour le secours qu'il lui avait si promptement préparé. Elle accepta donc humblement l'offre que les dévotes dames lui faisaient, et elle vint avec elles à la maison où, pour ne pas rester oisive, elle s'appliqua aussitôt à leur service.

Cependant, afin de mieux se disposer à recevoir la faveur si désirée de l'habit de pénitence, elle mit tous ses efforts à flétrir et à détruire cette beauté qu'elle avait tant soignée dans la vue de plaire. Peu satisfaite de jeûnes rigoureux, elle se donnait la discipline jusqu'au sang; et, par des coups de discipline et souvent par des coups avec des pierres, elle cherchait à perdre sa beauté.

Elle aurait déchiré en d'autres manières plus cruelles son corps, qu'elle appelait son cruel et capital ennemi, si le Seigneur, voyant avec quelle rigueur Marguerite se maltraitait, ne l'en eût empêché à diverses reprises. Elle se coupa tout à fait la chevelure, par laquelle elle avait attiré des affections désordonnées, et elle la jeta comme un trophée infâme du péché. Enfin elle quitta toutes les vanités par lesquelles elle s'était perdue auparavant.

Les pieuses dames la conduisirent à l'église de Saint-François et elles prièrent avec instance les Pères d'accéder à la demande de Marguerite. Mais quoique celles-ci fussent d'insignes bienfaitrices du couvent, néanmoins leur prière ne fut pas immédiatement exaucée. Ces religieux, considérant la jeunesse et la beauté de Marguerite, jugèrent bon de procéder avec prudence pour l'admettre dans l'ordre de la Pénitence, et ils voulurent avant tout éprouver son esprit pour voir si elle persévérerait dans la ferveur qu'elle témoignait en ce moment. Dans ce but, on lui assigna pour confesseur le Père Giunta Bevignati, homme de science et de vertu remarquables, qui

depuis a écrit en détail la vie de Marguerite, et cette histoire a été puisée à cette source authentique et sûre.

Sous l'excellente direction de ce religieux, elle se confessa avec de grands sentiments de componction de ses fautes. Elle concevait toujours dans son esprit une douleur extrême des péchés qu'elle avait commis auparavant, et cette douleur croissant sans cesse, elle ne pouvait plus retenir au dedans d'elle-même les angoisses de son cœur et elle était forcée souvent de l'exprimer aux personnes de tout sexe et de toute condition qu'elle pouvait rencontrer. Elle faisait le récit à haute voix et avec larmes de toutes ses fautes avec une si grande ferveur d'esprit qu'elle en était saisie de crainte et d'une sueur froide, comme si elle allait, toute tremblante et glacée de terreur, être jugée en ce moment par le souverain juge. Mue par l'extrême douleur d'avoir si gravement offensé Dieu, elle renouvelait chaque jour son accusation aux pieds de son confesseur et elle disait devant ses compagnes, en versant des larmes, la moindre pensée qu'elle avait contre la loi de Dieu.

Elle se rendait à l'église de Saint-François, non-seulement pour conférer des besoins de son âme avec le religieux qui la dirigeait avec une grande charité et un soin particulier nécessaire en ce cas, mais aussi pour solliciter de ces bons Pères l'habit des pénitents. Elle adressa aussi cette demande au supérieur du couvent et aux autres frères, et elle n'en obtint d'autre réponse, sinon qu'elle recevrait cette faveur en son temps. En attendant, ils observaient ses plus légères démarches, ils s'informaient souvent auprès de ces dames de quelle manière elle se comportait dans sa vie ordinaire, et celles-ci les rassuraient sur les progrès qu'elle faisait tous les jours dans les voies de la perfection.

Mais la servante de Dieu, désirant s'appliquer plus librement à la méditation de la passion du Sauveur et macérer plus rigoureusement son corps pour satisfaire aux péchés graves qu'elle avait commis, conçut le dessein de se séquestrer dans un lieu plus retiré, où ses actions ne pourraient plus être

observées de personne. Elle soumit ces résolutions à son confesseur, et après en avoir obtenu la permission, elle demanda à ces dames de lui laisser mettre en exécution cette pensée. Celles-ci témoignèrent d'abord une grande répugnance à lui accorder cela, car elles avaient en affection ses grandes qualités et elles espéraient profiter longtemps du fruit de sa vertu, dont elles avaient commencé à goûter les prémices. Néanmoins elles condescendirent à ses supplications réitérées, car le Père Giunta les pria de se prêter à cela. Elles lui procurèrent donc une petite maison, située dans le lieu où s'élève à présent un monastère de vierges qui, d'après le titre que le Seigneur avait coutume de donner à Marguerite, reçurent le nom de *Poverelle* ou Pauvrettes. Cette petite maison fut conservée dans la cour du couvent, et les religieuses s'y rendaient fréquemment, soit par dévotion pour la sainte qui avait demeuré là, soit à cause de l'odeur suave qu'on y respirait, comme il est rapporté au procès de canonisation.

Marguerite reçut dans cette solitude, de la charité de ces dames qui l'avaient toujours assistée, un lit et les choses nécessaires. Celles-ci voulurent même lui donner avec générosité, mais la modestie et l'amour de la pauvreté empêchèrent Marguerite d'accepter ces libéralités. Elle se retira donc là avec son enfant, auquel elle laissa son lit, se contentant de coucher sur une table et quelquefois même sur la terre nue. Dès lors elle fit des jeûnes rigoureux auxquels personne ne s'opposait, elle prit de sanglantes disciplines pour tirer vengeance de son corps et en obtenir satisfaction pour les délices excessives et coupables dont elle l'avait autrefois flatté.

RÉFLEXIONS

Dieu est admirable dans toutes ses voies et sa providence ne fait jamais défaut à ceux qui mettent en elle leur inébranlable confiance. Il nous a souvent fait entendre cette vérité

dans les divines Écritures, en particulier dans les Psaumes, mais nous en avons une preuve digne d'admiration dans ce chapitre de la vie de sainte Marguerite. Nous devons bien graver dans nos cœurs ces précieux souvenirs, afin que le démon ne puisse nous tenter, si nous nous trouvions dans une épreuve pour les nécessités temporelles.

Le Seigneur, dit le Psalmiste, a les yeux sur les enfants des hommes, et il sait aussi qu'ils ont besoin du pain quotidien. Sachons bien que sa puissance peut nous en procurer facilement. Les cœurs des hommes sont dans la main de Dieu comme une eau courante, et il les dirige selon son bon plaisir, en leur laissant la pleine liberté de leur libre arbitre.

Les nations, comme les individus, sont toujours récompensées du bien qu'elles ont fait, de même qu'elles sont punies du mal dont elles se sont rendues coupables. L'homme de Dieu peut subir une épreuve qui est dans les desseins de Dieu, mais à la fin il recevra sa récompense dans lui et dans les siens. « J'ai été jeune, dit David, et j'ai vieilli, mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa race mendiant le pain : *Non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.* »

En ce moment, depuis plus de quatre ans, Dieu nous montre que les fautes des nations ne restent pas impunies. L'Amérique était une nation chrétienne, elle connaissait l'Évangile, ses lois d'amour et de charité envers notre prochain. Par un oubli coupable de ces lois divines, elle laissa subsister l'esclavage dans son sein. Mais les cris, les gémissements de ces malheureux sont montés vers le ciel ; et cet esclavage, qu'une nation chrétienne avait permis, qu'elle avait exercé, a divisé cette illustre race et a suscité une guerre fratricide qui a fait verser des torrents de sang et épuisé toutes les richesses de ce grand pays.

Oh ! non, il n'est pas vrai que le vice, le crime restent impunis, même ici-bas. Dieu peut accorder une prospérité passagère aux méchants, mais tôt ou tard ils tomberont dans le malheur. L'homme qui ne respecte point les lois de Dieu porte en lui-même le principe de son châtiment, et il ne saurait l'éviter.

La confiance en la Providence doit être la base fondamentale de l'édifice chrétien en nous, de même que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Dans les temps agités où nous vivons, il est très-important de nous affermir dans cette vertu. Or, rien n'est plus utile pour cela que les exemples où l'action de l'aimable Providence est manifeste aux yeux de tous, comme nous l'avons lu dans les pages de ce chapitre.

CHAPITRE IV

ELLE S'EFFORCE DE RÉPARER LE SCANDALE QU'ELLE AVAIT DONNÉ PAR DES DÉMONSTRATIONS EXTÉRIEURES DE SON REPENTIR.

—

Tandis que Marguerite se préparait à recevoir l'habit de la pénitence, elle redoublait ses pleurs et les cruelles macérations de sa chair, en demandant continuellement pardon au Seigneur de ses péchés. Néanmoins elle ne croyait pas avoir encore pleinement satisfait pour les fautes qu'elle avait commises, particulièrement pour le scandale qu'elle avait donné pendant plusieurs années pour la perte des autres. Un jour donc qu'elle faisait réflexion sur ses fautes, qui paraissaient d'autant plus grandes à ses yeux qu'elle se reconnaissait plus favorisée des grâces du ciel, elle s'exhala en soupirs et s'adressant à elle-même : « Et pourquoi, s'écria-t-elle, ô impie Marguerite, ne te connais-tu pas toi-même ! Ne cesseras-tu jamais d'offenser ton divin Père ! Il est vrai que tu t'es soustraite au poids si lourd de tes péchés, mais tu n'es pas encore délivrée de toutes les imperfections. Il importe peu que le vaisseau fasse naufrage par une grande ou une petite tempête ; résous-toi aux grands desseins. » Ainsi encouragée, elle alla trouver son confesseur et le supplia avec instance de lui accorder la permission de pouvoir se mortifier publiquement et par là de réparer

les scandales qu'elle avait donnés dans son pays et ailleurs.

Elle représenta au Père, qu'avec son consentement, elle avait résolu d'aller à Pulciano, et pour faire compensation aux vanités et aux pompes avec lesquelles elle s'était montrée dans cette ville, elle voulait aller la tête rasée et couverte de haillons mendier de porte en porte. En outre, elle avait résolu qu'une femme, après lui avoir bandé les yeux, la traînerait avec une corde au cou dans les lieux publics, en criant à haute voix : c'est là cette Marguerite, qui autrefois par sa vanité et son impudicité a scandalisé cette ville. Le confesseur ne consentit pas à sa demande, mais il admira la ferveur du désir qu'elle avait de nouvelles mortifications et du mépris d'elle-même. Il ne convient pas, lui dit-il, qu'une jeune fille paraisse de cette façon dans un lieu public et qu'elle aille ainsi courir dans la ville. Mais il l'assura que le Seigneur avait pour agréable son bon désir, et celui-ci accompagné de l'obéissance qu'elle montrait en cette occasion lui obtiendrait le même mérite qu'elle aurait pu avoir dans l'exécution de son dessein. Marguerite se tranquillisa sur les raisons du Père et elle accepta comme un oracle de Dieu même ce qui lui était prescrit par celui-ci.

Une autre fois, mue par la même ferveur de l'esprit de Dieu, elle se présenta aux pieds de son confesseur et lui demanda la permission de pouvoir tirer vengeance de son corps par un traitement inusité, pour tant de péchés commis envers Dieu, pour tant de honteuses fautes dont elle s'était rendue coupable dans le cours de sa vie. Mon Père, lui dit-elle, que votre pitié m'accorde de pouvoir châtier le corps que je hais autant que je l'ai aimé autrefois ; je vous assure qu'il ne m'arrivera jamais de le maltraiter au point que je le conduise à la mort. Le Père était incertain sur ce qu'il devait répondre, ne sachant pas de quelle manière elle avait le dessein de châtier son corps. Alors la fervente pénitente lui fit connaître qu'elle s'était procuré un rasoir et qu'elle avait résolu de se couper le nez et la lèvre supérieure. Et je le ferai avec raison, ajouta-t-elle, parce que la beauté de mon visage a été une occasion de chute pour plu-

sieurs; il est donc juste que je tire vengeance de ce méchant et qu'en punition il soit déformé. Je vous en supplie donc, ô mon Père, daignez me permettre ce sacrifice que je veux faire à mon Rédempteur. Le religieux fut saisi de stupéfaction à cette demande de Marguerite, et quoiqu'il fût édifié de l'ardent amour qu'elle avait pour la pénitence, néanmoins il lui fit la défense d'accomplir ce dessein, car il pouvait en résulter un dommage considérable pour sa santé, par la perte du sang qui aurait coulé de la plaie. Elle pouvait courir en outre de sa difformité un grand danger, parce que le mal pouvait devenir incurable, ou se changer en un autre qui la priverait de l'assistance aux services divins de l'Église. Il lui fit donc la défense expresse de cela et il ajouta qu'il l'avertissait de ne pas enfreindre cet ordre, emportée peut-être par une ferveur indiscrète, car dès lors ni lui, ni aucun des autres religieux, ne prendrait plus soin d'elle, mais qu'elle en serait repoussée comme désobéissante. Sur ce refus la servante de Dieu n'osa plus renouveler sa demande et elle se contenta d'offrir au Seigneur sa bonne volonté. Elle jeta à terre son rasoir et se remit entre les mains de son maître spirituel, et ainsi satisfaite, elle le quitta.

Quelque temps après Marguerite vint de nouveau aux pieds de son confesseur, et avec sa ferveur habituelle et de grands sentiments d'humilité, elle lui demanda la permission d'aller dans son pays avec un habit de pénitence propre à réparer la mauvaise réputation que sa vie déréglée avait pu répandre dans ce lieu. Le Père Giunta ne donna pas de suite son consentement à cette demande, quoique Marguerite l'eût faite avec une grande ferveur. Néanmoins celle-ci ayant de nouveau renouvelé sa prière, il lui permit de rester seulement deux jours à Laviano et de donner là au peuple l'édification que le Seigneur lui inspirerait, en réparation du scandale que la vie licencieuse qu'elle avait menée avait pu causer dans l'esprit de ses compatriotes.

Le désir ardent qu'elle avait pour de semblables mortifications la poussa rapidement vers ce lieu. Là, elle se dirigea directement vers l'église, et comme c'était un jour de dimanche,

elle la trouva pleine du peuple qui assistait à la messe. Elle jugea que le Seigneur par cette circonstance lui ouvrait un champ plus vaste d'accomplir son dessein. Elle s'approcha donc de l'autel, pieds nus, la tête rasée et découverte, elle se mit une corde au cou. Elle ne prononça pas en ce moment une parole, pour ne pas troubler le saint sacrifice qui se célébrait, mais l'abondance des larmes qui tombaient de ses yeux sur ses habits, montrait clairement la douleur amère dont son cœur était accablé. Ce spectacle causa un grand étonnement parmi les assistants, mais ceux-ci ne la reconnaissaient pas, car elle était si défigurée et si pâle que son visage avait perdu entièrement sa couleur naturelle et toute sa beauté. Le peuple la prit donc pour quelque pieuse femme que la ferveur de l'esprit avait portée à se présenter ainsi. A peine la messe fut terminée que l'humble pénitente, en présence du peuple qui attendait avec anxiété l'issue de tout cela, vint se jeter aux pieds d'une noble dame, du nom de Manentessa, et poussant un grand soupir, elle s'écria à haute voix : « Voici, madame, à vos pieds, cette femme infâme, qui a déshonoré par sa conduite indigne et dissolue, elle-même, ses parents et son pays. Je confesse d'avoir plusieurs fois repoussé vos conseils affectueux par lesquels vous vous efforciez de me faire quitter ma manière de vivre scandaleuse. Je vous prie avec instance de porter compassion à mes égarements dont je suis maintenant repentante. Pardonnez aux entraînements de ma jeunesse, comme maintenant je demande humblement pardon à tous ceux qui sont ici présents du scandale public que j'ai causé en ce lieu et ailleurs, et je supplie instamment tout le monde de m'obtenir de Dieu par leurs prières des sentiments d'une plus profonde douleur, afin que je commence enfin à faire pénitence de mes péchés. »

Ceci dit, Marguerite resta aux pieds de cette dame dans une attitude humble et suppliante, et quoique celle-ci l'eût engagée plusieurs fois à se lever, néanmoins elle n'était pas capable de se mouvoir et elle témoignait par ses larmes et par ses soupirs ce qui lui était impossible d'exprimer en vue du

regret de ses fautes. Les témoins de cette scène étaient stupéfaits en présence de ce spectacle d'humilité, mais la plus grande partie n'y puisa pas un motif de componction pour leurs fautes personnelles, dont ils avaient fait si peu de cas auparavant. Néanmoins cela fit une telle impression à la dame Manentessa, qu'elle résolut dès ce moment de renoncer à tous ses biens et de prendre l'habit de la pénitence pour être en la compagnie de Marguerite.

Enfin cette dame jeta son voile sur la tête de la pénitente, la releva de vive force, et la prenant par la main elle la conduisit à sa maison. Il est très-probable que le père et la belle-mère de Marguerite étaient déjà morts ou qu'ils n'étaient plus à Laviano, car la servante de Dieu n'aurait pas manqué de leur demander de nouveau pardon et de faire à leurs pieds des actes d'humiliation. Afin de ne pas enfreindre l'ordre qu'elle avait reçu de son Père spirituel, elle resta un seul jour avec cette dame qui lui fit la promesse de donner tous ses biens pour la fondation d'un hospice en faveur des Franciscains et le jour suivant elle partit de Laviano. Elle laissa dans l'édification toute la population qui l'aurait accompagnée, si elle avait eu connaissance de son départ. Marguerite revint assez satisfaite à Cortone, où elle raconta à son confesseur ce qui lui était arrivé dans son pays.

RÉFLEXIONS

Une des choses les plus admirables dans les âmes que Dieu éclaire de ses lumières divines et surnaturelles, c'est l'obéissance qu'elles ont pour le directeur de leur conscience. Du reste, si on considère les fruits précieux d'une sage et prudente direction, il est impossible de ne pas approuver l'Église qui la recommande avec tant d'instance. L'âme, en effet, emportée par la puissance et l'énergie de l'esprit de ferveur qui agit en elle, se verrait conduite à des excès par le feu dont elle brûle.

Le directeur tempère les élans de l'âme, il les modère, il les arrête. C'est ainsi que l'âme soumise à ces règles de prudence ne perd rien de son ardeur, et ne tombe jamais dans aucun excès.

Parmi les signes les plus certains pour discerner l'esprit qui dirige une âme, il faut mettre au premier rang l'obéissance. Le démon est le père de l'orgueil et il ne veut point s'assujettir à obéir. Demandez à un *medium* spirite de n'agir que d'après les conseils d'un homme de Dieu, sage, prudent et éclairé, il n'acceptera jamais ce contrôle.

Nous avons toujours admiré cette sage économie de la direction des âmes. Mais d'un autre côté il ne faut pas que le prêtre veuille imposer sa direction. C'est à l'âme ou plutôt à Dieu qu'il appartient de choisir le directeur. Il est facile de comprendre que si les lumières du ciel sont absolument nécessaires pour remplir ce ministère, surtout dans les voies surnaturelles, il faut que Dieu nous les donne, et dès lors qu'il lui ait plu de nous confier cette mission. Les âmes doivent donc beaucoup prier pour connaître la volonté de Dieu à cet égard.

Mais pour bien diriger les âmes, il y a des principes qu'il faut connaître. La *mystique* est une science, nous ne devons pas l'oublier, et, comme toute science, il faut l'étudier. C'est là une des grandes lacunes de l'enseignement ecclésiastique. La direction est l'art des arts, comme dit excellemment saint Grégoire, *ars artium regimen animarum*, et aucun maître n'est chargé de nous initier à ce ministère redoutable.

S'il en est ainsi, c'est pour nous un devoir d'autant plus urgent de suppléer à cette lacune. Il faut étudier la *science mystique* pour le bien des âmes, et pour notre propre utilité. Du reste, cette étude s'impose maintenant à tous les prêtres, à cause de la diffusion du spiritisme. Le prêtre ne peut nier l'évocation des esprits, mais il doit éclairer les âmes sur le danger funeste de ces pratiques criminelles, si on en connaît la véritable nature.

Spiritum nolite extinguere, il ne faut pas éteindre dans les âmes l'esprit de Dieu qui voudrait les éclairer, mais il est né-

cessaire de les mettre dans une voie sûre, où les illusions ne viennent pas les séduire et les tromper. Ce n'est ni un ministère bien délicat, ni une mission bien grave que celle de dire à une âme : *ne vous occupez pas de ces choses.* Mais si les choses ont Dieu pour auteur, c'est un devoir de s'en occuper, il n'est pas permis de refuser les dons de Dieu, et en tout cas, vous dira-t-on avec raison, ce n'est pas par ces paroles que je puis mettre ma conscience en sûreté.

Nous avons le désir de traiter à fond ce beau sujet de l'étude de la mystique, dont la connaissance est indispensable au prêtre qui a charge d'âmes.

Nous avons fait connaître la nécessité de la science pour le prêtre dans la direction. Voici maintenant ce que sainte Thérèse dit aux âmes qui ont fait choix d'un directeur : « Que l'âme, dit-elle, choisisse pour juge en dernier ressort son supérieur ou son confesseur, et qu'elle s'en remette pour tout à lui, fermement résolue de ne plus plaider, de ne plus penser à sa cause, mais pleine de confiance en ces paroles de Notre-Seigneur, *qui vous écoute, m'écoute...* Une telle manière d'assujettir sa propre volonté plaît beaucoup à Notre-Seigneur. (1) »

En suivant cette voie, il n'y a pas à craindre de s'égarer. L'âme que Dieu se plaît à élever à un état surnaturel est par ce moyen à l'abri des chutes et des aberrations, où nous voyons tant de personnes se perdre d'une manière si digne de pleurs.

(1) Voy. *Le livre dès fondations,* ch. v, Médina del campo, p. 85.

CHAPITRE V

ELLE EST REVÊTUE DE L'HABIT DU TIERS-ORDRE DE LA PÉNITENCE

—

Quoique Marguerite reçût un secours suffisant pour elle et son enfant de la charité des dames qui l'avaient accueillie, comme nous avons dit, avec tant de bonté dans leur maison aussitôt qu'elle fut arrivée à Cortone, néanmoins son amour de la pauvreté croissant en elle ainsi que son désir de souffrir davantage pour le Christ, elle demanda avec instance à ces dames de ne plus la pourvoir de ce qui lui était nécessaire, parce que soit par son propre travail, soit en mendiant, elle pouvait d'elle-même fournir aux besoins de son fils et aux siens. Ce qui était nécessaire à son entretien était peu de chose, ces dames voulurent donc bien la contenter en cela, car elles reconnaissaient que le Seigneur dirigeait sa servante vers une perfection toujours plus grande.

Marguerite, dans le dessein de se préparer à recevoir avec plus de fruit le saint habit de la Pénitence, qu'elle désirait si ardemment et que les religieux différaient tous les jours de lui donner, fit de nouveaux efforts pour s'exercer à la vertu de pauvreté si chérie par le séraphique patriarche. Pleine de joie de n'avoir personne pour venir en aide à elle-même et à son enfant, elle allait avec ferveur et une grande joie mendier ce qui

lui était nécessaire pour les nécessités de sa vie. Mais comme elle était persuadée que la charité des habitants était trop généreuse à son égard, si on lui donnait un pain entier, elle le distribuait aussitôt aux pauvres, ne se réservant pour elle-même que le plus mauvais pain. Elle n'entrait jamais dans la maison de personne et elle ne jetait pas les yeux sur ceux qui lui faisaient quelque aumône.

Elle fit connaître à son confesseur une pensée qui lui était venue, c'était de gagner sa vie par son travail, car elle craignait de faire tort, en mendiant, aux autres pauvres plus nécessiteux qu'elle-même. Le religieux ne désapprouva pas ce dessein, dès lors elle s'appliqua avec un grand soin au service des dames qui étaient en couches, lesquelles, connaissant sa grande piété, étaient heureuses de l'avoir dans leur maison pour les assister en ce cas, car elles espéraient d'elle un secours pour leur heureuse délivrance.

Dans cet emploi elle gardait toujours inviolablement ses jeûnes ordinaires, et au milieu des occupations du ménage elle n'interrompait jamais ses prières habituelles. Tandis que les femmes de la maison s'appliquaient à distraire leurs maîtresses par quelques chants joyeux, celle-ci, retirée dans un coin, pleurait ses péchés avec des larmes et des soupirs si ardents, qu'elle touchait de compassion ceux qui l'entendaient. De là il arrivait souvent qu'on interrompait le chant, et les autres femmes entraient avec elle dans l'esprit de dévotion.

On fit aussi la remarque que, quoiqu'elle jeûnât toujours, fût exacte à ses oraisons et qu'elle se fatiguât plus que les autres, car elle assistait non-seulement à l'enfantement, mais elle prêtait la main aux offices les plus vils et les plus pénibles, néanmoins elle ne faisait jamais de jugements téméraires ni sur la gourmandise des autres, ni sur leur négligence au travail, ni à l'égard de leur bavardage ou de leurs chansons trop joyeuses. Elle se montrait bienveillante envers toutes, en gardant d'elles une bonne opinion, quoique leur manière de vivre fût si différente de la sienne.

Il advint un jour que Marguerite, se trouvant dans la maison

d'une dame nommée Diabella pour assister aux couches d'une parente de celle-ci, tandis qu'elle était en oraison, son corps fut soulevé de terre pendant qu'elle goûtait les délices du paradis en son extase. Ce ravissement eut pour témoins un homme pauvre à qui Marguerite avait souvent coutume de faire l'aumône, et la dame Diabella. Le bruit de cette insigne faveur que le Seigneur avait accordée à sa servante se répandit, c'est pourquoi sa réputation de sainteté s'en accrut, ce dont elle éprouva un déplaisir amer.

Afin de remédier promptement à la renommée qui se répandait, elle quitta cet emploi, d'autant plus qu'elle était souvent empêchée d'assister à la messe et aux prédications dans l'église de Saint-François, et de s'appliquer à la méditation de la passion de Jésus-Christ. Mais après avoir satisfait à toutes ses dévotions, elle allait dans la boutique d'un tisserand, où elle l'aidait à tisser le lin et la laine pendant quelques heures, dans le but de se procurer le peu d'aliments qui lui étaient nécessaires pour elle et pour son enfant, ce qu'elle faisait avec une grande économie.

Un jour il advint qu'en marchant tout absorbée dans la contemplation des douleurs de la passion du Sauveur, sur lesquelles elle méditait continuellement, elle courut un grand danger de se noyer. Mais par une disposition spéciale de la bonté de Dieu, elle fut miraculeusement délivrée et elle fut ainsi sauvée à sa grande admiration. Le Seigneur voulut qu'elle lui conservât une grande reconnaissance de cette faveur, et dans une longue instruction qu'il lui fit à ce sujet, il lui dit : « Souviens-toi bien de ce passage dans la nuit que tu fis à travers l'eau, en contemplant les tourments de ma passion. L'antique dragon t'aurait noyée dans le fleuve si ma miséricorde n'était accourue à ton secours. »

Telle fut la manière de vivre de Marguerite pendant les trois premières années depuis son arrivée à Cortone. En même temps elle ne cessait jamais de prier son confesseur et les autres Frères-Mineurs de vouloir bien la revêtir de l'habit de la pénitence du Tiers-ordre de Saint-François, dont elle était devenue

la digne fille. Elle s'était efforcée, en effet, de suivre ses traces par la voie de l'extrême pauvreté, par le mépris continuel d'elle-même, par une austère pénitence et particulièrement par la méditation continuelle de la passion du Rédempteur. Enfin les pères ayant égard à la persévérance de Marguerite dans la pénitence, au grand désir qu'elle montrait d'avancer dans la perfection, résolurent d'accéder à sa demande, car ils jugèrent que son esprit avait été suffisamment éprouvé dans l'espace de trois années déjà écoulées.

Le motif déterminant de cette résolution fut la réponse admirable qu'elle fit un jour à ces religieux, enflammée qu'elle était d'un mouvement de piété extraordinaire : « N'ayez pas de crainte, leur dit-elle, mes pères, à mon sujet, car le Dieu tout-puissant a tellement fortifié mon esprit et je l'aime avec tant d'ardeur que je ne crains point les tentations, ni les efforts d'aucune créature, moyennant l'espérance que j'ai placée en Dieu, qui a daigné m'éclairer par la lumière de sa grâce. Vous voyez qu'après m'être éloignée du monde j'ai toujours été en compagnie de personnes pieuses et craignant Dieu, que j'ai tâché de changer ma conduite par la grâce que Jésus-Christ m'a donnée. Quel est donc maintenant le sujet de votre crainte? Mes pères, pour quel motif différez-vous de me revêtir du saint habit? »

Elle prononça ces paroles avec un tel sentiment d'humilité que le père gardien et les autres pères délibérèrent aussitôt de la satisfaire sans aucun retard, car ils auraient cru résister à l'ordre de Dieu, en apportant un plus long délai. Le chapitre ayant donc été convoqué, elle reçut, dans cette même matinée, en l'an 1277, l'habit de pénitente des mains du père Rinaldo, ou Raymondo, comme disent d'autres. Il est impossible d'exprimer la joie dont son âme fut remplie dans cette cérémonie, où elle versa des larmes abondantes de dévotion. Ensuite elle remercia les frères et se recommanda humblement à leurs prières. Elle rendit de profondes actions de grâces au Seigneur avec une grande ferveur, de ce qu'il avait daigné la mettre au nombre de ses plus dévotes et fidèles servantes.

Elle vint ensuite à la maison des deux dames ses bienfaitrices qui l'avaient aidée de leur influence auprès des Pères de Saint-François et elles l'obligèrent par leur charité d'accepter de dîner en leur compagnie, comme le jour de ses fiançailles spirituelles. Dans ce but elles envoyèrent aussi chercher son enfant qui put ce jour là se rassasier de la nourriture qui lui était si parcimonieusement donnée les autres fois. La comtesse de Raniéra régla avec elle de l'envoyer à Arezzo pour étudier, afin qu'elle pût de son côté plus librement s'appliquer à tous les exercices de piété et de la pénitence sous l'étendard de laquelle elle avait commencé à combattre.

RÉFLEXIONS

Il est d'une très-haute importance pour tous, mais surtout pour les prêtres ayant charge d'âmes, de reconnaître à quels signes certains se manifeste le retour d'une âme à Dieu, sa conversion véritable. Parmi les signes les plus indubitables, celui qui nous induit le moins en erreur, est la douleur constante des fautes passées. Les âmes sincèrement pieuses présentent toutes ce caractère remarquable, le regret de leurs péchés et le repentir continuel qu'elles en conservent.

Il y a des âmes qui se laissent entraîner dans les voies d'une affectueuse tendresse envers Dieu; d'autres, même après de graves chutes, n'en conservent point de souvenir; l'état de ces sortes d'âmes est plein de péril. Si elles sont l'objet de faveurs spéciales, il faut être dans une grande vigilance, car il y a danger incessant; le démon a la plus grande facilité pour les tromper par des illusions et de fausses lumières.

Le fondement le plus solide de toute vertu, c'est la douleur constante de nos fautes; ce caractère n'est pas compatible avec l'erreur, tous les autres le sont. Nous engageons les prêtres qui dirigent les âmes à ne jamais oublier ceci : le point culminant de la vraie *mystique*, c'est la douleur des péchés.

Gœrres le fait remarquer dans Marie d'Agreda, quoique celle-ci n'eût jamais commis une faute grave dans sa vie. Sainte Thérèse appelait crimes les péchés de sa jeunesse, et le pape Urbain VIII effaça ce mot de sa propre main, dans le récit de sa vie, car ce qui était crime aux yeux de cette sainte n'était pas même un péché mortel.

La contrition parfaite a le même prix devant Dieu que la charité parfaite ; mais la contrition entretient l'humilité et elle est incompatible avec l'orgueil. Les âmes doivent marcher dans la voie du regret de leurs péchés et ainsi la charité ou l'amour de Dieu croît en elles, sans que l'orgueil ou la vaine gloire vienne souiller le parfum des vertus.

Mais ce qui est utile et avantageux pour les âmes pures est absolument nécessaire pour celles qui sont tombées dans le péché, principalement le péché d'impureté; si elles veulent être l'objet de faveurs spéciales, il faut que la contrition purifie l'âme et que son intensité croisse sans cesse en elles. Dieu, en traitant l'âme comme si elle n'avait pas péché, veut qu'elle souffre pour les fautes commises; c'est à ce prix et à cette condition que l'âme peut recevoir des grâces de choix et être élevée à un état surnaturel divin.

Il ne faut avoir aucune confiance en un état surnaturel d'une âme qui n'a pas une douleur constante de ses fautes. Le directeur doit veiller avec soin sur cette douleur qui doit tous les jours devenir plus intense. L'âme ne peut pas la feindre, et ses effets sont manifestes comme ceux d'un feu ardent, qu'il est impossible de cacher. C'est là le vrai thermomètre par lequel le directeur peut juger sûrement si l'âme fait des progrès dans la perfection. En conduisant une âme dans les voies de la mortification, de la douleur constante de ses fautes, il est impossible de faire fausse route et de ne pas faire des progrès rapides dans la vertu.

Le démon et ses fils, les antechrists, ont pour caractère éclatant l'amour de la chair, la réhabilitation de la chair et le refus du repentir, du regret des péchés, c'est là ce qui les distingue et les fait reconnaître; mais les enfants de Dieu châ-

tient leurs corps, comme nous dit l'Apôtre, pour le réduire en servitude.

Si on veut méditer et aller au fond des choses, il sera facile de comprendre les fruits précieux que les peines, les souffrances, la douleur, le regret apportent à nos âmes. La mystique les appelle les roses, les fleurs bénies de Dieu, ce sont en effet les moyens les plus sûrs, les plus puissants pour arriver à la perfection et à la sainteté.

L'âme qui a à cœur d'acquérir la grâce, de purifier son âme, ne cherche que les mortifications, la croix, les souffrances, la douleur, le regret profond de ses fautes ; elle désire être anathème, c'est-à-dire travailler à expier ses péchés dans sa propre chair, à l'exemple du divin Rédempteur, qui a pris nos péchés et les a expiés dans son corps sur la croix, *ipse pertulit peccata nostra, in corpore suo, super lignum.* (1)

(1) I Ep. de saint Pierre, II, 21.



CHAPITRE VI

ELLE COMMENCE A PRATIQUER UN GENRE DE VIE PLUS PARFAIT.

Le saint habit de la pénitence dont Marguerite venait d'être revêtue fit naître dans son cœur des désirs plus enflammés d'avancer dans les voies de la perfection. Elle commença donc à s'attacher de plus en plus à la retraite, afin qu'éloignée de toute vaine conversation elle pût s'appliquer avec un plus grand recueillement d'esprit à la contemplation des divines vérités. Elle mit tous ses soins à retrancher à son corps toutes sortes de satisfactions, et elle le mortifiait autant que possible en redoublant ses cruelles disciplines, en augmentant la rigueur de ses jeûnes et en prenant plus fréquemment son repos sur la terre nue. Il lui arrivait plusieurs fois de passer la nuit entière sans prendre d'autre repos que celui qu'elle goûtait dans l'oraison.

Il lui arriva plusieurs fois d'être appliquée depuis le soir jusqu'au matin à la méditation de la passion du Sauveur et au souvenir de ses péchés. Pendant ce temps, elle s'exhalait dans les larmes, en soupirs si impétueux et si véhéments, qu'elle craignait de voir son âme s'arracher de sa poitrine. Elle perdait tout à fait le sentiment et la voix, et restait comme

morte, tant était grand l'excès de la douleur qu'elle puisait dans ses contemplations.

Les traitements qu'elle fit subir à son corps en le chargeant de rudes cilices, et en le frappant jusqu'à l'effusion du sang en abondance, furent si cruels et si rigoureux, que la chair en perdît entièrement sa blancheur naturelle. Elle paraissait livide et tout à fait décolorée, en particulier au visage, qu'elle s'appliquait à rendre difforme en le couvrant de poussière et en le déchirant sur des pierres. Lorsqu'on lui donnait le conseil de ne pas sévir si cruellement contre elle-même, elle répondait qu'elle avait plus de joie à maltraiter son corps que de la possession d'un royaume, car le nombre de ses fautes était si grand et leur gravité si excessive, que les peines de l'enfer seraient légères pour ces péchés. C'est pourquoi elle demandait continuellement au Seigneur la force et le courage de mortifier son corps, et elle recherchait toutes les occasions de souffrir davantage. Elle se serait livrée à de plus cruels traitements contre elle-même, si son confesseur n'eût modéré les ardeurs de sa ferveur en l'exhortant fréquemment au dépouillement de sa propre volonté, et en lui défendant des pénitences cruelles auxquelles il la voyait entraînée au delà de toute manière.

Elle avait coutume, dans ce temps-là, d'aller de bonne heure à l'église des Pères-Mineurs, où elle restait plusieurs heures en exercices de dévotion. Elle ne levait jamais les yeux dans la rue pour ne voir le visage de personne; elle ne s'arrêtait jamais à parler ou à entendre des discours des choses du monde. Elle en avait une telle horreur, qu'elle défendit à son fils de lui rappeler rien de profane ou de lui en parler; elle lui ordonna même de ne jamais faire mention d'aucun parent ni d'autres personnes, mais de garder le silence autant que possible, et de se nourrir de ce qu'il trouverait dans la chambre. Et cela dans le but que son esprit ne fût pas détourné un seul instant de la méditation des divins mystères, et que son cœur ne donnât accès même un seul moment aux créatures qu'elle entendrait nommer.

Si parfois il lui arrivait d'entendre parler des choses du siècle, elle n'osait pas goûter les délices habituelles qu'elle trouvait dans son oraison. Elle passait alors toute la nuit dans l'affliction et la tristesse d'esprit, elle gémissait et pleurait le temps passé inutilement à écouter ce court entretien. Elle était si profondément agitée par la force de sa douleur, en considérant cette imperfection, qu'elle se frappait si cruellement et éclatait en sanglots si terribles, que le bruit en parvenait jusqu'aux personnes qui habitaient auprès d'elle. Aussi les séculiers n'osaient jamais la visiter, car ils savaient le trouble qu'ils lui auraient causé en lui enlevant le temps de s'entretenir avec Dieu pour converser avec eux.

Pour conserver le recueillement de son esprit, elle ne préparait rien pour son enfant, en disant que c'était une perte de temps et une distraction de son esprit des choses spirituelles; pour ce même motif, elle ne lui parlait presque jamais. Lorsqu'on lui faisait observer qu'en s'appliquant aux soins et aux services des pauvres, elle ne perdait point le recueillement de l'âme qui était unie à Dieu dans ces actions extérieures, et qu'ainsi elle ne serait point troublée en préparant quelque chose pour son enfant, elle répondait que dans le service des nécessiteux elle ne perdait point son temps, car l'esprit de Dieu lui suggérait ces devoirs de pure charité, mais en s'applquant à préparer quelque mets pour son enfant, elle pouvait être entraînée par quelque affection charnelle.

Elle mit dans ce temps-là une plus grande rigueur dans ses jeûnes, en s'abstenant de toute nourriture cuite, se contentant de pain seul auquel elle ajoutait quelquefois des amandes. Elle se privait même de ce peu de nourriture dans les jours fériés, afin de pouvoir écouter avec plus d'attention et de fruit la parole de Dieu que l'on annonçait dans l'église de Saint-François. Elle disait que l'esprit est d'autant capable d'entendre les vérités qui étaient annoncées, que le corps est moins appesanti par la nourriture.

Le démon tenta, à plusieurs reprises, de détourner Marguerite de tous ces divers exercices pieux auxquels elle s'appliquait

continuellement : tantôt il lui mettait dans l'esprit le peu de fruit qu'elle recueillerait de toutes ses rigueurs, puisqu'elle n'obtiendrait jamais du Seigneur le pardon de ses fautes, car elle était destinée de Dieu, par un juste décret, à lui tenir compagnie dans l'enfer. D'autres fois, il lui représentait l'illusion où elle était en voulant faire pénitence de ses péchés, car elle abrégeait sa vie par la rigueur immodérée de ses souffrances, et il s'efforçait de lui persuader qu'elle aurait offert à la divine majesté un sacrifice plus agréable en lui offrant son corps mortifié, mais non réduit à bout. Il lui disait qu'une longue pénitence plus douce lui plairait mieux qu'une autre plus austère, mais courte. Il n'oublia pas aussi de mettre obstacle à ses oraisons par des visions épouvantables. Mais elle invoquait le Seigneur et recourait à la passion de Jésus-Christ pour trouver un aide contre ces assauts et ces suggestions, et elle faisait ainsi une résistance généreuse. Elle remporta donc sur l'esprit tentateur d'insignes victoires, comme il en sera fait mention dans la suite.

Vers ce temps-là, Marguerite changea d'habitation, car la dame Diabella, touchée de ses demandes, lui fit cession d'une petite maison qui était auprès de l'église de Saint-François. Elle pouvait ainsi y aller sans difficulté et sans être vue. Tout auprès il y avait un hospice pour les pauvres qu'elle allait servir avec une grande charité et humilité.

Animée par un vif sentiment de pitié à l'égard des nécessiteux, elle préparait un repas abondant pour tous les mendiants le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. Dans ce but, elle allait plusieurs mois à l'avance dans Cortone et les environs pour quêter les vivres nécessaires, et le jour arrivé, elle servait les pauvres avec une grande charité et beaucoup de zèle. Ceux-ci trouvaient plus de joie dans cette fête affectueuse et cordiale que leur donnait la pauvre pénitente, que dans toutes les aumônes dispensées par les personnes riches de la ville.

Pendant ce temps, elle faisait de grands progrès dans l'amour de Dieu, car elle s'appliquait sans cesse à la méditation des

choses célestes et au mépris d'elle-même. La douleur de ses fautes croissait dans la même mesure ; aussi elle mérita que le Seigneur se manifestât à elle et conversât d'une manière familière avec cette pénitente, afin de satisfaire à l'ardent désir de cette âme qui l'aimait tant, et de tempérer l'extrême douleur d'un cœur qui avait tant de regret de ses fautes passées. Un jour qu'elle se trouvait dans l'église des Frères-Mineurs, en présence d'un crucifix où elle s'arrêtait souvent pour prier, elle se mit en prière avec une grande ferveur. Là, avec des paroles enflammées, des profonds soupirs et une vive charité, elle demanda au Seigneur pardon de ses péchés. Et voilà que le Seigneur se plut de lui manifester d'une manière sensible, pour la première fois, combien était grande la complaisance qu'il trouvait dans ses ferventes prières et dans la pénitence qu'elle avait embrassée. Il lui parla ainsi de ce saint crucifix : Que voulez-vous, ô petite pauvre, *ô poverella?*

Marguerite ne s'arrêta pas à un fait si extraordinaire, mais toute enflammée de ce saint désir et de ferveur, elle répondit hardiment : Seigneur Jésus, je ne cherche et ne veux autre chose que vous. Mais aussitôt faisant réflexion sur la voix miraculeuse du crucifix, pénétrée d'une sainte crainte, elle s'humilia profondément en la présence de Dieu, louant et exaltant la bonté souveraine du Seigneur, qui avait daigné parler à une pécheresse indigne de se tenir en sa présence. Cette image se conserve encore avec une grande vénération dans l'église de la Sainte, à Cortone.

Peu après, elle entendit dans sa prière le Seigneur qui lui parlait intérieurement; il lui rappela les circonstances de sa vocation, et en déroula devant ses yeux tous les événements arrivés dans le temps qu'elle vivait d'une manière si scandaleuse à Monte-Pulciano. Il lui fit clairement connaître que les désirs qu'elle avait conçus de faire un jour pénitence de ses fautes, et les secours qu'elle avait accordés aux nécessiteux venaient de sa suprême miséricorde, qui dès ce temps se complaisait à répandre dans la terre si inculte de son cœur ces semences du paradis, et en lui disant ces choses, il l'appelait la

petite pauvre. Il lui manifesta ensuite clairement la protection singulière qu'il avait eue à son égard, à Cortone, pour les secours temporels que ces dames lui avaient offerts, et par son soin à la confier aux enfants de saint François. Il lui fit aussi connaître un grand nombre d'autres grâces que son immense bonté lui avait accordées, et entre les autres il lui rappela le don particulier qu'il lui avait fait de la douleur et des larmes par lesquelles elle demandait le pardon de ses péchés. Le Seigneur ajouta qu'il avait changé ces gémissements en une douce joie, lorsqu'elle méditait le mystère de sa nativité, aux fêtes de la sainte Vierge et de quelques saints, où elle avait reçu dans l'oraison une si grande consolation, que son esprit semblait être en possession des délices du paradis.

Elle comprit, par toutes les choses que le Seigneur lui fit entendre, avec combien de raison le Seigneur l'appelait du nom de *poverella*, car elle vit clairement que tous les biens qui étaient en elle étaient un don gratuit de la divine miséricorde, et que d'elle-même elle n'avait autre chose que le péché. Aussi, elle ne cessait point de rendre d'humbles actions de grâces au Seigneur, qui avait mis ses divines complaisances à l'enrichir avec tant de libéralité de ses dons. En même temps, elle s'abaissait dans l'abîme de sa misère, et elle s'efforçait autant qu'il lui était possible d'orner son âme par de nouveaux mérites et dons.

RÉFLEXIONS

L'apôtre saint Paul nous dit que les jugements de Dieu sont incompréhensibles, et ses voies au-dessus de toute investigation. (1) Cette vérité est manifeste dans la conduite de Dieu à l'égard des âmes. Celui qui avait été placé par la bonté de Dieu dans un état saint, à l'abri de tout danger, tombe dans l'abîme du péché, s'endurcit dans le mal, et malgré tous les efforts de la grâce, s'obstine dans son endurcis-

(1) Ep. ad Rom., XI, 33.

sement et dans son impénitence, tandis que l'âme qui a longtemps péché retrouve la grâce et l'amitié de Dieu, et par ses efforts généreux et sa pénitence, mérite de recevoir les dons les plus précieux. O hommes! combien nos jugements doivent être sages et réservés en présence de ces faits éclatants de l'action de Dieu sur les âmes!

Il nous a été souvent donné de contempler les voies merveilleuses de Dieu sur les âmes que la grâce élevait de l'abîme de la misère aux sommets les plus sublimes de la perfection et de la vertu. Nous avons vu aussi des âmes tomber dans des conditions où cela semblait impossible. Mais, soit qu'une âme comblée des dons et des grâces de Dieu fasse des chutes incompréhensibles, soit que par la bonté et la miséricorde du Seigneur nous ayons la joie de voir des pécheurs marcher dans les voies de la sainteté, n'oublions jamais cette admirable parole de saint Augustin: Il est avantageux à certaines âmes de tomber dans le péché, car ces fautes deviennent pour elles le principe du salut. Que la charité règne donc toujours dans nos cœurs pour notre prochain, car d'un persécuteur il peut faire un apôtre, d'une pécheresse il peut faire une sainte, comme nous le voyons dans Madeleine et sainte Marguerite.

Dieu nous dit par son prophète Isaïe: « Mes voies ne sont pas vos voies, et mes pensées ne sont pas vos pensées; mais autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes pensées sont élevées au-dessus de celles des hommes. » Ces grandes vérités s'appliquent surtout à ce qui regarde le salut des âmes. Dans les temps où nous vivons, nous avons été témoins de ces retours admirables à Dieu, comme pour Alphonse de Ratisbonne, Hermann, et tant d'autres dans les divers pays de l'Europe.

A l'aide d'une contrition toujours plus vive et par les larmes sincères de la pénitence, les âmes recouvrent une pureté angélique. Elles détruisent peu à peu par ces moyens divins tout ce que le vice, le péché, les passions avaient laissé de souillures dans elles-mêmes. C'est ainsi qu'elles deviennent même dignes de recevoir les lumières surnaturelles de la grâce et les dons les plus précieux du Saint-Esprit.

Toutefois, il ne faut jamais oublier cet axiome de la *mystique :* Toute grâce et tout don de Dieu s'achète ou se paye après, par la pénitence, la contrition, la mortification et la charité. Dieu peut accorder des dons et des grâces de faveur à une âme, mais elle doit s'attendre aux souffrances qui la purifient, car Dieu dit à tous, comme à saint Paul converti sur le chemin de Damas : *Ego enim ostendam illi, quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* (1) Espérer les grâces et les faveurs divines, et ne pas accepter avec amour et une grande ferveur les voies royales de la croix, est une folie qui doit conduire l'âme aux illusions les plus dangereuses.

Nous ne pouvons nous le dissimuler, nous vivons dans un temps où les hommes ont en horreur la pénitence, les mortifications ; notre siècle ne peut pas comprendre les délices de la croix, les suavités ineffables de la souffrance dont nous parlent les saints. Le chapitre de la Sainte que nous venons de lire ne sera pas peut-être du goût de tous, mais il faut néanmoins bien comprendre le prix qui est caché dans ces exercices des disciplines, des jeûnes, des veilles et des oraisons de la contemplation. C'est aux prêtres à garder intact ce dépôt sacré de la vraie doctrine et de la science mystique. Ils doivent veiller avec soin à ce que les âmes ne fassent pas un mélange impur des grâces célestes et des plaisirs sensuels, car les illusions trompeuses seront le fruit assuré de ces imprudences.

La mystique est une science comme la médecine ; elle a ses conditions, ses voies, sa certitude ; elle est en ce moment peut-être la plus précieuse de toutes les sciences, et celle que le prêtre devrait cultiver avec le plus d'amour, car si le triomphe de l'Église est certain, ce sera par la mystique que nous pourrons l'obtenir.

(1) Actus apost., IX, 16.

CHAPITRE VII

ELLE REÇOIT DU SEIGNEUR L'ASSURANCE DU PARDON DE SES FAUTES.

Le Sauveur, couvert de plaies et attaché à la croix, était l'objet qui s'offrait le plus souvent à l'esprit de la sainte pénitente, et comme elle découvrait dans les souffrances du Sauveur la malice de ses péchés, qui avaient été les vrais bourreaux de Jésus-Christ, il s'ensuivait qu'en tout temps et en tous lieux elle pleurait et se lamentait d'avoir offensé de tant de manières si diverses la bonté de Dieu. Quoiqu'elle se fût déchargée aux pieds de son confesseur du poids de ses fautes, elle ne cessait de rechercher si quelque chose ne l'avait pas rendue indigne d'obtenir le pardon de ses péchés. A cet effet, elle recourait souvent dans son oraison au patriarche saint François, en le priant avec instance de lui obtenir de Jésus-Christ le pardon entier de ses fautes. C'est à cette fin qu'elle dirigeait les communions qu'elle faisait et tous les autres saints exercices auxquels elle s'appliquait jour et nuit. Un jour qu'elle était retirée dans sa petite chambre, pleurant amèrement ses péchés, le Seigneur représenta à son esprit leur difformité et leur gravité par une lumière surnaturelle plus claire qu'à l'ordinaire. Elle admira à cette vue la suprême patience du Sei-

gneur qui avait daigné supporter pendant si longtemps une créature qui l'avait offensé par de si grandes et si graves fautes.

Le jour suivant, qui était le 22 décembre, tandis qu'elle adressait à Dieu ses ferventes prières, elle en reçut l'ordre de ne plus aller à Cortone chercher l'aumône, mais d'aller directement à l'église des Frères Mineurs entendre la messe et les instructions. « Tu ne dois point, ajouta-t-on, avoir aucune crainte d'obtenir la pleine rémission de tes péchés, parce que tu l'obtiendras infailliblement, et je t'ai enflammée de mon amour de manière à pouvoir allumer le feu divin dans les cœurs les plus froids et les plus glacés. Je t'ai destinée à servir d'exemple aux pécheurs, afin qu'ils comprennent clairement que s'ils veulent se préparer à recevoir ma grâce, ils me trouveront toujours prompt à l'accorder, de même que j'ai été plein de miséricorde envers toi.

» Je te remets donc comme mon précieux trésor, ô ma petite pauvre, aux soins et à la bonne direction de mes frères, à qui je commande qu'au nom de mon amour ils te protégent et t'instruisent en quelque lieu que tu demeures, et par la sollicitude particulière qu'ils auront envers toi, l'Ordre tout entier en recevra un honneur devant le monde entier. » A ces paroles, Marguerite, pleine de joie, supplia le Seigneur d'être toujours favorable à l'institut du Père Séraphique, et Notre-Seigneur répondit à sa prière : « Il en sera ainsi, car ces frères que tu m'as recommandés sont des élus, que j'aime d'une affection particulière. »

Encouragée par ce doux entretien du Seigneur, Marguerite lui demanda avec des larmes d'une grande ferveur et une profonde humilité, s'il voudrait bien lui accorder le titre de fille, au lieu de celui de petite pauvre, qu'il lui donnait habituellement. Le Seigneur lui répondit qu'elle n'était pas encore digne de ce nom, parce qu'elle était fille du péché; mais que lorsqu'elle aurait purifié son âme par une confession générale de ses fautes, elle serait alors mise au nombre de ses filles bien-aimées. Cette réponse lui causa une grande crainte, c'est pour-

quoi, redoublant ses gémissements et ses larmes, elle dit au Sauveur : « Seigneur Jésus, qui êtes la vraie lumière, qui dissipez les ténèbres, montrez-moi clairement, vous à qui rien n'est caché, tous mes vices, afin que je puisse purifier mon âme par une confession générale, et qu'ainsi, par votre souveraine miséricorde, je sois rendue digne d'être ensuite appelée votre fille. »

Le Seigneur accéda à l'humble demande de Marguerite, et aussitôt il éclaira son esprit et lui rappela toutes ses fautes et les pensées les plus passagères qu'elle avait eues contre la loi de Dieu. Elle se prépara ensuite pendant plusieurs jours; elle ajouta de nouvelles rigueurs à ses pénitences et prolongea ses oraisons. En même temps elle s'excitait à des actes de profonde contrition, et s'étant présentée aux pieds de son confesseur, elle lui exposa avec ordre pendant huit jours toutes ses fautes, avec une si grande abondance de larmes et tant de componction, qu'il était facile de voir combien sincèrement elle se repentait de chacune de ses fautes. Elle croyait que pour y satisfaire, il n'était pas possible de lui donner une pénitence proportionnée à la gravité de ses péchés; elle pria donc le religieux, avec une grande ferveur, de lui imposer la plus grande pénitence que son esprit était capable d'imaginer.

Le confesseur, dans l'octave des saints Innocents, soit qu'elle eût terminé sa confession ce jour-là, lui ordonna d'assister à la sainte messe en rendant d'humbles actions de grâces de l'avoir réconciliée avec Dieu par le sacrement de pénitence. Elle obéit aussitôt, et ayant ôté son voile, avec la corde au cou, elle s'approcha de l'autel pour recevoir le pain des anges avec de grands sentiments de dévotion et de ferveur extraordinaire. Parmi les prières que son cœur contrit adressait au Seigneur, elle fit celle-ci : « Seigneur, roi tout-puissant, je demande à votre miséricorde la grâce que je vous serve toute ma vie et que par mon exemple toutes les créatures vous louent; ne permettez pas que j'offense à jamais votre divine majesté. » Le Seigneur eut tellement pour agréable cet ardent désir de sa servante, qu'il fit entendre, dans le plus intime de son âme, cette parole :

« Ma fille. » A ce mot si doux, Marguerite fut inondée d'une joie si abondante qu'elle crut qu'elle allait mourir. Elle rendit ensuite au Père céleste de vives actions de grâces pour un titre si précieux et qui lui était si agréable, et, remplie d'une confiance filiale, elle s'offrit de l'aimer avec un nouveau cœur et une ardeur plus grande encore. Enfin elle prit un peu de repos, car elle était excédée de fatigue et extrêmement affaiblie à cause de l'impétuosité et de la véhémence de l'esprit par lesquelles elle s'était efforcée dans son oraison de s'unir à son bien-aimé Seigneur.

Mais peu après, se mettant à réfléchir à la suavité et à la grandeur des paroles que le Sauveur lui avait adressées, elle fut ravie en esprit et perdit entièrement l'usage de ses sens; elle resta ainsi en la présence du gardien Raynaldo, du gardien Ubaldo, du confesseur et d'une autre dame, pendant un temps assez long, toute privée de sentiment et jouissant d'une douce extase. Revenue à elle-même, quoiqu'elle ne pût pas encore bien prononcer les paroles, on l'entendit parler ainsi : O infinie, ô suprême douceur de Dieu! ô jour heureux qui m'avait été promis par le Christ! ô parole pleine de suavité, de m'avoir appelée du nom de votre fille ! Ceci dit, elle fut de nouveau ravie hors d'elle-même en la présence des susdits religieux et d'autres dames qui étaient accourues à la nouvelle d'un si doux spectacle. Revenue ensuite à elle-même : Est-il possible, disait-elle, que je sois encore vivante, et comment mon âme, à cette parole si suave, ne s'est-elle pas séparée du corps? Elle parlait ainsi sans s'apercevoir qu'elle était observée par plusieurs personnes; mais comme extatique et absorbée en Dieu et élevant de nouveau plus fortement la voix et avec des torrents de larmes qu'on voyait couler de ses yeux, elle continuait à dire : O parole si désirée et demandée avec tant de ferveur par mon cœur; ô parole qui me remplit pleinement d'assurance et qui est la joie de mon âme : Ma fille, m'a dit celui qui est mon Dieu! ma fille, m'a appelée celui qui est mon Christ!

L'ange gardien se présenta ensuite à la fervente pénitente, et il l'invita par diverses raisons à enflammer toujours plus son

cœur d'amour envers le Seigneur qui la chérissait si grandement. Comme elle ne trouvait pas dans cette apparition et dans ce colloque la suavité d'esprit qu'elle avait éprouvée : « Ne soyez pas surprise de cette différence, lui dit l'ange, parce que je suis serviteur et le Christ est le maître. » Il ajouta qu'il était venu pour préparer dans son âme le séjour de la bonté divine, parce qu'elle mettait sa divine complaisance à habiter en elle. Dans ce moment, il lui sembla que l'ange effaçait de son âme tous ses défauts, et, commençant par l'humilité, il y plaçait avec ordre toutes les vertus, afin que par ces ornements elle fût trouvée digne d'être l'habitation du Seigneur.

Un autre jour, Marguerite supplia avec une grande ferveur et des larmes abondantes son père saint François de daigner intercéder pour elle le Sauveur, dans le but que toutes les fautes qu'elle avait confessées lui fussent pardonnées. Elle en obtint cette grâce, car elle entendit dans l'intérieur de son cœur proférer cette parole : « Moi, Jésus-Christ, fils du Père suprême et éternel, qui ai été crucifié pour ton amour, je t'absous pleinement de toutes tes fautes. » Elle fut par là fortifiée ; mais plus elle était assurée du pardon de ses fautes et plus elle s'offrait à en faire une rigoureuse pénitence.

Dans ce temps-là, beaucoup de personnes pieuses venaient lui demander de vouloir bien tenir les enfants au saint baptême. Le bruit des faveurs continuelles dont le Seigneur la favorisait se répandant de plus en plus dans la ville, ils se persuadaient tous qu'ils recevraient des grâces spéciales de son assistance, et que les enfants tenus par elle sur les fonts baptismaux auraient par sa protection des bénédictions spéciales du ciel. Elle accepta les devoirs de ce charitable office, à la grande satisfaction du peuple et pour le bien spirituel des enfants nouvellement régénérés par le baptême. Mais, faisant dans la suite réflexion au grand nombre de personnes qui venaient lui demander ce devoir de charité, et craignant quelque danger de vaine satisfaction, elle abandonna cette œuvre.

Mais, se trouvant un jour plus inquiète qu'à l'ordinaire si elle avait abandonné avec raison cet office de charité, où elle pouvait

avoir de grands mérites, elle vit venir la mère du procureur des Frères Mineurs, qui la supplia avec instance de vouloir bien être la marraine de son nouveau-né. Marguerite ne voulant pas affliger cette bonne dame, elle vint aussitôt à l'église en sa compagnie, et elle tint l'enfant au baptême. Dans la nuit suivante elle éprouva de nouvelles angoisses en son cœur, dans le doute si cette action avait été agréable à son céleste bien-aimé, tellement qu'elle ne put avoir un seul moment de repos. Enfin après avoir versé des larmes abondantes, le Seigneur l'avertit qu'elle ne devait pas ainsi donner son consentement à toute suggestion quelconque, et qu'à l'avenir elle devait abandonner ce pieux office. Il ajouta encore qu'elle ne devait plus sortir de sa retraite, sinon pour aller à l'église des Frères Mineurs, et qu'elle devait se placer près de la chaire, afin de ne pas être aperçue des personnes qui venaient à l'église. Il termina ses avis par ces paroles : « Fille, tu as reçu dans cette vie trois faveurs de ma grâce. La premiere, c'est que tu as eu une crainte de Dieu plus grande que les autres hommes ; la seconde, c'est que tu as eu une grande honte et confusion de tes péchés ; la troisième, c'est que tu as eu mépris de ta propre réputation. » Après avoir rendu d'humbles actions de grâces au Seigneur, Marguerite, avec un sentiment de profonde piété, le supplia de vouloir bien lui conserver ces dons précieux, afin que son immense miséricorde à son égard resplendît d'autant plus qu'elle était plus indigne de ses faveurs.

RÉFLEXIONS

Il ne faut pas que les âmes qui veulent servir Dieu et faire des progrès dans la vertu, oublient une vérité qui est le fondement de la solide dévotion. C'est que toutes les grâces de Dieu s'achètent ou se paient. Il faut entendre par là que Dieu ne donne ses faveurs divines qu'aux âmes qui s'efforcent de s'en rendre dignes, en détruisant les obstacles qui s'opposent à l'action de la grâce en elles-mêmes. Dieu quelque-

fois commence par donner sa grâce, et il attend les fruits que ses dons doivent produire, comme il fit pour saint Paul; mais d'autres fois, il éprouve les âmes avant de leur accorder ses faveurs. Néanmoins il est certain que les grâces de Dieu sont ou précédées, ou accompagnées, ou suivies d'épreuves; c'est la loi de la vie spirituelle et surnaturelle.

Dieu, en agissant ainsi, a des vues multiples qui ont pour fin sa plus grande gloire et notre plus grand bien. Les tribulations nous font mieux comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes que néant, impuissance et péché, et que Dieu est miséricordieux en nous accordant ses dons et les secours de sa grâce. Les souffrances empêchent nos cœurs de se laisser séduire par la vaine gloire et la secrète complaisance en nous-mêmes, car notre âme serait facilement souillée par ces vices hideux.

Certes, c'est une chose digne d'une éternelle admiration, qu'une âme, après les chutes les plus honteuses, après les péchés les plus abominables devant Dieu, puisse avoir la certitude que Jésus-Christ lui accordera le pardon et qu'il la mettra au rang de ses bien-aimés. Il est impossible de lire le chapitre précédent de la vie de sainte Marguerite sans sentir les larmes mouiller ses paupières, lorsqu'on voit cette illustre pénitente recevoir de Jésus-Christ le titre si désiré de *fille* bien-aimée.

Le péché peut être détruit, anéanti dans l'âme, par la vertu de la grâce, dont le divin Sauveur est le canal et le principe. Nos mérites surnaturels, au contraire, subsistent à jamais. Sans doute ils sont mortifiés par le péché, mais si nous recouvrons l'état de grâce, ils revivent, parce qu'ils n'étaient pas détruits. Le péché qui a été pardonné ne revit plus, *in æternum*. J'ai effacé les péchés, dit le prophète Isaïe, comme la nuée.

Ces réflexions salutaires doivent faire naître en nos cœurs un désir sincère d'obtenir le pardon de toutes les fautes de notre vie. C'est du reste la première condition pour recevoir de Dieu les faveurs les plus précieuses. Ne nous laissons pas effrayer par la multitude de nos péchés, ni leur énormité, mais allons à Dieu avec une confiance pleine et parfaite. Les hommes de

nos temps ont besoin de lire des exemples si éclatants, pour se sentir encouragés à changer de vie et à se donner à Dieu.

Il nous importe donc bien de savoir ceci : L'âme la plus pure, qui n'a jamais connu le péché, qui a vécu dans la chasteté la plus parfaite, peut en peu de temps tomber dans le vice, se souiller des plus abominables péchés, être toute au démon. Au contraire, le libertin le plus effréné, celui qui s'est livré aux débauches les plus honteuses et les plus dégradantes, peut devenir, par le secours de la grâce, un ange de vertu, un exemplaire de pureté, un lis de virginité. Tout cela est vrai physiologiquement et d'après l'enseignement certain de l'Église, et nous pourrions citer d'illustres exemples contemporains pour l'un et l'autre cas.

Ces grandes leçons, ces vérités si dignes d'attention, doivent nous faire comprendre que devant Dieu il n'y a point d'acception de personne, *non est acceptio personarum apud Deum*, et qu'aucune chair ne doit se glorifier en la présence de Dieu. Nous devons aimer nos frères, il ne faut pas mépriser les pécheurs, car celui que nous dédaignerions pourrait bien nous surpasser dans le royaume de Dieu. Personne ne connaît les mystères de la liberté de l'homme et de l'action de la grâce; il nous importe donc d'être humbles, pleins de charité et de miséricorde; il nous faut prier, comme nous voulons qu'on prie pour nous, si nous savons apprécier les heureux fruits de la prière.

Nous ne pensons pas qu'un pécheur puisse lire ce chapitre VII sans sentir son cœur ému, touché de l'ineffable miséricorde de Dieu. Les hommes de cette époque ont surtout besoin de ces enseignements salutaires, et comme les exemples touchent plus que les paroles, *exempla movent*, les lecteurs seront saintement excités dans leur âme à entrer dans les voies où l'on peut retrouver le pardon de ses fautes. Puissions-nous, vous et moi, cher lecteur, faire notre profit de cette douce invitation du divin Sauveur de nos âmes et être dignes d'être appelés par Jésus-Christ du nom suave de *fils* bien-aimé.

CHAPITRE VIII

ELLE DÉSIRE SE SÉQUESTRER LOIN DES CRÉATURES POUR VIVRE DANS UNE UNION PLUS INTIME AVEC DIEU.

Plus les faveurs de l'amour de Dieu à l'égard de sa servante étaient signalées, et plus elle se sentait redevable de toutes ses affections envers la bonté de Dieu. C'est pourquoi, afin de ne laisser place dans son cœur qu'à Dieu seul, elle voulut en exclure toute autre créature, en se séparant entièrement de la conversation des êtres créés, même de son fils, afin que l'amour naturel d'une mère pour son fils ne pût affaiblir en rien l'amour spirituel d'une fille à l'égard de son Père céleste.

Une nuit de l'octave de l'Épiphanie, tandis qu'elle était seule à faire oraison, en réfléchissant combien la solitude est nécessaire à celui qui veut s'appliquer véritablement à l'oraison, elle supplia ardemment le Seigneur de lui accorder la grâce de ne plus sortir de cette chambre. Elle donnait humblement pour raison de cette prière qu'elle était souvent entourée de plusieurs dames dans l'église de Saint-François, qui lui adressaient des demandes auxquelles elle était obligée de donner une réponse, ce qui la détournait de son application à l'oraison. En outre, il lui était très-pénible d'être favorisée des

consolations célestes dans les lieux publics en présence du monde, dont elle avait le désir au contraire d'être méprisée et dédaignée, plutôt qu'honorée et révérée. Mais le Seigneur l'éclaira par cette réponse. « Pourquoi, ô Marguerite, demandes-tu de goûter sans cesse mes délices et refuses-tu de supporter les amertumes qui servent de préparation à l'âme pour elles? Va, va toujours à l'église des Frères Mineurs, et là, applique-toi à faire tes exercices de dévotion, à entendre la messe, à m'adorer avec respect au saint autel, et à me contempler entre les mains du prêtre. Obéis, et ne pense plus à te renfermer dans la solitude jusqu'à ce que je veuille te cacher aux yeux des hommes. »

Cette instruction l'encouragea d'une manière extraordinaire, et dès ce jour elle s'appliqua à se retirer dans la solitude de son âme, en se séparant de la plus légère affection, et elle dégagea son cœur de toute pensée, pour se dédommager de la retraite de la cellule qu'elle ne pouvait garder pour vivre en parfaite solitaire.

Le Seigneur néanmoins voulut bien condescendre en une certaine façon au pieux désir de sa servante. Un jour qu'elle s'était rendue, quoique accablée par la souffrance, à l'église de Saint-François, tandis qu'elle était appliquée à ses exercices de dévotion ordinaire, elle sentit son esprit inondé d'une si grande douceur, qu'elle n'osa pas interrompre son oraison; mais elle la continua jusqu'à la nuit, et son âme goûtait pendant ce temps d'ineffables suavités. En ce moment, le Seigneur l'intruisit ainsi : « O fille, je ne veux pas que tu converses avec les personnes du monde, jusqu'à ce que je te dise le contraire. Si, par suite de tes souffrances, tu as besoin de l'assistance de quelqu'un, tu feras connaître ce qui t'est nécessaire, en peu de mots, à quelque pieuse dame, par laquelle tu te laisseras donner ce qui sera urgent, sans que tu rompes néanmoins ton silence habituel. Si tu mets en pratique ce que je te prescris, tu seras digne que je te révèle un grand nombre de choses utiles à ton salut et à celui des fidèles. Mais sois bien attentive à ne craindre personne plus que moi, et de ne jamais fixer tes

regards sur le visage de quiconque te parlera. Plus tu seras séparée de la conversation avec les créatures, plus je me rapprocherai de toi, et je serai d'autant plus familier et tendre à ton égard, que tu te montreras sauvage. A l'égard des gens du siècle, je n'entends pas pourtant te défendre de parler avec les Pères Mineurs qui viendront te faire visite, parce qu'ils sont les aides pour ton salut. Souviens-toi que la conversation avec les personnes du monde a été tant de fois pour toi une occasion de damnation, et combien de peines tu as eues et tu auras encore, si tu ne fuis pas leurs entretiens. » Marguerite, qui n'avait pas d'autre désir que de se séparer de la conversation avec les créatures, promit d'être fidèle à obéir à ces ordres.

Peu de temps après, la sainte reçut du Seigneur l'ordre exprès de se retirer dans un autre lieu, plus éloigné du couvent des Frères, situé près du rocher qui est placé dans la partie la plus haute de la ville, afin d'être ainsi plus éloignée du commerce du monde, et de pouvoir s'appliquer avec plus de tranquillité à la contemplation habituelle des choses célestes. Ensuite il lui donna l'avis de continuer ses pénitences ordinaires, et il l'assura qu'elle serait pourvue du peu de nourriture qu'elle prenait par la charité des Frères ; c'est pourquoi il lui dit de ne plus aller à l'avenir dans la ville pour mendier. Après ces avis célestes, elle alla à l'église, et son visage parut plus gai et serein que d'habitude. Le Père Giunta, très-étonné, lui ordonna par la sainte obéissance de lui faire connaître la cause de sa joie si inaccoutumée. Elle répondit : Sachez, ô mon Père, que j'ai été sévèrement reprise par le Seigneur par ces paroles : « Tu désires jouir des consolations de Madeleine, et tu as légèrement écouté ces dames, qui, touchées de compassion pour ta faiblesse, voulaient te persuader que tes pénitences auraient avancé ta mort. Et ne te souviens-tu pas que j'ai dit à Marthe que je suis la résurrection et la vie? Sache donc que ma grâce te soutient et te fortifie plus qu'une nourriture terrestre quelconque. » Ainsi m'a dit le Seigneur. C'est pourquoi, considérant qu'au lieu de me chasser de sa présence, comme je le méri-

tais pour mes péchés, il m'a corrigée avec une sollicitude paternelle, j'ai été remplie d'une telle allégresse que je ne puis la cacher. En outre, il m'a ordonné de ne plus aller mendier des aumônes, en m'assurant que je serai secourue par vos religieux, et que, sans retard, je devais quitter la chambre où je suis pour aller habiter ailleurs près de la forteresse, afin de m'éloigner ainsi du monde. Je vous prie donc, ô mon Père, de me prêter l'appui nécessaire, afin que je puisse accomplir de suite la volonté que le Seigneur a daigné avec une si grande bonté me manifester.

Le confesseur fut un peu troublé en entendant cette dernière demande, parce que, à cause de l'éloignement de Marguerite du couvent, il lui aurait été difficile d'obtenir la permission d'aller la visiter chaque jour, dans le temps de ses maladies. En outre de cela, il réfléchissait que si sa mort survenait, ses Frères pouvaient craindre de perdre le trésor de son corps, qu'il espérait que le Seigneur glorifierait par d'insignes miracles. C'est pourquoi il hésita à lui accorder la permission qu'elle s'éloignât du lieu où elle habitait. Mais l'obéissante servante de Dieu revenue à sa maison supplia le Seigneur de vouloir éclairer en cela l'esprit de son père spirituel, et dans son oraison elle entendit cette réponse : « Le testament qui fixe le lieu de ta sépulture est déjà fait; ton corps sera transféré sans aucun empêchement chez eux, en quelque endroit de la ville que ta mort advienne. Je ne veux pas, ô fille, que les Frères doutent de cela, parce que je t'ai confiée à leurs soins et que je t'ai remise à la religion et aux enfants de saint François à la vie et à la mort. »

Le jour suivant Marguerite raconta à son confesseur ce que le Seigneur avait daigné lui découvrir, et celui-ci s'appliqua avec une grande sollicitude à accomplir l'ordre de Dieu. Il se trouva justement auprès du rocher une petite maison très-retirée, où se trouve maintenant la sacristie des Frères-Mineurs, qui, cent ans après la mort de Marguerite, obtinrent de la ville de Cortone ce lieu où le corps de la sainte se vénère avec tant d'honneur. Ainsi le Seigneur daigna accéder à l'ardent désir

que la sainte avait de se séparer entièrement du monde, non pas en permettant qu'elle se renfermât tout à fait dans sa cellule, mais que, retirée dans un lieu plus solitaire, elle ne conversât avec d'autres personnes, sinon avec les religieux de l'Ordre séraphique.

Pour l'affermir dans l'amour de la solitude, le Seigneur daigna l'instruire à diverses reprises : « Je suis, lui dit-il un jour, ton Jésus, et je suis toujours plein d'empressement à te communiquer de nouveaux dons; efforce-toi de ton côté de fuir les créatures et de chercher la retraite. » Une autre fois, il lui dit : « Abandonne entièrement le monde qui est un obstacle pour la vie spirituelle des âmes. Il vaut mieux être en butte aux tentations que de converser avec les personnes du monde, parce que les tentations purifient l'esprit; mais par les représentations des choses terrestres, le tabernacle que je me suis formé dans le cœur de la créature est troublé par les occupations de toute sorte. » Dans une autre circonstance, elle fut fortifiée par ces paroles : « Tu désires l'état de Madeleine, et tu voudrais, à son exemple, jouir sans cesse de la solitude; mais sache bien que quoique je ne t'ai pas destinée à la vie du désert, car il n'y a plus des lieux solitaires aussi propices, néanmoins tu dois vivre d'une manière aussi retirée du monde au milieu de la ville, que si tu habitais dans une forêt. »

Le jour de la fête de saint Marc, après la sainte communion, Marguerite fut jugée digne par le Seigneur d'entendre ce divin enseignement : « Tu as prié nos saints du Paradis avec une grande ferveur, afin que par leur intercession ils t'obtinssent la grâce que je te découvre combien m'est agréable la solitude dont tu jouis dans ta petite maison, près de la forteresse de la ville. Or je te dis qu'en signe de la satisfaction que j'en ai, je te donne la bénédiction au nom de mon Père, en mon nom, au nom du Saint-Esprit et de la bienheureuse Vierge, ma mère, et enfin de toute la cour de mon royaume céleste. Tu fuis les hommes pour mon amour, et moi je l'ai fait pour l'amour des créatures humaines; tu fuis les créatures autant qu'il t'est

possible, afin de ne pas offenser ma miséricorde, et moi je t'assisterai, afin que tu puisses ne pas m'offenser. »

Une autre fois son divin bien-aimé lui apparut et l'avertit que, quoique depuis qu'elle était venue dans cette maison si retirée elle ressentît une plus grande paix et tranquillité dans son esprit et dans son corps, néanmoins elle devait se préparer à recevoir de nouveaux assauts et combats, à endurer de nouvelles souffrances et des violentes tentations que le démon allait susciter contre elle.

Mais le divin amour n'est pas satisfait de la solitude extérieure sans la solitude intérieure de l'esprit, c'est pourquoi il invitait souvent sa servante à la retraite intérieure, en lui disant : « Tu pourrais mieux me servir, si ton âme ne se dissipait pas en diverses pensées que tu ne chasses pas avec la sollicitude que tu devrais apporter. Si tu veux recevoir de moi le secours puissant de ma grâce, efforce-toi de ne pas accorder tant de temps aux pensées du monde; tourne-toi avec une pieuse affection vers la croix où tu me trouveras. » Marguerite fut un peu attristée en entendant cet avertissement du Sauveur, et tandis qu'elle faisait réflexion sur ce défaut d'avoir occupé son esprit aux pensées du monde, elle entendit de nouveau la voix du Seigneur qui l'invitait à se tourner vers la croix où elle le trouverait.

Dans la quatrième férie après la Pentecôte, il advint que, s'étant dévotement nourrie du pain des anges, elle entendit la voix du Seigneur qui lui demanda si elle l'aimait. Avant d'avoir pu donner une réponse, la même voix ajouta : « Qu'est donc devenue cette ancienne ferveur de tes désirs dont tu étais si enflammée? où sont ces larmes continuelles par lesquelles tu implorais ma clémence, en t'appliquant à tes ferventes prières? Aime-moi donc, ô fille ! car je te chéris tendrement. » Mais celle-ci, dans la crainte qu'il n'y eût dans son esprit quelque obstacle pour l'amour qui est dû à Dieu, supplia humblement le Seigneur de lui faire connaître s'il n'y avait pas dans son âme quelque chose qui déplût à ses yeux très-purs. Jésus-Christ lui répondit : « Je ne vois en toi aucune faute grave, mais des

nuages de tes conversations avec les créatures que tu entends lorsque quelqu'un te visite, et ceci trouble un peu ton esprit et l'empêche de jouir de la pure lumière de ma contemplation. »

Une autre fois elle fut trouvée digne d'entendre de son bien-aimé ces paroles pleines de suavité : « Je t'ai destinée pour mon tabernacle et mon habitation, et je veux que tu la gardes avec la plus grande pureté possible. » L'humble servante du Seigneur répondit à cela : « Je dois plutôt prier instamment Votre Majesté avec ferveur, afin que vous daigniez vous-même conserver sans tache ce tabernacle que vous avez formé, car il n'est pas en mon pouvoir de le garder aussi pur qu'il convient à une si haute Majesté, quels que soient le soin et la vigilance que je mettrai à cela. »

La servante de Dieu considérant cependant les grâces signalées qu'elle recevait de la bonté de Dieu, qui daignait lui manifester par des paroles intérieures et même par des visions de l'imagination, sa volonté, en concevait toujours d'humbles sentiments d'elle-même. Elle commença dès-lors à craindre d'être le jouet de quelque illusion diabolique. C'est pourquoi lorsque ces choses avaient lieu, après une humble et fervente prière, elle ne craignait pas de dire avec intrépidité : « Si tu n'es pas mon Seigneur Jésus-Christ ou son ange de lumière, je te commande, au nom de Jésus de Nazareth, de partir de suite. » Mais le Sauveur la fortifiait, et par des preuves évidentes il l'assurait qu'elle n'était pas trompée dans ses visions. Il se complaisait à donner des preuves plus grandes de son immense miséricorde à son égard, pendant que celle-ci se jugeait indigne de si insignes faveurs.

RÉFLEXIONS

Les *Vies des Saints* traitent des choses qui peuvent exciter l'admiration des âmes : les lecteurs y voient, en effet, que Jésus-Christ, les saints anges s'entretiennent familièrement et fréquemment avec les saints. Mais peut-être il ne se rendent pas bien compte comment tout cela est possible et quelle est la

doctrine de l'Église sur toutes ces paroles surnaturellement divines, dont le pieux récit les édifie. Il nous a donc semblé utile de faire connaître en peu de mots l'enseignement des docteurs sur ce point, car certainement leur admiration sera plus grande encore, lorsqu'ils sauront de quelle manière ces ineffables faveurs sont accordées et la certitude de l'origine merveilleuse de ces locutions.

Pendant longtemps nous avions lu, nous aussi, ces pieux entretiens qui se trouvent dans les *Vies des Saints*, sans rechercher autrement comment ils s'opéraient. Mais des études plus approfondies sur la *mystique* nous ont fait connaître ces admirables questions, et nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt d'en donner une certaine connaissance aux lecteurs de la *Vie de sainte Marguerite*. Les prêtres étudieront avec de grands fruits ces points si importants de la vie surnaturelle des âmes, et nous les engageons à le faire, ce qu'ils pourront facilement à l'aide de Schram, par exemple, de Scaramelli ou autres, qui ont traité ces matières.

La théologie affirme qu'il existe des locutions divines, qui ne sont ni une inspiration, ni une insinuation précise, mais qui ont lieu par des mots formels et exprès, *per verba formata et expressa*. Ce mode par lequel Dieu parle aux hommes par des locutions formelles est extraordinaire, et il a lieu de plusieurs manières. Ainsi, les auteurs distinguent les locutions vocales, imaginaires et intellectuelles, et nous ferons connaître ce qu'il faut entendre par ces mots; avant tout, il convient de dire si ces choses admirables sont possibles et si elles sont vraies.

Il est certain que Dieu, par lui-même ou par le ministère des anges, peut faire entendre une locution vocale. Sans entrer dans l'examen de la possibilité philosophique, nous citerons les exemples des divines Écritures et l'enseignement des plus illustres docteurs qui l'affirment. Ainsi Adam et Ève disent qu'ils ont entendu la voix de Dieu. L'ange de Dieu cria à Abraham de ne pas immoler son fils Isaac. Une voix vint du ciel, dit saint Jean, qui fit entendre : J'ai glorifié le Christ,

et je le glorifierai. Saint Denis, saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure enseignent expressément que Dieu parle aux âmes contemplatives par des paroles expresses et formelles: *aliquando solis verbis fiunt*, dit saint Jean de la Croix.

Cette locution divine ou angélique s'entend, elle est formée d'un vrai son, elle est articulée et en tout semblable à la parole humaine, elle signifie ce qu'elle exprime. Elle est donc proprement et véritablement une parole, puisque les hommes la comprennent comme si elle venait d'une personne. Néanmoins ni Dieu ni les anges ne sont des hommes, mais ils peuvent ce que ceux-ci sont capables de faire, ils savent parler et se faire entendre de la manière qu'ils veulent. Nier cela serait une absurdité dont une âme pieuse est incapable.

Les auteurs qui traitent de ces matières font observer que les locutions vocales divines et surnaturelles ont lieu le plus souvent par le ministère des anges, *plerumque fit ministerio angelorum*. Mais comment peut-on distinguer, nous dira-t-on, quand l'ange nous parle au nom de Dieu ou en son nom propre? Cela est facile en considérant les circonstances. Si, comme dans les Prophètes, il dit : *Hæc dicit Dominus*, le Seigneur dit ceci, il parle manifestement au nom de Dieu. Il importe peu, du reste, s'il parle au nom de Dieu ou en son nom propre; ce qu'il est nécessaire de rechercher, c'est l'origine de ces locutions, afin de ne pas être trompé et jeté dans l'illusion.

Il est certain que le démon peut aussi former de semblables paroles, et s'il se transforme en ange de lumière, il peut facilement séduire les esprits qui ne sont pas vigilants et qui sont trop amis des choses merveilleuses. Il ne suffit pas de constater, par des preuves certaines et vraies, un état surnaturel, il faut surtout rechercher, par l'application des règles, si le surnaturel est divin ou diabolique.

Nous vivons dans un temps où il y a un grand nombre de personnes qui entendent des paroles surnaturelles; nous en avons connu plusieurs; mais que d'illusions nous avons constatées ! Il y a peu de temps encore, un de nos amis nous parlait de deux âmes qui avaient cette faveur; mais il se trouva

que celle qu'il croyait favorisée de Dieu était trompée par le démon.

Demandons à Dieu de donner à ses prêtres le don si admirable du discernement des esprits, *discretio spirituum*. Mais, surtout, n'ayons aucune confiance en une âme qui ne se soumet pas à l'examen, au contrôle et au jugement de l'Église et de ses directeurs. A coup sûr, ni Dieu ni ses anges ne l'éclairent. Nous traiterons, dans les chapitres suivants, cette question et les autres de la science *mystique*, et nous croyons que nos lecteurs nous en sauront gré, car ils apprendront à mieux connaître tout ce qui regarde les merveilles qu'ils lisent dans les *Vies des saints*. (Voy. Schram, *Theologia mystica*, t. II, § 538, p. 255. Paris, 1848.)

CHAPITRE IX

ELLE EST TOURMENTÉE D'UNE MANIÈRE TERRIBLE PAR LES DÉMONS ET ELLE REMPORTE SUR EUX DE GLORIEUSES VICTOIRES.

Le démon, remarquant le progrès rapide que Marguerite faisait dans les voies de la perfection, commença à la tenter avec plus d'habileté et de soin. Il lui apparaissait dans sa petite chambre sous diverses formes horribles et propres à effrayer, tantôt sous la forme de serpent, tantôt de bête féroce ou d'animal monstrueux. D'autres fois, il lui apparaissait en forme humaine, ou comme un jeune homme ou comme une femme mondaine et pleine de vanité qui cherchait à l'attirer par des séductions; il lui retraçait en même temps dans l'esprit les satisfactions qu'elle avait goûtées. Il cherchait à lui persuader, bien plutôt à l'aide de représentations propres à flatter les sens que par des images épouvantables et horribles, de quitter un genre de vie si austère, pour la détourner au moins de ses oraisons et de ses exercices spirituels, auxquels elle consacrait en quelque sorte toutes les heures du jour et une grande partie de la nuit.

D'autres fois il lui disait, avec une voix terrible et effrayante, qu'il saurait bien l'arracher de force de cette cellule, qu'elle était dans une illusion déplorable et qu'elle perdait son

temps misérablement. Déjà elle avait été, disait-il, remise en ses mains par un juste décret de son juge éternel, et il lui était impossible de s'y soustraire par toutes ses rigueurs et ses pénitences, parce que ses crimes énormes ne méritaient point miséricorde. Il lui représentait aussi dans l'esprit toutes ses erreurs passées, afin de la pousser au désespoir. En d'autres circonstances il l'engageait à adoucir les rigueurs de son jeûne et de ses disciplines, afin qu'elle pût servir Dieu plus longtemps.

Mais le Seigneur daignait venir au secours de sa servante lorsqu'elle l'appelait à son aide par ses ferventes prières, et il l'encourageait par ces paroles : « Ne crains pas, Marguerite, ma fille, ne sois pas dans le doute, car je serai toujours avec toi : mon assistance ne te fera jamais défaut dans tes tentations et tes travaux, et afin que, après avoir goûté les biens spirituels, tout le reste te soit insipide, je te ferai connaître auparavant toutes les grâces que j'ai résolu de t'accorder. Mais si tu désires expérimenter la douceur de mes consolations, tu dois t'éloigner avec tout le soin possible de toutes les personnes, à l'exception des Pères Mineurs qui t'enseigneront à t'unir à moi par le lien étroit et invincible de la charité; et de même que, comme créateur de toutes choses, je les produis de rien, et que je les conserve après les avoir produites, ainsi je veux et j'ordonne qu'à cause de mon amour, tu aimes avec respect toutes les créatures, évitant de porter des jugements sur elles, n'en méprisant aucune, et tu n'en garderas jamais dans ton cœur ni ressentiment, ni déplaisir contre personne. »

Marguerite, excitée par ces salutaires enseignements, opposait une vive résistance aux assauts et aux suggestions de l'ennemi tentateur. Mais celui-ci, ne paraissant plus pendant quelques jours, revenait muni de nouvelles et plus fortes armes, et il s'efforçait de la tenter par toutes sortes de moyens. Une fois, il lança un dard qui eût été suffisant pour transpercer le cœur de la sainte pénitente, si elle n'avait été fortifiée aussitôt par des lumières célestes. Le démon lui disait que toutes les visions et les colloques qu'elle avait eus jusqu'alors avec Dieu, avec Notre-Seigneur et avec les saints anges, avaient été de vaines

représentations, et que les consolations intérieures qu'elle avait goûtées si souvent, ne lui avaient pas été données de Dieu, mais par lui-même. Marguerite ne sut pas se mettre en garde contre un coup si terrible, et elle eut recours humblement à Dieu, qui, en lui apparaissant, la fortifia par ces paroles : « Tu ne sais pas, ô fille ! que cet ennemi des âmes n'a pas le pouvoir d'accorder à ton esprit les dons dont tu as été comblée; personne ne peut pénétrer dans l'intime de ton cœur, si ce n'est moi, ton créateur. De quelle manière pourrait-il conférer à ton âme des douceurs si pleines de suavité, lorsqu'il en est lui-même privé pour une éternité ? Aussi, parce qu'il n'a pas en lui-même ce que tu sens, il s'efforce autant qu'il peut de te priver de ces joies intérieures. Mais ne crains rien de tous ses artifices, car, moi, qui suis jaloux de ton salut, je ne permettrai jamais que tu succombes aux embûches de cet ennemi. » Marguerite fut si fortifiée par ces instructions célestes, et si remplie de joie et de contentement, qu'elle n'était pas même capable de l'exprimer.

Cependant l'esprit malin ne cédait pas devant la résistance de Marguerite, et il s'acharna par de nouveaux moyens à attaquer sa constance. Il lui suggéra des motifs de vaine gloire, en lui représentant les actions vertueuses auxquelles elle s'appliquait sans relâche. Mais celle-ci recourait à la considération de ses fautes passées, afin de pouvoir s'humilier elle-même. Alors l'habile tentateur commença avec un art diabolique à lui énumérer tous les dons et les faveurs qu'elle avait reçus. Elle devait conclure de là, non-seulement que ses fautes lui étaient pardonnées, mais qu'elle était déjà parvenue à une haute perfection. Il lui représentait la réputation et l'estime si grande que le peuple avait conçue de sa sainteté, la dévotion qu'il avait pour elle, et il lui proposait ainsi d'autres motifs de vaine complaisance en elle-même. L'humble servante de Jésus-Christ résistait avec générosité à toutes ses attaques, car elle attribuait uniquement au suprême donateur toutes les grâces, et elle reconnaissait qu'elle était toujours prête à en abuser.

Mais le démon ne se tint pas toutefois pour vaincu, et il revint plusieurs fois pour l'attaquer par ces mêmes suggestions

de vaine gloire, en faisant valoir des motifs plus efficaces. Pour se délivrer de la force de ces tentations elle monta une nuit sur la partie la plus élevée de la petite maison où elle était, et elle commença à crier à haute voix : levez-vous, levez-vous, ô habitants de Cortone, et chassez-moi à coups de pierres hors de la ville, car je suis cette infâme pécheresse qui ai offensé si gravement le Seigneur, et qui ai scandalisé mon prochain par mes péchés sans nombre et mes vanités. Elle parla ainsi avec une si grande abondance de larmes et de soupirs, qu'elle toucha d'une extrême compassion tous ceux qui l'entendirent. Au bruit de ces paroles que Marguerite fit entendre une moitié de la nuit, ceux qui habitaient auprès d'elle furent saisis d'admiration, au lieu d'être scandalisés de ce qu'elle disait de ses fautes passées. Ils prirent de là occasion de la respecter davantage comme une sainte, et de louer sa profonde humilité. Ainsi, le démon fut honteusement abattu par les paroles de cette femme qui le perçait comme de flèches aiguës par la confession publique qu'elle faisait de ses péchés.

Un autre jour, il changea ses batteries contre la pieuse pénitente, et, feignant d'avoir été vaincu par elle, il se plaignait ainsi dans sa cellule : O malheur, ô malheur, où irai-je, misérable ? Comment pourrai-je me tenir en présence de cette pénitente par les oraisons de laquelle j'ai toujours été vaincu et mis en confusion. Mais Marguerite, inébranlable dans le mépris d'elle-même, ne se détourna pas même un instant de ses exercices spirituels. Alors il voulut attirer son attention par des chants, et il répéta des chansons obscènes, afin que, par la représentation de ces fantômes impurs et par ce chant séduisant, son cœur fût plus facilement sollicité au péché. Mais ces chansons impudiques ne firent d'autre effet sur l'esprit de Marguerite, sinon de lui donner occasion de pleurer ses fautes passées. Le tentateur voyant que tous ses efforts ne servaient qu'à faire obtenir à la servante de Dieu de nouveaux mérites et à le couvrir lui-même d'une plus grande confusion, disparut en frémissant de rage.

Le démon, un autre jour, prenant la forme d'un horrible

dragon, tenta de l'épouvanter en vomissant de sa bouche comme des torrents de feu, et faisant semblant de vouloir la dévorer. Mais celle-ci, avec un cœur intrépide, lui dit : « Monstre superbe, que cherches-tu ici ? Tu as été autrefois une admirable créature, mais par ton orgueil tu as perdu toute ta beauté, c'est pourquoi tu ne peux plus apparaître que sous des formes monstrueuses ; fuis donc, et cache-toi dans l'enfer. » En disant ces paroles, elle prit un tison et le lui lança vers la tête ; l'horrible bête ne bougea point de place, mais, avec des cris affreux et les yeux enflammés, s'avançant vers celle-ci, il la menaçait de la tuer. Elle continua jusqu'à trois fois de s'écrier : Miséricorde, ô Seigneur. A ce cri, le dragon, se roulant sur lui-même, disparut. Mais le venin que cette horrible bête jeta fut tel que les yeux de Marguerite furent obscurcis pendant plus d'une heure, sans qu'il lui fût possible de rien distinguer. Alors elle eut recours à l'oraison pour rendre à Dieu d'humbles et ferventes actions de grâces pour la victoire qu'elle avait obtenue. Mais voilà que le démon se montra encore sur les soliveaux de la chambre, s'efforçant au moins de la troubler, s'il ne pouvait venir à bout de l'intimider. Ensuite, en compagnie d'autres mauvais esprits qui mugissaient comme des taureaux, ils faisaient semblant d'entr'ouvrir la terre, et ils lui représentaient les peines de l'enfer auxquelles, disaient-ils, elle avait été destinée par l'inévitable et juste décret du juge suprême. Alors elle reconnaissait avoir été digne de souffrir d'atroces tourments, c'est pourquoi elle demandait avec larmes le secours de Jésus-Christ, afin que la bonté divine voulût la soustraire à ces peines. Mais peu de temps après, le Seigneur se plut à la fortifier en se montrant à elle sous un aspect doux et serein, et lui ayant accordé l'absolution de ses fautes, il la laissa pleine de joie et assurée de son propre salut.

RÉFLEXIONS

Il y a des lois qui gouvernent le monde physique, il doit en exister aussi dans l'ordre moral. L'ouvrier qui est chargé de purifier l'or le soumet au creuset du feu et il obtient ainsi un or pur et d'autant plus précieux que le feu a eu la vertu de le séparer de tout mélange grossier. Ainsi, lorsqu'une âme doit être élevée à la perfection devant Dieu, il est absolument nécessaire qu'elle soit soumise au creuset de l'humilité et de l'épreuve. C'est la doctrine que nous enseignent les divines Écritures : *in igne probatur aurum et argentum, homines vero receptabiles in camino humiliationis.* (1)

Personne ne peut échapper à cette loi dont la sagesse est évidente pour celui qui sait réfléchir. Quiconque entre dans les voies élevées de la vertu doit s'attendre à des épreuves, à des tentations de toutes sortes, selon les desseins de la miséricorde de Dieu à son égard. Mais si une âme a reçu de l'Esprit-Saint des dons gratuits de sa grâce, la lutte prend dans ce cas des proportions formidables. Les épreuves sont terribles et les démons mettent en œuvre toutes sortes de moyens, pour vaincre ceux que Dieu traite avec un amour spécial. Nous en avons un exemple dans le chapitre que nous venons de lire, et toutes les *Vies des Saints* nous montrent que Dieu en agit de même envers tous.

Dieu aime ses saints, mais il ne leur donne pas sans épreuve les dons précieux de sa grâce. Ceux qui croient que la sainteté est un habit dont on n'a qu'à se revêtir sont dans l'erreur ; la vertu dans les élus de Dieu est le fruit de la fidélité, du combat, des luttes contre les tentations, des épreuves de toutes sortes que l'enfer suscite et que la rage infernale des démons sème sous leurs pas. Dans les âmes élevées à l'état surnaturel, le

(1) Eccles. ch. II, 16.

combat contre le démon est une des conditions absolues de cette grâce si précieuse.

Les voies de Dieu sont admirables, ce sont nos implacables ennemis qui, par les assauts qu'ils livrent à nos âmes, servent le plus efficacement nos intérêts; en nous forçant à vaincre par le secours de la grâce, ils ouvrent l'abondance du trésor divin sur nous et ils donnent à nos âmes des mérites que Dieu se plaît à couronner, comme les fruits de Jésus-Christ en nous. Au jour du jugement, lorsque nous verrons à quel prix les saints ont mérité leur récompense, nous reconnaîtrons que Dieu est juste et qu'il ne fait acception de personne.

Dieu n'accorde aucun don sans nous le faire mériter par des épreuves. Aussi ceux qui désirent les faveurs spéciales de la grâce ne doivent pas ignorer qu'ils veulent des croix, des humiliations, des souffrances qui les accompagnent infailliblement. Mais, nous dira-t-on, ces paroles peuvent détourner les âmes de la vertu; non, il n'en sera pas ainsi, la vérité qui éclaire ne peut avoir l'inconvénient d'éloigner de Dieu. Si nous écartons par là les présomptueux, les amateurs de vaine gloire, nous nous en réjouirons dans le Seigneur, car il faut aller à Dieu avec un cœur sincère et droit.

Les démons ont le droit de tenter les âmes selon la mesure des grâces que Dieu daigne accorder à celles-ci, et ces ennemis farouches ne sont pas négligents à s'acquitter des devoirs que la rage et la haine leur inspire. Il ne faut attendre d'eux ni trève, ni repos; l'âme qui veut plaire à Dieu doit prendre le bouclier de la foi et les armes spirituelles de la grâce et, selon les paroles de saint Paul, résister avec force et vaincre. Pourquoi craindre, puisque la victoire est dans nos mains, nous sommes maîtres de nos ennemis, si nous savons rester fidèles, car Dieu les réduira à néant et nous les foulerons sous nos pieds.

CHAPITRE X

LE SEIGNEUR L'INSTRUIT DE PLUSIEURS CHOSES PARTICULIÈRES POUR LE BON ÉTAT DE SON AME.

A la fête de la Nativité de N. S. Jésus-Christ, Marguerite sentit son cœur s'enflammer d'un saint désir d'être admise à la participation du corps de Jésus-Christ, dans la sainte communion, en souvenir du mystère insigne que la sainte Église célébrait en ce temps-là. Mais elle n'avait pas la hardiesse de s'en approcher sans en avoir obtenu une amoureuse invitation de N. S. Tandis qu'elle était ainsi en suspens, le Sauveur lui dit : « Cette suavité d'esprit que tu désires trouver dans la réception de mon corps te sera accordée au jour de la fête de mon apôtre bien-aimé Jean. Mais dans ce jour de ma naissance je ne veux pas que tu participes à la joie que sentirent les anges, qui se réjouissaient dans la grotte où je vins au monde, mais je t'ordonne plutôt que dans ce jour tu ne te rassasies pas de pleurer et que tu fasses commémoration particulière de mes vagissements et de la pauvreté que j'ai eu à supporter entre deux animaux. En outre, afin que tu sois mieux disposée à me recevoir, je t'impose ce devoir : savoir qu'au jour de la communion tu n'aies aucune espèce de conversation avec les personnes du monde. »

Déjà Marguerite s'était privée de son enfant qui avait été envoyé à Arezzo par les soins de la comtesse Raniera, comme il a été dit. Cette ville était distante de quinze milles de Cortone, et, sous la direction d'un excellent maître, il était formé aux lettres et à la piété. Peu de temps après l'avis donné par le Seigneur qu'elle observât un silence rigoureux le jour de la communion, il vint à Cortone la nouvelle que son fils, par désespoir d'être éloigné de sa mère et par la privation des choses nécessaires à son entretien, s'était jeté dans un puits, où il avait péri misérablement. Et il semblait que tout cela avait quelque fondement, car il n'y avait personne dans toutes les écoles d'Arezzo qui pût en donner la moindre nouvelle, et il n'était pas revenu à Cortone pour célébrer la fête de Pâques avec sa mère, comme c'était la coutume des écoliers. Marguerite reçut avis de cet événement de la bouche même du maître à qui avait été confié le soin de son fils et qui était venu à Cortone pour lui parler, mais elle ne répondit pas une parole et elle ne témoigna aucune tristesse. Elle restait immobile et elle prêtait toute son attention aux paroles intérieures de son divin Époux, auquel elle voulait obéir par-dessus tout. Le maître fut dans l'étonnement et un peu scandalisé de la rusticité de la servante de Dieu à son égard, car elle n'avait pas même daigné lui donner une réponse, et néanmoins elle devait être contente de ses soins pour le prix qu'il avait accepté. Il en fit ses plaintes aux Pères de Saint-François, en la traitant d'orgueilleuse et d'ingrate.

Quelques frères et entre autres son confesseur vinrent auprès d'elle et la prièrent avec instance de leur dire la raison de ce silence si rigoureux, surtout en présence des conjectures de la mort misérable de son fils causée par le peu de soin qu'elle en prenait. Mais elle ne rompit point son silence, et elle ne voulut pas même répondre à son confesseur pour ne pas contrevenir à l'ordre qu'elle avait reçu de Dieu, savoir, qu'au jour de la communion elle n'adressât la parole à personne. Et tandis qu'elle était sollicitée de donner une bonne réponse à cet homme, elle entendait le Sauveur qui lui parlait ainsi :

« Je verrai maintenant si tu te laisseras toucher aux paroles du maître de ton enfant et si tu oseras me préférer une créature quelconque. » Elle répliqua avec franchise : Non certes, ô mon Dieu, je ne proférerai pas une parole. Ils s'éloignèrent donc tous de sa présence et elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Tu vois, ô ma fille Marguerite, quelle force t'a été donnée, car tu n'aurais pas pu ne pas répondre lorsqu'on te forçait à parler, et néanmoins il t'a paru doux de garder le silence ! » Elle en rendit de très-humbles actions de grâces à Dieu.

Néanmoins elle n'éprouva nullement de la tristesse de l'avis funeste qui lui avait été donné de la mort si déplorable de son fils, comme s'il lui avait été étranger, ou comme s'il avait été mis au monde par une femme qui lui était inconnue. Elle n'appliqua pas même son esprit à ce qu'on lui avait raconté à ce sujet, qu'elle n'aimait point alors pour aimer Dieu avec plus de pureté. Enfin tout ce bruit s'évanouit, car l'enfant se retrouva, et quand il fut en âge, il prit l'habit religieux dans l'ordre de Saint-François.

Une autre fois le Seigneur prescrivit à sa fidèle disciple de bien découvrir jusqu'à ses moindres pensées à son confesseur et aux Frères Mineurs, avec lesquels seulement il lui accordait la permission de s'entretenir. Il l'avertit aussi que si elle était tentée de ne pas parler avec eux, elle ne devait ajouter aucune foi à ces suggestions diaboliques, parce que c'était un piége manifeste du tentateur infernal, qui, sous le faux prétexte de solitude et de plus grande retraite, avait en vue d'empêcher son avancement dans la perfection.

Lorsqu'il arrivait que la sainte était accablée par la maladie, le Seigneur la fortifiait ainsi : « Les maladies dont ton corps est appesanti ne t'anéantissent pas, parce que le feu qui vient de moi, suave et doux, détruit la faute et dispose à la grâce; mais le feu de la tribulation terrestre est amer, il afflige et consume. Je suis, ô ma fille Marguerite, car en vérité tu es devenue en ma présence une précieuse Marguerite (pierre précieuse) ce Jésus qui s'est revêtu de la chair de la vierge Marie, et après tant d'épreuves et de souffrances j'ai été attaché à la

croix pour le salut du genre humain. » C'est par ces paroles qu'il l'excitait à supporter quelques douleurs pour entrer en participation de ses peines.

Il lui prescrivit aussi que le voile dont elle se couvrait la tête ne fût pas de couleur blanche. En l'encourageant à agir ainsi, il ajouta qu'elle ne devait point craindre d'étonner les frères qui la verraient couverte d'une étoffe grossière ; car de même qu'ils n'en avaient pas eu horreur lorsqu'elle vint à eux avec une âme hideuse par les fautes qu'elle avait commises, ainsi ils ne seraient point effrayés, après qu'elle avait été consacrée comme un tabernacle de la divine miséricorde, qu'elle fût voilée avec une étoffe vile et grossière.

Dans une autre occasion, le Seigneur lui dit que si elle avait le désir de suivre les traces de Madeleine et de pouvoir participer à ses consolations, il était nécessaire qu'elle renonçât à toutes les choses qui donnaient à son corps des satisfactions quelconques, et que devenant plus cruelle contre ses propres membres par lesquels elle avait fait tant d'actes d'orgueil et d'impureté, pour satisfaire à la justice divine, elle devait s'appliquer à les déchirer et à les assujettir à l'esprit. Ainsi qu'on brise la paille lorsqu'on veut le froment, de même, quoiqu'elle fût accablée de souffrances, de douleurs et d'infirmités, elle n'était jamais empêchée d'aller à l'église des Pères Mineurs pour entendre les prédications et assister à la sainte messe.

Elle demanda un jour au Seigneur si elle devait manifester aux autres les dons précieux que son immense bonté daignait lui accorder, puisque plusieurs fois il lui avait assuré que ces grâces n'étaient pas accordées uniquement pour le bien de son âme, mais pour celui des autres. « Lorsque tu seras dans cette élévation d'esprit où tu ne sais plus de ce que tu parles, tu pourras alors sans crainte publier les dons dont j'ai enrichi ton âme, parce que je veux alors que tu parles ainsi, bien plus, je te mets à même de les manifester. »

Marguerite avait l'habitude de se tenir en présence du Seigneur en versant des larmes amères sur son inconstance et en exagérant les fautes dans lesquelles il lui semblait qu'elle

tombait à chaque instant. Le Seigneur la consola par ces avis : « Si tu offenses continuellement ma bonté par tes pensées, ne t'afflige pas, mais efforce-toi de te purifier de ces manquements par la douleur continuelle que tu en as et par les larmes que tu répands. »

La sainte exposa une fois au Seigneur un doute de son esprit, qui était la crainte d'offenser les yeux de Sa Majesté, lorsque, entraînée par sa charité, il lui arrivait de s'entretenir avec les personnes qui, pleines de confiance, avaient recours à elle. Mais le Seigneur lui fit cette réponse : « J'ai pour agréable que tu fortifies et consoles les personnes accablées d'angoisses, mais il convient d'apporter en cela une certaine discrétion, c'est que tu ne quittes pas, pour être utile aux autres, les opérations que ma grâce se complaît à accomplir pour le bien de ton âme. Je t'ordonne aussi de prendre uniquement le peu de nourriture qui sert à ta vie, parce que je ne veux pas que tu perdes le sentiment de la dévotion et le don des larmes, dont tu serais peut-être privée en présence des étrangers. Prends pour règle générale que tu dois négliger uniquement, soit en public, soit en particulier, les choses qui ne se font pas en vue de mon amour et selon le bon plaisir de ma volonté. »

Dans une autre occasion le Seigneur lui dit : « Tu me sers maintenant en obéissant à mes préceptes avec la crainte et l'amour que tu as pour moi, mais le temps n'est plus éloigné où ta vie sera employée à m'honorer d'une manière plus élevée, selon les ordres que je te donnerai et la lumière spéciale que je communiquerai à ton esprit. Alors ton ange te fera connaître avec quelles personnes tu dois avoir à t'entretenir et à instruire, parce que tu n'as jamais été jalouse de moi, ton Époux, comme je l'ai été de ton salut. » Il l'avertit aussi que par amour pour lui elle devait avoir un respect et un amour spécial pour toutes les créatures. « Quant à ce qui te regarde, ajouta-t-il, tu chercheras la retraite de la solitude ; mais pour ce que je me plais d'opérer en toi, sache bien que tout est dirigé en vue de mes enfants, c'est pourquoi reste en paix, car je suis celui qui dirige tes actions. »

La veille de la fête de sainte Claire, le Seigneur daigna lui accorder la faveur de ces célestes avis : « Fille, tu n'as pas une charité parfaite ; dans le degré où tu te trouves maintenant tu dois conserver l'amour et le respect, et cela ne te permettra pas de faire, après une mûre considération, certaines demandes avec quelque espèce de présomption et une fausse confiance. La charité parfaite est dans l'âme lorsqu'elle est tellement élevée par la ferveur de l'esprit au-dessus d'elle-même, que bien qu'elle parvienne à s'élever jusqu'à moi, néanmoins elle met au-dessus d'elle toutes les créatures, de même qu'un invité aux noces choisit humblement la dernière place et suit le dernier tous les autres qui entrent dans la salle. » Le Seigneur donna cet avis à la bienheureuse, parce que dans quelques élans impétueux de son esprit elle faisait au Sauveur des demandes, qui semblaient de prime abord un peu hardies et peu compatibles avec le respect qui est dû à la Souveraine Majesté. Néanmoins le Seigneur ajouta qu'il fallait pardonner à la ferveur par laquelle elle était entraînée à parler ainsi. « Ne crains point, lui dit-il, de ces paroles prononcées dans l'impétuosité de la ferveur, parce que, de même que saint Pierre, enflammé de zèle, coupa l'oreille à un ministre du grand-prêtre et mérita le pardon, il en est ainsi pour toi, qui es excusée par l'ardeur de ton âme. »

Le Seigneur l'avertit aussi des cruelles épreuves que sous peu elle devait avoir à souffrir dans le corps, et plus durement encore dans son âme, à cause de divers murmures et calomnies par le moyen desquelles sa vertu serait plus parfaitement purifiée. Il la fortifia par ces paroles : « Tu te persuades déjà que tu as traversé la mer des tribulations, mais tu auras à l'avenir à supporter de nouvelles souffrances et calomnies; à ce point que tu seras comme abandonnée, parce qu'il n'y aura que ténèbres devant celui qui doit être lumière, et ils ne te reconnaîtront plus. Mais de même que je ne fus pas connu du monde, sinon après ma mort, ainsi tu seras glorifiée après la mort, à la grande confusion de ceux qui te méprisent. Souviens-toi donc qu'il est nécessaire de purifier le vase par des

peines diverses. Si tu les supportes pour mon amour, non-seulement elles te rendront digne d'être dépouillée du vieil habit du péché, mais encore d'être ornée par moi des dons précieux de ma grâce. »

Le second jour de la Pentecôte : « Fille, lui dit-il, de la tribulation, de la gloire et de la grandeur à laquelle tu seras élevée dans le ciel dans le cortége des Vierges : tes tribulations te jetteront dans une telle anxiété que non-seulement tu ne croiras pas pouvoir parvenir à cet état qui t'est promis, mais tu croiras encore être déchue de celui où tu étais. Néanmoins, lorsque tu seras ainsi remplie de doutes et de ténèbres, tu seras rendue digne de recevoir une lumière d'une grâce spéciale pour pouvoir opérer saintement, pour détruire le mal dans les autres et exercer sur eux de l'autorité. » La servante de Dieu considérait avec admiration les admirables dispositions de la bonté divine à son égard, et elle s'offrait à Dieu disposée à souffrir toutes les épreuves, pourvu que son esprit fût fortifié par le secours de la grâce, et elle le demandait souvent au Seigneur.

Le Sauveur lui annonça aussi que pour mieux éprouver la fidélité de son amour, il voulait soustraire à diverses reprises à son âme toutes ses consolations sensibles. Ainsi elle ne devait goûter dans ses oraisons et les autres exercices spirituels aucune espèce de douceur et de consolation auxquelles elle était habituée dès le commencement. « Tu voudrais, ainsi il lui parla, être toujours une fille de lait, mais tu seras fille de la foi dans les souffrances que tu devras supporter, mais par ce moyen tu deviendras ma fille bien-aimée et ma sœur, et je te rendrai semblable à moi. Pour le grand bien de l'état de ton âme, je veux maintenant me soustraire à toi et me cacher, et par ce moyen purifier ton âme de sa grossièreté et des péchés dans lesquels tu es tombée dans le monde. Néanmoins l'intensité et la pureté de l'amour de ton âme qui me cherche continuellement avec des prières instantes et des larmes incline ma miséricorde en ta faveur. » La bienheureuse pénitente s'offrit à boire ce calice amer, et elle mérita d'entendre le Sauveur qui

continua à lui dire : « Si Lucifer, le plus audacieux et le plus fort parmi les légions infernales, pouvait sortir de l'enfer, il s'armerait aussitôt contre toi pour te séduire, tant sa fureur est enflammée contre ton âme, à cause de l'état de grâce où je t'ai élevée. Mais, ô ma fille, je te défendrai, car quoique je m'éloigne de toi pour les goûts de la délectation sensible que tu trouves en moi, et pour la suavité des entretiens familiers que je produis dans l'intime de ton être, néanmoins je suis toujours avec toi, par la présence de ma miséricorde, de ma protection et de la grâce. Et que feras-tu, ô ma fille, au milieu de si grandes et si cruelles persécutions, pendant que tu habites au milieu des loups dévorants ? Mais je te dis en vérité, moi qui assistais le bienheureux Paul dans ses travaux, je veillerai à ta défense. Et de même que j'ai pris sous ma protection le bienheureux Grégoire dans ses afflictions et ses maladies, ainsi je viendrai à ton secours. » Le Seigneur se plaisait à fortifier par ces avis le cœur de sa servante, afin qu'elle résistât avec un courage intrépide à toutes les attaques de l'ennemi, par lesquelles elle acquérait de plus grands mérites pour son âme, et une plus grande gloire pour le Seigneur qui lui donnait cette force.

Un autre jour le Seigneur instruisit ainsi sa servante : « Ceci t'a été enseigné par ton confesseur ; prépare-toi donc à souffrir les tribulations, car tu vas tomber dans le mépris d'un grand nombre de personnes, et ce mépris je te l'accorde à la place du martyre que la cruauté des tyrans n'inflige pas maintenant. Ne crains rien, ô ma fille ! si en la présence des autres tes consolations diminuent, parce que je dispose ainsi les choses, afin que tu sois méprisée davantage par les hommes, et que par ce moyen les grâces s'accroissent toujours plus en toi et y soient conservées. » Par ces enseignements divins et autres semblables, cette sainte âme fut enflammée du désir de souffrir toutes sortes de peines les plus cruelles, pour l'amour de son bien-aimé Jésus.

RÉFLEXIONS

La lecture de la vie des saints suggère à nos esprits les plus salutaires méditations, et elle excite en nous les désirs les plus efficaces pour le bien. Le cœur ne doit-il pas être ému lorsque nous voyons le divin Sauveur s'entretenir avec les âmes d'une manière si suave et si douce ? Il est vrai qu'il montre à ceux qu'il aime, la croix, les tribulations, mais aussi ils n'ignorent pas les fruits de grâce dont les épreuves sont la source ineffable.

Il nous importe extrêmement de bien comprendre les voies royales de la perfection, de la vertu et de la sainteté dans l'Église, et nous ne pouvons mieux nous instruire que dans la *Vie* admirable de sainte Marguerite. Nous y sommes témoins de l'histoire intérieure de l'âme ; nous étudions jour par jour, pour ainsi dire, les mouvements que la grâce opère en elle. Mais ce qui rend cette vie plus précieuse, c'est la connaissance qu'on y puise des causes intimes des épreuves, du but de Dieu qui les permet. Tout coopère au bien des élus, *omnia cooperantur in bonum*, nous en avons sous les yeux la démonstration la plus parfaite. Non, il n'existe pas de vie de saint plus utile à connaître, plus instructive, plus édifiante que celle de sainte Marguerite.

Oh ! qui pourra nous dire le prix des âmes devant Dieu, le désir ardent qu'il a de les voir s'avancer dans les voies divines de la vertu ? En entendant les paroles que Jésus adresse à sainte Marguerite, les avis si doux et si pleins de lumière par lesquels il l'avertit, il l'excite et la fortifie, notre âme ne doit-elle pas être assurée que Dieu veut notre salut ? Sans doute nous avons des ennemis acharnés à notre perte, nous sommes d'une nature bien fragile, mais le secours de Dieu ne nous fait jamais défaut, et la grâce peut nous donner une force bien au dessus des faiblesses de notre chair.

L'âme qui entre résolûment dans le chemin de la perfection

doit se préparer à la tentation ; l'Ecclésiastique nous l'a déjà dit avec l'autorité de Dieu même : elle sera privée des consolations sensibles, elle sera en butte à la calomnie, mais elle sera toujours sous la protection du divin Sauveur, dont la grâce l'assistera. La chose la plus importante est de considérer la sublime disposition de la sagesse éternelle qui dispose tout avec suavité pour notre plus grande gloire dans le ciel. Nos ennemis ne peuvent pas nous attaquer selon les degrés de leur aveugle rage, Dieu règle et détermine le point du combat, et il fixe ce qu'il leur permet.

Ames pieuses qui lisez ces lignes, peut-être avez vous eu le malheur de tomber dans le péché, mais ne craignez point, car le divin Jésus ne vous traitera pas avec moins d'amour, de générosité, de tendresse. Ne prenez pas les épreuves pour un signe qu'il ne vous chérit pas, c'est au contraire l'unique voie pour vous enrichir des trésors de sa grâce. Mon cœur voudrait pouvoir convaincre tous ceux à qui le Seigneur fera remettre ce livre précieux entre les mains, que les péchés peuvent s'effacer: «Je les anéantirai, dit Dieu par le prophète, comme une nuée.»

Ouvrons nos cœurs à la confiance filiale; ce que le divin Jésus a fait pour sainte Marguerite, il est prêt à le faire pour chacun de nous. Si nous avons commis des fautes, sachons en demander pardon à Dieu et les larmes du repentir les effaceront pour l'éternité. Le péché ne peut résister à la grâce, il ne faut qu'une condition, c'est le concours de notre volonté. Nous sommes créés libres ; Dieu qui nous a donné la vie sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. La fin de l'homme, c'est de sauver son âme ; puissent tous ceux qui liront ce livre le comprendre et se jeter dans les bras du divin Rédempteur.

CHAPITRE XI

ELLE EST SOUMISE A DES ÉPREUVES ET ELLE EST EN BUTTE AUX CALOMNIES.

Marguerite ne tarda pas beaucoup à éprouver une partie des souffrances que le Seigneur lui avait annoncées, et quoiqu'elles ne l'affligeassent pas dans son corps, néanmoins, comme elles l'atteignaient dans sa réputation, elles étaient suffisantes pour lui occasionner une grande affliction. Un jour qu'elle était seule dans sa chambre à adresser au Seigneur de pieuses prières, dans la ferveur de son oraison elle s'exhala en ces sentiments pleins d'ardeur. « Revenez à moi une seule fois, ô mon Dieu tout-puissant; donnez-vous à moi, ô mon bien-aimé, donnez-vous à moi, ô mon Créateur, mon Rédempteur, mon Époux, parce que sans vous mon cœur n'a pas de repos. » Le Seigneur, touché de ses larmes et de l'affection intime d'amour que sa servante lui exprimait, daigna lui faire cette réponse : « Je suis ton Sauveur, qui t'ai arrachée à la sentence de mort sur le gibet de la croix, et qui t'ai appelée à la pénitence, comme Matthieu et Madeleine. C'est pourquoi, de même qu'après leur conversion ils m'ont fidèlement suivi, ainsi tu dois venir à moi, après beaucoup de tribulations et de calomnies que tu supporteras. Et de même que Madeleine eut à endurer beaucoup de

murmures, parce qu'elle avait abandonné les ornements vains et pompeux, et, quoique méprisée, elle marchait à ma suite, ainsi tu seras tournée en dérision et méprisée, parce que tu suis ma voie. Mais tu ne dois pas être inquiète de ces bruits et de ces mépris, parce que tu es ma fille, ma bien-aimée, ma sœur, que j'aime autant que toutes les femmes qui sont vivantes en ce temps dans le monde entier. Conserve donc ton courage et fortifie ton cœur, car si tes souffrances augmentent, ma grâce augmentera dans la même mesure en toi. Tu diras à ton directeur, frère Giunta, qu'il fasse connaître au père Jean la nécessité où tu seras de ses prières, car tu seras tellement en proie aux épreuves et aux soupçons, qu'ils en viendront tous les deux à douter de ton esprit; mais à la fin je manifesterai ce que tu es, et tu apporteras à un grand nombre paix et consolation. Je permets maintenant que tu sois livrée au mépris et foulée aux pieds par les paroles de tes détracteurs; mais le temps viendra où ils se repentiront d'avoir si fortement déchiré ta réputation et ta vertu. » Marguerite, ainsi éclairée par ces instructions célestes, s'offrit avec promptitude à souffrir toutes sortes de contradictions, et elle fit connaître à son confesseur ce que le Seigneur lui avait ordonné.

Ce que le Seigneur avait annoncé à la sainte ne tarda pas à s'accomplir de la manière suivante. Le bruit s'était répandu dans le voisinage que Marguerite passait presque toutes les nuits en prières et en gémissements. Or quelques dames, curieuses d'éclaircir si cela était fondé, allèrent à la maison où elle habitait, vers le milieu de la nuit, et elles s'établirent sur le seuil de la porte, pour entendre les exclamations pieuses et les entretiens affectueux qu'elle avait avec le Seigneur. Mais une femme qui demeurait alors avec la servante de Dieu eut un grand déplaisir que d'autres femmes vinssent ainsi observer leurs actions, et une fois elle sortit furtivement de la maison et se plaça dans un lieu voisin de là, en attendant que ces femmes s'en retournassent, afin de leur adresser de vifs reproches. La chose arriva ainsi; car les dames étant venues à la porte selon la coutume, cette femme commença à les attaquer

par des paroles mordantes et injurieuses. Une femme de basse condition qui se trouvait en compagnie de ces dames ne put supporter les injures que l'autre leur disait, et elle répondit par d'autres propos injurieux, et ainsi l'une ne voulant pas céder à l'autre, elles firent un débat assez scandaleux. Marguerite entendant cette dispute, entraînée par le zèle de la charité, ouvrit sa porte pour terminer la querelle et les réconcilier ensemble; mais elle ne put les apaiser, car elles étaient poussées par le démon qui voulait par là interrompre l'oraison de Marguerite. Enfin elle engagea l'étrangère à entrer avec elle dans sa maison, dont elle exclut celle qui y demeurait; mais celle-ci refusa la gracieuse invitation qui lui était adressée et elle commença à l'insulter elle-même, en lui adressant des paroles injurieuses et en attaquant sa propre réputation. Mais Marguerite, sans laisser paraître le moindre trouble et avec un grand courage, confirmait comme véritable tout ce que cette femme irritée disait, et s'accusant elle-même, elle en demandait humblement pardon. A la vue de ces actes d'humilité et de soumission, cette femme fut plus excitée par le démon; elle devint plus hardie et plus insolente, et elle chargea de nouvelles calomnies l'innocente Marguerite; elle la traita d'hypocrite et de trompeuse, et lui reprocha les scandales de sa vie passée. Les dames, malgré toutes leurs prières, ne purent venir à bout de l'arrêter. Enfin la servante de Dieu, prosternée à terre, se reconnut coupable des fautes les plus graves, et digne de toutes ces injures et de plus grandes encore, et elle la remercia de ce qu'elle lui avait découvert ses fautes dont elle voulait faire une rigoureuse pénitence. La femme resta couverte de confusion, et le démon qui avait tout excité fut confondu et vaincu.

Cette femme si pleine de colère s'étant éloignée, les dames s'excusèrent auprès de Marguerite d'avoir été l'occasion de ce qui était arrivé, mais sans volonté de leur part; celle-ci ressentit plus de peine des marques d'estime et de respect qu'on lui donnait que de toutes les injures qui lui avaient été adressées. Ensuite elle rentra dans sa maison et elle se jeta aux

pieds d'un crucifix, en offrant au Seigneur avec une grande ferveur d'esprit toutes les injures reçues, et elle pria avec humilité pour celle qui l'avait calomniée. Mais le Seigneur lui manifesta que ses peines n'étaient pas à leur terme; car la femme qu'elle avait auprès d'elle n'avait pas observé l'ordre qu'elle avait reçu de ne pas aller plus d'une fois chaque mois chercher un peu de vin; elle avait coutume d'aller chaque jour, au nom de Marguerite, chez plusieurs personnes qui l'aimaient, prendre du vin et autres choses, avec lesquelles elle subvenait à ses besoins et à ceux de ses enfants. De là, plusieurs personnes prenaient motif de ne pas croire à l'abstinence de Marguerite, et elles commençaient à perdre l'estime qu'elles s'étaient faite de son insigne vertu.

Le jour suivant, dans la matinée, Marguerite raconta à son confesseur ce qui était arrivé, et comme il avait été déjà instruit des injures de cette femme, qui, du reste, racontait en les tournant en dérision les actions de vertu de la servante de Dieu et ses exercices de dévotion, il la sépara de Marguerite et il pourvut celle-ci d'une femme modeste du nom d'Égidie. Celle-ci vécut avec elle en donnant de grands exemples de vertu, et après sa mort, elle mérita d'être délivrée du purgatoire par l'intercession des prières de Marguerite, comme nous le raconterons en son lieu.

Une autre fois, le Seigneur ordonna à Marguerite de se rendre sans observation à une cellule qu'un religieux de l'ordre lui avait commandé d'aller habiter. Ce changement aurait pu être attribué à l'inconstance féminine, mais le Seigneur lui dit qu'elle devait supporter avec joie cette humiliation. « Tu sais, ajouta-t-il, de combien de consolations ton âme a été inondée, pendant que tu habitais dans ces lieux où tu as été conduite par mes ordres. Si tu t'inquiètes des murmures de ceux qui te blâmeront, souviens-toi qu'ils ont plus souvent encore murmuré contre moi, qui suis le véritable et souverain bien. » Fortifiée par ces avis, Marguerite s'offrit de nouveau à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ toutes sortes de dérisions et de souffrances.

Afin de lui donner le courage de supporter avec générosité toutes sortes de calomnies, le Seigneur lui apparut à diverses reprises; il lui prédit tout ce qui devait lui arriver, et il la fortifia par ses enseignements. Un jour, dans la sainte communion, elle entendit dans l'intime de son âme les paroles suivantes: « Ma fille, ta charité, qui est maintenant en butte à la calomnie, sera couronnée dans le ciel. » Une autre fois, il lui dit: « Veux-tu être assurée de mon amour? Je vais te priver de plusieurs démonstrations extérieures de ma bonté; tu seras accablée de peines, car il semblera aux yeux des hommes que ta vie n'est pas bien réglée. Mon dessein est de permettre cela, afin que de même que le monde m'a eu en mépris, ainsi il te méprise et murmure contre toi. » Marguerite un jour se plaignant amèrement, le Sauveur se fit voir à elle, dans son oraison, et lui demanda la raison de ses gémissements. Elle lui répondit qu'il lui était impossible en aucune manière de retenir ses larmes, à la pensée des combats terribles qu'elle avait à soutenir, et qui lui étaient suscités non-seulement par ses ennemis invisibles, mais encore par les religieux auxquels Dieu l'avait confiée. « Ne sois pas étonnée, ô ma fille! lui répondit le Seigneur, si ces religieux sont dans le doute à ton égard, et s'ils sont agités de divers sentiments sur ta manière de vivre, puisque les uns ont cru et les autres sont restés incrédules envers moi, qui suis vrai Dieu, Fils du Dieu vivant. » Marguerite, consolée par ces instructions, mit tout son zèle à supporter avec une intrépidité de cœur incomparable toutes les calomnies contre sa réputation et les outrages contre sa personne.

Vers ce temps, il y eut un assez grand nombre de personnes qui firent les plus grands efforts pour tenter d'obscurcir la sainteté de cette insigne pénitente, en interprétant en mal toutes ses actions et en blâmant tous ses exercices de dévotion et les œuvres de charité auxquelles elle se livrait. Les uns la traitaient d'hypocrite, les autres d'insensée; ceux-ci s'étonnaient du soin particulier que les Pères Mineurs en avaient, et surtout de leur zèle à la pourvoir de tout ce qui lui était nécessaire et de l'assister dans sa direction; enfin quelques-uns, d'une mali-

gnité plus noire encore, en prenaient motif pour soupçonner la réputation des religieux et celle de la servante de Dieu. Il y en avait qui, excités par le démon, l'outrageaient publiquement et la raillaient par des injures grossières. Il y en eut encore qui ne craignaient pas de dire qu'il était impossible qu'elle fût favorisée de Dieu, et comblée de grâces si insignes, comme le bruit en était répandu de toutes parts, lorsque peu auparavant elle était le scandale du peuple. Il s'élevait des murmures à cause du grand concours de personnes qui depuis quelque temps venaient la visiter dans sa petite maison, et il y en avait qui, attirées par sa réputation de sainteté, étaient accourues de très-loin. Ces sentiments de peu d'estime à l'égard de Marguerite ne se trouvaient pas seulement dans l'esprit des personnes du monde peu capables de comprendre les choses de Dieu, mais des religeux de divers instituts commençaient à se défier de l'esprit qui l'animait, et il y avait même des religieux de Saint-François, qui étaient en rapport avec elle. Ces manières de penser et l'humble sentiment que la pieuse pénitente avait d'elle-même la portèrent à recourir au Seigneur, afin qu'il daignât l'éclairer et lui découvrir si ces révélations dont elle avait été favorisée par sa bonté n'étaient que des embûches du démon tentateur qui se transformait en ange de lumière, ou des démonstrations vraies et indubitables de sa miséricorde à son égard, par lesquelles il daignait la visiter et la fortifier. Son humilité lui mérita d'être exaucée par le Seigneur, qui lui donna l'assurance qu'elle n'était pas l'objet des illusions, car sa bonté avait bien voulu opérer en elle les faveurs dont elle était comblée, et qu'elle en verrait de plus grandes encore s'accomplir en elle. Elle représenta au Seigneur l'étonnement dans lequel se trouvaient les religieux de son ordre, à l'égard des grâces si signalées dont son âme était si fréquemment favorisée, vu surtout le peu de temps écoulé depuis qu'elle avait renoncé aux voluptés sensuelles. Mais le Seigneur l'assura que les Pères n'auraient plus l'esprit en suspens et qu'ils prendraient tous encore soin d'elle avec plus de sollicitude qu'auparavant.

Cette sainte femme se voyant méprisée et calomniée de toutes parts prit la résolution généreuse de soutenir les plus cruelles insultes, et elle protestait seulement que si elle avait été accusée d'hérésie, elle n'aurait pu supporter cette calomnie sans se défendre. Mais à l'exception de cette infamie, avec le secours de Dieu, elle se sentait assez forte intérieurement pour endurer les affronts les plus graves et les outrages de toute sorte. Elle supportait avec une grande sérénité d'esprit tous ceux qui la persécutaient, et on le voit facilement par la réponse admirable qu'elle fit dans une occasion au Seigneur. Jésus-Christ lui dit : « J'affligerai et je châtierai tous ceux qui ont le courage de t'affliger en œuvres, en paroles ou en désirs, et je n'écouterai jamais les prières que tu m'adresseras en leur faveur. » Mais Marguerite, saisie de crainte, répondit en versant des larmes : Je vous offre, ô Seigneur, en suppliante, la prière que Moïse vous présenta pour sa sœur coupable de détraction et pour tout le peuple qui murmurait contre lui, afin que vous daigniez user de miséricorde envers mes contradicteurs. Je vous supplie pour l'amour de la B. Vierge, votre auguste mère, et de tous vos saints, de ne pas leur envoyer de châtiment, pour tous les maux qu'ils ont voulu me faire dans une intention quelconque, et pour expier leurs fautes, je m'offre moi-même à supporter toutes les peines qu'ils ont pu mériter.

A ces paroles si pleines de douceur pour tous ceux qui l'outrageaient elle ajouta aussi les actions, afin de remporter une plus glorieuse victoire sur elle-même et sur ses persécuteurs. Il y avait une femme si cruellement irritée contre la servante de Dieu qu'elle murmurait sans cesse de la compassion et de la charité avec laquelle celle-ci venait au secours des pauvres. Marguerite instruite de cela non-seulement n'en éprouva point de ressentiment, mais elle lui envoya sa propre tunique et son voile avec des vivres. Ces démonstrations de bonté ne suffisant pas à ses yeux, elle fit tous ses efforts pour obtenir de quelques dames une somme d'argent, avec laquelle elle put payer certaines dettes que cette femme avait contractées. Enfin il plut à Dieu que Marguerite au milieu de toutes ses souffrances

restât inébranlable et par la sérénité de son visage et la suavité de ses paroles, et surtout par les bienfaits répandus sur ceux qui l'injuriaient; non-seulement les personnes graves et éclairées, mais aussi les plus grossières et les plus méchantes, pleines de confusion, déposèrent les indignes soupçons formés contre sa vertu. Dès ce moment elles devinrent les admirateurs de sa vertu.

RÉFLEXIONS

Dieu éprouve ceux qu'il aime, et il fait passer à travers les tribulations tous ceux qu'il veut combler de ses faveurs insignes. Les divines Écritures nous en offrent des exemples que nous devons considérer avec amour, pour entrer avec joie dans les voies royales de la grâce. Les fruits que nous recueillerons, par la patience, des calomnies, des murmures et des contradictions, paraîtront pleins d'amertume, mais en réalité ils seront pour nous une source de bénédictions. Saint Paul nous enseigne expressément cette doctrine dans son admirable épître aux Hébreux, lorsqu'il dit : *Flagellat autem omnem filium quem recepit.*(1)

Ceux qui n'ont pas traversé ces épreuves ne peuvent pas comprendre les douloureux combats de l'âme livrée en proie à la tribulation. C'est là que la nature apprend à se crucifier elle-même avec les convoitises de la chair et du sang, pour vivre uniquement de la vie de la grâce. Il faut que l'âme apprenne à n'avoir d'autre fin que Dieu seul, d'autre motif d'action que l'intention droite et pure de servir Dieu. Si nous voulons réfléchir aux conditions de la vie surnaturelle en nous, nous reconnaîtrons, aux clartés éblouissantes de la lumière céleste, que les calomnies, les contradictions, les obscurités de l'âme, les privations de la grâce sensible, sont des épreuves utiles, nécessaires pour purifier nos âmes et nous dépouiller du vieil homme.

(1) Ep. ad Hebr., XII, 6.

Le lecteur nous permettra de dire que Dieu a permis que nous soyons soumis aux épreuves douloureuses dont il est parlé dans le chapitre de cette *Vie*. La calomnie nous a frappé dans ce qui était le plus cher à notre âme, les tribulations ont fondu sur nous comme les flots d'une mer soulevés par la tempête. Mais la grâce de Dieu rend facile ce qui est le plus amer pour la nature. Il ne faut pas se le dissimuler, Dieu peut nous rendre douces et suaves, par ses opérations en nous, toutes les tribulations, même la mort dans les tourments du martyre. Les âmes qui ont traversé ces voies royales comprendront la vérité de nos paroles.

L'épreuve douloureuse par excellence est celle qui nous vient de Dieu, ou celle qu'il nous envoie par la main de ceux qui le représentent sur la terre. Rappelons-nous, par exemple, saint Joseph ignorant le mystère de la conception du divin Sauveur dans le sein de la vierge Marie. Quel douloureux martyre! Quelle lutte dans ce cœur généreux et pur! Joseph aime sa sainte épouse; il la trouve irréprochable en toutes choses, néanmoins un mystère lui reste caché, elle est mère de Dieu! Je ne médite jamais cette situation pleine d'angoisse sans verser des larmes. O saint Joseph, que votre cœur si tendre a été crucifié à l'occasion du plus grand de nos mystères, mais aussi le premier entre les hommes vous avez vu de vos yeux et adoré sur la terre, après votre auguste épouse, le Verbe de Dieu fait chair, qui venait habiter parmi nous.

Ainsi la loi de l'épreuve n'excepte personne; tous les élus de Dieu y sont soumis. Abraham reçoit l'ordre de prendre son fils bien-aimé, en qui sont placées toutes les espérances des promesses divines, et il doit l'immoler de sa propre main par le glaive. C'est la plus grande des épreuves où Dieu a pu faire passer son serviteur. Il y a pour tous les hommes des tribulations à endurer, des épreuves à supporter. Les grâces de Dieu sont à cette condition; ne nous flattons pas de les obtenir à un autre prix.

L'ange vint arrêter le bras d'Abraham qui obéissait à Dieu jusqu'à la mort de son fils; l'ange vint déclarer à saint Joseph

le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein de Marie; il viendra aussi nous faire connaître à l'heure voulue de Dieu le mystère de nos épreuves et nous faire voir le secret de tout ce que nous avons eu à souffrir. Sachons attendre dans la patience et ne nous lassons pas, car la longanimité de Dieu ne le rend pas infidèle à ses promesses. Il fera luire les éclats splendides de sa lumière à nos yeux, et nous verrons les mystères de notre destinée sur la terre se dévoiler devant nous. Tous ceux qui ont souffert et qui souffrent encore comprendront nos paroles : *porro docti intelligent.*

CHAPITRE XII

DE LA CONDUITE DE MARGUERITE A L'ÉGARD DE SON FILS, QUI PREND L'HABIT DES FRÈRES MINEURS.

Marguerite se trouvait un jour en oraison : il lui fut montré un trône d'or sublime, orné de pierres précieuses, sur lequel était placée avec une grande majesté la Reine des Anges, environnée d'une splendeur sans fin et d'une troupe innombrable d'esprits bienheureux. A ce ravissant spectacle, elle resta saisie d'admiration et de joie; puis absorbée dans une extase, elle commença à rendre à la sainte Vierge d'humbles actions de grâces de cette céleste apparition. L'auguste Marie lui répondit avec un visage souriant: « Je reçois tes paroles avec une affection particulière, à cause de l'amour ardent que tu portes à mon Fils et Seigneur. Sois bien assurée que celui qui le cherche me cherche; celui qui le loue, me loue; et celui qui le possède, me possède aussi. » Encouragée par ces paroles, la bienheureuse pénitente répondit: « O Reine Vierge, vous qui avez daigné me traiter avec tant de bonté, je vous supplie de prendre mon fils sous votre protection. Il peut dire avec vérité qu'il n'a pas de mère, c'est pourquoi je le remets en vos mains, afin que par votre secours il parvienne au port du salut. » La Mère de Dieu lui promit de le prendre sous son patronage, et

elle lui fit connaître qu'il se revêtirait de l'habit des Mineurs, et qu'il serait prêtre et prédicateur. Elle eut une grande joie de cette nouvelle, et elle rendit grâces, avec d'humbles sentiments de dévotion, au Seigneur et à la sainte Vierge.

Cette promesse s'accomplit à son heure; en effet le jeune homme, par l'inspiration de la grâce et mû par les exemples de sainteté de sa mère, après s'être appliqué quelque temps aux études, prit la résolution d'embrasser l'institut des Pères Mineurs, ce qu'il fit dans la ville d'Arezzo. En témoignage de sa joie, Marguerite voulut exprimer à son fils les sentiments que cette nouvelle lui avait causés et l'instruire de ce qu'il devait faire dans l'état religieux, pour avancer dans la perfection. Nous allons donner la lettre qu'elle lui écrivit. «Dieu soit béni, » ô mon fils, au service duquel je vous consacre. Si pour l'a- » mour de Dieu vous méritez par les austérités de la vie de » vous élever toujours dans les rangs de ses serviteurs, vous » serez de ma famille : alors je serai votre vraie mère, lorsque » vous observerez fidèlement ce que je vous enseigne. Avant » tout, je vous avertis de naître à l'amour de Jésus-Christ, afin » que l'obéissance et l'humilité puissent prendre racine dans » votre âme. Observez la règle des frères et obéissez fidèlement » à tous, sans aucune partialité, ni acception de personnes. » Soyez ensuite reconnaissant à Dieu de tous les dons qu'il a » daigné vous accorder ; soyez toujours humble, respectueux, » modeste, et ne vous plaignez jamais de personne. Aimez » l'Ordre par la retraite, et fuyez la compagnie inutile des per- » sonnes du monde. Que vos prières, ô mon fils, soient toujours » faites avec dévotion et contre vos ennemis, qui sont vos pé- » chés. Ne négligez pas de manifester avec exactitude à votre » confesseur tout ce qui est de votre conscience, parce que le » malade ne peut guérir s'il ne montre pas ses plaies au mé- » decin. Recevez avec douceur les conseils que les hommes » sages vous donneront. Ne manquez jamais de réciter le » saint Office aux heures prescrites par l'Église. Si un frère » vous reprend de vos défauts, immédiatement la tête nue et » genoux à terre, accusez la faute dont vous êtes averti. Dans

» toutes vos occupations rappelez à votre mémoire le souvenir
» du Seigneur crucifié. Mettez une garde à vos lèvres, afin
» d'être lent à parler. Si vous voulez entrer par la pureté de
» votre cœur en familiarité avec le Seigneur, évitez toutes
» sortes de vices, lisez souvent votre règle, et efforcez-vous
» d'être un observateur fidèle de tout ce qu'elle renferme. »
C'est ainsi que Marguerite donna ses instructions à son fils.

Quelques années après ses supérieurs l'envoyèrent au monastère de Cortone, et là il eut la facilité de faire de grands progrès dans la perfection religieuse. Il était excité par les avis excellents et salutaires que lui donnait Marguerite, mais plus encore par les rares exemples de pénitence qu'elle donnait, et par la méditation des choses célestes où il voyait sa mère sans cesse livrée dans l'église. Le religieux s'appliquait à mettre en exécution les saints enseignements qu'il recevait; néanmoins il lui arrivait de manquer en quelque chose à la parfaite observance par la tentation du démon.

Une nuit il ne s'était pas levé pour la récitation de matines, selon la règle en usage; le gardien vint le réveiller, mais comme il ne remuait point, accablé qu'il était par un profond sommeil, celui-ci le frappa légèrement avec une baguette qu'il avait à la main. Le jeune homme à ce coup poussa un cri horrible, et comme s'il était poussé par le démon, il s'élança sur le gardien, et lui arrachant la baguette des mains, il la brisa en morceaux, en se plaignant de l'injure qu'on lui avait faite, disait-il, sans raison. Mais il eut à peine commis cette faute, que reconnaissant l'erreur dans laquelle il était tombé, sans qu'il pût lui-même en reconnaître la cause, il en éprouva une grande douleur. Il déchira son habit, et s'indignant contre lui-même, il demanda humblement pardon à Dieu, car il ne pouvait le demander aux pieds du gardien, celui-ci s'étant éloigné aussitôt.

Marguerite connut par une révélation divine l'action que son fils avait commise; c'est pourquoi, le matin de bonne heure, elle fit prier le gardien de lui envoyer à sa maison le religieux La confusion qu'il éprouva à se présenter devant sa mère lui

saisit tellement le cœur qu'il ne put articuler un seul mot pour sa défense. La servante de Dieu commença donc à lui faire connaître la gravité de la faute qu'il avait faite, et elle le pria avec larmes d'observer avec soin tout ce qu'il avait promis à Dieu dans sa profession religieuse. Elle lui exprima avec tant d'efficacité des motifs propres à toucher son cœur de repentir, que celui-ci, tombant à ses pieds, lui confessa, plutôt par ses larmes et ses sanglots que par ses paroles sa faute, et enfin lui promit de s'amender.

Ensuite Marguerite ne négligea pas de supplier le Seigneur par ses ferventes prières qu'il daignât assister son fils par le secours spécial de sa grâce. Dans la suite, fortifié par l'aide de la vertu de Dieu, et éclairé par les sages conseils de sa mère, il s'appliqua avec grandeur d'esprit à la perfection. Marguerite se réjouissait de cela, et elle en rendait à Dieu de vives actions de grâces ; elle vit s'accomplir ce qu'elle avait appris auparavant par la révélation céleste, que son fils serait un bon prêtre, et qu'il finirait heureusement sa vie avec l'assurance de son salut.

RÉFLEXIONS

Nous demandons la permission à nos lecteurs de parler en peu de mots des enfants illégitimes, car il ne faut pas oublier qu'il y a peu de familles où un cas de ce genre ne se trouve. Si la bénédiction de Dieu a préservé de ce malheur, il faut craindre, car l'orgueil prépare les chutes et éloigne la grâce de Dieu des personnes et des familles. Ne méprisons jamais notre prochain, mais mettons à profit les leçons qu'il nous donne, afin de nous mettre à l'abri des piéges du démon, et d'attirer sur nous et ceux qui nous sont unis par la chair et le sang, les bédictions de Dieu.

Il est certain qu'un enfant naturel est un malheur dans une amille. Le premier devoir de la mère et de ses parents est de racheter cette faute devant Dieu, afin que l'enfant ne soit pas privé des grâces divines qui lui sont nécessaires. Le démon a

des droits plus grands sur ces fruits du péché, nés hors du mariage légitime; il importe donc de prier beaucoup pour eux, en vue de sauver leurs âmes. Si nous voulions dire ici ce que l'expérience nous a appris sur toutes les naissances illégitimes, nous dévoilerions de grands mystères.

Il est vrai qu'on peut affirmer que ces enfants ont souvent de très-grandes qualités, et qu'ils ont de grands succès pendant leur vie. Nous ne contestons pas ce fait qui se réalise, il est vrai, dans certains cas, comme l'histoire nous l'atteste. Dieu donne à ces enfants les bénédictions de la terre et les prospérités terrestres, mais ce n'est jamais qu'aux dépens des biens précieux de la grâce. Loin de désirer ces avantages, l'âme pieuse les redoutera pour ces pauvres enfants, qui ne sauront pas en faire un saint usage pour le salut.

La pieuse Catherine Emmerich, dans *la Vie de Jésus-Christ* (1), nous dit : « Je vois ordinairement les bâtards doués d'avantages naturels donnant facilement prise au péché. Ils portent dans leur chair l'empreinte des passions secrètes qui leur ont donné la vie, du mystère et du mensonge qui ont abrité leur naissance, et cela les conduit souvent à perdre leur âme. » Nous avons vu comment Marguerite avait su mériter la grâce pour son fils, et la joie qu'elle eut de le voir religieux, prêtre, et finalement opérer son salut.

Dans la capitale de la France, d'après les chiffres officiels, il naît chaque année onze mille enfants hors du légitime mariage ; ce fait nous apprend combien la religion a perdu son empire. La grâce seule peut réparer de si grands maux ; les nombreux orphelinats servent à ce but, mais ils sont loin de suffire à guérir cette vaste plaie morale. Que les corps religieux comprennent bien l'obligation étroite où ils sont de s'efforcer de remédier à ce mal, afin de sauver les âmes, et prions tous dans ce but.

(1) Tome V, page 125.

CHAPITRE XIII

DU SOUVENIR CONTINUEL QUE MARGUERITE AVAIT DE SES PÉCHÉS ET DE LA CONFESSION FIDÈLE ET EXACTE QU'ELLE EN FAISAIT.

Après que Marguerite, éclairée par les rayons surnaturels de la lumière divine, eut connu la difformité et la gravité du péché, elle en eut une si grande horreur qu'il n'est pas possible de l'exprimer par des paroles humaines. Quoiqu'elle eût reçu l'assurance du Seigneur qu'elle avait obtenu la pleine rémission de ses péchés, néanmoins elle s'efforçait par de nouvelles pénitences de satisfaire encore à la peine due à ses fautes. Elle ne pouvait se rassasier de larmes, et souvent elle demandait aux religieux s'ils espéraient qu'elle serait sauvée. D'autres fois elle les priait d'adresser des ferventes prières au Père des miséricordes, afin qu'il lui pardonnât ses égarements, avec tant d'ardeur, qu'elle excitait à la componction et aux larmes ceux à qui elle faisait cette demande.

On l'entendait souvent exhaler de profonds soupirs et s'accuser, en présence des personnes, des excès criminels qu'elle avait commis, par lesquels elle avait excité contre son âme la colère divine. Elle avait encore recours aux saints du Paradis, et elle les suppliait, avec des sentiments extraordinaires de piété, de lui obtenir par leur intercession efficace le pardon

de Dieu. La pensée d'avoir offensé mortellement la bonté divine était si gravée dans son esprit, qu'elle s'adressait en marchant dans les rues à ceux qu'elle rencontrait, même si c'étaient des séculiers d'une vie peu réglée. « Sera-t-il possible, leur disait-elle, que le Dieu tout-puissant daigne me recevoir, moi pauvre indigne servante, dans les bras miséricordieux de sa grâce. » En prononçant ces paroles, elle tremblait de tous ses membres et était toute glacée, comme si elle eût été conduite au dernier supplice.

Un premier dimanche de l'Avent, après avoir reçu la sainte communion, elle éclata en gémissements, et elle adressa à Dieu cette prière : « O mon Sauveur, par la miséricorde ineffable que vous avez témoignée au bon larron, tandis que vous étiez attaché à la croix, je vous demande humblement de ne point permettre que je sois trompée et vaincue par l'antique serpent infernal, qui ne se lasse jamais de me tenter, afin de me faire tomber dans quelque piége. C'est pourquoi j'ai recours au refuge assuré de votre clémence ; il est vrai que je ne vous ai pas encore servi avec fidélité, mais j'ai osé encore offenser votre divine Majesté. » Pendant qu'elle ne cessait ainsi de s'accuser de ses fautes, elle mérita d'être consolée par Jésus-Christ. « O fille, si par des pensées importunes tu n'es pas selon mes désirs, néanmoins tu t'appliques à les effacer par des actes de repentir, que ta volonté forme immédiatement, et par les larmes qui coulent de tes yeux et de ton cœur brisé de douleur. Comme Créateur et comme ton Rédempteur, j'ai béni le sang que j'ai versé pour ta rédemption, afin que par le moyen de la pénitence tu sois un objet de mon amour, autant qu'aucune autre créature qui vit maintenant sur la terre. »

Un jour, Marguerite s'entretenait avec le Seigneur avec sa familiarité ordinaire, et s'étonnait des excès de bonté et de l'abondance des faveurs singulières qu'il se plaisait d'accorder à son âme ; elle lui disait avec de grands sentiments d'humilité : « Si je suis la plus indigne et la plus vile des créatures du monde, parce que j'ai offensé si gravement votre bonté souveraine, comment me serait-il possible de mériter les honneurs

que votre clémence m'assure que je dois recevoir bientôt des hommes, aux yeux de qui vous voulez me manifester? » Le Seigneur lui fit cette douce réponse : « N'as-tu pas plusieurs fois affirmé que tu n'aimes rien hors de moi et que le désir ardent de ton cœur n'est autre que de te consacrer de toutes tes forces à mon service. C'est pourquoi je t'assure que ces sentiments pieux à mon égard ne seront pas vains. Tu me serviras et tu m'aimeras à l'avenir avec tant de pureté d'esprit que tu ne seras plus souillée d'aucune faute grave. Ton amour envers moi s'accroîtra à un tel degré qu'il pourra en quelque manière être dit sans mesure, en comparaison des faibles capacités de la créature. »

Mais quoique la sainte pénitente fût assurée par le Seigneur qu'elle avait obtenu le pardon de ses fautes, et qu'à l'avenir elle conserverait son âme pure par la vertu de la grâce divine, néanmoins elle ne pouvait pas effacer de son esprit la mémoire de ses fautes passées. Tandis qu'une nuit elle pleurait amèrement ses fautes et que par ses soupirs fervents elle demandait à Dieu la rémission de ses péchés, elle entendit cette douce réponse : « Je ne t'aurais pas honorée du nom si précieux de fille à la fête de saint Jean, si je n'avais auparavant remis entièrement tous tes péchés ; et en signe de ce pardon, je veux de nouveau t'absoudre de tous, de la part de mon Père céleste, à qui je suis consubstantiel avec le Saint-Esprit. Quoique tes péchés aient été pardonnés, tu feras néanmoins un examen rigoureux des désirs de ton cœur, par lesquels tu as osé m'offenser, et au plutôt tu en feras l'accusation. » Ainsi, l'âme de Marguerite fut comblée surabondamment des grâces célestes, et par le souvenir et la crainte des fautes qu'elle avait commises envers la majesté de Dieu, elle avait d'elle-même des sentiments plus humbles, et par là, elle était préparée à recevoir du ciel de nouvelles faveurs.

Le Seigneur permit un jour que le démon représentât à l'esprit de sa servante toutes les fautes dans lesquelles elle était tombée autrefois. Mais loin d'en prendre motif de se désespérer, comme le malin tentateur l'avait pensé, elle en conçut un

immense regret, et le Seigneur daigna la fortifier par ces paroles : « Confesse donc toutes tes fautes, ô ma fille, à moi ton Sauveur Jésus-Christ. » Au même instant se manifestèrent à ses yeux tous les péchés commis dans le cours de sa vie ; elle s'en accusa avec larmes et demanda humblement pardon au Seigneur, pour qu'il daignât lui conserver cette douleur et la rendre toujours plus amère, afin que pendant sa vie entière elle fût confuse d'avoir offensé sa bonté. Ainsi, chaque membre de son corps, accablé par la véhémence de sa douleur, dépérissait, et le Seigneur prit une si grande complaisance dans ces sentiments, qu'il lui accorda l'absolution de tous ses péchés.

Un jour, le Seigneur lui ayant demandé ce qui l'avait engagée à entreprendre une si rigoureuse pénitence de ses fautes, qui lui avait accordé la force de pouvoir supporter tant de jeûnes si sévères et continuels, qui lui avait donné l'abondance de ses larmes, et enfin qui avait mis dans son cœur les sentiments de piété et orné son âme de tant de vertus, elle répondit aussitôt : « Ce sont des torrents qui coulent de vous-même, source vive de toute bénédiction. » Le Seigneur ajouta qu'il fallait qu'elle s'accusât avec sincérité de son ingratitude en sa présence, de n'avoir pas connu assez parfaitement, comme elle le recnonaissait elle-même, son propre néant, et qu'elle n'avait pas attribué à Dieu avec la perfection nécessaire les dons qui lui avaient été accordés. Ces paroles de reproches affectueux, comme des flèches aiguës, transpercèrent le cœur de Marguerite, et elle confessa son erreur avec un profond sentiment de douleur et d'humilité. Elle ajouta quo son amour envers sa divine Majesté ne saurait jamais être pur, puisqu'elle était une misérable pécheresse ; mais le Seigneur la fortifia et lui dit que son amour était semblable à celui de Madeleine, et qu'il était plus ardent que celui de tous ceux qui vivaient en ce temps-là.

Ce sentiment amer de douleur continuelle de ses péchés s'accrut encore par une autre instruction qu'elle fut trouvée digne de recevoir de son divin Maître ; il lui parla ainsi : « Je veux que tu aies du repentir pour le temps où tu as offensé ma miséricorde. » Elle répondit aussitôt : « Si mon corps était d'une

grandeur aussi vaste que le globe de la terre et qu'il se fondit tout en larmes et en sueur de sang, par la violence de la douleur et le regret de tant d'offenses, dont je me suis rendue coupable envers votre immense bonté, je ne pourrais néanmoins satisfaire entièrement à la plus légère faute, ni même à la plus petite de celles que j'ai commises. Cependant je m'en repens, et je désire en avoir une douleur toujours plus vive, selon le don que votre miséricorde m'accordera, car je place en vous toute ma confiance. » Ainsi parla Marguerite. Après cela, elle ne manquait jamais de s'accuser de ses fautes passées, — comme son confesseur l'a attesté avec admiration, — de ses imperfections présentes qui étaient en quelque sorte des actes de vertu, mais qui à ses yeux étaient des graves défauts.

Le jour de la fête solennelle de l'Annonciation, elle s'adressait au Seigneur avec larmes, le suppliant instamment de daigner lui manifester si son âme était purifiée de toute tache du péché. Le divin Jésus lui répondit que sa conscience ne lui reprochait aucune faute qui fût capable d'offenser sa bonté, et il la bénit à ce titre. Il lui dit qu'il voulait lui donner les vertus à un degré qui lui permettrait d'être bien éloignée de tout manquement grave. Rassurée par cette promesse, elle essuya ses pleurs et se prépara à célébrer avec une grande ferveur cette solennité. Elle fut à l'avenir pleine de dévotion pour l'incarnation du Verbe divin, et elle trouvait dans ce mystère de profonds sentiments de piété et une extrême consolation de son âme.

Lorsqu'il lui arrivait d'être accablée par quelque grave affliction et par des peines quelconques, elle les reconnaissait aussitôt comme un châtiment mérité de ses péchés. Le Seigneur l'ayant donc un jour avertie qu'il voulait se soustraire à elle et ne plus la favoriser, comme il en avait coutume, de tant de paroles consolantes, car il en résulterait un grand accroissement de mérite pour son âme, elle répondit avec humilité : « Seigneur, votre privation ne correspond point à la grandeur de mes vices. » Lorsqu'ensuite il arrivait que le Seigneur daignait la visiter par des apparitions et des colloques intérieurs,

elle se rappelait immédiatement ses anciennes dissolutions et les scandales qu'elle avait donnés, et elle se reconnaissait par là indigne d'être comblée des faveurs de la bonté de Dieu.

En outre de cela, elle concevait une douleur si intense des fautes dans lesquelles elle tombait quelquefois, ou par inadvertance, ou par la faiblesse humaine, qu'elle accourait sans retard aux pieds de Jésus-Christ avec des larmes amères et une grande humiliation d'esprit, et, le plus tôt possible, elle allait auprès du prêtre pour lui découvrir le regret douloureux qu'elle éprouvait dans son esprit, de ce qu'elle avait manqué à son divin Époux. Elle ne pouvait se rassasier de témoigner par ses paroles et ses sanglots la gravité de ses manquements.

Un jour, Marguerite reçut la visite de quelques pieuses dames, qui, émues de compassion de l'épuisement où elle était, lui offrirent des figues, dont elles savaient que la pénitente faisait usage. Elle refusa d'abord de les prendre; mais celles-ci redoublant leurs instances et se plaignant de la peine que ce refus leur faisait, afin de ne pas les contrister elle en mangea deux, excitée bien plus par les prières et les supplications de ces dames, que par le goût de ces fruits, quelque agréables qu'ils lui fussent. Mais à peine les eut-elle pris, qu'elle se rappela l'ordre que lui avait donné le Seigneur, de ne goûter d'autre nourriture que celle qu'il lui avait prescrite. A ce souvenir, son cœur fut pénétré d'une telle douleur qu'on eut dit qu'il venait d'être percé d'un glaive aigu. Après avoir pris congé de ces dames, elle se mit à genoux devant un crucifix, et elle répandit des larmes en si grande abondance que la terre en fut arrosée. Elle n'avait plus la hardiesse de lever les yeux pour contempler le visage du Sauveur; elle s'appelait malheureuse, et se frappant la poitrine en poussant des soupirs, elle s'accusait de sa désobéissance aux ordres de Dieu. Marguerite resta longtemps à pleurer et à détester son oubli, comme si elle eût été coupable de la plus grave faute. Elle disait que l'expérience qu'elle avait faite de la bonté de Dieu, depuis le commencement de sa conversion jusqu'à ce jour, lui faisait espérer son pardon, car autrement elle eût été victime de la malice du pé-

ché et elle fût tombée dans le désespoir, à cause de son ingratitude envers le Seigneur qui l'avait comblée de ses dons. Elle ne cessa de verser des larmes et de gémir jusqu'à ce que le Seigneur la consolât en lui accordant son pardon.

Marguerite ne souffrit pas moins dans une autre circonstance semblable. Une femme de sa connaissance lui fit don de choux cuits, dans la persuasion que les herbes ainsi simplement préparées ne pouvaient pas rompre la rigueur de l'abstinence habituelle que gardait la servante de Dieu. Mais à peine la sainte en eut goûté, que s'apercevant de son erreur, elle passa toute la nuit en soupirs et en gémissements. Elle demanda grâce au Seigneur et enfin elle fut consolée, car il lui dit de ne plus s'inquiéter et de reprendre sa nourriture ordinaire qui était du pain avec quelques noix, et de prendre un peu de vin mêlé avec de l'eau, afin que son faible corps pût supporter les fatigues et les autres austérités que la ferveur de son esprit lui avait suggérées.

La servante de Dieu conserva longtemps l'usage de se confesser deux fois par jour, avec de grands sentiments de componction et d'humilité, et elle accusait les fautes où elle était tombée, même les plus légères, et alors qu'elles ne méritaient pas ce nom, par le manque d'advertance suffisante. Dans la suite elle reçut l'ordre du Seigneur de se confesser de ces manquements une fois par jour, et elle ne devait pas refuser d'ouvrir sa conscience à un religieux, qui avait coutume de la reprendre avec sévérité. Elle reçut cet ordre dans une occasion où le père Giunta, son directeur, était absent. Le Seigneur lui ordonna en outre de faire sa confession avant de goûter toute nourriture, c'est-à-dire le matin, lorsqu'elle se rendait à l'église de Saint-François.

Dans le but de purifier sa conscience de la plus légère tache du péché, elle avait recours au Seigneur avec des sentiments d'une fervente piété, le suppliant de lui accorder la lumière nécessaire pour découvrir ses plus petits défauts. Le Seigneur lui dit à ce sujet, qu'elle devait rappeler à sa mémoire toutes les pensées, les paroles et toutes les actions qu'elle avait faites

ou eues, qui eussent pu déplaire à sa majesté, et après s'être déchargée de tout aux pieds du confesseur, elle devait être en paix. Il lui donna en outre l'assurance que ses confessions lui étaient très-agréables, parce qu'elle manifestait toutes les circonstances de ses fautes dans le sacrement de pénitence. Dans une autre occasion, en témoignage et pour gage du zèle avec lequel elle faisait connaître ses péchés, il lui parla ainsi : « Ton ange gardien a éprouvé ce matin une grande consolation de ta confession et en particulier de la manifestation si claire de toutes les circonstances des défauts de ton cœur. » Marguerite avait reçu l'avis spécial de Jésus-Christ de mettre tous ses soins à découvrir toutes les circonstances de ses manquements au prêtre ; c'est pourquoi elle s'appliquait avec zèle à l'examen de toutes les particularités qui pouvaient aggraver la faute commise.

Le divin Maître l'avertit dans une autre occasion d'être obéissante aux avis qui lui étaient donnés par son confesseur, à l'égard des premiers mouvements des tentations, et qu'aussitôt se frappant la poitrine, elle s'en accusât devant Dieu et qu'en temps opportun elle les fît connaître à son confesseur au sacrement de pénitence. Lorsqu'il y aurait impossibilité de le faire ou si elle ne s'en souvenait pas, le Seigneur devait l'en absoudre. Alors Marguerite s'écria avec une vive piété : O bonté immense, ô miséricorde infinie, qui daignez vous abaisser jusqu'à être pour moi le prêtre et le directeur ! O miséricorde sans fin, qui m'avez pardonné mes fautes ! Et par ses larmes et par ses pieux sentiments, elle continua à témoigner au Seigneur combien elle était obligée de louer la bonté divine.

Dans une autre occasion elle mérita que le Seigneur lui fît la recommandation de ne jamais s'approcher fréquemment pour recevoir son corps sacré, sans purifier auparavant sa conscience aux pieds du prêtre par la confession sacramentelle. En outre, il l'avertit que lors même qu'elle se serait accusée de ses défauts en présence de sa majesté, elle devait néanmoins ensuite les découvrir au prêtre dans une confession sincère. Il lui dit qu'elle devait se souvenir des lépreux qu'il avait guéris et

qu'il avait envoyés aux prêtres, car quoiqu'en tant que souverain Prêtre il l'eût absoute de ses fautes, il lui restait néanmoins l'obligation de recourir aux ministres du Sacrement.

RÉFLEXIONS

Les enseignements salutaires que nous pouvons retirer de l'admirable doctrine du chapitre que nous venons de lire sont en très-grand nombre. Mais nous devons nous borner à recueillir ce qu'il y a de plus doux et de plus utile, pour le bien de nos âmes et la vie divine de la grâce en nous. Nous omettrons dès lors des réflexions précieuses, afin de mettre en lumière ce qu'il nous importe le plus de connaître, dans les temps où nous sommes. Il nous semble que c'est ce qui suit.

L'âme, après avoir commis de grandes fautes, après s'être souillée d'impuretés, peut retrouver le pur éclat de son innocence et la pureté virginale. La pénitence, la douleur, les larmes amères, le repentir, le regret profond efface dans l'âme les fautes, les péchés, les crimes mêmes dont l'âme a pu se rendre coupable dans des années d'égarement. Tout peut être réparé, tout est remis, et l'âme recouvre ses droits d'innocence et de paix. Dieu la traite avec la familiarité de ses amis les plus fidèles et l'amour divin brûle dans le cœur où le péché a régné, avec l'ardeur et l'intensité de celui des plus ardents séraphins.

C'est pour faire connaître à tous cette grande vérité que nous avons eu à cœur, depuis plusieurs années, de publier la *Vie de sainte Marguerite*. Nous voudrions qu'elle parvînt entre les mains de toutes les personnes qui ont fait de tristes et lamentables chutes dans le péché, afin de leur montrer qu'elles peuvent encore recouvrer le trône de gloire qu'elles avaient perdu, reprendre leur place dans le cœur de Jésus et l'aimer autant qu'il mérite de l'être. Dieu bénira peut-être ce livre et il opérera de grands fruits de salut d'un pôle à l'autre de la terre, par la salutaire doctrine qu'il fait connaître à tous.

Quel est le remède le plus nécessaire aux âmes de nos jours?

C'est de savoir que tout peut se réparer. Le péché commis peut être effacé dans l'âme ; le temps perdu peut être réparé aussi ; voilà la parole vivifiante que notre siècle doit entendre et qui sera le principe de sa rénovation. Ce grand problème a été l'objet de nos méditations et des préoccupations de notre esprit, pendant ces derniers temps. Et lorsqu'il a plu à Dieu de nous en découvrir la solution mystérieuse, notre âme n'a pas connu de joie plus suave et notre cœur a chanté à Dieu un cantique nouveau d'actions de grâces.

Dieu qui dirige tous nos pas et dispose des plus petites choses de notre vie, fit tomber en nos mains cette *Vie de sainte Marguerite*, comme le livre où nous verrions un exemple merveilleux de la doctrine qui était pour nous l'objet de toutes nos prières. Aussi nous n'avons eu dès ce jour qu'un désir, celui de faire connaître aux enfants de la sainte Église cet exemplaire vivant de la grâce, ce modèle que nous devons imiter dans sa réparation, après avoir eu le malheur de lui être semblable dans nos chutes.

Il est donc vrai, une âme après des années d'égarement, de faiblesses, de fautes honteuses, de souillures criminelles, peut espérer d'entrer dans l'amour divin, obtenir le pardon, recouvrer l'innocence ; être comme les enfants du Père céleste qui n'ont jamais violé la loi de Dieu, ni transgressé ses divins commandements. Il faut le redire aux enfants de ce siècle, car le nombre est grand de ceux qui se sont égarés, qui ont imité l'enfant prodigue. Ah ! puissent-ils tous revenir à Dieu et reprendre les trônes vides dans le ciel, qui leur sont destinés à la place des anges maudits.

Mais à quelles conditions les âmes deviendront-elles les amies fidèles de Dieu ? La vie que nous publions nous le montre suffisamment. Il faut embrasser la croix, vivre dans la douleur de nos fautes, aimer la mortification, supporter les épreuves de la vie et celles de Dieu. C'est la voie royale, où nous trouverons plus de contentement que le monde n'en donnera jamais, et que Satan ne peut en promettre aux siens.

Cette doctrine ineffable pourrait se résumer en un mot : *La*

Réparation ; mais pour la développer dans toutes ses parties, il faudrait bien des pages, peut-être Dieu nous permettra de faire connaître dans un temps peu éloigné ces mystères divins de la grâce. Le péché peut-être détruit, anéanti dans l'âme, par l'efficacité puissante de la grâce de Dieu en nous ; les mérites surnaturels que nous acquérons subsistent seuls à jamais. Si nous tombons dans le péché mortel, ils sont mortifiés ; mais ils revivent, si nous recouvrons l'état de grâce. L'âme qui meurt avec la grâce sanctifiante sera récompensée de tout le bien qu'elle aura fait par l'action de la grâce, pour l'éternité.

CHAPITRE XIV

DE LA CRAINTE CONTINUELLE QU'AVAIT MARGUERITE DE COMMETTRE DE NOUVEAUX PÉCHÉS.

Quoique la servante de Dieu eût déjà reçu l'assurance du Seigneur qu'elle ne souillerait plus sa conscience par une faute grave, et qu'elle eût été jugée digne d'entendre ces paroles si affectueuses : « Tu es ma fille, déjà confirmée en grâce et sanctifiée dans ton âme et dans ton corps ; » néanmoins elle était dans une crainte continuelle d'offenser par quelque imperfection son divin époux : c'est pourquoi, dans toutes ses actions et ses pensées, elle s'appliquait avec tout le soin possible à ne se rendre coupable d'aucune faute. Elle s'adressait avec larmes au Seigneur et elle se jetait souvent aux pieds de son confesseur, afin de connaître clairement si elle avait commis quelque péché.

Elle supplia un jour avec instance son Ange gardien, qui avait coutume de lui apparaître, d'obtenir pour elle quelque grave maladie, afin que son corps accablé par la souffrance n'eût point la facilité d'offenser la majesté divine. L'Esprit céleste lui répondit qu'elle devait être humble et soumise en tout au bon plaisir de Dieu, et il la bénit au nom de l'auguste Trinité, de la Mère de Dieu et de tous les bienheureux du ciel.

Lorsqu'il disparut à ses yeux, Marguerite le pria ainsi : « Intercédez pour moi auprès de notre Sauveur, qui connaît le désir de mon cœur, savoir, qu'en toutes choses je n'aie d'autre crainte que d'offenser sa Majesté et de manquer à son service. Je vous prie donc, avec toute l'affection de mon âme, de daigner me manifester tout ce qui, dans ma manière de vivre, n'est point agréable à ses yeux. » Mais l'ange ne voulut point lui répondre en cela, le Seigneur le permettant, afin d'accroître son mérite en la laissant dans ces ténèbres et dans cette crainte.

Un jour, à la fête de Noël, le Seigneur l'ayant fait jouir de sa présence, lui témoigna avec quelle promptitude il avait daigné lui accorder une grâce particulière, qu'elle lui avait demandée. A cette douce et généreuse invitation elle ne dit autre chose, sinon qu'il voulût bien lui donner la force de ne plus offenser la bonté de Dieu. Le Seigneur lui répliqua : « Tu ne demandes donc pas d'être admise dans le royaume de ma gloire ? » Alors Marguerite ajouta : Mon Dieu, daignez m'accorder le don de ne rien faire qui vous offense, et ensuite mettez-moi dans le lieu qu'il vous plaira. Le Seigneur lui témoigna qu'il avait pour agréable sa réponse et il continua à témoigner par ses paroles la vive affection qu'il portait à sa servante.

Dans une autre occasion, s'entretenant familièrement avec le bien-aimé de son âme, Jésus-Christ, elle le supplia instamment de lui accorder la grâce de ne plus souiller son âme, dans tout le cours de sa vie, de la tache du péché. Le Seigneur lui répondit qu'il lui donnait l'assurance qu'elle ne commettrait plus de faute grave. Tandis qu'elle s'accusait en présence de son Rédempteur de divers manquements dans lesquels elle tombait, elle eut la consolation d'entendre que ces défauts étaient purifiés par les souffrances de ses craintes.

Elle hésitait un jour à s'approcher de la table sainte, par manque de préparation, et elle s'encouragea elle-même en suppléant à tous ses défauts par des actes de profonde humilité. Après la communion elle mérita d'entendre le Sauveur la consoler ainsi : « Ma fille, tu manifestes plus distinctement et plus entièrement que toute autre tes manquements dans la confes-

sion; c'est pourquoi ne crains pas de recevoir souvent mon corps sacré, car je serai toujours avec toi. » Elle lui répondit avec humilité, qu'elle n'osait s'approcher si fréquemment de la communion, à cause des fautes dont elle se rendait sans cesse coupable. Le Seigneur ajouta : « Tu tombes dans quelque faute vénielle, parce que tu t'attristes trop et as trop de peine de tes craintes; néanmoins, sache bien qu'après avoir accusé ces fautes dans le sacrement de pénitence, tu peux en sûreté nourrir ton âme de ma chair sacrée. »

Après avoir participé à la sainte communion le jour de saint Martin, le Seigneur l'interrogea avec bonté par ces affectueuses paroles : « Que voudrais-tu recevoir de moi, Marguerite, ma martyre. » Elle resta pleine de confusion et elle demanda humblement au Seigneur comment il voulait l'honorer du titre de martyre, puisqu'elle n'avait jusqu'alors supporté aucune peine, ni aucun cruel tourment, pour son amour. Le Sauveur lui répondit : « Ton martyre n'est autre chose que la grande crainte que tu as de me perdre et de pouvoir offenser ma bonté. » La pieuse pénitente fut grandement fortifiée par cet avis, et elle connut plus clairement, à la clarté de ce divin témoignage, combien son cœur devait être vivement pénétré de la crainte du péché où elle pouvait tomber. Cette crainte lui causait une douleur plus grande que ne lui en aurait donné le poignard le plus aigu, qui l'aurait transpercée.

Elle demandait au Sauveur, dans une autre occasion, qu'il daignât la préserver de toute sorte de péché, et en particulier de la tiédeur. Le Seigneur daigna lui répondre : « Cette épreuve et cette crainte t'est accordée à la place du martyre, afin que tu exerces avec courage tes forces pour l'augmentation de ma grâce.» Elle ajouta : Combien je vous offense gravement, ô Seigneur, par mes négligences et mes tiédeurs. Le Seigneur ne lui donna point de réponse, afin qu'elle persévérât toujours dans cette sainte crainte et dans la défiance d'elle-même.

Dans un autre doux entretien de Jésus-Christ avec cette âme, elle s'enflamma d'un saint désir de pleurer sans cesse ses péchés, et de les détester avec la douleur la plus intense que la

divine bonté daignerait lui accorder. « Tes douleurs, lui dit le Seigneur, sont sans gémissements, et elles sont plus pénibles; c'est pourquoi je te prépare l'ornement inestimable de ma grâce, sans laquelle l'entrée de la gloire dans mon royaume n'est accordée à personne; mais fais en sorte, ô ma fille, de te dépouiller entièrement de l'habit du vieil homme, puisque par le péché tu as osé, dans le passé, offenser ma divine Majesté. Les pécheurs négligent de se dépouiller de cet infâme habit dans cette vie, et ils se réservent de souffrir dans le feu cruel du Purgatoire. De même que, pour le salut du genre humain, j'ai été attaché, nu dans tout mon corps, à la croix, ainsi il faut que l'âme, qui veut se rendre agréable à mes yeux, dépose cet habit misérable. Elle doit purifier sa conscience par le moyen de la contrition et de la confession, et ensuite se proposer de ne plus la souiller par de nouveaux péchés, dont elle s'abstiendra toujours et mettra tous ses soins à s'éloigner. Alors elle pourra recourir avec confiance à ma grâce, car je l'introduirai avec joie dans mon immense miséricorde, dont l'entrée n'a jamais été fermée, à aucune créature quelconque. » Marguerite apprit par cette instruction céleste à entretenir, à accroître en elle l'esprit de componction, la douleur de ses fautes passées, et la crainte de tomber dans de nouvelles fautes.

Le divin maître l'avertit un jour qu'elle arriverait heureusement à la possession de lui-même, par la voie des tribulations et des souffrances. L'humble pénitente ajouta : « Qu'il plaise à votre immense miséricorde, ô Seigneur, que dans mes souffrances je ne vous offense jamais, et volontiers, et avec allégresse de cœur, je m'offre à supporter toutes sortes de tourments, mais je ne voudrais pas faire une chose qui pût offenser votre bonté. — Je t'assure, répondit Jésus-Christ, que tu ne tomberas pas dans une faute mortelle. »

Le lendemain de la fête de sainte Marie-Madeleine, le Rédempteur parla à cette pieuse pénitente, tandis que, recueillie en elle-même, elle s'appliquait à unir son âme à son Époux divin, qu'elle avait reçu dans le saint sacrement. Il lui dit de

pleurer amèrement les grands outrages que les hommes faisaient à sa miséricorde, car il les appelait en vain, le jour et la nuit, pour les exciter au repentir de leurs fautes. Il lui ordonna aussi de s'accuser avec larmes de sa désobéissance, pour ne pas s'être montrée assez prompte à s'appliquer à la conversion des âmes, comme il lui avait manifesté que c'était selon son bon plaisir. A ce reproche, l'humble Marguerite répondit : « Seigneur Jésus, je crains grandement ma faiblesse et ma fragilité. » Mais le Seigneur lui donna l'assurance qu'il ne permettrait pas que son âme fût souillée d'aucune faute grave, si elle était fidèle à faire tout ce qu'il lui prescrivait, et si, en s'appliquant au salut des autres, elle dirigeait uniquement son intention à l'honneur de Dieu, et non à elle-même.

Lorsqu'elle s'entretenait avec quelques personnes, ou qu'elle entendait parler quelqu'un, s'il arrivait qu'on proférât une seule parole qui ne fût pas pour le bien du prochain ou entièrement agréable à Dieu, elle en était pénétrée d'amertume dans son cœur, et elle en était tellement accablée, dans la crainte qu'elle avait d'avoir offensé la divine bonté, qu'elle perdait les forces de son corps, la parole et la chaleur naturelle, comme si elle était frappée d'un coup mortel. Tous n'approuvaient pas cette délicatesse de conscience, parce que la crainte continuelle où elle était pouvait troubler grandement son âme ; mais elle répondait que l'Époux divin est si jaloux de nos âmes, qu'il en fait sans cesse un examen rigoureux, et il trouve souvent de quoi châtier nos actions viciées, que nous regardons comme bonnes. Aussi elle s'efforçait avec soin d'examiner chacune de ses actions, afin qu'elle fût dirigée de telle sorte qu'elle ne déplût en rien à la volonté divine.

Marguerite, en outre, était très-vigilante dans ses rapports avec les personnes du siècle, et elle s'efforçait de les fuir autant qu'il lui était possible. Si elle n'avait reçu l'ordre du Seigneur de les ramener à la voie du salut, elle n'aurait point eu avec elles de conversations, ni discours d'aucune sorte, dans la crainte où elle était de souiller son âme de quelque tache dans ces entretiens. Le Seigneur lui dit à cette occasion : « Tu fuis

les créatures, autant qu'il t'est possible, pour ne pas m'offenser; mais sache bien que je te protégerai de telle sorte que tu ne pourras pas m'offenser. Je ne t'abandonnerai jamais, ma fille, parce que je connais ton zèle à ne rien faire qui pourrait être péché. Ainsi, tu t'éloignes souvent des hommes, non pas en vue de jouir de mes consolations, mais uniquement dans la crainte de m'offenser; mais par cet éloignement tu ne m'offenses pas, et tu seras remplie de mes consolations au milieu même de tes tribulations ».

Dans une autre occasion, retenue par la même crainte, elle n'osait écouter avec une entière liberté ceux qui avaient recours à elle pour le secours et l'aide de leur âme, c'est pourquoi un jour, dans la ferveur de son oraison, elle dit au Seigneur. « Je crains grandement de ne point être agréable à votre divine Majesté et de tomber dans quelque manquement, si je me présente devant les créatures et m'entretiens avec celles qui me recherchent». Le Sauveur lui répondit: « Il est de mon bon plaisir que tu consoles les affligés, à la condition que tu aies une manière d'agir discrète, et que tu ne négliges pas, à cause des jugements des autres, de faire les œuvres où tu seras excitée par ma grâce. » Elle s'efforçait dès lors, sur ces avis, de bannir de son esprit toute crainte qui pouvait la troubler, et elle recourait humblement au Seigneur pour obtenir son assistance, afin de ne lui déplaire en rien. Dans ce but, elle disait : Je me remets, ô Seigneur, dans les bras de votre miséricorde, comme si j'étais morte, et je m'abandonne à vous, afin que vous me dirigiez seul. Le Seigneur lui fit comprendre, par une lumière divine, qu'elle était plus assurée de ne pas tomber dans des fautes, ainsi résignée et confiante en la grâce céleste, que si elle mettait son appui sur la crainte.

L'ange du Seigneur lui apparut un jour et l'avertit de se préparer à soutenir de grandes souffrances, par la violence desquelles elle se verrait contrainte de désirer de mourir, et cela ne lui serait pas permis. Marguerite ne fit à cela d'autre réponse si ce n'est qu'il daignât la fortifier, afin de ne point offenser la divine volonté. Ces paroles de la servante de Dieu

furent si agréables au Seigneur qu'il daigna la consoler par une instruction. « Quelle plus grande peine pourrais-tu souffrir que de craindre de pouvoir m'offenser. Je te dis que tous mes amis devraient avoir un grand déplaisir de voir leur conscience souillée, non-seulement par le péché mortel, mais même par le péché véniel. Quiconque, en effet, veut me suivre, et pense à des choses qui sont opposées à ma volonté, s'il s'arrête quelque temps sur ces pensées, m'offense; mais, s'il résiste, il se rendra digne de la couronne de gloire, comme gage de la victoire qu'il a remportée. » Marguerite eut une grande consolation de cette instruction, néanmoins elle apprit combien elle devait s'appliquer à rejeter loin d'elle-même la plus petite pensée, qui n'était pas en conformité avec la volonté de Dieu.

Un jour qu'elle était dans l'église de Saint-François, absorbée dans une très-haute contemplation des choses célestes, elle sentit son cœur s'enflammer plus qu'à l'ordinaire, et dans son oraison elle éclata en sanglots, en demandant au Seigneur de daigner l'enlever de ce monde; elle donnait pour motif ce qui suit: « ô Sauveur tout-puissant, si c'était le bon plaisir de votre bonté infinie, je voudrais venir à vous sans retard, car j'ai une grande crainte de ma faiblesse et de l'inconstance de mon âme, et je crains, si je vis trop longtemps, de tomber dans beaucoup de fautes. » Ainsi parla cette âme, et, en s'affermissant de plus en plus dans la douleur continuelle où elle était de commettre quelque péché, elle devenait plus forte et plus capable de ne pas y tomber.

Marguerite s'établit encore dans la sainte crainte par un enseignement salutaire, qu'elle reçut un jour du Sauveur, qui lui dit: « La crainte du monde et le désir que tu as de le fuir, pour ne pas m'offenser, m'enchaîne à ton cœur; néanmoins aie bien soin de ne pas me recevoir dans la sainte communion sans t'être auparavant accusée de tes défauts. » Marguerite prit occasion de cet avis pour être plus circonspecte à ne pas tomber dans une imperfection quelconque, en considérant la grande pureté d'âme qui est nécessaire à quiconque se prépare à recevoir le corps très-saint du Sauveur.

RÉFLEXIONS

Les auteurs mystiques distinguent trois degrés dans le progrès de l'âme vers la perfection. Ils appellent le premier, voie de purification ; le second, voie d'illumination ; le troisième, voie d'union ou de consommation. Les moyens pour atteindre le but sont les divins sacrements et les épreuves de la vie. Les divins sacrements communiquent la grâce à nos âmes, et les épreuves auxquelles Dieu nous soumet préparent les cœurs à faire fructifier au centuple les biens de la grâce en nous. Il est de la plus grande importance de bien comprendre la nécessité de ces deux choses, préparation de nos âmes, grâce de Dieu.

Si le laboureur ne travaille pas la terre pour recevoir la semence, c'est en vain qu'il attend une moisson abondante. Il a omis une condition essentielle pour le succès, c'est de préparer le sol dans des conditions propres à faire fructifier les fruits qu'il lui confie. La vigne a besoin d'être taillée d'après des lois fixées, sinon elle ne donne pas un fruit pour faire un vin généreux. Il en est ainsi de nos âmes ; les épreuves, les tribulations nous sont nécessaires pour faire fructifier en nous les semences divines de la grâce que les sacrements nous confient.

Dans ces derniers temps, on a compris la nécessité que nous avions de la sainte communion. L'hérésie janséniste avait éloigné, par une doctrine de désolation et d'erreur, les âmes de ces sources salutaires de la grâce. Un mouvement admirable s'est opéré qui a ramené les esprits à la vérité sur ce point, et nous nous réjouissons qu'il en soit ainsi, car c'est une erreur de moins à vaincre et à dissiper en nous. Mais ce retour a-t-il été aussi complet qu'on pouvait le désirer, et n'avons-nous rien à souhaiter dans la pratique de la sainte doctrine de l'Église ? Il nous semble que les hommes qui ont réfléchi avec soin sur ces questions penseront que nous avons encore besoin de lumière.

La lumière de la doctrine est sans aucun doute un précieux flambeau, mais celle qui éclaire les hommes dans les applica-

tions pratiques, qui règle la vie intérieure, est supérieure. Il ne suffit pas de savoir qu'il importe de communier fréquemment, d'exciter les âmes à s'approcher de la table sainte, d'être facile même à engager à communier ; il faut surtout connaître à quelles conditions la divine communion produit des fruits de vie divine en nous, augmente la grâce dans nos âmes. C'est ce qu'il nous semble qu'on n'étudie pas avec le zèle qu'il convient de mettre dans une question aussi grave.

Notre unique désir est de voir les âmes se nourrir du pain des anges, et nous déclarons un grand progrès qu'on comprenne qu'il faut communier fréquemment. Mais dans quelle condition faut-il le faire ? Quelle est la préparation nécessaire que nous devons nous imposer ? Il est certain qu'il y a des règles à suivre en cela, comme il y en a pour la taille de la vigne, qui n'est point laissée au caprice et à l'arbitraire des hommes.

Il faut que toute communion produise en nous un bien, sans cela elle est un danger, parce qu'elle est un abus du plus saint de nos mystères. Le divin Jésus doit produire ou une plus grande purification de nos vices et de nos passions dans notre corps, ou délivrer notre âme des entraves du péché, ou finalement fortifier l'union de nos âmes à Dieu par l'augmentation de la grâce sanctifiante. Certes, il est permis de faire la sainte communion pour des motifs divers et qui sont bien différents les uns des autres.

Une âme a fait de grandes chutes ; son corps a été soumis pendant des années à des habitudes criminelles. La sainte communion détruira ces lois funestes du vice, et le corps divin de Jésus purifiera les souillures contractées par les péchés multipliés. Si cette âme a un repentir sincère de ses fautes, si elle en comprend la gravité et en fait un aveu sincère dans le sacrement de pénitence, elle est préparée à recueillir les fruits de la sainte communion. C'est le plus efficace des moyens pour anéantir les suites des vices en nous, les ravages que le péché fait dans nos corps et dans nos âmes.

Nous voudrions pouvoir établir les sages règles à suivre en ces circonstances graves, mais nous en ferons l'objet d'un traité

spécial que nous adresserons à nos confrères, pour les diriger en ces matières. Dieu a établi les prêtres, la lumière du monde et les guides des âmes, nous devons à ce titre connaître la doctrine salutaire de l'Église et en savoir faire les applications pratiques pour le plus grand bien des âmes. C'est là le grand progrès que notre cœur désire et qui s'opérera comme le retour aux saines doctrines parmi nous.

CHAPITRE XV

LE SEIGNEUR RÉVÈLE A MARGUERITE PLUSIEURS CHOSES CONCERNANT LES PÈRES-MINEURS.

Pour exciter dans le cœur de Marguerite un désir toujours plus ardent d'aimer, le Seigneur voulut rappeler à son esprit les faveurs les plus insignes qu'il lui avait accordées jusqu'alors. Il lui renouvela entre autres choses la crainte et le respect filial qu'il avait gravés dans son cœur, à l'égard des Frères-Mineurs, ce qui avait été très-utile à son âme. Il lui dit un jour d'avertir en son nom les Frères-Mineurs qui la visitaient de s'appliquer avec joie à cet acte de charité, pour l'amour de Celui qui était descendu du ciel pour le salut des hommes, et de ne jamais agir par des vues vaines et terrestres. « Ma fille, dit le Seigneur, les religieux ont travaillé pour le bien de ton âme et pour pourvoir à tes besoins, et en cela ils ne mentent pas. Moi, je t'ai rachetée à un plus grand prix ; j'ai supporté des fatigues et des souffrances plus grandes pour ton amour ; quoique je les aie destinés à être les maîtres visibles, néanmoins moi-même j'ai été et je suis encore ton Directeur intérieur. J'ai été le conducteur et le guide de ton pèlerinage ici-bas; ma bonté t'a arrachée à l'abîme sans fond de tes misères. C'est moi qui ai été le principe de ta conversion, la règle de ta vie pénitente, et je serai

aussi l'auteur et la fin de ton salut. » L'âme de Marguerite fut grandement fortifiée par ces douces paroles et elle s'abandonna tout entière dans les bras de la divine Providence avec de nouveaux sentiments d'humilité.

Un jour qu'elle recommandait au Seigneur avec une grande ferveur l'ordre des Mineurs, parce qu'elle craignait qu'il ne fût soumis à diverses tribulations que le Seigneur lui avait fait connaître, elle entendit les paroles suivantes : « Ma fille, je t'ai plantée dans le jardin de mon amour, parce que ton père François n'a pas désiré autre chose que mon amour. Il m'a tant aimé qu'il n'existe pas sur la terre un homme qui se soit rendu capable de mon amour comme il a su s'en rendre digne. Sache bien que ceux qui te donnent les soins de leur zèle recevront aussi une grande abondance des consolations célestes. » Elle remercia humblement le Seigneur et lui répondit toute inondée de joie : « Louanges et grâces, ô mon Dieu tout-puissant, vous soient rendues pour tous ceux qui ont usé de zèle pour ramener mon âme vers vous et l'unir à vous, source unique de tous les mérites et de toute bonté. » Elle demanda au Seigneur qu'il daignât repandre quelque bénédiction spéciale sur ces religieux, et surtout sur ceux qui avaient soin de son âme. Le Seigneur lui répondit : « Ma fille, je leur accorderai des grâces spéciales pour les peines qu'ils ont eu à supporter à cause de toi ; je leur donnerai une lumière particulière dans leurs prédications et dans les entretiens pieux qu'ils adresseront au peuple. Je les bénis au nom de mon Père céleste, au mien, au nom du Saint-Esprit et en celui de l'auguste Vierge, ma mère. »

D'autres fois le Seigneur s'entretenant avec elle des mérites des Frères-Mineurs les appella du nom d'apôtres, et il dit : de même que les Apôtres ont annoncé mon évangile au monde, ainsi ils feront connaître au monde les merveilles que la divine miséricorde a daigné opérer en lui. Il lui révéla aussi que l'Esprit Saint était en eux d'une manière spéciale ; c'est pourquoi elle trouvait là un motif d'obéir avec plus de perfection à

leur direction, comme si l'Esprit Saint daignait l'instruire par leurs paroles des vérités éternelles.

Notre Seigneur lui dit aussi de faire connaître à ses religieux qu'ils ne devaient pas admettre avec tant de facilité ceux qui demandaient l'habit de la pénitence. Ils devaient auparavant observer l'âge, la condition et les mœurs des postulants ainsi que les motifs qui les engageaient à entrer dans cette société. Il lui manifesta en outre qu'elle ne devait point s'étonner s'il arrivait quelquefois de voir la réputation et la manière de vivre des Pères attaquées par la calomnie et les outrages, et il rappela à son esprit que sa doctrine et ses miracles avaient été l'objet des blâmes méchants de ses ennemis. Il lui ordonna aussi de les avertir à être prêts à supporter avec un grand courage les tribulations dont ils allaient être accablés, en leur rappelant que les Frères-Mineurs devaient être semblables au divin Sauveur. Toutefois ils devaient avoir confiance, car le secours du ciel ne leur ferait jamais défaut.

Une autre fois le Seigneur lui prescrivit de manifester aux Frères que le trône si sublime, placé dans l'ordre des Séraphins, et qu'elle avait contemplé dans une merveilleuse extase, avait été possédé par Lucifer ; maintenant le patriarche saint François y est assis et l'espace qui était auprès devait être occupé par les membres de son ordre. Il lui fit aussi une obligation de leur dire en son nom qu'ils devaient recevoir facilement tous ceux qui se présentaient pour être admis dans l'ordre, car le Seigneur déclarait ouvertement qu'il était satisfait de voir cesser les meurtres, les vols, les trahisons et les autres crimes dont la plupart des séculiers se rendaient coupables, lors même que des motifs plus sublimes ne les engageaient pas à embrasser l'état religieux.

La sainte pénitente demanda un jour au Seigneur combien lui étaient agréables les Frères-Mineurs entre les mains desquels il l'avait confiée, et elle reçut cette réponse du divin Époux : « Ma fille, ils sont aimés plus que les autres personnes du monde. Sache que je leur remets les filets de la prédication, et qu'ils sont l'argent qui rachète les âmes. Aussi dans les dis-

cours qu'ils adressent au peuple ils doivent éviter tout ce qui est inutile, mais se servir des paroles de l'Évangile et de l'autorité des Épîtres de saint Paul, mon disciple fidèle. Ils rappeleront fréquemment à ceux qui les écoutent le souvenir de ma cruelle passion, afin qu'ils n'osent plus la renouveler par leurs iniquités. Ils avertiront les pécheurs qu'ils m'offensent gravement dans le vice que j'ai expié dès ma naissance, car une nouvelle légion des esprits de l'enfer s'est déchaînée pour la perte du genre humain et le monde a un grand besoin de la doctrine de l'Évangile.

Le Seigneur manifesta une autre fois à Marguerite l'état de quelques âmes qui satisfaisaient à la justice divine dans le purgatoire. Il lui dit de faire connaître aux Frères d'avoir un souvenir spécial pour les défunts qui ne recevaient aucun soulagement de leurs plus proches parents, et de les prévenir que les religieux qui se laissaient embarrasser dans les affaires du monde étaient envoyés dans le purgatoire pour y endurer les plus cruelles souffrances. Le divin Maître l'éclaira également sur une grave persécution que l'Église devait supporter et qui était excitée par l'un des premiers démons de l'enfer. « Il parcourra, lui dit le Christ, tout l'univers et il sera comme le précurseur de l'Antechrist, à qui il préparera les voies. Les peuples seront accablés de tant d'angoisses que des religieux quitteront en grand nombre leur ordre et les religieuses abandonneront la clôture. Les Pères de ton ordre ne seront pas exempts de cette affliction, néanmoins je les protégerai et les fortifierai d'une manière spéciale. Qu'ils se préparent donc à supporter généreusement ces tribulations, par lesquelles ils deviendront semblables à moi. Je les aime grandement, et je voudrais manifester aux hommes ma manière de vivre sur la terre, parce qu'ils l'imiteront.

Dans le mois de mai de l'année 1288, le Sauveur découvrit dans une apparition à sa servante que ce démon était déjà sorti de l'enfer et qu'il commençait à faire dans l'Église un grand carnage d'âmes. Il lui prescrivit de dire à ses religieux que le temps prédit était venu, et qu'armés de force et de cou-

rage ils devaient résister avec intrépidité aux assauts et aux embûches de ce puissant ennemi. La vision se termina ainsi : « Que mon ordre prenne courage, car je l'assisterai. Ils doivent considérer que les pécheurs font de leurs âmes des étables abominables, où ils font entrer les animaux immondes de leurs vices; c'est pourquoi je veux que les Pères, par leurs sages avis et leurs prédications, purifient ces étables et qu'ils enlèvent à leur esprit tout motif de désespoir. Si ceux-ci n'acceptent pas ou n'accomplissent pas la pénitence qui leur sera prescrite, les Frères se contenteront de ce qu'ils seront capables de faire, et ils s'appliqueront avec une vive charité à arracher de leur cœur l'affection aux péchés, qu'ils rechercheront avec un soin vigilant. »

Marguerite recommanda une autre fois au Seigneur avec une affection spéciale l'ordre des Frères-Mineurs, et elle en reçut cette réponse : « Ma fille, celui qui veut me plaire doit s'éfforcer de devenir semblable à saint François, pour l'ordre duquel tu m'adresses de si ardentes prières. Dis leur qu'ils prêchent ma parole avec une grande ferveur d'esprit et qu'ils annoncent sans crainte aux pénitents ma miséricorde, et qu'au contraire ils menacent les obstinés de mes tourments éternels. Mais qu'ils endurent les graves tribulations qui les atteindront avant peu, et ensuite j'exalterai leur ordre et je le rendrai plus digne de louange aux yeux de tous. Qu'ils reçoivent en attendant dans leur société les personnes nobles ou non, savantes ou ignorantes, car le monde est souillé de tant de vices qu'il est très-dangereux d'y vivre sans blesser sa conscience. Aussi je me tiens pour satisfait lorsque admis dans l'ordre les religieux observent la chasteté et les autres vœux, et qu'ils récitent les heures canoniales. Cet ordre m'est agréable entre tous les autres, car les Frères-Mineurs sont des hommes de larmes, d'abstinence et de pénitence, c'est pourquoi ils remplissent le paradis. » Le cœur de Marguerite fut rempli d'une joie et d'une consolation si grande à ces paroles qu'il est impossible de l'exprimer : elle en rendit d'humbles actions de grâce au Seigneur et elle fit connaître aux religieux ce qui lui avait été communiqué.

Elle reçut l'ordre du Seigneur un autre jour de faire savoir aux Frères de ne rien craindre et ne pas cesser leurs prédications, lorsque leur enseignement était attaqué et leur réputation en butte à la calomnie. Il leur représenta l'exemple de ses Apôtres qui, quoique éclairés d'une manière particulière par l'Esprit Saint dont ils étaient remplis pour annoncer l'Évangile, néanmoins tous ne recevaient pas leur parole et à l'occasion ils eurent à endurer de grandes souffrances et enfin même une douloureuse mort. « Au lieu du martyre, dit le Seigneur, qu'ils souffrent les murmures, les mépris et les calomnies, mais qu'ils ne cessent point de prêcher les vérités de la foi. Ils doivent joindre à mes paroles sévères et aux menaces des divines Écritures les tendres invitations de ma miséricorde, afin que les pécheurs ne soient pas entraînés au désespoir par la gravité de leurs fautes. »

Le Seigneur une autre fois témoigna à la sainte combien grand était le zèle des Frères pour la conversion des âmes : « Les Frères-Mineurs sont de grands pêcheurs d'âmes dans le monde. De même que j'ai fondé et planté cet ordre, ainsi ils doivent s'efforcer d'être unis par les liens de la charité. Il ne doit donc y avoir aucune acception de personnes ni pour les nobles ni pour les autres. Dans le but de conserver l'ordre dans sa pureté, je veux que les supérieurs fassent disparaître tout ce qui a pu s'introduire contre l'observance de la règle, car de même que la mer rejette toutes les souillures, ainsi l'institut doit rejeter loin de lui toute espèce de tache qui corromprait la pureté de cet ordre si parfait ; à l'égard des prédicateurs, qu'ils sachent être constants, qu'ils exercent avec force et avec ferveur leur ministère, et qu'ils ne négligent jamais d'annoncer la vérité ni par crainte, ni pour plaire à quelqu'un. Ils ne doivent faire aucun cas de toutes les injures qu'on adresse à leurs paroles, car mes ennemis ont aussi tenté d'obscurcir mes miracles par leurs outrages et leurs embûches. »

Le Seigneur donna encore des louanges à l'Ordre séraphique, il ajouta : « Cet institut, ma fille, fait revivre un grand nombre d'âmes de la mort du péché, c'est pourquoi j'ai accordé à ces

religieux et je ne cesserai point à l'avenir de leur accorder une grâce spéciale. » Marguerite demanda humblement au Sauveur le nombre des personnes qui s'enrôleraient dans cette sainte milice et le Christ lui répondit : « Un très-grand nombre de toutes conditions et de tous rangs entreront dans ce jardin de mon amour, mais tous n'auront pas une part égale dans les fruits qu'il renferme. Il n'est rien en quoi je prenne mes complaisances comme dans l'amour, dont la beauté ne peut être comparée à aucune chose terrestre; sans l'amour personne ne peut s'approcher de moi. » La sainte Pénitente voulut connaître pourquoi l'ordre Séraphique avait été appelé par le Seigneur un jardin d'amour, et elle entendit cette réponse : « Parce que c'est là une grande école de charité, qui renferme des hommes semblables à mes apôtres, et je t'ai confiée en leurs mains, afin que tu sois éclairée par eux. »

Une autrefois le Seigneur lui ordonna d'exciter les Frères à l'exercice de la contemplation par ces paroles : « Ma fille, tu diras aux religieux Mineurs de ne point différer de faire entrer leurs âmes en moi par la charité, car j'entrerai par cette voie dans leurs âmes à l'aide de la grâce. S'ils désirent s'unir à moi, qu'ils commencent leurs méditations par la considération de ma naissance dans la crèche, et qu'ils continuent à méditer en esprit toute la suite de ma vie jusqu'à ma mort douloureuse. Ainsi ils seront plus forts dans les tribulations, et de mon côté en pénétrant dans leurs âmes, je leur communiquerai, ma lumière dans la prédication et leurs oraisons. » Marguerite prit occasion de tous ces avis et d'autres semblables qu'elle reçut de Jésus-Christ pour avoir en estime les religieux de saint François et pour imiter avec plus de soin leurs exemples de vertu. Elle obéit avec un plus grand soin à leur moindre désir et en même temps elle eut à leur égard de profonds sen-ments de respect et d'humilité.

RÉFLEXIONS

Le but des réflexions que nous ajoutons à la fin de chaque chapitre de cette *Vie admirable*, est de nous éclairer sur un des points de la mystique chrétienne, qu'il nous importe le plus de connaître en ce moment. Nous avons vu que Notre Seigneur a fait connaître à sainte Marguerite qu'un des séraphins de l'enfer avait été déchaîné et qu'il était venu sur la terre, où il faisait un grand carnage d'âmes au sein de l'Église. Hélas ! de nos jours aussi de puissants séraphins sont sortis de l'enfer pour la perte des âmes, et nous sommes témoins des ruines morales qu'ils font tous les jours. Ils préparent ainsi les voies à l'Antechrist, et ils annoncent sa venue, lorsque la plénitude des temps sera venue.

Ce serait donc ici le lieu de traiter cette grave question, comment et par quelles causes les princes de l'enfer sont déchaînés et obtiennent de Dieu la permission de tenter les hommes sur la terre. Mais en même temps il faudrait aussi faire connaître par quels moyens il est donné aux hommes de faire redescendre les démons dans l'enfer, et de faire accomplir sur eux les paroles de saint Jean : *J'ai vu un autre ange descendant du ciel, tenant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, l'antique serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia. — Et misit eum in abyssum et clausit et signavit super eum.* Et il le mit dans l'abîme, le ferma et le scella sur lui (1).

La théologie examine la question de la sortie des démons de l'enfer. Suarez, résumant la doctrine sacrée sur ce point, nous dit : « Tout bien considéré, il est plus probable qu'il n'y a point de démons qui soient toujours enchaînés dans l'enfer, ni d'autres qui soient toujours répandus dans l'air; mais tour à tour ils sont déchaînés et enchaînés. Deux causes règlent tout

(1) Apocal., xx, 2, 3.

cela : les péchés des hommes et les épreuves que Dieu veut permettre pour le mérite de ses élus. » Ainsi parle le Maître des sentences et saint Bonaventure.

Suarez examine la question si, même sous la loi de grâce, les démons ont la faculté de se répandre dans l'air et de chercher à perdre les hommes par leurs embûches. Il répond, *certissimum esse*, il est absolument certain qu'une multitude de démons sont maintenant répandus dans l'air. Il en énumère les preuves les plus concluantes.

Mais quelle est l'étendue de l'action des démons pour perdre les hommes? Nous ne parlerons pas de nous-même, mais nous interrogerons nos maîtres et nos guides dans la science sacrée. Qu'il est utile de lire toutes ces pages admirables, où l'Église nous apprend par la voix de ses illustres docteurs, comment les démons nous tentent, et de quelle manière! Quelle est la limite de leur pouvoir? Pourquoi Dieu leur a accordé le droit de tenter les hommes avant la chute et après la chute? Les raisons qui servent à justifier la divine Providence. Pourquoi donc cette doctrine sublime est-elle si oubliée, si négligée, si peu connue de nos jours, et qui nous donnera de l'annoncer aux âmes !

Il est certain, dit Suarez, que plusieurs Pères pensent que tous les péchés des hommes, en fait, proviennent du démon. Néanmoins, il est vrai de dire que d'autres enseignent un sentiment opposé. Le démon est si acharné à la perte des âmes, qu'il est très-vraisemblable qu'il se mêle à tous nos péchés. Saint Denis l'Aréopagite nous dit que les démons sont la cause de tous les maux, *dæmonum turba malorum omnium causa*. Sans doute il n'est pas absolument nécessaire que les hommes soient tentés pour commettre le péché, mais il n'est nullement incroyable, vu la malice surabondante des démons, qu'ils aient une certaine part dans tous les péchés des hommes. Et c'est ainsi que les divers sentiments des Docteurs sur cette question peuvent se concilier. Telles sont les propres paroles de l'illustre Suarez.

Il faut donc nous armer de force contre ces ennemis de nos

âmes, supporter les épreuves, les tribulations qu'ils suscitent contre nous avec une patience invincible et une foi inviolable. Lorsque le temps de l'épreuve fixé par Dieu sera passé, nous recevrons des grâces insignes pour notre fidélité dans les souffrances. Dieu laisse les siens dans la tentation, mais ce n'est pas pour leur perte ; c'est pour leur couronne et leur mérite. Celui qui n'a pas été éprouvé ne recevra jamais des grâces de choix. Dieu tenta Abraham pour montrer à tous son obéissance et la grandeur de sa foi ; qu'il en soit ainsi de nous tous !

CHAPITRE XVI

MARGUERITE REÇOIT DES AVIS CÉLESTES DU SEIGNEUR POUR QUELQUES RELIGIEUX EN PARTICULIER.

Un religieux de l'Ordre des Mineurs, du nom de Philippe, était fortement troublé par le doute où il était s'il devait faire diverses demandes à ceux qu'il entendait en confession, car il craignait de voir ses interrogations mal interprétées. Il eut recours à Marguerite, afin qu'elle daignât lui obtenir du Seigneur la grâce de pouvoir exercer ce ministère, sans donner à personne une occasion de scandale et en accomplissant son devoir pour le salut des âmes. La servante de Dieu supplia avec une grande ferveur le Seigneur dans ce but, et un jour elle eut le bonheur d'entendre sa voix qui l'éclaira ainsi : « Tu diras de ma part à ce Père qu'il écoute et qu'il interroge sans crainte les pénitents, car la division des grâces est diverse chez les hommes, et eu égard à la pureté de son cœur et de son corps, je lui ai accordé une grâce spéciale d'entendre et d'interroger, selon les besoins des confessions. S'il pouvait donc entendre en un seul jour cent pénitents, qu'il ne cesse jamais de le faire et de les interroger sur les choses qu'il jugera nécessaires. Le péché obscurcit l'esprit de ceux qui le commettent, c'est pourquoi il arrive souvent qu'ils ne connaissent pas toutes les

fautes qui leur sont manifestées, lorsqu'ils reçoivent la lumière de la grâce. Aussi, ma fille, il est nécessaire que les confesseurs interrogent avec soin sur les péchés ceux qui viennent à eux, et j'aime les frères Mineurs, parce qu'ils ont un grand zèle pour gagner des âmes. » Marguerite fit savoir par son confesseur la réponse céleste qu'elle avait reçue du divin Maître; le frère en fut grandement consolé, et à l'avenir il se dépouilla de toute inquiétude et s'appliqua avec zèle au salut des âmes.

Il y avait à Cortone un pieux religieux qui désirait avec ardeur recevoir la sainte communion chaque jour, mais il était tellement subjugué par la crainte à la vue de son indignité, qu'il n'osait point s'approcher de la table sainte; et c'est pourquoi il communiait très-rarement. Il eut recours aux prières de Marguerite, afin de lui obtenir du Seigneur qu'il daignât lui accorder la grâce de participer plus souvent à la sainte communion. Le Sauveur eut pour agréable les prières de sa servante, et il lui dit d'assurer ce religieux de l'amour particulier qu'il avait envers lui, et qu'à cause de sa pureté et de l'innocence de sa vie, il lui accorderait la faveur insigne de pouvoir le recevoir tous les jours. Mais il ne le méritait pas par l'usage de sa langue, c'est pourquoi il devait s'appliquer à l'avenir à y mettre un frein, quel que fût le zèle qui l'animât, et ainsi il se préparerait à la communion de chaque jour.

Un Père de l'Ordre des Mineurs, frère Benigne, était dans le doute s'il devait célébrer la messe chaque jour. Il eut recours à la servante de Dieu, et le Seigneur dit à celle-ci, dans une apparition, d'assurer ce religieux que les sacrifices fréquents qu'il offrait au saint autel lui étaient très-agréables. Il devait donc se disposer, en s'accusant de ses fautes dans la confession sacramentelle, et déposer toute sorte d'inquiétude d'esprit. En outre, il lui ordonna de continuer à l'avenir ses exercices de miséricorde envers les pauvres à qui il portait secours dans leurs nécessités, et il lui recommanda d'être fidèle à l'amour qu'il avait d'entendre les confessions des personnes

misérables plutôt que celles des riches et des puissants du monde. Le Seigneur lui ordonna, dans une autre occasion, d'avertir ce religieux qu'il était trop rigoureux à l'égard de ceux qui avaient volé le bien d'autrui. Il devait obliger de le rendre au plus tôt, lorsqu'on pouvait le faire; mais si on n'était pas en mesure de le faire, si on promettait de le faire lorsqu'on le pourrait, il devait les absoudre sans autre retard.

Un digne religieux, qui avait reçu la charge de gouverner une Province, confia à Marguerite qu'il n'acceptait cet emploi qu'avec répugnance, parce qu'il préférait vivre dans une plus grande solitude et paix de son esprit. Marguerite adressa au Seigneur de ferventes prières, afin qu'il daignât exaucer la demande de ce Père, et il reçut du divin Rédempteur cette réponse : « Quoique la répugnance de ce religieux pour le commandement me soit agréable, néanmoins il doit se rappeler que j'ai souffert la mort par la vertu d'obéissance ; le religieux doit mettre cette vertu avant toute autre, car eu égard à cette vertu j'ai coutume de remettre et de pardonner beaucoup de fautes à ceux qui la mettent en pratique. »

Marguerite suppliait le Seigneur pour un religieux, et le Seigneur ordonna de lui dire qu'il mît tous ses soins à garder la pureté d'esprit et à ne point différer autant que possible à confesser aussitôt ses defauts et ses vaines pensées. Lorsqu'il célébrait la sainte Messe, il devait offrir ce saint sacrifice avec une grande tranquillité d'esprit, et se préparer avec une grande dévotion avant de s'approcher du saint autel. Il ne devait point célébrer à la hâte, ni parler avec les frères avant la Messe. S'il lui arrivait de ne point goûter en célébrant les consolations que son esprit désirait recevoir, il ne devait point perdre confiance, car la grâce ne s'éloignait point de son cœur, parce qu'il était privé des consolations sensibles. Il ne devait point trouver son plaisir à prêcher des choses curieuses, mais il devait être rempli de charité et de paix intérieure. Son devoir était de jeter les rets de la prédication avec courage, et s'il n'en retirait pas les fruits qu'il espérait, le Seigneur ne refu-

serait pas néanmoins de récompenser ses soins par une couronne éternelle de gloire. Il devait mettre son zèle et sa sollicitude à venir en aide aux pécheurs, non-seulement en leur annonçant l'Évangile, mais en leur administrant aussi le sacrement de pénitence et ne point cesser de travailler à pacifier les discordes, quoique souvent la dureté des cœurs fût un obstacle à recevoir ses avis salutaires. Ces instructions divines ayant été manifestées au religieux, il en prit occasion de s'appliquer avec plus de courage à l'exercice des vertus.

Marguerite représentait une autre fois au Seigneur les pieuses demandes d'un religieux, Jean de Castiglione. Dieu lui fit connaître qu'elle devait rappeler à ce père les paroles du saint Évangile : *Beati mundo corde*, heureux ceux qui ont le cœur pur, car il devait s'appliquer avec soin à le méditer, afin de se rendre digne de recevoir les lumières pour les bien comprendre et les mettre en pratique sans difficulté. Il ajouta : « qu'elle devait lui faire connaître de demander souvent dans ses prières les faveurs divines, parce que son âme recevrait sous peu les dons de Dieu. Il l'avait servi autrefois dans la charge d'inquisiteur, et maintenant il devait le servir en cherchant avec zèle la pureté de cœur, la fermeté d'esprit, la mortification du corps et les bonnes voies de l'oraison. »

Un religieux de l'Ordre vint à Cortone pour s'entretenir avec la servante de Dieu, dont il espérait recevoir des avis salutaires. Tandis qu'elle priait pour ce religieux, le Seigneur lui dit de faire savoir à ce père qu'il devait offrir le saint sacrifice de la manière suivante, savoir : le jour du dimanche, célébrer la Messe en l'honneur de la Nativité et de la Résurrection du Sauveur ; le lundi, pour le suffrage des âmes qui souffrent dans le Purgatoire ; le vendredi, en mémoire de la passion de Jésus-Christ ; et le samedi, en l'honneur de la très-sainte Vierge, car en agissant ainsi son cœur s'enflammerait de l'amour de Dieu. En outre, il ne devait point s'affliger de ne pas pouvoir remplir son emploi à l'égard des frères, comme il avait coutume de le faire, car le Seigneur avait pour agréable qu'après

avoir servi à toutes les Messes qu'il pourrait, il retournât dans sa cellule. Au temps voulu il devait se récréer en compagnie des autres religieux, et il ne devait pas oublier de mêler quelque pieux entretien dans la conversation. Il ne fallait pas qu'il se mît en peine de demander à Dieu quelque don particulier, car il devait se confier sans réserve aux dispositions de Dieu sur lui. »

Il y avait un frère qui était si appliqué à la contemplation, qu'il éprouvait une vive affliction d'esprit toutes les fois qu'il lui arrivait d'être obligé de s'occuper d'une autre chose même excellente. Il avait surtout un désir ardent de nourrir son âme de la sainte communion une fois la semaine; mais, à la vue de son indignité il n'osait pas s'approcher si fréquemment de la table sainte sans avoir reçu les avis et les conseils de la sainte Pénitente. Un jour que Marguerite exposait au Seigneur les pieuses demandes du religieux, dans la ferveur de sa prière, elle entendit cette réponse : « Ma fille, tu as exhorté ce frère à communier tous les quinze jours ; j'approuve ce conseil, parce que la soif et le désir de me recevoir croîtront ainsi dans son cœur. Dis-lui que lorsqu'il est privé du sacrement, il ait un ardent désir de moi, et qu'il se rappelle la parole de mon apôtre : *Crede et manducasti*, crois, et tu as mangé. Qu'il s'efforce de préparer son âme à recevoir de plus grandes faveurs : qu'il corrige les défauts que la lumière de ma grâce lui découvre. Il doit porter avec courage la croix et il doit s'appliquer en tous temps et en tous lieux, au dedans et au dehors, à se crucifier lui-même, et par ce moyen il se rendra digne de pouvoir recevoir non-seulement les grâces qu'il me demande, mais des dons plus précieux et le temps viendra où je lui permettrai de communier tous les jours. » La servante de Dieu donna du courage au frère par cette instruction, et il en profita dans la suite pour apaiser l'affliction de son esprit et pour s'exciter à s'élever au sommet de la perfection.

Le Seigneur fit connaître à sa bien-aimée Pénitente qu'elle devait consoler un frère qui s'était adressé à elle pour se délivrer de certains doutes dont il avait beaucoup à souffrir.

« Lorsqu'il se trouvera dans son emploi, lui dit-il, qu'il élève son esprit vers moi, et qu'il me rapporte toutes ses actions extérieures comme au principe de tous les biens. Alors j'éclairerai son esprit de manière à ce qu'il ne m'offensera pas. Qu'il ne se mette pas en peine d'avoir de la réputation dans le monde; qu'il ne s'épouvante pas de la perte de la protection des séculiers; mais qu'il corrige leurs vices et qu'il ne cesse jamais de manifester la vérité. Ma fille, je te dis, en te voyant si pleine de répugnance à faire connaître mes avis, que tout cela t'est manifesté pour le salut des autres, afin que les hommes reviennent sincèrement à moi et qu'ils apprennent par ton exemple, qu'avec une légère pénitence, ils peuvent facilement s'élever au plus haut degré de la grâce. »

Dans une autre occasion, le Seigneur ordonna à Marguerite de consoler de sa part un religieux. « Tu lui diras qu'il vienne te visiter pour mon amour, et par ce moyen il se rendra digne de recevoir de grands dons de ma miséricorde : je le bénirai de ses peines et je le ferai grand dans la gloire du ciel. Qu'il se prépare donc à la réception de la grâce et qu'il ne néglige rien pour purifier sa conscience de tous ses défauts, selon la lumière qui lui en sera accordée. Je lui donnerai une grâce spéciale pour l'administration du sacrement de pénitence, pour la parole de Dieu et pour apaiser les discordes, et ainsi il imitera dans sa vie les apôtres. Qu'il n'ait aucune crainte des tribulations du monde. Qu'il récite avec ferveur les Heures canoniales, quelque occupé qu'il soit et distrait par les occupations extérieures, et qu'il mette tous ses soins à concilier les gens divisés dans la ville, avec humilité, force d'âme et une grande gravité de mœurs. Qu'il sache que les contradictions s'accroîtront contre lui; mais ma grâce aussi croîtra dans son âme, car personne ne peut venir à moi, sinon par la voie de la tribulation. »

Il y avait un frère très-appliqué à la méditation et il trouvait une grande peine à la cesser. Il eut recours à la servante de Dieu pour un besoin spirituel et il mérita de savoir quelle était à son égard la volonté divine. « Tu diras à ce religieux qu'il se pré-

pare à recevoir de nouvelles grâces, et qu'il s'applique à corriger tous ceux à qui il sait que ses paroles viendront en aide pour leur salut. Qu'il ait la croix en sa présence au dortoir, dans le cloître, à la cuisine, au réfectoire et en tous lieux, et qu'en toute occasion il se crucifie lui-même pour moi, car par ce moyen il recevra non-seulement les grâces qu'il désire obtenir, mais encore d'autres faveurs qui lui seront d'une grande utilité. »

Marguerite reçut une autre fois l'ordre du Seigneur d'avertir frère Corrado qu'on continuerait de répandre contre lui des bruits, selon que la divine Providence l'avait permis, et qu'il devait se soumettre sans réserve à cela; qu'une fois par semaine il devait célébrer la Messe de la sainte Vierge. Jésus-Christ ajouta : « Mon Père a accordé cette grâce à ma Mère, que celui qui veut recevoir de moi une véritable consolation, doit s'adresser à elle avec une pleine confiance. Il est incliné aussitôt par les prières efficaces de Marie, et il accorde ce qu'on désire : qu'il sache que celui qui conserve la charité et la paix dans les actions qu'il fait pour mon amour, devient un vase propre à recevoir promptement ma grâce. »

En somme, telle était l'opinion que les religieux de Saint-François avaient conçue de la sainteté de Marguerite, qu'ils avaient souvent recours à elle, comme à l'oracle céleste, par lequel ils recevaient de Dieu de nombreuses faveurs et en recueillaient des avis salutaires, conformes à l'état et à la profession de chacun d'eux. Et quoique, surtout dès le commencement, elle eût une grande affliction de l'estime qu'ils avaient pour elle, néanmoins, assurée par le Seigneur que tout cela tournait à la plus grande gloire de la majesté divine, elle se tranquillisa et se résigna au bon plaisir de Dieu.

RÉFLEXIONS

Nous vivons dans un des temps les plus solennels de l'histoire; le monde traverse une crise redoutable et les âmes sont dans un péril extrême de se perdre. Tous ceux qui savent

voir et comprendre ne se font aucune illusion à ce sujet. Il faut que Dieu use envers nous d'un excès de miséricorde et que sa grâce vienne à notre secours pour nous sauver. De notre côté il est nécessaire que nous fassions des efforts généreux pour échapper aux ruines morales qui s'accumulent autour de nous.

Nous avons vu comment Dieu se plaît à éclairer les hommes qui cherchent la vérité et le bien. Il y a peut-être des personnes qui trouveront étrange de voir de graves religieux recourir aux lumières infuses d'une âme pour connaître la volonté de Dieu et recevoir la solution de leurs doutes. Mais ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu n'ignorent pas que tout cela est dans l'ordre, car il se plaît à répandre ses grâces par le canal de ceux qu'il favorise des dons du Saint-Esprit.

Non-seulement il est permis de recourir aux lumières des saints que Dieu éclaire de ses divines inspirations, mais si nous savons nous en rendre dignes, nous recevrons par cette voie des grâces précieuses. Nous avons constaté très-souvent dans notre vie les heureux fruits que l'on pouvait recueillir de la lumière infuse dont Dieu favorise des âmes privilégiées; mais il faut agir en tout cela avec une grande droiture de cœur et une parfaite pureté d'intention, si nous ne voulons pas être l'objet des plus dangereuses illusions.

Il ne faut pas oublier que c'est Dieu lui-même qui va répondre à nos demandes par le ministère de ses anges et par le canal de l'âme privilégiée. Nous devons donc, avant de faire une question, avoir longtemps prié, être dans un saint désir d'accomplir la volonté de Dieu, même si elle est pénible à notre nature déréglée. Il ne faut jamais agir avec légèreté dans tout ce qui concerne les voies surnaturelles.

Du reste, l'âme que Dieu éclaire de ses divines lumières, comme sainte Marguerite, ne doit jamais rien faire que dans l'obéissance au directeur de sa conscience. Celui-ci, de son côté, doit avoir une grande prudence pour permettre qu'on adresse à Dieu des prières, dans le but de connaître sa divine volonté sur une question ou un doute important. Dieu inspire par la

grâce de son Esprit-Saint ce qu'il est utile et avantageux de faire, si on n'a en vue que sa gloire et le bien des âmes.

Mais, nous dira-t-on, tout cela est-il différent des voies impures du spiritisme et du somnambulisme? Les voies divines dont nous parlons diffèrent de celles de la magie, du spiritisme et de tout ce qui vient de l'enfer, comme le ciel est éloigné de la terre. Les voies de Dieu sont toujours soumises au contrôle de l'Église, au jugement des prêtres; elles doivent toujours être conformes aux règles que l'Esprit-Saint a révélées. Lespiritisme, et tout ce qui a le démon pour auteur, a surtout en horreur les prêtres et les jugements qu'ils peuvent porter. C'est à ce signe qu'on peut juger avec la plus grande certitude ce qui a Dieu pour principe et ce que le démon produit.

Que de choses admirables il nous est donné de contempler dans l'Église! Nous attendons avec une pleine confiance une grande diffusion de grâces, un triomphe éclatant pour l'Église dans le monde. Mais nous ne connaîtrons le vrai remède à nos maux que par la voie des lumières célestes que Dieu donnera à des âmes privilégiées. Et qui pourrait croire que les hommes sont capables, par les efforts de leur propre intelligence, de trouver la vertu de réparer tout ce qui est mal dans le monde!

Du reste, si nous avons une grande foi dans les lumières surnaturelles, nous n'oublions jamais de les soumettre à l'approbation de l'autorité de l'Église. Tout ce qui n'a pas sa sanction n'est rien à nos yeux. Notre devise est d'être en communion avec les membres de la divine hiérarchie, et surtout avec le pontife infaillible qui est la tête et la vie même de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ, parce que Dieu sera avec lui jusqu'à la consommation des siècles, selon sa promesse fidèle.

CHAPITRE XVII.

DES DIVERSES LUMIÈRES QUE MARGUERITE REÇUT EN DIVERS TEMPS, AU SUJET DU PÈRE GIUNTA ET DES AUTRES DIRECTEURS.

Le Seigneur avait plusieurs fois ordonné à Marguerite d'obéir sans réserve au moindre signe de son confesseur, dont le Sauveur lui-même avait loué les vertus et la manière admirable dont il gouvernait son âme. Elle s'était remise entre ses mains, et elle lui manifestait les plus petites pensées de son esprit et toutes les faveurs qu'elle recevait de Dieu. Le divin Maître lui dit une fois qu'il bénissait ce religieux, et qu'il promettait de lui accorder des grâces insignes, parce qu'il lui avait toujours conseillé de recevoir fréquemment la sainte communion. Elle s'en abstint dans une occasion, s'en jugeant indigne, et le Seigneur la reprit, en lui disant qu'il aurait eu pour plus agréable son obéissance à l'ordre donné par le confesseur de communier, que l'acte d'humilité qui l'avait éloignée de la table sainte. Il ajouta : « Je te commande que chaque fois que le frère Giunta t'ordonnera une chose quelconque, tu l'exécutes sans retard, car j'accorderai à son esprit une telle lumière, qu'il ne pourra jamais être dans l'erreur pour la direction de ta manière de vivre. » Marguerite fut très-consolée par

cet avis et s'accusa en présence du Seigneur de la faute qu'elle avait commise en transgressant l'ordre de son confessenr.

Elle fut plus d'une fois excitée par le Seigneur à dévoiler entièrement à ce religieux toutes les pensées de son esprit, et il l'assura qu'il ne se trompait pas en approuvant le genre de vie qu'elle menait; et son âme fut souverainement fortifiée par ces avis. Une fois, se trouvant oppressée par une profonde affliction, le confesseur, dans le désir de la soulager par un remède opportun, lui rappela à l'esprit les promesses que le Seigneur lui avait faites. Elle trouva un peu de paix dans ces considérations, et elle le pria de lui venir en aide pour faire un examen exact et entier de ses fautes avant de recevoir la sainte communion. Elle avait l'espérance de dissiper par ce moyen la tristesse de son cœur, et en effet elle reçut, après la communion, une abondance de suavités dans son âme.

Une autre fois, se trouvant tout à fait privée des consolations dont le Seigneur la favorisait habituellement, le Christ lui apparut, en lui disant : qu'elle devait se souvenir de l'avis que lui avait donné son confesseur, savoir, que la soif ardente où était son âme de s'unir à Lui était la preuve manifeste qu'il faisait sa demeure dans son cœur. Ces sentiments et ces désirs avaient leur source spéciale dans la grâce, sans laquelle elle ne pouvait même avoir une seule pensée ou sentiment de piété, et enfin il ajouta : « Ma fille, tu voudrais toujours te rassasier de moi dans les douceurs de l'esprit, et néanmoins tu sais combien j'ai été persécuté et affligé dans le monde. Mais souviens-toi des paroles de ton confesseur qui ont consolé ton cœur accablé sous le poids de diverses afflictions; tu as été si surabondamment remplie de ma miséricorde, qu'il semble que tu en as été inondée jusque par-dessus la tête. »

Marguerite avait l'habitude d'envoyer à ce bon religieux un grand nombre de pécheurs qui montraient quelques bonnes dispositions de vouloir entrer dans les voies de la pénitence. Mais, accablé par la multitude de personnes qui venaient vers lui à cet effet, il pria avec instance la servante de Dieu de ne plus troubler son repos par tant de monde. Tandis qu'elle

faisait son oraison un jour, elle reçut cet ordre du Seigneur : « Tu diras au frère Giunta, ton confesseur, qui t'a fait défense de ne plus lui envoyer à l'avenir un si grand nombre de pénitents, qu'il ne nettoie pas seulement des étables, comme il dit, mais qu'il prépare dans les âmes des pécheurs un trône pour moi, en entendant avec charité leurs confessions. » Le religieux, sur cet avis, s'appliqua avec une plus grande charité et plus de patience à subvenir aux besoins spirituels des âmes.

Dans une occasion, le Seigneur, entre autres choses, ordonna à Marguerite de dire à son confesseur, de sa part, de régler toutes ses actions de manière à se rendre digne de pouvoir être appelé son véritable fils. En outre il lui dit qu'en récompense du soin spécial que ce Père avait pour son âme, il lui réservait une faveur spéciale. Il lui prescrivit aussi qu'au moins une fois la semaine elle fît l'aveu de ses fautes aux pieds de ce religieux, parce qu'elle avait plus de honte et de peine à s'accuser à lui, et que celui-ci avait coutume de la reprendre avec plus de sévérité que les autres.

Le Seigneur lui commanda une autre fois de faire savoir en son nom à ce même Père de ne pas admettre avec tant de facilité à la sainte communion les personnes qui avaient trop de vains ornements dans leurs vêtements. Il lui manifesta qu'il était gravement blessé par les communions des personnes du monde qui ne faisaient aucun effort pour réformer leur conduite déréglée. Il les menaça de les punir avec sévérité, parce qu'ils ne cessaient point de l'offenser par de nouvelles fautes, quoiqu'ils fissent la promesse de s'amender en approchant fréquemment des divins sacrements. Ensuite il ajouta : « Voilà le glaive aigu que le frère Giunta t'a fait connaître ; prépare-toi à souffrir de grandes tribulations, car tu seras livrée au mépris d'un grand nombre ; mais les dérisions et les mépris que tu devras supporter te seront comptés comme un martyre. Tu diras à ce Père de se préparer à te donner divers conseils, d'après les saintes Écritures, afin de fortifier ton âme, et tu écouteras tous ses avis et ses instructions avec un profond respect. »

Un jour, à la fête de la Purification de la sainte Vierge, Mar-

guerite n'osait pas recevoir le pain des anges, s'en estimant tout à fait indigne, parce qu'elle était privée des douceurs ordinaires de l'esprit par lesquelles le Seigneur la fortifiait habituellement. Mais le confesseur, par l'autorité des divines Écritures, donna à son âme une telle confiance que, prosternée à ses pieds, elle lui fit l'accusation de ses fautes. Après avoir reçu l'absolution, celui-ci lui commanda de s'approcher de la table sainte et de communier, quoiqu'elle n'éprouvât aucune sorte de consolation. Ainsi elle recevrait un nouvel accroissement de grâce, et en même temps son esprit serait fortifié pour pouvoir résister aux assauts du démon. Elle obéit avec promptitude, et elle mérita de recevoir du Seigneur les faveurs les plus insignes.

Marguerite s'entretenant familièrement avec le Sauveur, lui fit connaître les empêchements graves qu'elle avait de recevoir la sainte communion, que le Seigneur lui avait prescrit de faire. Il lui répondit à cela : « Ma fille, aie confiance et va aux pieds de ton confesseur à qui tu feras connaître le premier mouvement de tes tentations, et, te frappant la poitrine, tu feras l'accusation de tes fautes. Ensuite tu t'approcheras de la table sainte, sans t'inquiéter si tu as oublié quelque chose dans la confession, car je serai ton protecteur spécial. Si tu n'avais personne pour t'administrer le sacrement de pénitence, j'y pourvoirais sans retard, mais je veux que tu révèles la plus légère pensée et mouvement de ton cœur à celui qui te sera désigné pour directeur. »

La servante de Dieu supplia le Seigneur avec ferveur de daigner prendre sous sa protection particulière ce religieux, et elle fut consolée par ces paroles : « Ma fille, tu diras au frère Giunta pour qui tu me pries, qu'il doit prêcher ma parole divine avec ferveur et profit spirituel pour les âmes, entendre avec charité les confessions des pénitents et mettre tous ses soins à réconcilier entre eux les personnes qui sont en discorde. Il ne doit pas être craintif ou faible, mais courageux et fort ; qu'il dédaigne de recevoir des louanges et d'avoir l'estime des hommes, et qu'il emploie un peu plus de temps pour offrir le saint sacrifice de la Messe. »

Une fois Marguerite s'entretenant familièrement avec le Bien-aimé de son âme ne fit aucune demande pour son confesseur, comme elle avait coutume de le faire. Le Seigneur l'avertit qu'elle ne devait jamais cesser de le prier pour le directeur de son âme, car elle lui était très-redevable pour les soins et le zèle avec lesquels il s'appliquait à son état spirituel. Marguerite suivit sans retard cet avis et elle fit l'expérience qu'elle n'avait jamais entendu le Père parler si bien et avec tant d'ardeur d'esprit des choses de Dieu, comme il était arrivé ce jour-là. «Ne sois pas dans l'admiration de cela, répondit le Seigneur, il n'a parlé avec toi avec tant de sublimité que parce que je parlais moi-même en lui.» Le Seigneur lui dit un autre jour qu'elle devait rendre de vives actions de grâce pour la lumière infuse qu'il avait donnée à son confesseur. Il lui ordonna en outre de le fortifier de sa part à l'occasion d'un voyage qu'il devait faire, car il l'assura de son assistance et en même temps il lui dit qu'il serait très-utile à quelques personnes savantes sans doute, mais trop soumises à la crainte du respect humain pour prêcher la vérité.

Un jour que le Père Giunta était éloigné de la ville, le Seigneur daigna dicter à Marguerite une lettre pour le consoler, et dont voici la teneur : « Dieu donne à son fils sa bénédiction éternelle et lui accorde un amour profond et sincère pour ses fils qu'il a rachetés par un grand prix, et en particulier à l'égard de ceux qui se sont détournés du sentier de l'innocence. Fais toujours de nouveaux progrès dans l'ordre de la grâce, afin que tu puisses reconnaître les dons par lesquels Dieu t'enrichit et attribue au Père des lumières la lumière spéciale par laquelle il éclaire toute âme, afin de pouvoir instruire les autres. Je suis le Dieu unique et tout-puissant, qui mets mes complaisances à honorer mes amis, au ciel et sur la terre. Ce ne doit pas être pour toi une chose dure et difficile d'avoir à supporter des fatigues qui te seront rendues douces par le souvenir des immenses peines et souffrances que j'ai endurées, et par la vue de la souveraine félicité que je te prépare. Ce grand vase que saint François mon serviteur vit en esprit

signifie le sacrifice des œuvres admirables que ton Dieu s'est plu de faire par le moyen de tes prédications; c'est pourquoi tu annonces mon nom avec une grande ardeur d'esprit en présence d'un peuple plein d'obstination. La croix placée dans tes mains doit rappeler à ton esprit le recours fréquent que tu dois faire à ma croix. La rose qui t'a été donnée indique la chasteté, dont l'odeur se répand de tous côtés pour l'édification du prochain. Je t'avertis donc et je te dis, comme un père à l'égard de son propre fils, que lorsque tu prêcheras aux pécheurs, tu ne négliges rien pour être affable envers eux et miséricordieux; lorsque tu adresseras des menaces et de graves reproches contre ceux qui sont obstinés dans leurs péchés, tu rappelleras toujours mon incomparable clémence et ma miséricorde; tu exciteras les pécheurs au pardon de leurs péchés que je leur accorde sans retard. Tu resteras plein de gravité et prudent dans tes actions, car je t'assisterai toujours, si par tes fautes tu ne m'éloignes pas de toi. En attendant, je te bénis au nom de mon Père, au mien, au nom du Saint-Esprit et à celui de la B. Vierge Marie, de laquelle j'ai voulu prendre une chair mortelle pour le salut du genre humain. » Par ces divines paroles, dites par le Seigneur lui-même à Marguerite, il est facile de comprendre combien était grand le mérite et la vertu du Père Giunta, son confesseur, et combien il était béni du ciel par les prières que la sainte Pénitente adressait sans cesse en sa faveur à la divine Majesté.

Marguerite reçut dans une autre occasion l'ordre du Seigneur de faire connaître son bon plaisir à ce religieux. Il devait mettre tous ses soins à établir dans la paix intérieure les cœurs des hommes et les amener ensuite à l'union extérieure. Il l'avertit que s'il manquait à cela il lui serait demandé un compte rigoureux des âmes. Il devait se rappeler qu'il avait été chassé lui-même par les Gérasséns, même après qu'ils avaient été témoins du miracle si grand de la délivrance d'un homme possédé du démon. Le temps viendrait où ses exhortations produiraient des fruits visibles parmi les habitants de Cortone, qui vivaient alors dans la discorde, et il n'était pas convenable de cesser de

les exhorter efficacement à la réconciliation. Ce fut aussi une grande consolation pour le cœur de ce bon Frère d'entendre les paroles que Marguerite lui dit de la part du Seigneur : « Tu feras savoir à ton directeur et guide que j'ai pour agréable que sa manière de vivre soit entièrement conforme à celle des Apôtres. Qu'il fortifie son esprit dans ses angoisses et dans ses peines, et en même temps qu'il dirige ses paroles et ses actions pour le salut des âmes. Il ne doit point s'affliger ni se décourager à cause des calomnies que des méchants répandront contre lui. Qu'il se rappelle en cette occasion que beaucoup de personnes étaient présentes autour de la croix et prirent part à mon crucifiement, néanmoins ils m'adorèrent ensuite et embrassèrent la vérité que je leur avais prêchée. Il en arrivera ainsi pour ses paroles et ses travaux. »

Le Seigneur ordonna à sa servante de faire connaître au Père Giunta le bon plaisir qu'il trouvait de le voir se servir fréquemment de paroles des saints Évangiles et des Épîtres de saint Paul, lorsqu'il prêchait au peuple : « De plus tu diras, ce sont les paroles que le Sauveur fit entendre à Marguerite, à ton confesseur de se souvenir très-souvent des tourments que je souffre, car je suis crucifié de nouveau, non pas une fois mais plusieurs fois dans le jour par les pécheurs. Qu'il sache que les âmes de cette ville vont en grand nombre vers l'abîme de l'enfer, car l'orgueil de ce peuple est si grand et si démesuré qu'il s'étend par le mauvais exemple, même parmi les autres peuples. Le bienheureux saint François, mon fils bien-aimé, força par son autorité une femme couverte de vains ornements à porter sur sa tête des intestins de bêtes à travers les rues d'Assise : ainsi il serait nécessaire que les confesseurs imposassent de semblables pénitences à ces femmes mondaines qui s'adonnent à la vanité des parures et qui ornent leur visage. Tu lui diras que ma miséricorde l'a établi comme un lieu où est mon trésor, et qu'il doit s'efforcer avec soin de me servir avec toute la perfection possible. Il doit annoncer avec un ardent désir du salut des âmes la pénitence, car il y a peu de prédicateurs qui dans ces temps annoncent la vérité avec droiture et fer-

veur d'esprit, et entraînent les cœurs des impies à changer de conduite. »

Une autre fois Notre-Seigneur lui dit que lorsqu'elle interrogerait son confesseur, si elle avait offensé dans quelques-unes de ses actions la bonté divine, elle prévînt ce Frère de ne pas lui répondre aussitôt, en l'assurant qu'elle ne s'était rendue coupable d'aucun manquement. Il devait auparavant réfléchir avec maturité sur les paroles, l'intention et l'action qu'elle avait faite, et s'il reconnaissait en elle quelque défaut, il devait la corriger en toute liberté. Elle était un vase d'élection choisi de Dieu, et son épouse ; c'est pourquoi il était nécessaire qu'elle se conservât dans la plus grande pureté où il était possible à une créature de s'élever.

Un jour Marguerite s'affligeait dans la crainte d'avoir offensé son divin Époux, car il était entré dans sa petite cellule, contre l'ordre reçu du Seigneur, une dame que l'affection qu'elle avait envers elle avait attirée à venir la visiter. Le Seigneur daigna la fortifier par sa douce présence et lui dit ces paroles : « Ma fille, tu m'as adressé plusieurs fois des prières pour le salut des hommes; mais la grandeur de leur malice est venue à un si haut degré que j'ai résolu de permettre qu'ils se détruisent entre eux. Lorsqu'il adviendra que le directeur de ton âme te fera quelque demande sur des choses qu'il désire savoir pour pouvoir diriger ta conscience avec prudence, et si tu lui dis que tu ne peux satisfaire à sa demande, et qu'il te reprenne sévèrement de cette réponse, tu recevras ses paroles avec humilité, mais tu lui diras que je ne veux pas être forcé de lui manifester ce qu'il me plaît de tenir caché et secret. »

Marguerite suppliant le Seigneur qu'il daignât combler de ses insignes faveurs le confesseur qui s'appliquait avec tant de zèle et de peine à la bonne direction de son âme, elle en reçut l'assurance que ce religieux était au nombre de ses bien-aimés, et que son âme serait inondée de précieuses bénédictions. Enfin il lui ordonna de dire en son nom qu'il fît un recueil fidèle de toutes les grâces qu'elle recevait de Dieu, et qu'il les écrivît, car il viendrait un temps où tout cela serait lu et recueilli avec une

grande joie et un profit spirituel pour les âmes. Il est donc permis d'espérer que les pieux lecteurs, pleins d'admiration pour la bonté de Dieu, qui s'est montré si libéral à communiquer les trésors de la grâce à cette illustre Pénitente, en feront l'expérience dans leur cœur et s'enflammeront de zèle par la lecture de ces faveurs admirables, afin d'imiter la pénitence de cette sainte. Ainsi ils donneront lieu aux effets tout-puissants de la grâce de Dieu qui désire ardemment sanctifier nos âmes.

RÉFLEXIONS

Tout sur la terre est soumis à la loi du travail, du développement et du progrès, à l'aide des efforts incessants que font les hommes pour atteindre le but qu'ils se sont proposé. A combien de veilles et de rudes labeurs le savant ne doit-il pas se résigner, pour parvenir à acquérir la science et à en goûter les fruits. L'agriculteur ne peut rien demander à la terre sans la préparer par le travail à faire fructifier la semence qu'il confie à son sein fécond. Il n'y a aucune exception à cette loi du travail si on veut recueillir les fruits légitimes qu'il est permis d'espérer, et il faut se soumettre à cet ordre de Dieu.

Les hommes comprennent très-bien tout cela lorsqu'il s'agit des biens terrestres et de tout ce qui regarde les choses de l'intelligence; mais à l'égard des biens plus précieux de la grâce et de la gloire, ils voudraient les obtenir sans peine et sans efforts. Dieu doit s'y prendre avec ruse pour nous faire embrasser les tribulations et les croix qui préparent nos âmes à recevoir les grâces, car l'homme met tous ses soins à éviter ce qui est la condition indispensable du mérite devant Dieu.

Quelle œuvre que celle d'opérer notre salut ! Il faut toute l'habileté, la prudence et la sagesse des anges pour ne pas se décourager dans cette charge difficile de nous conduire dans les voies de Dieu. Aveugles que nous sommes, nous prenons pour un mal ce qui est utile à nos âmes, nous repoussons les tribulations qui ouvrent nos cœurs aux bénédictions célestes. No s

sommes comme de pauvres malades qui repoussent de leurs lèvres le remède qui doit guérir leur mal, parce qu'il paraît amer à la bouche.

Ah! qui nous donnera d'accepter de la main de Dieu les croix, les afflictions, les épreuves, avec la résignation et la patience d'une terre supportant le soc de la charrue qui la déchire, afin que le soleil puisse la rendre féconde. Il n'y a pas de perfection possible sans tribulation, sans souffrances. Celui qui veut faire des progrès dans la vertu ne doit pas se faire l'illusion de croire qu'il pourra atteindre le but autrement que les autres saints; mais la nature est toujours la même, elle refuse de boire le calice de la passion, mais avec le secours de la grâce l'âme fidèle se résigne à la volonté de Dieu.

Les saints eux-mêmes ne sont pas exempts de la loi des épreuves; à mesure qu'ils s'avancent dans les degrés les plus élevés de la perfection, ils sont soumis à des tribulations très-douloureuses. Mais la souffrance est la porte et la source de la grâce sur nos âmes, elle nous rend capables de porter des fruits abondants de vertu; aussi les saints ne reculent pas devant la croix, ils l'embrassent avec amour et la portent avec joie sur leurs épaules, comme le moyen le plus propre à nous conduire à notre fin.

L'histoire nous apprend que les saints que Dieu a le plus favorisés de ses grâces, ses amis les plus chers, ont eu pour couronnement à leur vie les souffrances du martyre. Dieu, en leur accordant cette faveur signalée, voulait mettre ainsi le comble à leur mérite. C'est que les choses ne doivent pas être jugées au point de vue terrestre et humain. Aux yeux de la foi, il n'y a qu'un mal, le péché, mais les tribulations, la mort même, peuvent être dans les desseins de Dieu la plus glorieuse des couronnes. C'est à nous à vivre de la foi, selon les paroles de l'Apôtre : *Justus autem ex fide vivit.*

CHAPITRE XVIII

MARGUERITE SOUFFRE DES CONTRADICTIONS, PARCE QUE L'ESPRIT QUI L'ANIME N'EST PAS APPROUVÉ PAR PLUSIEURS : CE QUI LUI ARRIVE AU SUJET DE SON CONFESSEUR.

Les Pères Mineurs étaient réunis à Sienne pour tenir le chapitre provincial, elle reçut l'ordre de son confesseur d'adresser à Dieu ses prières, afin que ce qui devait être traité dans le chapitre eût une heureuse fin pour la plus grande gloire de Dieu. Marguerite lui répondit qu'elle savait que les Pères devaient mettre en question de la retirer de sa direction, parce que quelques-uns de ces religieux avaient la conviction qu'elle était trompée par le démon, et que l'ignorance ou le peu de prudence de celui-là, ne lui permettait point d'apporter un remède convenable à cette diabolique illusion. Elle termina en disant : Mais le miséricordieux Seigneur qui m'a remise en vos mains, comme une plante encore faible, ne permettra pas que vous m'abandonniez entièrement. A ces mots le Père Giunta fut saisi de douleur, mais la sainte le fortifia, et il se résigna entièrement à la volonté de Dieu qui lui serait manifestée par les ordres de ses supérieurs.

Peu de jours s'écoulèrent après l'arrivée du nouveau Gardien

à Cortone et celui-ci fit défense au confesseur de Marguerite de la visiter plus d'une fois par semaine, s'il ne survenait rien de particulier qui exigeât de sa charité d'autres visites ou une plus grande assistance. Parmi les motifs qu'il donna au père Giunta, le plus grave était celui-ci, que des personnes prudentes et éclairées jugeaient des illusions manifestes de Satan ce qu'il pensait être les effets d'une sainteté peu ordinaire et des faveurs particulières du ciel. Cet ordre plongea dans l'affliction le confesseur, car il connaissait le grand mérite de cette âme pénitente si comblée des grâces du Seigneur. Néanmoins, attribuant cette défense à son indignité et à son incapacité, il se consola un peu. Ensuite il adressa à Dieu de ferventes prières, lui demandant la grâce d'éclairer son intelligence et de fortifier l'esprit de sa servante, qu'il prévoyait devoir être grandement agitée par la crainte que des personnes sages et pieuses avaient à son égard.

A peine Marguerite eut connu la défense faite au confesseur et la raison qui lui avait été donnée de cet ordre, qu'elle commença à craindre d'avoir été jusqu'alors trompée par le prince des tenèbres qui se transforme souvent en ange de lumière. Elle ne pouvait se persuader que des religieux, maîtres en théologie et habitués à la direction des âmes, pussent se tromper à son égard ; elle aimait donc mieux penser qu'étant non-seulement ignorante, mais encore indigne des faveurs célestes elle était elle-même dans l'erreur. Ainsi les visites divines pouvaient n'être que des illusions ou des conceptions de son ardente imagination. Elle éprouva donc une grande douleur de ne pas pouvoir s'entretenir, sinon très-rarement, avec celui en qui elle avait eu si longtemps confiance. Enfin voyant bien qu'elle ne pouvait espérer qu'un léger soulagement de la part des hommes, elle recourut avec une grande affection à l'aide de Dieu.

Tandis qu'inondée de larmes elle suppliait le Seigneur et se plaignait en sa présence de l'état plein de périls où il permettait que son âme se trouvât, elle entendit la voix de son Bien-Aimé, qui la consola en lui donnant l'assurance de la

vérité des faveurs célestes, par lesquelles il se plaisait à la visiter fréquemment. Entre autres choses, il donna la paix à son esprit par ce qui suit : « Il ne doit pas te paraître étrange que les Frères-Mineurs aient des opinions diverses à ton égard, car tandis que je vivais, moi, Fils de Dieu, parmi les hommes, les uns croyaient en moi, et les autres doutaient de ma divinité. On verra à son temps à qui tu as été fidèle. Tu diras à ton confesseur qu'il recueille tout ce qu'il me plaira chaque jour d'opérer en toi. Console-toi et sois en paix. »

Les divines lumières de ces instructions célestes dissipèrent dans le cœur de Marguerite tous les nuages du doute qui accablaient son cœur. Mais pour obéir aux ordres de ses supérieurs, car elle regardait les Frères-Mineurs comme tels, lorsqu'elle entendait une voix et qu'elle voyait apparaître en sa présence les anges de Dieu, elle faisait le signe de la croix aussitôt, en disant : « Si tu n'es pas mon Dieu ou son ange, je t'ordonne, au nom de Jésus, de t'éloigner de moi ». Une fois le Seigneur lui apparut le jour de la fête de sainte Catherine, vierge et martyre, pour lui faire connaître une grâce spéciale qu'il se réservait de lui accorder dans l'autre vie. Il voulait la placer au rang des Séraphins, où étaient les vierges saintes, qui, enflammées de charité, accompagnaient l'Agneau immaculé partout où il va. A ces paroles elle fut saisie d'étonnement, et redoutant l'illusion, elle s'arma du signe de la croix en disant : « Ceci n'est pas possible, puisque j'ai foulé aux pieds le lys de la virginité. Retirez-vous de moi, car nul autre que le démon ne peut me dire cela ». Mais elle entendit aussitôt cette douce réponse : « Je suis ton Dieu, et je t'assure que tes larmes continuelles et tes rigoureuses pénitences t'ont purifiée de la tache de tes péchés et ont fait refleurir le lys de la virginité que tu avais auparavant foulé aux pieds. »

Marguerite demanda au Seigneur s'il avait placé dans le chœur des vierges Madeleine, qu'il avait tant aimée, et elle en reçut l'assurance du Sauveur. Mais elle n'était pas satisfaite, ou elle ne connaissait pas bien la manière dont le Seigneur l'instruisait, savoir que l'homme par le moyen de la pénitence

peut recouvrer son entière innocence. Le lendemain elle alla visiter le père Giunta et elle apprit de celui-ci que la vertu de la pénitence avait détruit en Madeleine le nom de pécheresse et l'avait mise au-dessus de la chasteté des vierges. Dieu sans doute ne pouvait pas faire que ce qui était perdu ne le fût véritablement, néanmoins il pouvait enlever de l'âme toute sorte de souillure, si elle était touchée de douleur et faisait pénitence de la faute qu'elle avait commise contre la pureté. Il est impossible d'exprimer la joie dont fut inondé le cœur de Marguerite après ces divines paroles. Elle s'enflamma de nouveaux désirs de soumettre son corps à de plus rudes pénitences, afin qu'il lui fût permis par ce moyen d'obtenir la sublime pureté. Si le confesseur ne l'avait arrêtée et ne l'avait retenue dans les justes bornes de l'austérité, elle aurait fait un carnage de sa propre chair. En attendant, elle s'excitait à renouveler avec une charité toujours plus ardente les actes de douleur et de repentir, de ce qu'elle avait offensé Dieu si gravement.

La servante de Dieu fut rassurée par ces enseignements et d'autres semblables qu'elle recevait du Seigneur. Le Père Giunta lui donna des explications fondées sur l'autorité des divines Écritures et la doctrine de la sainte théologie, et elle commença peu à peu à déposer ses inquiétudes à l'égard des grâces surnaturelles dont le Seigneur favorisait son âme. Elle savait, il est vrai, que plusieurs frères de l'Ordre n'approuvaient pas comme véritables ces faveurs célestes, elle se consolait néanmoins de se voir un objet de mépris de leur part et elle supportait avec une grande paix tous les reproches et les sévères réprimandes qu'elle en recevait souvent.

Après quelques années ainsi écoulées, le Père Giunta fut obligé de quitter Cortone pour obéir à l'ordre de ses supérieurs, afin d'être occupé ailleurs au bien de l'institut. Marguerite était un peu malade et elle avait besoin de soutien et de consolation, lorsque cette nouvelle lui parvint. Elle s'offrit néanmoins aussitôt à souffrir cette peine, qu'elle savait bien devoir être très-amère pour son âme. Sans doute en changeant de con-

fesseur elle changeait uniquement le ministre et non le sacrement ; cependant elle savait que dans le changement du guide spirituel les âmes sont assujetties à donner des nouvelles preuves de leur esprit et à tout remettre en question, tandis que sous la direction d'un père spirituel qui depuis longtemps a la connaissance de l'état de l'âme, il est plus facile de s'avancer dans les voies de la perfection. En outre, elle n'oubliait pas que le Seigneur lui avait assuré que ce religieux avait reçu une lumière spéciale, afin de ne point se tromper dans la direction de son âme, et que dans ce changement cette grâce était en péril d'être perdue. Elle eut donc recours à la prière et elle demanda avec instance au Seigneur de faire rester ce Père dans la ville, alors même qu'il lui aurait donné une autre destination pour sa plus grande gloire. Elle insistait avec d'autant plus de force dans sa demande que le séjour qu'il devait faire dans son nouveau poste devait être de longue durée. Elle ne se trompait pas, en effet, car sept années s'écoulèrent avant qu'il revînt à Cortone, et qu'il pût venir en aide à sa fille spirituelle. Nous avons un juste motif de déplorer cet éloignement, car dans l'espace des sept dernières années pendant lesquelles la sainte vécut, elle aura reçu des grâces signalées dont la connaissance n'a pu parvenir jusqu'à lui. Ainsi cette histoire, quoiqu'elle abonde en détails, serait encore enrichie d'autres actions et d'autres grâces célestes, que le Seigneur daigna accorder à sa servante, si ce Père avait été présent à Cortone pendant ces sept dernières années.

Ce digne religieux, avant de partir, s'appliqua à éclairer Marguerite sur la manière dont elle devait se conserver dans l'humilité et se disposer à recevoir les faveurs célestes. Il l'assura que le Seigneur serait son guide fidèle dans toutes ses actions, comme elle en avait fait l'expérience jusqu'à ce jour. Il l'engagea à faire connaître en confession les plus petites pensées qui lui traverseraient l'esprit à celui qui tiendrait sa place. Elle serait éclairée et consolée avec plus de charité et de prudence qu'il n'en avait eu pour elle jusqu'alors. L'humble serviteur de Dieu fortifia ainsi la pieuse Pénitente, et il se recommanda

avec instance à ses prières. Le divin Maître avait dit plusieurs fois à Marguerite d'obéir au moindre désir du père Giunta, et il avait approuvé en diverses circonstances la direction qu'il faisait de sa conscience, néanmoins elle se soumit sans aucun trouble de son âme à la divine volonté, sous la dépendance de laquelle elle se réjouissait d'être sans réserve.

La servante de Dieu ne tarda pas à comprendre combien la présence du Père Giunta lui importait, car une fois voulant se confesser et recevoir la sainte communion, elle s'adressa à un curé de l'église de Saint-Georges, qui était à une petite distance de sa demeure. Mais après avoir reçu la sainte communion de ses mains elle ne ressentit ni les douceurs ni les suavités d'esprit qu'elle avait coutume de trouver dans le pain de vie. Elle s'affligea profondément, et fut saisie d'une grande crainte que tout cela ne fût la suite de quelque faute de sa part ou d'un manque de disposition. Elle dit donc au Seigneur : O consolateur de mon âme, et joie de mon cœur, je crains d'avoir perdu votre grâce par quelque faute, puisque je n'éprouve plus la suavité de votre manne céleste. Mon Dieu, je vous demande humblement pardon de toutes les fautes que j'ai pu commettre même par négligence, et je suis prête à en faire une sévère pénitence. Je mourrai de douleur, si vous vous éloignez de moi, pauvre misérable, ô vous, mon bien et mon amour. Tandis qu'elle faisait cette prière, elle entendit son Bien-aimé lui répondre ainsi : « Ne pleure pas, ma fille, ce n'est point par ta faute que tu n'as pas goûté ta suavité habituelle, mais cela provient de ce que le prêtre t'a donné par mégarde une hostie non consacrée. » Après avoir rendu au Seigneur de pieuses actions de grâce de cet avis, elle envoya aussitôt chercher le prêtre à qui elle demanda le motif qu'il avait eu de la priver de la participation du vrai corps du Seigneur. Celui-ci fut un peu confus, et il raconta sans détour qu'il avait pris, sans y faire attention, un saint ciboire où l'on mettait les hosties qui n'étaient pas encore consacrées. Il y avait dans ce temps-là des femmes si téméraires et méchantes à un tel degré qu'elles avaient la hardiesse d'enlever les hosties des saints ciboires, dans le but de s'en servir dans

de mauvais sortiléges, c'est pourquoi les hosties consacrées n'étaient pas dans tous les saints ciboires.

Marguerite après cet avis, et dans la crainte de voir se renouveler ce qui avait eu lieu, ne savait plus si à l'avenir elle ne devait pas s'abstenir de recevoir si souvent la sainte communion; elle aimait mieux s'en priver plutôt que d'être trompée et se voir ainsi privée de la grâce du divin sacrement; mais elle ne resta pas longtemps dans l'inquiétude, car le Seigneur l'instruisit dans la communion suivante, et entre autres choses il lui dit: « Je suis Jésus-Christ, fils co-éternel du Dieu vivant, qui suis venu dans le monde revêtu de la chair mortelle que j'ai reçue de la Vierge Marie. Tu diras au frère Giunta que le Seigneur permettait que sa pécheresse fût grandement éprouvée, mais qu'il ne devait pas s'affliger si vivement de ses épreuves. Tu as dit vrai; supporte donc avec patience tes peines, car tu es ma pécheresse, que j'ai purifiée au dedans et au dehors et que j'ai établie dans la paix. » Elle tira de ces paroles un motif de souveraine consolation, et elle eut la confiance que la bonté de Dieu ne permettrait pas dans la suite qu'elle fût victime d'aucune illusion quelconque.

RÉFLEXIONS

Les pieux lecteurs de cet ouvrage auront été certainement ravis d'admiration à la vue de la promesse que Notre Seigneur a daigné faire à sainte Marguerite de la placer dans le ciel parmi les vierges, dans le chœur des séraphins enflammés de charité. Personne n'ignore que beaucoup de personnes pensent que la virginité perdue est un bien qui ne peut plus se recouvrer. Dieu ne peut pas faire, disent-ils, que ce qui n'existe plus, existe. L'objection paraît sans réplique en apparence, mais en y réfléchissant on voit bien qu'on peut croire à la parole de Dieu et à sa promesse.

Il ne faut pas se le dissimuler, la question est délicate; le sentiment qui enseigne que la virginité peut être recouvrée a

eu contre lui de graves autorités parmi les saints Pères et les grands docteurs de l'Église. Mais l'Immaculée Conception a été rejetée aussi, et néanmoins elle est devenue une vérité de foi catholique aux applaudissements du monde entier. Il s'agit donc de savoir si ce sentiment est fondé, et s'il est permis de l'embrasser sans crainte.

La question est d'un intérêt capital de nos jours, car nous savons que cette promesse a été faite à des âmes qui vivent dans ces temps. Elle a été agitée à Rome par des hommes d'une piété profonde et par des théologiens éminents, comme nous avons pu le constater nous-mêmes, car nous étions chargés de demander leur avis sur ce point. Il est certain qu'il est permis d'admettre cette doctrine, sans crainte de blesser la foi et l'enseignement de la sainte Église.

La question de la virginité recouvrée se rattache évidemment à celle-ci qui est plus générale : le péché peut-il être détruit absolument en nous dans ses effets et ses suites? La définition de l'Immaculée Conception a donné la réponse à cette question, car la Conception immaculée suppose la destruction du péché dans ses suites, en sainte Anne et saint Joachim. Dans un si grave sujet, il nous sera permis de faire la citation d'une vision surnaturelle, dont nous connaissons la source authentique et qui a reçu la sanction de prêtres très-compétents en ces matières. C'est l'auguste Marie qui parle ainsi :

« Les saints de l'ancien Testament ont été réparateurs, et c'est en vertu de leurs réparations que le Messie a été donné au monde. Si sainte Anne et saint Joachim n'avaient été de grands réparateurs, Notre Seigneur ne se serait pas incarné dans le sein de Marie ; je n'aurais pas eu le bonheur et le grand honneur de porter dans mon sein le Verbe de Dieu. Sainte Anne et saint Joachim ont si bien réparé pour eux-mêmes et pour les autres, qu'ils ont mérité de Dieu de donner à la terre une Vierge immaculée. »

« Aussi, il n'est pas un genre de tourments qu'ils n'aient eu à supporter ; ils ont été méprisés, rebutés dans le temple ; ils ont souffert des injures de tout genre et pendant de longues années. »

« Sainte Anne était arrivée à un âge où elle ne pouvait plus espérer que Dieu lui donnerait ce fruit tant désiré et après lequel elle soupirait depuis des années. Il a bien fallu qu'elle répare et prenne patience pour parvenir à la dignité de Mère de la Mère de Dieu. Elle a souffert non pas une année, mais beaucoup d'années, jusqu'à la vieillesse. D'où il faut conclure que ce n'est qu'après avoir longtemps souffert, et pour soi et pour les autres, qu'on peut porter les fruits de la réparation. Marie a été le fruit de la réparation de sainte Anne et de saint Joachim, et par sa fidélité et son humilité elle a mérité d'être Mère de Dieu. »

Nous avons vu à quelles conditions le péché pouvait être détruit et comment nous pouvions recouvrer l'innocence. Ah ! qui nous donnera de faire pénétrer partout cette grande doctrine ! Que de questions admirables nous avons à résoudre : Comment le divin Sauveur de nos âmes a-t-il pris sur lui les péchés de tous les hommes ? De quelle manière les a-t-il détruits en lui par la vertu de la grâce ? Ne pouvons-nous pas entrer en participation de cette grâce ?

Nous touchons à l'avénement du règne de Dieu sur la terre, au triomphe de l'Église parmi tous les peuples et en tous lieux, il faut donc que Jésus-Christ donne à son Église toutes les grâces qui sont renfermées dans son Cœur divin. La plus précieuse de toutes est de faire de nous des coopérateurs du salut des âmes, dans la faible mesure où l'éternel et unique rédempteur des âmes peut associer des créatures à cette œuvre ineffable. L'auguste Marie a été associée à l'œuvre de notre salut ; Jésus-Christ seul a le titre et la grâce de chef, mais il peut faire participer les créatures à son œuvre.

Heureux ceux qui seront élus !

CHAPITRE XIX

LE SEIGNEUR DONNE A MARGUERITE LA GRACE DE RAMENER LES AMES A LA PÉNITENCE.

Nous avons vu jusqu'à présent la servante de Dieu, tantôt retirée dans sa cellule aux pieds du crucifix, où elle recevait des grâces continuelles et des faveurs insignes ; tantôt dans l'église de Saint-François, où l'attirait sa dévotion particulière, s'entretenant avec les PP. Mineurs. Elle avait recours à eux pour la direction de son âme, et néanmoins il arrivait souvent qu'elle instruisait ces religieux de plusieurs choses que le Seigneur, comme nous l'avons déjà dit, daignait lui manifester pour leur plus grand bien. Nous allons maintenant la voir dans les lieux publics et dans sa demeure ouverte parler avec les hommes, et procurer leur salut de tout son pouvoir. Dans les chapitres suivants nous raconterons ce qu'elle fit, en divers temps, dans le but de convertir les âmes à Dieu.

Marguerite avait goûté pendant quelques années les douceurs de la solitude et de l'éloignement des créatures, selon l'ordre que le Seigneur lui en avait donné. Mais le Seigneur la retira lui-même de ce silence rigoureux et de cette retraite

profonde, car il lui fit connaître qu'il était de son bon plaisir qu'à l'avenir elle fît tous ses efforts par son exemple et ses exhortations, pour arracher les âmes de la voie de la perdition et les ramener à son amitié et au bercail du Paradis. Elle connut à cet effet dans des révélations le malheureux état de l'Église en ce temps, et en particulier dans l'Italie, où se commettaient des péchés énormes et abominables. Mais l'amour de la solitude, la défiance d'elle-même et l'humilité profonde qu'elle avait, l'empêchaient souvent de s'appliquer avec toute l'ardeur de son âme à cette noble entreprise. Alors le Seigneur, par de sages instructions, de douces plaintes, et par des reproches, l'excitait à ne pas se désister de cette œuvre, d'où résultait un grand honneur pour Dieu, un mérite incompréhensible pour son âme, et un bien général pour les âmes.

Jésus-Christ, s'entretenant un jour avec Marguerite avec toute sa tendresse habituelle, lui adressa les paroles suivantes: « Je t'ai placée dans le monde et convertie, afin que tous les pécheurs puissent espérer d'obtenir le pardon de leurs péchés, et qu'à ton exemple ils s'efforcent d'orner leur âme de toutes les vertus. » Un jour Marguerite se sentant enflammée d'une ardeur extraordinaire de piété et croyant qu'elle allait être visitée par la grâce et recevoir quelque faveur spéciale, qui apparaîtrait à l'extérieur, comme il lui arrivait presque toujours, pria ceux qui étaient dans sa chambre de vouloir bien s'éloigner, afin qu'ils ne pussent pas être témoins des merveilleuses faveurs dont le ciel se plaisait à la favoriser. Mais le Seigneur n'approuva pas le sentiment d'humilité de sa servante, et il lui dit qu'il voulait faire connaître aux autres les faveurs et les dons si sublimes dont il comblait son âme, afin que les pécheurs, après l'avoir vue pécheresse et en ce moment pénitente, traitée avec tant de bonté par Dieu, fussent excités à l'imiter. « Je ne parlerai plus, lui dit-il, si tu éloignes de toi ces personnes, car je t'ai faite le miroir des pécheurs ; » et elle mérita d'être appelée souvent de ce nom par son Époux céleste.

La pieuse pénitente supplia le Très-Haut de ne point permettre que son âme fût privée de sa grâce et elle fut consolée par ces

paroles : « Ma fille, tu es tellement confirmée en grâce et sanctifiée dans ton âme et dans ton corps par la vraie foi, tes désirs ardents et la pureté d'intention que tu as dans tes actions et tes pensées, qu'il ne sera jamais possible que tu te sépares de moi ; mais je t'honorerai pendant ta vie et après ta mort. » Marguerite, à cette grande promesse, ne sortit point de la profondeur de son humilité, mais elle rappela à sa mémoire toutes les fautes si graves dont elle s'était rendue coupable pendant toute sa jeunesse ; elle demanda humblement au divin Maître comment il pouvait abaisser sa grandeur au point de daigner combler de ses faveurs une créature si indigne. Le Sauveur lui répondit : « Je t'ai établie comme un rets où doivent se prendre les poissons qui nagent dans la mer du monde. Les dons qui te sont donnés le sont non-seulement pour toi, mais pour le peuple chrétien, afin qu'à ton exemple il revienne vers moi. Ainsi je veux que les grâces que je t'ai communiquées et dont je comblerai ton âme à l'avenir, soient publiées non-seulement en ces lieux, mais en outre au delà même des mers, sur toute la terre. »

Le Seigneur un jour lui ordonnait de persuader à son confesseur de travailler de toutes ses forces à ramener la concorde parmi les habitants de Cortone. Marguerite, inspirée par le sentiment de sa propre indignité qui la dirigeait en tout, supplia le Seigneur de daigner faire connaître ce dessein par la voie de quelque âme innocente et non par la sienne, car elle était la plus vile de toutes les créatures ; c'étaient là ses propres expressions. Mais le Seigneur lui adressa ces admirables paroles : « Je t'ai placée dans le monde pour être la voie des personnes désespérées, pour être le héraut de ma miséricorde, car mes paroles doivent être publiées et prêchées devant les peuples et il a été de mon bon plaisir de manifester toutes ces choses par toi et non par une autre. Ma fille, j'ai mis en toi les remèdes propres à guérir toutes les âmes malades qui vivent dans le vice, et non-seulement de ceux qui habitent dans Cortone, mais encore dans de nombreuses provinces très-éloignées. » Dans une autre occasion, elle fut aussi consolée par le Seigneur

qui lui dit : « Toutes ces choses ne sont pas accomplies pour toi seule, mais encore pour un grand nombre de pécheurs qui ont besoin d'être ramenés dans le sein de ma miséricorde. » Marguerite comprit, par ces divines instructions et d'autres semblables que nous avons rapportées en divers lieux de cette vie, que la bonté infinie de Dieu voulait, par son moyen, amener les âmes endurcies dans le péché à la connaissance de leur état, pour qu'elles en fissent sur la terre une pénitence convenable.

Un jour que Marguerite, humblement prosternée aux pieds du Sauveur, lui rendait, avec une affection extraordinaire et un profond respect, des actions de grâce pour les bienfaits que l'excessive bonté de Dieu avait accordés à son âme, elle fut confirmée dans ce sentiment par les divines instructions que lui adressa le Seigneur. « Si je m'incline, lui dit le Christ, vers toi avec tant d'amour, c'est afin que ce témoignage si éclatant de ma bonté soit un motif d'espérance pour les personnes, que le désespoir empêcherait de se jeter avec confiance dans les bras de ma miséricorde. Sache que le temps viendra où ton âme sera comblée de mes grâces avec tant d'abondance que mes serviteurs accourront pour entendre tes paroles et vénérer avec respect ta personne. Ils seront dans la joie d'avoir pu toucher tes vêtements et de baiser ta tunique, ou d'en avoir un morceau, et de pouvoir se recommander à tes prières dans les pressants besoins de leur âme. »

Vers ce temps-là, il advint qu'un interdit fut lancé, par lequel il était dérogé à l'indulgence accordée à l'église de Sainte-Marie-des-Anges, près d'Assise. Le Seigneur en fit de vives plaintes à Marguerite, car on empêchait par là un grand nombre d'âmes de s'enrichir de ce trésor inestimable. Celui-ci recevra un châtiment sévère, lui dit le Christ, car les pécheurs couvraient mes plaies dans ce lieu où ils trouvaient une grâce si abondante et où ils participaient à la vertu de mon sang précieux par la confession de leurs péchés en plus grand nombre que dans les autres églises de la chrétienté. Dans ce lieu mes serviteurs s'enflammaient dans leurs sentiments de piété envers moi et concevaient une plus grande horreur pour les vices de

toute sorte. » Ainsi la servante de Dieus entait son cœur s'enflammer de zèle pour la conversion des âmes, en voyant les ministres de l'Église y mettre obstacle, sous de faux prétextes, dans un temps où ils devaient mettre en œuvre tout leur zèle pour extirper des âmes tous les vices.

Dans ce même but, c'est-à-dire pour exciter le cœur de sa servante à la conversion des âmes, le Seigneur daigna une fois lui révéler les graves injures qui étaient faites à sa majesté, dans les diverses classes de la société. Il lui dit : « Ma fille, les religieux élèvent leurs cris vers moi et ils supplient constamment ma miséricorde, ainsi tu devrais faire toi-même. Élève donc ta voix et ne cesse jamais de gémir sur les graves injures qui me sont faites. » Elle s'accusait elle-même humblement, en présence du Seigneur, de ne pas avoir l'esprit de saintes larmes pour ses propres péchés et ceux des autres, car elle était semblable à un enfant qui ne sait pas se détacher du sein de sa mère pour sucer le doux lait de ses consolations. Son divin Époux lui fit entendre cette réponse : « Je n'ai jamais été si maltraité sur la croix et avec tant de cruauté, comme il m'arrive dans ces temps. Tu avertiras donc ton confesseur, afin qu'il mette tout son zèle à apporter le remède à la perdition d'un si grand nombre d'âmes. Les iniquités des hommes se sont élevées dans ce siècle à un si haut degré, qu'il est impossible de le dire. Quant à moi, les crimes sont venus à cette gravité et cet excès que je ne puis plus adresser mes prières au Père éternel en leur faveur, et ma Mère, avocate de tous les hommes, craint elle-même de recourir à son Fils, pour en obtenir le pardon. » Or il advint dans ces temps que les chrétiens furent cruellement massacrés par les armées musulmanes; en France et en Angleterre il s'éleva de violentes séditions et des troubles, et la Toscane, la Sicile et diverses autres parties de l'Italie eurent à supporter des révoltes, en châtiment de tant d'abominations et de sacriléges qui inondaient ces divers pays.

Le Seigneur lui ordonna une autre fois d'aller crier à haute voix que l'immense amour qu'il avait pour le genre humain avait été le seul et unique motif qui l'avait fait revêtir d'une

chair mortelle, l'avait fait soumettre au couteau de la circoncision, et lui avait fait accepter la persécution d'Hérode, en fuyant en Égypte. Il lui dit aussi, qu'enflammée de zèle pour l'honneur de Dieu, elle fît connaître aux peuples que le Créateur des cieux et de tout ce qui sert à orner la terre avait voulu, en se faisant homme, se dépouiller de tout ce qui était superflu, n'ayant accepté autre chose qu'une simple tunique et des sandales. Il avait opéré un grand nombre de miracles pour le salut des hommes, et par la conversion de beaucoup de publicains et de pécheurs, il avait donné l'assurance aux impies qu'il les admettrait à son amitié. Il avait souffert pour la rédemption des âmes des tourments si cruels et jusqu'à la mort sur la croix, si amère et si ignominieuse. Il lui ordonna de s'appliquer avec zèle à imprimer vivement dans les esprits des hommes, combien ils étaient redevables envers la charité infinie d'un Dieu, qui l'avait conduit à accomplir des actes si admirables d'humilité et d'amour à l'égard de toute la race humaine.

RÉFLEXIONS

Ce qui fait de l'admirable *Vie de sainte Marguerite* un livre d'un immense intérêt, c'est l'utilité qu'il offre aux âmes dans les temps où nous vivons. Nous le demandons sincèrement à tous ceux qui connaissent l'état de l'Église, quelle est la chose qui nous est la plus nécessaire ? La conversion des âmes, telle sera la réponse unanime. Il faut donc lire les modèles de la pénitence et recourir à la protection des illustres saints qui ont reçu de Dieu le don ineffable de ramener les pécheurs dans les voies de la conversion.

Nous avons entendu Jésus-Christ lui-même nommer Marguerite le *Miroir des pécheurs*, et annoncer que son exemple sera connu sur toute la terre. Les paroles de Dieu ne sont jamais vaines; et de même que nous voyons celles qu'il

a prononcées pour Madeleine s'accomplir depuis dix-huit siècles, il en sera de même de celles qu'il a fait entendre à sainte Marguerite. C'est là le grand motif qui nous a dirigé dans la publication de cet ouvrage, et nous n'avons pas eu d'autre intention que celle de ramener les pécheurs à Dieu, par la lecture de ces pages si propres à inspirer la confiance et la miséricorde divines.

Les religieux et les religieuses, les prêtres pieux et zélés, les âmes dévouées à la cause de Dieu, n'hésiteront pas à répandre cette *Vie* admirable en tous lieux. Ce sera là un grand moyen d'attirer de grandes bénédictions sur leur famille. D'après le dernier recensement fait à Rome sur des documents officiels envoyés par tous les évêques de la chrétienté, il y a eu trente et un millions de communions pascales, dans l'année 1864. Ce chiffre consolant nous dit assez néanmoins combien il y a de pécheurs encore à ramener au bercail de l'Église. Mais comment opérer ce retour? Telle est la question qui a été de notre part le sujet de fréquentes méditations.

Dans notre conviction, Dieu ramenera les pécheurs en grand nombre dans le sein de son Église, et d'ailleurs comment croire au triomphe de l'Église sans cela? Mais par quels moyens ce prodige merveilleux sera-t-il obtenu? Dans le panégyrique pour la béatification de B. Martin de Porres, un homme illustre, le P. Ventura, a traité ce sujet et a dit : « De même que dans l'œuvre de l'homme, comme l'observe saint Paul, le corps fut formé avant l'âme; de même dans l'œuvre de la sanctification, si on veut parler aux hommes avec succès du salut de l'âme, il faut commencer par s'intéresser à l'amélioration de leur condition matérielle; *prius quod animale, deinde quod spiritale.* I Cor., xv.

» A l'exemple donc du Sauveur du monde, qui faisait facilement goûter aux foules le pain céleste de la parole de Dieu, après les avoir rassasiées du pain terrestre, et guérissait d'une seule parole les plaies de l'âme chez ceux auxquels il avait déjà donné la santé de corps, l'apôtre chrétien réussira facilement à gagner à la foi l'esprit des hommes, lorsqu'il se sera

rendu maître de leurs cœurs par le moyen de la charité (1). »

Dieu veut aussi glorifier son sacerdoce ; c'est pourquoi il fait passer plusieurs de ses membres à travers les dures épreuves de l'humiliation et des souffrances, pour les préparer à recevoir ses dons surnaturels. Nul ne peut espérer les faveurs divines, s'il n'a été foulé aux pieds et passé au crible de la tribulation de Satan. Les prêtres élus, les serviteurs fidèles recevront donc de Dieu le don de guérir les corps, et par cette voie ils trouveront le chemin pour convertir les âmes. Il importe donc que Dieu prépare des cœurs en qui il puisse se glorifier et opérer des prodiges, *in ostensione virtutis.*

Ah ! qu'il plaise à Dieu de donner des saints à son Église, et par eux le monde sera régénéré. Nous voudrions pouvoir expliquer ici notre pensée tout entière et dire ce qu'il a plu à Dieu de nous faire comprendre. La loi du monde moderne est l'association ; c'est la source féconde du progrès social parmi les nations. Il nous semble que Dieu veut aussi une sainte association des âmes, non en vue des biens terrestres, mais pour augmenter les forces vivifiantes de la grâce par une charité mutuelle.

Notre cœur voudrait parler et notre voix retentir d'un pôle à l'autre de la terre, pour montrer les desseins profonds des cœurs divins de Jésus et de Marie immaculée, afin de sauver les âmes. Que ceux qui liront ces pages prient en union avec Jésus, Marie, Joseph, afin que tout ce qui a été dit s'exécute pour le triomphe de l'Église. Les malades seront guéris par des remèdes révélés par le ciel, les passions seront calmées à l'aide des choses que Dieu fera connaître à ses amis ; enfin, après avoir ainsi montré sa puissance sur le corps, Dieu opérera dans les âmes et les pécheurs seront convertis. Gloire à Dieu dans les siècles des siècles !

(1) Voy. l'admirable Panégyrique du bienheureux Martin de Porres, traduit par d'Avrainville, pag. 34. Paris, chez Vaton.

CHAPITRE XX

LE SEIGNEUR SE PLAINT PLUS PARTICULIÈREMENT A LA SAINTE DES GRAVES OFFENSES QUE COMMETTENT LES PERSONNES DE TOUTE CONDITION.

Un jour qu'elle avait reçu la sainte communion avec une grande dévotion, le Seigneur daigna lui faire entendre ses plaintes amères à l'égard des mœurs abominables de la plus grande partie des hommes. Il lui dit : « J'ai grandement à me plaindre des personnes mariées qui font un si grand abus du sacrement du mariage. Je me plains aussi des vains ajustements que le monde invente pour les pompes frivoles d'un luxe superflu, des ornements excessifs qui donnent une occasion continuelle de commettre de graves péchés. Ils entraînent les hommes à des gains illicites auxquels ils ne sont déjà que trop portés, et ils sont un sujet de scandale pour ceux qui regardent ces vanités. De là naissent les excitations aux plaisirs sensuels, car il ne reste dans ceux qui les regardent que des images hideuses contre la pureté. En outre, les personnes qui se parent ainsi avec affectation le visage et le corps portent sur elles-mêmes les armes de Satan, et cachent dans leurs cœurs les actions criminelles et abominables dont le mauvais tentateur est le principe, et sous l'infâme bannière duquel ils n'ont pas

de honte de combattre. Il arrive de là que non-seulement leurs pensées, leurs paroles et leurs actions sont les fruits du vice, mais même leurs prières, leurs visites à l'Église, les aumônes, es jeûnes et tout ce qu'elles font de bien à l'extérieur sera nfructueux et ne sera pas accepté par ma miséricorde. » Ainsi parla le Seigneur à cette âme sainte, qui en entendant ces plaintes amères de Jésus contre les vanités du monde fut couverte de confusion. Elle déplora amèrement, en présence du Seigneur, ses erreurs anciennes, car en ornant autrefois son visage et son corps elle avait souillé la face de son âme.

Le Seigneur ajouta : « J'ai encore une autre plainte à te faire entendre à l'égard de tant de faux pasteurs, de chefs et princes temporels qui ne tournent jamais leur intention pure vers moi, qui suis la règle de toutes les actions. Ils n'ont d'autre pensée que d'accroître leur réputation, d'augmenter leurs richesses et de s'avancer dans les honneurs. C'est à peine s'il s'en trouve un sur cent qui administre la justice avec intégrité. Ils s'efforcent tous par des fraudes, des extorsions et divers genres d'oppression de ne point maintenir les droits de l'innocence. Je me plains aussi des mauvais conseillers, qui séduits par l'amitié et par leurs intérêts personnels négligent le bien public et ne défendent pas les droits manifestes du peuple ! Je me plains aussi de ces courtisans des cours qui sont semblables à ces Juifs qui me dépouillèrent de mes habits au jour de ma passion ; ils veulent faire passer le faux pour vrai, ils accablent les pauvres pour plaire aux puissants. Je suis très-mécontent des notaires, parce qu'ils altèrent les contrats et qu'ils disposent les choses au préjudice de ceux qui sont dans le besoin ; des marchands, parce qu'ils se rendent coupables de beaucoup de fraudes au préjudice du public. Sache donc, ma fille, que tous ceux-là et les autres qui se sont souillés de vices semblables, s'ils ne reviennent à moi et qu'ils ne détestent leurs fautes par une pénitence salutaire, seront punis et châtiés par des malheurs si cruels qu'ils ne pourront les supporter. » Le cœur de Marguerite fut rempli d'amertume en entendant ces paroles, car elle découvrait d'un côté la malice des hommes à l'égard de

l'immense bonté de Dieu, et de l'autre elle était pleine de compassion pour les châtiments si terribles auxquels ils seraient inévitablement soumis. Elle ne cessait donc de s'offrir dans ses prières, comme un but aux coups et aux châtiments, dont la juste colère de Dieu voulait frapper ceux qui méprisaient sa divine loi.

Un jour, à l'approche de la fête de la résurrection du Sauveur, tandis que Marguerite avec une grande ferveur et des larmes abondantes suppliait le Seigneur de daigner la consoler par sa douce présence, elle fut exaucée. Mais si elle fut fortifiée dans son âme par une apparition pleine de suavité, elle fut d'autre part inondée d'amertume, en entendant les lamentations que le Seigneur adressait à ceux qui offensaient avec tant de licence sa bonté. « Ouvre les yeux, ma fille, lui dit-il, et vois avec quelle impiété je suis de nouveau et continuellement crucifié par les péchés des hommes. Mais afin que tu connaisses plus clairement mes persécuteurs, tu dois savoir que ceux qui ont la hardiesse de me trahir agissent comme Judas, ils ne craignent pas de s'entretenir familièrement avec ceux à la vie desquels ils veulent attenter, séduits par l'appât de l'or qui leur est promis. Ceux qui volent le bien des autres sur les grands chemins, peuvent être comparés aux soldats barbares qui me dépouillèrent de mes habits, sur lesquels ils jetèrent ensuite le sort. Ils ressemblent à ceux qui m'accusèrent devant le président Pilate, ces juges qui établissent sur des fausses preuves et des témoignages perfides des sentences injustes contre les innocents. Les marchands et les négociants qui font des gains qui ne sont pas autorisés par les lois, sont en tout semblables aux bourreaux cruels qui eurent la hardiesse de me mettre en prison. Ceux qui enlèvent les biens des autres ou ôtent la vie à leurs semblables, ceux qui les renferment dans les prisons ou les tourmentent d'une autre manière plus rigoureuse, sont à mes yeux comme ces malheureux qui me lièrent à la colonne et sans aucune pitié déchirèrent mes chairs. Ceux-là ne cessent jamais de me souffleter et de me frapper qui ont la hardiesse de porter leurs mains sacriléges

sur les clercs et les religieux, car celui qui touche d'une manière injurieuse quelqu'un d'eux, même s'il avait mérité quelque juste châtiment, et met les mains sur eux, me blesse à la prunelle de mes yeux; ceux qui réduisent leur prochain à une pauvreté extrême, qui le prive de tout, et les force d'aller mendier dans la ville, me préparent une croix dure et refusent à ma tête un lieu de repos. J'entends encore retentir les cris : crucifiez-le, crucifiez-le, de la bouche de ces impies qui ont la hardiesse de faire des lois ou des règlements injustes, ou qui donnent des conseils indignes et pervers, contraires à la raison, aux lois divines et à leur propre conscience. Ceux qui sont victimes du vice de l'impureté me couvrent sans cesse le visage de crachats. Les blasphémateurs et les calomniateurs s'élèvent à ce degré de témérité de me souiller la face par leurs abominables crachats, et je souffre aussi cette injure de la part de ceux qui ornent leur visage dans une intention perverse. Les falsificateurs de monnaie enfoncent avec une cruauté extrême les clous dans mes mains. Celui qui se rend coupable du crime horrible que j'ai expié à ma naissance, me présente à boire le vinaigre, le fiel et la myrrhe, et sépare mon âme de son corps avec une horrible cruauté. Ceux qui me tournaient en dérision et m'outrageaient, sont les mauvais prélats, que ma miséricorde a traités avec tant de bonté et comblés de faveurs, mais ils seront d'autant plus sévèrement punis par ma juste vengeance. »

Mais les plaintes amères que fit entendre le Sauveur à sa servante à l'égard des crimes atroces commis sur le peuple chrétien ne s'arrêtèrent pas là, ce récit lui causait une douleur excessive, à la vue de la gravité des injures dont la perversité humaine se rendait coupable envers le Seigneur. Celui-ci continua cette plainte, en disant : « Ma fille, sache que je trouve maintenant parmi les chrétiens un plus grand nombre de bourreaux conjurés contre moi qu'il n'y avait de Juifs qui voulaient ma condamnation devant le tribunal de Pilate. Ceux-là s'efforçaient dans leur fureur de faire du mal à mon corps, et ceux-ci renouvellent sans cesse les plaies que j'ai

reçues dans mes membres. Si le corps que je pris dans le sein de la Vierge avait la grandeur du globe du monde et s'il pouvait souffrir, il n'y aurait pas une place en lui qui ne fût atteinte, même pour y mettre la pointe d'une aiguille, car il est transpercé partout par les péchés innombrables de tant de mauvais chrétiens. Oh! ils sont en bien plus grand nombre maintenant les Juifs qui m'attachent sur la croix, qu'ils ne l'étaient au jour de ma passion. Mais pourquoi se lèvent-ils avec tant de cruauté contre moi? Ne les ai-je pas créés à mon image, lorsqu'ils n'étaient pas; ne les ai-je pas nourris dans un lieu de délices, dans le paradis terrestre? Ne leur ai-je pas donné une loi juste et en rapport avec leur nature, et ils ont néanmoins refusé d'obéir à mes commandements; c'est pourquoi je suis venu sur la terre pour être obéissant pour eux. Ils ont perdu le ciel et je suis venu au monde; ils ont refusé la gloire et je me suis soumis aux misères. O ma fille, ils ont été blessés et je les ai guéris par mes plaies; ils ont méprisé les suavités de la grâce et de la béatitude, et j'ai consenti à être abreuvé de fiel; ils ont perdu leur couronne royale, et j'ai été percé par ma couronne d'épines. Je me suis fait tout petit, afin qu'ils puissent devenir grands; j'ai jeuné et j'ai eu faim, afin qu'ils puissent être rassasiés. Mon corps a été brisé par de longues fatigues, pour qu'ils puissent obtenir un repos sans fin; j'ai été livré aux outrages et aux dérisions pour leur acquérir des honneurs immortels. Contemple donc, ô ma fille, l'immensité des bienfaits temporels, spirituels et éternels dont ma miséricorde a comblé le genre humain. Pourquoi dès lors les rois, les princes, les puissants de la terre, les juges, et tous ceux qui gouvernent les peuples, leurs ministres et agents, les Juifs et les Sarrasins et toutes les nations, s'obstinent-ils avec tant de hardiesse à renouveler les plaies de mon corps et me font-ils de nouvelles blessures? Ils ont été tous enrichis avec largesse des biens de ma magnificence et ils en seraient pourvus encore avec plus d'abondance s'ils ne commettaient pas de péchés. Mais le monde est si rempli de souillures, dans ces temps d'iniquité, qu'il se trouve à peine quelques élus parmi des milliers de créatures. »

Marguerite, en entendant les plaintes si amères et si longues du divin Rédempteur, sentait son esprit opprimé par la véhémence de la douleur qu'elle ressentait à la vue des outrages et des mépris continuels que les impies adressaient à la bonté et à la majesté de son bien-aimé Seigneur. Elle serait tombée comme morte à terre, si la puissance de Dieu ne l'avait fortifiée, mais son cœur fut transpercé d'un dard encore plus aigu lorsqu'elle entendit la conclusion du discours que le Rédempteur lui avait adressé. « O ma fille ! tu me cherches avec des larmes amères, comme si je m'étais éloigné de toi. Mais si tu désires avec tant d'ardeur de me trouver, pourquoi ne vas-tu pas me chercher sur la croix, sur laquelle tu m'as cloué si souvent par tes péchés. » Lorsque la servante de Dieu, instruite plus clairement par ces divines paroles, connut qu'elle était mise aussi au nombre de ceux qui crucifiaient le Rédempteur, et de la malice desquels il se plaignait si amèrement, elle sentit son cœur pénétré d'une douleur encore plus forte et plus aiguë. Elle resta si humiliée et si pleine de confusion qu'elle ne pouvait articuler une parole et elle n'osait lever ses yeux d'où coulaient des larmes en abondance. Mais elle fut consolée par Jésus qui peu de temps après ajouta : « Sans doute tu m'as crucifiée un grand nombre de fois, mais depuis que tu t'es convertie et que as revêtu l'habit de saint François, en entrant dans le tiers-ordre de la pénitence, tu as couvert de baume les plaies que tu avais renouvelées. Par la douleur de ton cœur et le regret que tu as conçu de tes fautes, tu m'as détaché de la croix et depuis tu ne m'y as jamais cloué. » Ainsi se termina par ces douces paroles l'entretien que Jésus-Christ avait eu avec la fervente pénitente, et celle-ci lui rendit d'humbles et affectueuses actions de grâces et lui demanda sa bénédiction.

Une autre fois, à l'approche de la translation de saint François, Marguerite, ayant reçu la sainte communion, entendit une plainte douloureuse que le Seigneur faisait à l'égard des injures qu'il recevait des personnes du monde. Elle cherchait à apaiser le Seigneur par compassion pour la faiblesse des hommes, et elle représentait, pour excuser leurs péchés, la fragilité de la

nature dont ils étaient formés. Le divin Époux répondit : « Si les pécheurs considéraient combien je suis miséricordieux et prompt à leur accorder le pardon de leurs péchés, par la raison qu'ils sont d'une nature faible et fragile, ils seraient certainement plus reconnaissants envers ma bonté. Tu diras donc à ceux qui te sont dévoués de ne point cesser de pleurer, car pendant que je vivais sur la terre j'ai versé des larmes abondantes. Ils doivent faire une rude pénitence, car j'ai vécu dans le monde au milieu des souffrances continuelles, et je les supportai volontiers pour les péchés des hommes, car je voulus les accepter afin de satisfaire ainsi à la justice divine. Quant à moi, j'accomplirai fidèlement tout ce que tu as promis en mon nom à ceux qui croiront à tes paroles. Mais les pécheurs avares m'ont fait devenir avare de libéral que j'étais, et les obstinés sont cause que moi, qui suis la clémence, je suis devenu dur et sévère. Ce n'est pas que je sois avare ou dur, mais il est nécessaire que je me montre ainsi à eux, puisqu'ils ne méritent pas que je les traite d'une autre manière. »

Un second dimanche de l'Avent, le Seigneur apparut à Marguerite, en lui disant : « Tu es celle qui dois déclarer la guerre à mon ennemi : je te dis en vérité que mon peuple m'a tout à fait oublié. Il ne fait aucun cas de moi, et quoiqu'il ne m'ait pas en estime et qu'il m'insulte, néanmoins je ne fais pas à mon Père les plaintes amères que je te fais entendre. Je ne mets pas sous ses yeux les graves offenses que j'en reçois, afin qu'il soit châtié et qu'il périsse. Au contraire, je me présente devant lui comme un avocat miséricordieux, et je m'emploie tout entier pour suspendre la sentence formidable du châtiment et de la mort éternelle. Sache donc que je châtierai maintenant les pécheurs par des guerres, des pestes, des famines et autres calamités, car l'odeur abominable de tant de péchés qui sont commis en désirs et en actions est si grande, que ma bonté divine ne peut plus la supporter. La malice des chrétiens à inventer de nouvelles manières de pécher surpasse celle que les Juifs mirent à tourmenter mon corps dans la passion. Je veux donc que les prédicateurs meurent à eux-mêmes et au

monde, afin qu'ils puissent trouver en moi la vraie vie, et par cette manière de vivre propre aux ouvriers évangéliques, ils feront de grands fruits dans les âmes qui entendront leur doctrine ».

Le Seigneur lui faisant connaître un autre jour les châtiments par lesquels il avait résolu de punir la méchanceté des hommes, lui dit : « Ma fille, je suis sans cesse mis à mort par les hommes de ces temps, en tant que cela dépend d'eux. Il est bien petit le nombre de ceux où je vis par le moyen de la grâce. Je suis offensé si grandement que si la tristesse ou la souffrance pouvait atteindre Dieu, je pleurerais amèrement par l'horreur de leurs crimes, surtout lorsqu'ils s'approchent de l'autel pour recevoir la communion. Ah ! ils m'attachent de nouveau à la croix et ils m'offrent un breuvage plus amer que celui que me présentèrent les Juifs, en participant indignement à mon corps sacré. De même que je permis à l'antique ennemi de me toucher et de me transporter dans la cité sainte et sur le sommet de la montagne, ainsi je souffre des injures et des outrages de la part des personnes qui me reçoivent indignement et sans respect dans la sainte communion. Tu avertiras le Père, ton confesseur, en mon nom, de ne pas admettre à l'avenir si facilement toutes les personnes qui demandent de communier, mais qu'il le permette seulement aux âmes qui sont dans de bonnes dispositions ou qui le désirent avec une grande ferveur. Je suis trop offensé par les fréquentes communions de tant d'âmes qui vivent dans le péché et qui n'en retirent aucun fruit. Malheur à ces âmes qui ne cessent de pécher, et qui sans amender leur vie ont la hardiesse de recevoir mon corps sacré, car elles subiront un examen et un jugement très-rigoureux ». Une autre fois le Seigneur dit aussi à Marguerite qu'il y avait dans ce temps-là un très-petit nombre de séculiers mariés qui participassent dignement à la sainte Eucharistie, et qu'il en infligerait un sévère châtiment. L'humble Marguerite prit occasion de ces reproches pour purifier avec plus de soin sa propre conscience avant de recevoir le pain des anges, afin de ne pas avoir part aux plaintes que le Christ avait adressées à ceux qui par-

ticipaient avec peu de fruit à la réception de son corps divin.

Le Rédempteur continua à faire entendre ses plaintes à cette âme sainte à l'égard de l'ingratitude des prêtres indignes d'administrer les saints mystères. « Ma fille, dit-il, j'ai beaucoup à me plaindre du peu de respect de tant de prêtres qui ont la témérité de toucher chaque jour, en présence du peuple, à mon corps immaculé, car ils ne m'aiment point et ne me connaissent point. S'ils avaient une véritable connaissance de moi, ils n'oublieraient pas qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse être comparé à la pureté qui convient à la dignité de prêtre. Néanmoins ils ne craignent pas de me toucher avec des mains impures et de me recevoir dans des cœurs souillés, et ils font de moi le même cas que de la fange des rues. » Marguerite en entendant ces paroles fut saisie d'une grande crainte et elle se demanda à elle-même, s'il était convenable qu'elle s'approchât si souvent de la table sainte. Elle s'adressa donc au Seigneur avec de grands sentiments d'humilité et elle lui demanda pourquoi il l'invitait à participer si souvent à la manducation de son corps sacré, puisqu'elle en était si indigne ? Il répondit à sa demande : « O ma fille ! j'ai certainement purifié ton âme des fautes dont elle était souillée, c'est pourquoi je te bénis au nom de mon Père éternel, au mien, et au nom du Saint-Esprit et de la bienheureuse Marie, ma mère. »

Une autre fois, la bienheureuse mérita d'être éclairée par son Époux de la manière suivante : « Ma fille, mes serviteurs ne doivent jamais être dans l'affliction, ni se plaindre des peines et des souffrances qu'ils endurent, mais ils doivent pleurer leurs offenses contre ma majesté et les douleurs cruelles que j'ai supportées pour leur amour dans ma passion, ainsi que les graves péchés par lesquels les pécheurs m'offensent et vont à la perdition. Le monde depuis la Rédemption n'a pas été dans la situation d'exiger tant de pleurs, comme dans le temps présent, où l'iniquité surabonde. » A ces paroles, cette âme sainte fut saisie de crainte et elle pria le Seigneur de lui pardonner de ne pas pleurer assez sur cette situation. Enfin avec une grande ferveur elle supplia le Seigneur de traiter les

pécheurs selon l'étendue de sa miséricorde, puisqu'il avait daigné mourir pour eux, afin que revenus de leur aveuglement ils ne périssent pas éternellement. Le Seigneur peu après ajouta qu'elle devait tendre la main à tous ceux qui étaient tombés, et donner des motifs de confiance à ceux qui étaient dans le désespoir de leur salut, puisque sa miséricorde l'avait élue pour être la voie des personnes qui étaient dans l'épreuve, et la vie pour les âmes mortes à la grâce. Elle se soumit humblement aux desseins du Seigneur et elle implora l'assistance de son tout-puissant secours, afin de ne souiller jamais en rien son âme, pendant qu'elle s'appliquerait à convertir les autres à la voie du salut. Elle se remit sans réserve dans les bras amoureux de la miséricorde de Dieu et on l'entendit s'écrier : « Soyez avec moi, ô mon Seigneur, car je suis prête à entreprendre tout ce qui est de votre bon plaisir, soit pour faire connaître aux âmes votre divine volonté, soit pour accomplir ce qui peut contribuer au salut des autres. Je vous demande une seule grâce, c'est que votre miséricorde m'accorde un zèle si ardent, que vos enfants trouvent en moi la vie que vous voulez leur accorder. »

C'était là le but que le Seigneur s'était proposé dans les visions qu'il avait accordées à la bienheureuse, à l'égard des maux horribles commis dans le monde par les personnes de toute condition. Il voulait la déterminer à embrasser avec ferveur la généreuse entreprise de faire connaître au monde les châtiments dont il était menacé, si les hommes ne cessaient leurs actions criminelles. Elle devait par ses exemples de pénitence, ses exhortations et ses miracles amener les cœurs à la componction de leurs fautes et leur ouvrir la porte du paradis. Elle leur montrait avec quelle bonté incomparable la divine majesté voulait les accueillir dans ses bras et les enrichir de ses grâces, comme elle en avait elle-même fait l'expérience.

RÉFLEXIONS

Notre dessein est de faire connaître comment Dieu se plaît à nous combler de ses bienfaits. Il nous semble que dans les temps où nous allons entrer, il s'opérera des guérisons des maux réputés incurables par la science humaine. Mais à nos yeux, ce ne sera pas sans conditions que les hommes recevront ces précieuses faveurs. Dieu ne veut pas se contenter d'être utile à nos corps, il veut surtout guérir nos âmes de la lèpre du péché.

Nous avons trouvé dans Anne-Catherine Emmerich des paroles qu'il nous importe de méditer. Jésus, dit-elle, à Nazareth, parla des maladies et des moyens curatifs. Il parla de la substance spirituelle et de la manière dont elle agit sur le corps; il dit qu'il y avait des maladies *qui ne peuvent être guéries que par la prière et la conversion;* d'autres avaient besoin du secours de la médecine. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait des maladies incurables, mais elles ne le seront plus le jour où les hommes se convertiront et sauront prier.

L'Évangile nous apprend que Satan tint liée une femme pendant dix-huit ans, et Jésus-Christ la guérit : *Quam alligavit Satanas decem et octo annis* (1). Ainsi Dieu a des desseins de miséricorde sur un grand nombre d'âmes que Satan a liées par des maladies, afin de les empêcher d'accomplir les desseins de Dieu sur elles. L'heure de la miséricorde luira pour elles, si elles savent remplir la condition que Dieu a mise à leur guérison.

Mais peut-être Dieu nous enverra des secours puissants. Écoutons ce qu'on lit dans la *Vie d'Anne-Catherine :* « Ces douleurs ne sont pas les effets naturels d'une maladie ; ce sont des souffrances déterminées qu'elle désire supporter à la place d'autres personnes qui ne peuvent pas souffrir avec patience.

(1) Luc, XIII, 16.

Elle sait que par là elle leur procure du soulagement, et elle satisfait avec amour pour les dettes d'autrui à la justice divine. » (1)

Ah ! qui nous donnera de voir de nos yeux s'accomplir de nos jours ces prodiges de charité vivifiante et de sainte réparation; puissions-nous voir faire ce que dit Clément Brentano : « Il lui fallait acheter par des souffrances chaque grâce, et elle ne pouvait la rendre profitable aux autres que par de nouvelles souffrances. » Si Dieu accorde à la terre des âmes qui sachent souffrir pour les autres, nous verrons le triomphe de l'Église.

La vie de sainte Marguerite a été donnée au monde pour exciter les pécheurs à revenir à Dieu avec confiance. Ce grand modèle nous montre qu'il est toujours permis d'espérer les faveurs les plus précieuses du Seigneur, même après les plus grandes fautes. Nous voulons compléter les leçons qu'on peut puiser dans ces pages, en disant que l'état de santé le plus déplorable n'est pas un obstacle. Dieu qui guérit les âmes de tous les péchés guérit aussi les corps de toutes les maladies. Il suffit d'avoir les dispositions requises, afin que Dieu se glorifie en nous. Dieu donnera à ses amis le don de guérir les âmes et les corps.

(1) *Vie de Jésus-Christ*, tome I, page 118.

CHAPITRE XXI

DES FRUITS MERVEILLEUX QUE MARGUERITE OPÉRA DANS UN GRAND NOMBRE D'AMES.

Marguerite, pour obéir aux ordres que le Seigneur lui avait donnés plusieurs fois, de s'appliquer de la manière qui était convenable à son état à la conversion des âmes les plus obstinées dans leur impiété, commença sous la direction de son père spirituel à interrompre les joies de sa contemplation. Elle ne passa plus toute sa journée dans sa petite cellule; mais elle s'employa quelque temps pour les personnes qui avaient un plus grand besoin de son aide.

Mais le démon, considérant les fruits admirables que les entretiens de cette pénitente pouvaient produire dans les âmes, et que ses paroles pleines de feu et ses ardentes prières obtiendraient la conversion d'un grand nombre de personnes de toutes conditions; que d'autres quitteraient les sentiers infâmes du vice, et se rangeraient, à l'exemple de Marguerite, sous l'étendard de la croix par la pénitence, s'enflamma de fureur contre elle, et s'efforça par divers artifices d'obscurcir sa réputation, dans le but d'éloigner d'elle tous ceux qui accouraient de tous côtés pour entendre ses salutaires enseignements. Le Seigneur se plut à faire connaître tout cela à sa

servante, et il lui dit : « Ma fille, moi qui te parle, je suis ton Seigneur, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui me suis revêtu de la chair mortelle dans le sein de la Vierge Marie. Tout ce que je t'ai révélé en diverses circonstances pour le bien des peuples, ne néglige pas de le manifester à tous. Sache bien que je t'ai destinée pour être le port du salut éternel pour un grand nombre d'âmes ; aussi l'ennemi de la race humaine est plein de fureur contre toi, et il tend des piéges afin d'empêcher par tous ses efforts ton salut. En ce moment il s'applique à mettre tout en œuvre contre toi ; mais il ne trouve rien de ton état précédent dont il puisse se prévaloir contre toi. Ne crains donc point, sois pleine de courage, car je suis toujours auprès de toi dans tes combats et dans toutes tes œuvres. » La servante de Dieu, fortifiée par ces paroles, continua son entreprise avec une grande joie de son âme.

Mais le malin tentateur voyant que le peuple ne cessait d'accourir en foule à la cellule de Marguerite, comme si elle était un maître de doctrine et un oracle du ciel, tenta de retirer la sainte de cette occupation par un autre moyen. Il fit naître dans son cœur un grand sentiment de vanité et de complaisance en elle-même à la vue de ce peuple qui accourait vers elle entraîné par le seul motif de l'estime qu'il avait de sa sainteté insigne, dont le Seigneur lui-même rendait témoignage par les révélations particulières qu'elle avait de leurs consciences. Il pensait que par ce danger de vaine gloire il la détournerait entièrement de cette œuvre si sainte. Mais il fut trompé dans ses suggestions perfides, car Marguerite le repoussa vivement en se rappelant que le Seigneur lui avait imposé en diverses circonstances cette charge, et qu'il l'y avait contrainte par ses ordres formels. Elle n'ignorait donc pas qu'elle n'avait aucun motif de vaine complaisance à la vue du concours du peuple et pour le fruit que les âmes qui venaient vers elle recueillaient, car tout cela n'avait d'autre source que la miséricorde de Dieu, qui avait daigné opérer ces merveilles par l'instrument le plus faible, et par une femme qui avait été peu auparavant le scandale du peuple.

Le démon représenta alors un autre motif qu'il savait être très-conforme aux inclinations de Marguerite, savoir, l'amour qu'elle avait toujours eu pour la retraite et le silence, car elle avait à craindre de perdre, même par un seul regard et surtout dans ses entretiens avec les séculiers, la douce familiarité du Seigneur et l'abondance des consolations qu'elle avait éprouvées si souvent, lorsque, comme Madeleine, elle était aux pieds du Sauveur, toute plongée dans la profonde contemplation de ses grandeurs. Mais elle repoussa avec sagesse ce piége du tentateur, en considérant que le Seigneur avait pour agréable qu'elle le servît, en se rendant utile à son prochain; déjà il l'avait avertie plusieurs fois de ne pas s'attacher au lait de ses douceurs; elle ne quittait donc pas Jésus-Christ en parlant aux autres pour lui, et dans le but de les amener à ce divin Maître. Enfin le démon se voyant vaincu et méprisé eut recours à la fureur, et par des visions épouvantables et horribles il essaya de la troubler et l'effrayer par ses menaces; mais elle méprisait tout avec courage, en invoquant son céleste Époux, qui daigna plusieurs fois la fortifier.

Il y avait un concours énorme de personnes de tout état et de toute condition qui venaient vers Marguerite, de toutes les provinces, entraînées par sa réputation de sainteté et par une impulsion particulière du Père des miséricordes, qui, pour obtenir la conversion des âmes, les invitait à s'entretenir avec cette sainte pénitente, qu'il avait comblée de ses grâces. Ainsi elles se disposaient à détester leurs péchés, dans lesquels elle avait été elle-même plongée, et elles avaient l'espérance du pardon et de la protection du Seigneur, qui trouvait ses délices dans cette âme pénitente. Il était nécessaire que le père Giunta, témoin oculaire, et religieux d'un témoignage certain, écrivît et fît mention plusieurs fois de ce prodigieux concours de personnes qui venaient uniquement dans ce but à Cortone, car sans cela la chose serait à peine croyable pour les lecteurs de cette Vie.

« Il n'est pas possible d'énumérer, ainsi parle le père Giunta, les personnes qui venaient chaque jour vénérer la bienheureuse

et entendre de sa bouche ses avis salutaires. Il venait de la Pouille, de Rome, de Pérouse, de l'Espagne, de France, de Florence et des autres pays chrétiens, soit voisins, soit éloignés, des religieux et des séculiers, des nobles et des pauvres, des hommes et des femmes. Le Seigneur lui faisait connaître les péchés secrets de tous ceux qui avaient recours à elle; aussi ils étaient tous dans l'admiration de sa sainteté, et ils acceptaient avec joie les conseils qu'ils recevaient de sa bouche. Aux uns elle découvrait les fautes cachées; aux autres, elle donnait des désirs de la perfection; à ceux-ci, elle persuadait le détachement de toutes les choses de ce monde. Elle exhortait les uns à avoir le vice en horreur et à réparer par la pénitence le temps mal employé; elle donnait aux autres le remède pour les tentations qu'ils avaient. Elle effrayait les uns par la vue du châtiment de la colère de Dieu; elle donnait aux autres l'espérance du pardon de leurs fautes, s'ils recouraient promptement au sacrement de pénitence. A tous, elle prêchait l'immense miséricorde du Seigneur, qui non-seulement accueille le pécheur qui revient à lui, mais qui le caresse, le bénit, l'élève et le comble de douceurs incomparables, dont la grâce de Dieu est la source pour l'âme. Elle se donnait comme gage de ce qu'elle leur annonçait. En résumé, elle répondait à chacun selon les besoins de sa conscience, parce que le Seigneur lui manifestait les secrets du cœur de celui qui lui parlait, et lui mettait dans la bouche les avis qui étaient les plus utiles pour guérir les maux de chacun. Elle obtint également des grâces et des secours divins à un grand nombre de princes et de prélats qui recouraient à elle.

Mais si les personnes étrangères se présentaient en si grand nombre pour recevoir ses avis salutaires, à plus forte raison les habitants de Cortone avaient recours à elle, car ils étaient animés à son égard d'une affection spéciale, et en diverses occasions ils avaient fait l'expérience de la bonté du cœur de la bienheureuse. Il n'y avait pas de personne affligée, ni de pécheur obstiné, ni de serviteur de Dieu, qui ne cherchât

point à la visiter, afin de lui faire connaître le secret de leur conscience, car ils étaient assurés d'en recevoir les remèdes propres à guérir leurs maux. En effet, personne ne la quittait sans sentir son cœur enflammé de saints désirs ou d'acquérir la vertu et de briser au plus tôt les chaînes infâmes du péché.

Il arrivait souvent à la servante de Dieu, par ses austérités et ses veilles continuelles, car elle remettait à la nuit les heures de sa méditation, parce qu'elle était empêchée par des œuvres de charité pendant le jour, de tomber dans des maladies qui la détournaient de pouvoir continuer ce qu'elle avait commencé. D'autres fois, surtout lorsqu'elle commença à s'entretenir avec les séculiers, elle était blâmée par les religieux non-seulement des autres ordres, mais par ceux de son institut, et par les principaux citoyens, parce qu'elle se mettait en relation avec toute sorte de monde, et qu'elle faisait ce qui était plus convenable aux prêtres de Jésus-Christ qu'à une simple femme, surtout à une personne qui avait mené comme elle une vie dissolue et impudique. Pendant que Marguerite était ainsi en butte aux tribulations du dedans et du dehors, le Seigneur lui dit de ne point cesser de faire ce qui apportait un si grand fruit pour les âmes : « Quelles que soient les tribulations qui t'assailliront, dit le Sauveur, néanmoins tu ne cesseras jamais pour ce motif d'arracher de toutes tes forces les vices des cœurs des pécheurs, et de répandre en eux les semences des vertus. Je te donnerai moi-même ces célestes semences, et par la vertu puissante de ma grâce que je mettrai dans ton cœur, tu recueilleras à son heure une moisson abondante pour la gloire de mon nom. »

Elle envoyait un nombre incalculable de personnes décharger leur conscience aux pieds des pères Mineurs, et en particulier du père Giunta, son confesseur. Ce bon père se trouvant accablé par les soins qu'il avait donnés aux âmes qui avaient recours à lui, pour l'aveu de leurs fautes, lui en faisait quelquefois de douces plaintes, en assurant qu'il était à bout de ses forces par sa charité excessive. Elle ne manquait pas d'a-

dresser à Dieu des prières plus ferventes en faveur des âmes, et elle accablait son corps de pénitences plus rigoureuses, afin d'obtenir du Seigneur le changement des cœurs les plus endurcis, et le don de la persévérance pour les personnes mieux disposées à servir Dieu. Le Seigneur agréait promptement les prières de sa bien-aimée servante, et un jour il daigna lui manifester que les promesses qu'il avait faites en faveur des âmes qui avaient recours à elle seraient accomplies, si ses œuvres de charité étaient uniquement pour la gloire de Dieu. « Si tu rapportes à moi, lui dit Jésus-Christ, et non à toi-même, tous les biens de ma grâce, dans le désir que les âmes en fassent leur profit, tout ce que tu as promis en mon nom, et non en vue de ta propre réputation, aura un grand succès. Tu rendras à la grâce les âmes qui auront recours à toi, comme je te l'ai annoncé; néanmoins, tous ceux qui accepteront tes conseils et se repentiront de leurs péchés ne persévéreront pas toujours dans la vertu de pénitence. »

Marguerite ne savait rien refuser à ceux qui s'adressaient à elle avec confiance. Plusieurs personnes ayant expérimenté l'efficacité de ses prières, selon le désir de leur cœur, ne craignirent pas de lui demander des grâces temporelles, pour lesquelles elle promettait de supplier la bonté de Dieu. Il advint un jour qu'une dame eut recours à elle dans la vive confiance d'obtenir la vie de son fils unique, qui était à sa dernière heure. Après avoir fait connaître sa demande, Marguerite l'engagea à se résigner à la volonté de Dieu. Elle adressa ensuite à Dieu ses prières, et le Sauveur lui parla ainsi : « Tu as plus de compassion pour le fils de cette femme que pour le sang que j'ai versé. Je t'ai fait connaître combien il y en a peu qui dans l'âge adulte veulent venir à moi; aussi les enfants qui quittent ce monde sans la tache du péché, entrent en possession de l'héritage du royaume des cieux; et quoique je me retire de toi, néanmoins je suis toujours avec toi. » A ces paroles, la servante de Dieu s'enflamma d'un désir ardent de remplir le paradis, et elle résolut d'offrir à sa divine Majesté des prières plus fréquentes, pour obtenir plutôt les grâces spiri-

tuelles que les temporelles, que les hommes recherchent pour leur satisfaction.

Une personne fortement combattue par la tentation se présenta à la bienheureuse, dans l'espérance de trouver du soulagement par son secours. Elle la fortifia, mais elle lui fit connaître de la part du Seigneur qu'elle ne devait pas s'exposer au danger de pécher, car il voulait bien la délivrer de la tentation par les prières qu'on adressait pour elle, mais à l'avenir elle devait pas se mettre volontairement dans une si dangereuse occasion. Elle lui ordonna de s'accuser au plus tôt en confession de cela, parce qu'elle retomberait certainement dans le péché, à cause de l'estime qu'elle avait d'elle-même et de l'orgueil dont elle était dominée. En entendant ces conseils de la sainte pénitente, qui tendaient à couper la racine du mal, cette personne se repentit et s'humilia en la présence de Dieu. Elle promit de s'amender, et mit en pratique les avis salutaires de la bienheureuse pour le bien et la paix de son âme.

Un prêtre lui ayant fait connaître les pensées de son intérieur, comme il avait coutume de faire, après qu'elle lui eut donné les avis qui étaient utiles au bien de son âme, il se leva pour partir: Marguerite, emportée par la ferveur de l'Esprit, leva sa main et le bénit; mais ensuite elle eut des doutes que cet acte ne fût un effet de sa présomption, puisqu'il n'était pas convenable qu'une femme aussi vile osât bénir un prêtre de Jésus-Christ. Elle eut recours au Seigneur et elle en reçut l'assurance que non-seulement cet acte pieux qu'elle faisait sur les personnes qu'elle éclairait sur leurs défauts, ne lui avait point déplu, mais que cette bénédiction conférait une grâce spéciale à ceux qui venaient vers elle. Marguerite avertit ensuite ce prêtre de ne pas être si prompt à promettre ce qu'il espérait de faire, car il pouvait s'exposer au danger de mentir, puisqu'il n'est pas toujours permis d'accomplir ce qu'on veut. Elle l'avertit, en outre, que lorsqu'il se sentait accablé par la crainte et la défiance, redoutant d'être entièrement abandonné de Dieu, il devait rappeler à son esprit toutes les fautes qu'il avait commises, et se jeter avec ferveur aux pieds du Sauveur pour en demander

pardon, et par respect pour son caractère il devait se contenter de toucher la main du crucifix, jusqu'à ce que les embrassements lui fussent permis. Une autre fois elle lui dit qu'il ferait une chose agréable à Dieu de réciter des *Pater noster* et de se rappeler avec reconnaissance à quel état heureux il avait été appelé par la bonté de Dieu, et qu'il devait soulager son cœur dans la méditation de la passion du Sauveur, en l'accompagnant de larmes et d'une grande confusion de lui-même, en se reconnaissant pour auteur et bourreau des souffrances du Sauveur; mais en même temps qu'il pleurait les souffrances du Sauveur dont ses péchés étaient la cause, il devait avoir confiance dans le sang de Jésus-Christ et dilater son cœur. Enfin, il devait s'appliquer à méditer les dispositions de la sagesse de Dieu, sur lesquelles il écrivait, afin d'en retirer plus de profit pour son âme.

Un jeune homme désirant changer sa manière de vivre en un état plus parfait, supplia instamment Marguerite d'offrir à Dieu ses prières en sa faveur, comme elle le faisait pour tant d'autres. Elle le recommanda au Seigneur, qui lui dit de fortifier ce fervent jeune homme, afin qu'il ne redoutât point l'extrême pauvreté et les angoisses de la tentation, et les calomnies, car il serait toujours assisté par une grâce spéciale de Dieu. Marguerite lui fit entendre de la part du Seigneur, que de même que sa voix avait précipité à terre saint Paul et qu'il le fit relever ensuite, ainsi il se verrait privé de tout pour être rendu participant des dons surnaturels. En même temps l eSauveur l'appelait son fils à cause de l'ardent désir et de la ferveur avec lesquels il s'était mis à le servir. Il deviendrait digne de sa céleste bénédiction, lorsqu'il aurait satisfait à tous les dommages qu'il avait faits, selon ce que sa conscience lui ferait connaître. Marguerite dit toutes ces choses au jeune homme, qui mit à profit les avis de la servante de Dieu, et après les avoir réduits en pratique il fit de grands progrès dans la perfection. Néanmoins Marguerite avait quelque doute que le Seigneur accorderait ses dons insignes et elle reçut ce doux avis : « Je dois te reprendre de ce que tu as mis en doute les dons sublimes que j'ai accordée à ce jeune homme. Si j'accueille

les pécheurs et je tends les bras de ma miséricorde aux hommes corrompus du monde, si j'accorde des grâces abondantes à ceux qui reviennent à moi sincèrement, combien mieux je me plais à orner de mes faveurs l'âme de ce jeune homme, qui me cherche, moi, son Créateur, avec des désirs si ardents. » Ces paroles enflammèrent la bienheureuse à s'employer avec zèle pour le bien des âmes endurcies dans le vice et pour celles qui aspiraient à la perfection.

RÉFLEXIONS

Après avoir vu le chapitre précédent, le lecteur nous permettra une observation qui est à nos yeux de la plus haute importance. Il existe deux classes de personnes; les unes croient très-difficilement aux voies surnaturelles et les autres y croient avec une facilité qui n'est pas selon la prudence. Il est évident que le plus grand nombre des lecteurs de cet ouvrage ont à craindre de croire trop facilement; c'est pourquoi nous avons à cœur de montrer les règles dont il convient de ne pas nous écarter en ces matières.

Nous ferons une citation dont nous connaissons l'autorité, et la sagesse de cette doctrine obtiendra sans doute l'approbation des docteurs les plus éclairés. Nous parlons surtout pour les prêtres, mais nos paroles peuvent être utiles à tous ceux qui sont en rapport avec des âmes que Dieu éclaire de ses célestes lumières. « Plus une âme reçoit de bonnes et véritables lumières, plus il faut être sur ses gardes, quand il s'agira d'exécuter quelque chose d'important. Il faut toujours et longtemps d'avance prier, et quand la lumière arrive se remettre en prière de nouveau et examiner les paroles chacune en particulier et le tout en général.

» Il faut même dans les choses extraordinaires avoir des égards à la prudence et à la faiblesse des hommes. Dieu luimême a égard à cette faiblesse dans les lumières qu'il donne;

c'est pourquoi il prend tant de ménagements pour arriver à son but. Toutes les fois donc qu'une lumière surnaturelle est tout à fait opposée à la prudence et peut blesser en une matière grave la faiblesse des hommes, il faut non-seulement l'examiner doublement, mais il ne faut l'exécuter qu'après une preuve suffisante pour se former la conscience.

» Dieu ne fait jamais faire des choses sans preuves, à moins que ce ne soient des choses toutes simples et qui ne peuvent attirer aucune peine grave, ni causer aucun dommage. Il est vrai que Dieu demande quelquefois un sacrifice opposé à la sagesse et à la prudence humaine, mais dans ce cas il donne des preuves assez fortes de sa volonté pour que la conscience de celui à qui il en demande l'exécution puisse non-seulement se former, mais trouver une obligation d'exécuter les ordres de Dieu aux dépens de tout ce qui lui appartient. »

Nous avons lu bien des avis et des conseils à l'égard des lumières surnaturelles, mais nous n'avons jamais trouvé rien d'aussi clair et d'aussi rigoureusement exact que ce qui précède. Cette sage doctrine nous apprend comment nous devons procéder à l'égard des lumières surnaturelles, et elle nous trace ce que nous devons faire dans les divers cas où nous pouvons nous trouver. N'oublions pas que les lumières célestes sont un trésor précieux, mais à la condition que nous sommes assurés de leur origine et certains d'en connaître le vrai sens divin.

Ah! dirons-nous aux âmes fidèles, après une longue expérience de ces voies, soyons prudents, prions avec ferveur, mais si Dieu nous donne sa lumière, ne négligeons pas d'en faire notre profit. La vie de sainte Marguerite nous montre les fruits merveilleux que les âmes saintes opèrent dans les âmes. De nos jours nous avons vu le saint curé d'Ars produire des fruits semblables. Heureux donc ceux qui savent être amis des saints, profiter de leur puissante intercession auprès de Dieu, et se prévaloir des lumières célestes qu'ils reçoivent pour le bien de ceux qui cherchent l'héritage du salut.



CHAPITRE XXII

MARGUERITE OPÈRE D'AUTRES CONVERSIONS MIRACULEUSES PAR SON ZÈLE.

Il y avait dans la ville de Cortone un jeune homme de mœurs très-dissolues, qui avait enlevé l'épouse d'un homme, et celui-ci, à cause de sa pauvreté ne pouvait s'adresser aux juges et demander justice. Le scandale qui en était la suite était grand et la mère du jeune homme en était accablée de douleur. Elle avertit son fils à diverses reprises de cette faute si grave, et le supplia avec larmes d'y mettre fin et de penser à l'état de son âme, mais le jeune homme méprisa les conseils de sa mère et il ne tint aucun compte de sa douleur pour suivre les ardeurs de son amour impudique. Cette mère affligée résolut un jour de faire un dernier effort et de vaincre le cœur si endurci de son fils. Après avoir invoqué le secours céleste, elle lui représenta des motifs divins et humains avec tant d'efficacité et des supplications si tendres, que le jeune homme s'échappant en soupirs, dit à sa mère : Je ne vois pas d'autres remèdes à la plaie profonde que j'ai au cœur, que de manger un morceau du pain qu'elle avait coutume de donner à Marguerite. Cela seul, ajouta-t-il, pourra briser les liens diaboliques dont mon cœur

est si misérablement lié. Autrement je n'ai pas le courage de briser les chaînes par lesquelles j'ai moi-même enlacé les affections de mon âme. La bonne dame à cette réponse fut si consolée que dans l'excès de sa joie elle faillit perdre connaissance.

La mère ne voulut pas un seul moment perdre l'heureuse occasion de donner un remède salutaire pour le salut de son fils. Elle alla donc à la cellule de Marguerite et lui demanda avec une tendre piété qu'elle daignât lui donner un morceau de son pain. L'humble servante de Dieu connut bien que ce n'était pas le besoin, mais la dévotion, qui poussait cette dame à lui adresser cette demande; elle s'excusa donc, en disant: « Vous ne savez pas, madame, que tout ce que je touche comme misérable pécheresse perd toute vertu et devient dangereux? Je ne puis donc vous donner cela, car ce serait pour votre malheur. » La dame lui fit connaître alors le motif qui l'avait poussée à lui demander du pain, et que le salut de son fils dépendait de sa charité; elle répondrait donc devant Dieu de l'obstination du jeune homme dans ses crimes énormes, car Dieu lui avait inspiré de recourir pour le remède de son mal à un petit morceau de son pain. Il ne fallait pas une raison moins pressante pour convaincre l'esprit de Marguerite, qui était très-éloignée de tout ce qui pouvait contribuer à sa réputation, mais en entendant que le salut ou la perte du jeune homme viendrait d'elle, après avoir prié un peu, elle consentit à la demande de la dame, et elle lui remit, en versant des larmes et avec des paroles pleines d'humilité, un morceau de pain. Elle lui dit que sa foi et celle de son fils plutôt que la vertu de ce pain donnait lieu d'espérer un miracle de la miséricorde divine.

Après avoir remercié humblement sa bienfaitrice et avoir recommandé instamment à ses prières cette affaire, elle revint à la hâte à sa maison, pleine de confiance d'obtenir par les mérites de la sainte pénitente la conversion si désirée de son fils. Sa confiance ne fut pas trompée, car à peine le jeune homme eut mangé avec dévotion la première bouchée de pain, qu'il sentit une vertu divine pénétrer dans l'intérieur de son âme;

il versa des torrents de larmes à la vue de la faute qu'il avait commise devant Dieu. Ensuite il vint vers sa mère avec des signes extraordinaires de repentir et de douleur, et il lui demanda pardon. Il reconnut alors que l'amour de Dieu, à qui Marguerite était fidèle avec tant de pureté, était plus puissant que l'amour profane et impur auquel il s'était livré si longtemps. Il renvoya la femme à son mari et se réconcilia avec lui, en lui donnant une forte somme d'argent. Enfin, après un examen rigoureux de sa conscience, il se déchargea du poids de ses fautes aux pieds d'un prêtre par une confession générale, et il vécut dès lors dans une telle régularité qu'il recouvra sa réputation près de ceux qu'il avait scandalisés. Il eut toujours une grande vénération pour sa libératrice.

Le bruit de cette merveilleuse conversion s'étant répandu dans la ville, une autre mère, non moins affligée que l'autre, en prit motif de confiance, et elle s'adressa aussi à Marguerite en lui faisant savoir que son fils, gravement malade, n'avait pu être disposé, ni par les exhortations des religieux, ni par les avis des médecins, ni par les prières de sa mère, à recevoir le sacrement de pénitence. Il répondait à tout ce qu'on lui disait, que la confession était tout à fait inutile, car il avait perdu toute espérance de salut. La servante de Dieu, en entendant ces paroles, se sentit poussée intérieurement à obtenir le salut de ce désespéré, et élevant avec ferveur son esprit au Seigneur, elle lui recommanda ce malheureux jeune homme. Elle se tourna ensuite avec confiance vers la mère : Allez, lui dit-elle, trouver le père Giunta, mon confesseur, et amenez-le au malade, car j'espère que nous obtiendrons pour lui la grâce.

La dame alla sans retard au couvent des Frères Mineurs, et elle revint ensuite avec le religieux à la maison. A la seule vue du confesseur, le malade se sentit poussé par un mouvement surnaturel à détester ses péchés, et sans éprouver aucune difficulté ni répugnance, il s'accusa de ses fautes avec de grands sentiments de contrition. Il resta dans ces bonnes dispositions pendant tout le temps que le Père se trouva là; mais à peine parti, le démon revint vers lui pour troubler son esprit, de

sorte qu'il refusa de recevoir le saint viatique. Malgré toutes les raisons, il ne voulut jamais consentir à se fortifier par ce divin sacrement. La mère, désolée, fut obligée de recourir de nouveau à la servante de Dieu, qui lui promit de prier Dieu avec ardeur, afin qu'il daignât délivrer ce malheureux de l'illusion par laquelle l'ennemi infernal l'attaquait avec tant de force. Marguerite se mit en prière, et le Seigneur lui fit cette réponse: « Celui que tu me recommandes est indigne de la grâce que tu demandes, car il n'a pas correspondu au bienfait qu'il a reçu, comme il y était obligé; néanmoins, à cause de tes prières, je t'accorde cette grâce. » La chose eut lieu ainsi, car à peine la dame fut arrivée à la maison, qu'elle trouva le jeune homme tout changé, et il demandait lui-même la sainte communion; peu après il la reçut avec joie.

Un homme savant de Cortone éprouva un malheur qui l'accabla tellement qu'il en fut réduit au désespoir. Vaincu par la force de la tentation, il résolut de s'ôter lui-même la vie. A cet effet, il attacha une corde à une poutre, se mit le nœud au cou, et il allait exécuter son crime énorme. Tout à coup la sainte pénitente, qui avait connu par une révélation céleste le malheureux état de ce désespéré, arriva; avec l'aide de deux compagnes qu'elle avait amenées dans ce but, elle parvint à couper la corde où était suspendu, à demi mort, ce malheureux. Après qu'on lui eut administré quelques remèdes, revenu à lui-même, il fut saisi d'étonnement que Marguerite eût pu pénétrer ses desseins, et voyant clairement que Dieu lui en avait donné connaissance d'une manière céleste, il se prosterna à ses pieds et écouta avec une grande attention les conseils qu'elle lui donna. Il imprima dans son cœur les vérités que cette sainte femme lui dit avec tant de clarté, et dès ce moment il ne se laissa plus entraîner à ces excès, quelque contrariété qu'il éprouvât. Il reconnut les fruits de la prière et les grands mérites de Marguerite, et il s'appliqua dans la suite à mettre en pratique les avis qu'il avait reçus.

Un jour que Marguerite était en oraison pour obtenir de l'immense miséricorde de Dieu une grâce pour un noble habi-

tant de Cortone, son Bien-Aimé lui parla ainsi : « Tu diras à cet homme qu'il est trop adonné aux plaisirs sensuels, même dans le mariage, car il manque à la fin légitime pour laquelle ce sacrement a été institué. Avertis-le de se confesser d'avoir un désir trop grand d'accumuler des richesses, car il ne s'est pas abstenu de gains illicites par des motifs de vertu, mais uniquement par respect humain. Qu'il ne néglige pas de rechercher s'il doit restituer quelque chose. Il doit s'occuper aussi de ses mensonges et de ses ruses, et que le peu de bien qu'il a fait, il ne l'a pas attribué à ma grâce, comme il le devait. Enfin tu lui diras qu'il ne doit pas se laisser tromper par le démon, pour le peu de temps qu'il lui reste à vivre, mais il doit se repentir, m'aimer avec ferveur, et m'offrir un de ses enfants pour l'institut des Frères Mineurs. » Marguerite fit connaître ces paroles du ciel à l'habitant de Cortone, qui, éclairé par cette lumière sur ce qu'il devait faire, changea sans retard de conduite, et, fortifié par les prières de la sainte pénitente, il s'appliqua aux exercices de dévotion et se prépara à un passage heureux pour la vie éternelle.

Il y eut un nombre immense de personnes qui de diverses manières admirables quittèrent les habitudes du péché, les unes par la force des prières de la bienheureuse, les autres en se trouvant en sa seule présence. Mais elle n'allait jamais d'elle-même dans les maisons des pécheurs, si le Seigneur ne lui en donnait l'ordre exprès. Le Père Raynaldo la pria d'amener à la pénitence une personne obstinée, car il ne voyait aucun moyen capable de lui ouvrir les yeux sur l'état de son âme. Pour exciter la bienheureuse à cette œuvre, le Père résuma toutes ses raisons dans ce raisonnement : Si vous voulez interrompre les douceurs de la contemplation que vous goûtez dans la solitude de votre cellule, vous gagnerez au Seigneur une âme perdue ; mais si vous ne savez point vous priver de vos exercices spirituels, elle sera précipitée en enfer ; choisissez ! La servante de Dieu resta dans l'incertitude sur ce qu'elle devait faire ; elle répondit donc au religieux qu'elle consulterait son Époux bien-aimé sur le parti à prendre pour sa plus grande

gloire. Elle passa toute la nuit dans de ferventes prières et dans les larmes; enfin le Seigneur daigna répondre, et entre autres choses, il lui dit : « Ma fille, je loue la résolution que tu as prise de ne point répondre de suite à ce Père, car tu crains d'un côté de ne pouvoir vivre sans goûter par ma grâce les effets de ma présence, et de l'autre tu as un ardent désir d'arracher aux peines de l'enfer une âme, dont tu n'ignores pas que le salut m'est cher, car je l'ai rachetée par mon sang. » Après l'avoir instruite de diverses choses, le Seigneur l'excita à cette œuvre de charité, en lui promettant de lui venir en aide pour un heureux succès par son secours tout-puissant; et cela eut lieu ainsi.

RÉFLEXIONS

C'est pour nous un devoir d'éviter avec soin de répéter ce qui a été dit dans nos réflexions sur les divers chapitres de ce livre si précieux. Mais le lecteur comprendra facilement que nous ayons le désir d'envisager les questions sous des points de vue différents, lorsque de graves raisons l'exigent ainsi. C'est le motif qui nous oblige à exposer une doctrine qu'il est nécessaire d'avoir sans cesse sous les yeux, pour ce qui concerne les lumières surnaturelles et divines.

A l'égard des lumières surnaturelles, il y a plus de fausses conclusions que d'illusions proprement dites. Une illusion est une chose fausse en elle-même, et une fausse conclusion est une bonne chose mal comprise, ou une chose suspecte conclue dans un bon sens. C'est là le plus grand danger pour les choses extraordinaires. Les âmes mettent sonvent leurs conclusions au rang des lumières qu'elles reçoivent, et par cette manière de procéder on trompe ceux qui reçoivent les paroles et y ont confiance. La conclusion que l'âme tire d'une véritable lumière est souvent fausse, comme il peut arriver qu'on en tire de bonnes d'une lumière fausse.

C'est là de nos jours le grand écueil qui jette la confusion sur

cette question et qui empêche bien des esprits judicieux et droits d'accorder leur confiance aux voies surnaturelles. Il est temps que les âmes apprennent à être fidèles en communiquant leurs lumières, afin de ne pas décourager, par les erreurs de leur propre esprit, les cœurs qui ont le désir de croire; mais afin d'éclairer entièrement ce point, nous citerons un exemple de ces fausses conclusions.

Une âme dont l'état surnaturel a été constaté, reçut, à l'égard du malheureux Verger, assassin de Mgr Sibour, des lumières sur le danger de son salut. La sainte Vierge lui ordonna de faire dire à son intention des Messes, ce que celle-ci exécuta fidèlement. Or, le matin de sa mort sur l'échafaud, pendant la Messe célébrée à son intention, cette dame vit dans la lumière de Dieu, la sainte Vierge priant pour le malheureux Verger. Les journaux rapportèrent, de leur côté, en effet, que Verger, environ un quart d'heure avant sa mort, fut saisi de crainte et qu'il montra des dispositions qui peuvent faire espérer son salut.

Dans la joie de son cœur, cette pieuse dame annonça à ceux qui la connaissaient, et nous dit elle-même, que Verger était sauvé. Mais il faut bien observer que cette conclusion n'était pas dans la vision; elle a vu la sainte Vierge prier; elle a même su par les journaux que cette prière de Marie correspondait avec un changement de dispositions constaté chez ce dernier. Mais le secret de la perte ou du salut de l'âme reste un mystère caché aux hommes.

Les âmes ne doivent jamais tirer de conclusion des visions et des révélations qu'elles ont, car c'est là une grande source d'erreurs dans les voies surnaturelles. Il arrive souvent qu'on les tire pour ainsi dire à son insu; quelquefois ceux qui entendent les visions les tirent eux-mêmes. C'est là une source d'un grand discrédit pour les voies surnaturelles. Mais il n'est pas juste que les erreurs que nous commettons nous-même soient mises sur le compte des lumières de Dieu.

Nous espérons que cette observation ouvrira les yeux à un grand nombre d'âmes. Quant à nous, nous avouons que rien ne nous a été plus utile que cette doctrine salutaire. Nous

croyons volontiers que c'est le point fondamental pour le discernement des voies mystiques et la clef qui nous fait le mieux entendre les véritables paroles de Dieu.

Les saints ont des lumières si pures, qu'ils sont à l'abri de toutes ces erreurs ; mais les âmes qui entrent dans les voies mystiques doivent être bien vigilantes. Il faut surtout que les directeurs éprouvent longtemps l'esprit qui anime les âmes, selon les paroles de l'Apôtre : *Probate spiritus an ex Deo sint.* Il ne convient guère d'agir d'après les lumières de ceux dont l'Église n'a pas constaté l'état surnaturel par ses ministres éclairés et fidèles.

CHAPITRE XXIII

DE CE QUE FIT MARGUERITE EN FAVEUR DES HABITANTS DE CORTONE, DE FORLI ET DE L'ÉVÊQUE D'AREZZO.

Du temps de Marguerite les vices de toutes sortes régnaient à Cortone. Le Seigneur se plaignit à celle-ci des crimes dont la plus grande partie du peuple se rendait coupable; c'est pourquoi elle le supplia avec ardeur de ne pas les traiter selon la rigueur de la justice que méritait leur obstination. Dans le but d'apaiser la justice divine, elle déchirait ses chairs innocentes par de sanglantes disciplines; et par ses larmes, ses jeûnes et ses pénitences, elle s'efforçait de retenir le courroux de Dieu, sans cesse irrité par les péchés de ce peuple. Un jour le Seigneur lui fit entendre ces paroles : « Je me plains à toi, ma fille, des habitants de Cortone, qui m'offensent gravement et qui se rendent dignes à chaque moment des châtiments les plus terribles ; mais par amour pour toi je leur ai accordé de grandes faveurs et après ta mort je leur donnerai des grâces qui seront au-dessus de leur attente. » Dans un autre entretien le Seigneur lui dit : « Les habitants de Cortone t'ont donné le peu de nourriture qui t'était nécessaire, mais il viendra un temps où ils seront dans l'abondance du froment et du vin. »

Un jour, dans l'octave de l'Ascension, après la sainte com-

munion, elle entendit son bien-aimé Époux lui dire : « Mon élue, combien je serais affligé si je pouvais encore souffrir, mais je veux du moins te montrer la compassion que j'ai pour tes peines, comme j'eus pitié de l'angoisse de Marthe et de Madeleine. Je te dis donc que les habitants de Cortone offensent mon immense bonté, surtout par la duplicité et la tromperie. Je devrais en prendre motif de les punir avec sévérité; néanmoins, par amour pour toi, je les traiterai avec miséricorde. » Mais plus la vérité éternelle exaltait Marguerite et plus celle-ci s'abîmait en esprit dans un sentiment de confusion et de profonde humilité. Elle disait donc au Seigneur qu'elle n'avait dans son âme que des taches de péché, et qu'ainsi privée de toute vertu, elle ne pouvait apaiser sa juste colère provoquée par les péchés de ses concitoyens. A cet humble aveu de sa faiblesse et de son indignité, le Seigneur l'appela incrédule; mais elle s'excusa aussitôt, en disant : Seigneur, je confesse en vérité que vous êtes tout et pouvez tout; ce n'est pas de vous que vient ma crainte, mais de moi qui suis si vile par mes fautes, qui me donnent un motif continuel de me défier de moi-même.

Il s'éleva dans la ville de grands désordres et dissensions, et de là naissaient des maux irréparables, qui étaient nuisibles au bon gouvernement des peuples et dangereux pour la vie de beaucoup d'habitants. En outre, un grand nombre d'âmes étaient en péril à cause des haines invétérées qu'on gardait dans le cœur, car on rejetait tout ce que la charité et la prudence pouvaient proposer pour la réconciliation. Le Seigneur ordonna donc à Marguerite d'aller auprès du père Giunta et de l'engager à mettre tout son zèle à ramener la concorde parmi ce peuple, en lui promettant qu'il serait assisté par son puissant secours dans cette entreprise. Elle dit avec humilité au divin Maître qu'il serait plus convenable qu'un avis semblable lui fût donné par une âme innocente, et non par une femme qui était vile entre toutes et indigne, comme elle disait être avec une grande sincérité de cœur: Mais Jésus-Christ la fortifia par ces paroles : « Tu es la voix des désespérés et le héraut

de la miséricorde, et tes paroles doivent être annoncées et prêchées au peuple; c'est pourquoi il m'a été agréable de me servir de toi plutôt que de toute autre personne. Tu engageras donc les Frères Mineurs à entreprendre de pacifier les habitants de Cortone et à leur prêcher la paix avec liberté et ferveur. Si ma parole et leur prédication ne sont pas écoutées dès le principe, néanmoins ils ne doivent point cesser leurs exhortations et ajouter d'autres motifs, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la concorde. » Marguerite, excitée par ces instructions salutaires, fit tous ses efforts pour persuader son confesseur et d'autres religieux de Saint-François à s'appliquer à cette noble entreprise.

Le Seigneur l'excita une autre fois à mettre tout son zèle pour obtenir la concorde, et il lui dit : « Tu crieras aux habitants de Cortone de faire la paix, car j'ai été un messager de paix; dis à ton confesseur qu'il les invite à faire l'aumône, en leur rappelant la paix que j'ai, comme Créateur et Seigneur, faite avec mes persécuteurs. Je me suis réconcilié, autant qu'il dépendait de moi, avec ceux qui m'ont trahi, m'ont tourné en dérision, m'ont flagellé, m'ont craché au visage, souffleté et couronné d'épines, qui m'ont cloué à la croix, transpercé de la lance et ne m'ont pas reconnu pour véritable Fils de Dieu. Qu'ils se souviennent que j'ai fait la paix avec eux lorsque mon humanité succombait sous les souffrances dont ils étaient les auteurs; c'est pourquoi je commande au peuple de Cortone de se dépouiller de tout mauvais sentiment et de toute haine, et que ceux qui sont divisés se réconcilient. S'ils agissent autrement, je les châtierai, et ils ne pourront échapper aux coups de ma juste colère. » L'humble pénitente répondit : Seigneur, je crains que les nuées de mes péchés ne s'interposent entre votre miséricorde et leur malice, et ainsi ma prière ne pourra être exaucée en votre présence. Le Seigneur lui répliqua avec bonté : « Annonce des paroles de paix, excite les habitants à la paix, car il n'y a pas de nuée de tes fautes qui puisse empêcher leur union. Les grâces dont j'ai orné ton âme n'ont pas été seulement accordées pour toi seule, mais aussi pour le bien des autres. Je veux les traiter avec miséricorde, car depuis la ré-

demption de l'humanité les hommes n'ont jamais eu un si pressant besoin de ma bonté, comme en ces temps où l'iniquité surabonde. Je ne veux point perdre les âmes que j'ai rachetées à un si grand prix ; c'est pourquoi je t'ai destinée à être une trompette pour appeler les hommes à la pénitence. »

Dans une autre occasion, le Seigneur l'avertit de faire connaître à son confesseur sa volonté qu'il lui manifesta par ces paroles : « S'il ne s'applique pas à réconcilier avec zèle les esprits des habitants de Cortone, je lui en demanderai un compte sévère. Tu lui diras qu'il viendra un temps où les habitants feront plus de cas de ses paroles et de ses conseils qu'ils paraissent en ce moment mépriser. Si l'ennemi du genre humain s'efforce de s'opposer à la paix, qu'il ne se désiste pas de son entreprise, car il obtiendra le succès par l'assistance de ma grâce. » La chose arriva ainsi, car le démon suscita des rumeurs contre l'Ordre de Saint-François et le confesseur de la sainte eut à souffrir de grandes contradictions et injures. Pendant plusieurs jours il ne put pas même visiter sa pénitente. Tout cela était produit par le démon, afin d'empêcher la concorde que le confesseur et la sainte s'appliquaient à établir. Marguerite s'adressa au Seigneur avec prières et larmes, et elle fut fortifiée par ces paroles : « Tu diras à ton confesseur qu'il ne craigne point le démon, car je lui donnerai ma grâce qui lui fera ramener à la paix des familles entières. Il faut le prévenir qu'il ne s'éloigne pas de Cortone, mais qu'il établisse la concorde entre telles personnes. Puisque les habitants de Cortone pour mon amour ont été bons envers toi, ainsi je leur accorderai des grâces spéciales par égard pour toi. Dis à ton confesseur qu'il ne se lasse point de mener à bonne fin cette œuvre, car toutes ses fatigues et celles de ses frères ne sont rien en comparaison des efforts tentés par le démon pour empêcher cette concorde. Mais, ô ma fille, que diras-tu si ton confesseur ne reçoit que des persécutions des ingrats pour son zèle ? » A ces paroles elle s'enflamma d'ardeur pour supplier le Seigneur de soutenir la constance de son confesseur dans ce labeur et pour le bon succès de cette affaire.

Le jeudi dans l'octave de la Pentecôte, Marguerite reçut la sainte communion avec de grands sentiments de piété, et le Seigneur la consola par ces paroles : « Tu m'as supplié de vouloir bien accorder la paix à ce peuple : j'ai exaucé tes prières; les cœurs divisés vont bientôt s'unir. » Il ajouta ensuite : « Ma fille, tu es une rose candide d'innocence, toute brillante par ta charité. Tu obtiendras facilement tout ce que tu demanderas à mon Père en mon nom. Ceux qui auront recours à toi recevront une grâce spéciale, car lorsque tu te présentes devant mon Père, tous les séraphins se réjouissent à cause de ton amour, car ils savent par la lumière de Dieu que tu seras placée sur un trône au milieu d'eux dans la béatitude éternelle. »

Marguerite fut saisie de joie et de confusion en entendant ces paroles de son bien-aimé Jésus; elle attribua tous ses dons à sa libéralité infinie et lui rendit d'humbles actions de grâces. Enfin, après quelques difficultés, la paix fut conclue par le zèle des pères Mineurs, et en particulier du père Giunta, à la satisfaction des parties qui reconnurent que l'heureux succès de cette affaire était dû aux prières de Marguerite et aux exhortations qu'elle avait adressées aux religieux et aux habitants, afin que la réconciliation si désirée pût avoir lieu.

Dans la Romagne il y avait des discordes ardentes à l'occasion d'une guerre entre les habitants de Forli et d'autres villes, qui menaçait de causer de grands ravages. Marguerite recourut à l'aide du Seigneur dans la prière, et elle s'offrit à recevoir tous les coups de sa juste colère, s'il voulait établir la paix. La divine Majesté eut pour agréable la demande de sa servante, et il lui annonça que la division cesserait bientôt, sans effusion de sang chrétien. La chose arriva ainsi, car la ville de Bologne était pleine de Français et la guerre allait commencer; mais, par la médiation de Nicolas III, Souverain Pontife, les partis ennemis se réconcilièrent, et ayant déposé les armes, ils firent entre eux une alliance de paix.

Le cinquième jour de mai, après avoir reçu la sainte communion, le Seigneur lui dit de faire savoir à l'Évêque d'Arezzo de renvoyer tous les soldats qu'il payait avec l'argent de

l'Église, qui devait être employé uniquement pour les pauvres, car il était le père de tous et de la paix. Il lui dit aussi qu'il ne devait pas dépenser de si grandes sommes à la cour de Rome, car il devait les appliquer au culte de l'Église et au besoin des malheureux. Il lui ordonna de l'avertir de ne pas ajouter tant de confiance aux conseils de ses parents, aux avis desquels il déférait trop, mais de venir à Cortone pour entendre les conseils qu'elle lui donnerait au nom du Seigneur. Il lui dit qu'elle devait le persuader de mettre fin aux guerres qu'il avait entreprises par l'avis de ses parents, et qu'il ne fît pas tant d'efforts pour étendre les droits de son évêché, car il n'aurait jamais de succès tant qu'il déplairait à la volonté de Dieu. Il ajouta qu'elle devait l'exhorter à examiner sa manière de vivre et lui faire connaître qu'il n'avait pas observé un seul point de ce qu'il était convenable à un prélat de faire. Elle devait lui reprocher les grands malheurs supportés par le peuple et dont il était la cause, car des enfants avaient été jetés dans les flammes avec les mères. Il aurait donc à rendre un compte sévère au Seigneur pour ces âmes qu'il avait rachetées par son sang dans sa douloureuse passion. Il lui fallait dès lors apporter remède à ces maux avant que la juste vengeance du ciel mît un feu dévorant dans son cœur, dont rien ne pourrait le guérir. La douleur de Marguerite, en entendant les excès commis par ce prélat, fut si excessive, que le courage lui manquait pour l'avertir. Il lui semblait que ce n'était pas à une femme d'une vie autrefois scandaleuse à corriger un Évêque de si grandes fautes. Néanmoins elle s'offrit d'obéir aux ordres du Seigneur, qui la fortifia en lui disant qu'il l'avait enrichie avec abondance des dons précieux de sa miséricorde pour le bien des âmes.

Le Seigneur lui renouvela un autre jour ses avis et lui ordonna d'avertir l'Evêque d'Arezzo de se réconcilier avec ses adversaires et de ne pas permettre que les âmes confiées à sa sollicitude pastorale tombassent en enfer à l'occasion des guerres qu'il continuait. Elle devait lui reprocher le tribut exigé des habitants de Sienne. Elle devait lui faire considérer les malheurs,

les calamités, les souffrances qui accablaient le peuple par les divisions dont il était la cause. Il devait faire la paix sans retard, afin de trouver miséricorde devant le Seigneur, qu'il avait si gravement offensé.

Une troisième fois le Seigneur dit à Marguerite de s'employer avec zèle pour le salut de ce prélat. « Tu diras à l'Évêque d'Arezzo qu'il cherche appui et protection auprès de diverses personnes, mais qu'il lui serait plus avantageux de chercher les secours du ciel, car s'il avait recours à moi, je l'assisterais. Il a une grande confiance dans les prières qu'on fait en sa faveur, il connaîtra bientôt ce qu'il en retirera. Tu lui diras qu'afin d'obtenir plus facilement le pardon de ses fautes, il ne diffère pas de donner l'approbation et la confirmation nécessaire à la nouvelle fondation de Saint-Basile. » Marguerite l'avait érigée à l'aide des aumônes qu'elle avait recueillies. Elle y vécut longtemps et y mourut saintement, comme nous le verrons au troisième livre de cette histoire. Il nous a paru nécessaire de parler dans le second livre des vertus et des dons admirables qui lui avaient été accordés par le Seigneur.

RÉFLEXIONS

Les vies des saints, telles qu'elles sont composées, à Rome, selon la méthode généralement suivie depuis des siècles, se divisent en trois parties. Cette méthode a l'avantage considérable de permettre de traiter de tout ce qui est digne d'attention dans les serviteurs de Dieu, sans confusion et avec un ordre plein de clarté. Elle a été adoptée par le savant P. Marchese, et nous n'avons qu'à le louer d'avoir suivi la forme traditionnelle dans la vie de sainte Marguerite. Du reste, l'abondance des matériaux, et ce que l'auteur voulait nous faire connaître, rendait nécessaire de ne pas s'écarter de cette règle pleine de sagesse.

Mais ce que nous voulons surtout faire remarquer, c'est que l'auteur a puisé tout ce qu'il nous a dit dans les procès-verbaux de la canonisation de la sainte Pénitente. Le lecteur voudra

bien observer qu'il est impossible de supposer que les visions et les paroles surnaturelles rapportées dans cette vie sont dénuées d'authenticité. En même temps, les récits admirables qu'on a lus ont une base solide, car ils la trouvent dans la canonisation de la sainte, dont nous avons fait connaître les sublimes dons qu'elle a reçus de Dieu.

Ceux qui ignorent entièrement les principes de la science mystique s'étonneront peut-être de tant de merveilles, des communications si fréquentes que sainte Marguerite avait avec Notre-Seigneur. Mais qu'ils sachent bien que l'Église ne fait aucune difficulté d'admettre tous ces dons ineffables de la grâce et les faits qui en sont les fruits nécessaires. La science mystique affirme tout cela et le reconnaît comme divin lorsqu'elle l'a soumis à un examen rigoureux, ainsi que les choses ont lieu lorsqu'il faut faire le procès de canonisation.

Au lieu d'indiquer les principes ardus des docteurs, qu'il serait nécessaire d'établir avec de grands développements, nous allons citer ici ce qu'un des plus grands théologiens modernes, le P. Ventura, a dit à Rome, dans l'Église *Sopra-Minervam*, en présence de tout ce que la Ville sainte renferme de docteurs éminents. Ce fait dira mieux que toutes nos paroles l'étendue de la science infuse, lorsqu'il plaît à Dieu de l'accorder à ses élus.

« Martin de Porrès, béatifié en 1836, dit-il, a obtenu de l'intelligence divine, dans la science de la religion, de plus grandes lumières que celles des plus profonds théologiens. Il n'a pas lu l'Écriture Sainte et il sait en interpréter les passages les plus obscurs. Il n'a pas étudié la *Somme* de l'angélique docteur saint Thomas, le livre le plus savant qui soit sorti de la plume des hommes, et il la possède si bien qu'il en cite les articles et y renvoie non-seulement les disciples, mais les maîtres eux-mêmes (1). » Tels sont les fruits admirables de la science que Dieu peut communiquer aux hommes, lorsqu'il lui plaît de répandre ses dons sur eux pour la gloire de son nom.

(1) Voy. *Les desseins de la miséricorde divine sur les Amériques*, p. 61.

Ah! que Dieu est admirable dans ses saints, comme le dit le Prophète royal : Écoutons encore l'illustre P. Ventura. « Voyez, dit-il, Martin parle au ciel, et des pluies bienfaisantes en descendent; à la terre, et il lui rend une fécondité inattendue; aux eaux, et il les affermit sous ses pieds, ou les arrête dans leur course dévastatrice. Bien plus encore : il parle aux fièvres, et il les dissipe; aux contagions, et il les chasse; à toute espèce de maladies, et il les éloigne; à la mort elle-même, et il l'oblige à rendre les victimes sur lesquelles elle a exercé son empire redoutable. » Voilà Dieu dans ses saints.

Nous ne serons pas étonnés de vcir les choses admirables que Dieu a opérées en faveur de sainte Marguerite, et nous recueillerons les fruits que nous devons puiser dans ce modèle donné aux pécheurs et aux âmes justes. Il nous faut savoir tirer les conclusions pratiques de la lecture de ces pages, afin de recevoir les bénédictions qui y sont attachées. Il nous est permis d'affirmer, par l'expérience que nous en avons faite, que la protection de sainte Marguerite ne fera point défaut à ceux qui s'adresseront à elle et auront recours à sa puissante intercession.

Nous serons heureux si nous avons pu inspirer aux âmes le désir de prier sainte Marguerite, afin qu'elle soit leur patronne spéciale auprès de Dieu. Leur attente dans sa miséricordieuse protection ne sera pas frustrée, nous pouvons en donner l'assurance, qui nous vient des biens précieux que nous avons trouvés par la voie de cette illustre Pénitente. Gloire à Dieu dans ses saints!

LIVRE DEUXIÈME

DES VERTUS ET DES DONS ACCORDÉS A SAINTE MARGUERITE

CHAPITRE PREMIER

DE LA FOI ET DE L'ESPÉRANCE DE SAINTE MARGUERITE.

La foi vive de l'illustre Pénitente est facile à comprendre par le seul exposé de sa *Vie*. Le Seigneur, en effet, ne l'eût jamais jugée digne de ses apparitions si fréquentes et de ses doux entretiens, elle n'eût point été favorisée des merveilleuses visions des Ésprits célestes, si elle n'avait eu une grande foi aux vérités sublimes qui lui étaient manifestées. L'humble sentiment qu'elle avait d'elle-même, en se jugeant indigne des faveurs du Ciel, la crainte salutaire qu'elle avait d'être trompée, disposaient son âme à croire aux enseignements divins et aux visions dont son Époux céleste la favorisait.

Sainte Marguerite fut si agréable à Dieu par sa foi, que le Seigneur daigna le lui manifester. « Fille, dit-il, mes Apôtres eurent souvent des doutes, mais je t'ai si fortement assurée dans la foi, que tu n'as jamais été ébranlée. » Une autre fois il dit : « Fille de foi parfaite, loue, aime et sers Celui qui est ton Créateur, et qui t'a accordé un don de foi si grand, que ton

âme reçoit une nouvelle grâce, chaque fois que tu m'adores sur le saint autel. »

Le samedi qui précède le vingtième dimanche après la Pentecôte, la Sainte goûta une si grande suavité dans la communion, que, ne pouvant la supporter, elle tomba sur le pavé de l'église. Le Seigneur la consola ainsi : « Puisque tes forces ne te permettent pas de supporter mes divins enseignements, je t'accorde d'incliner ta tête sur l'oreiller pour m'écouter avec attention. Crois-tu que Dieu soit un et en trois Personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ? » Sainte Marguerite répondit avec humilité : « Seigneur, rien ne vous est caché, vous connaissez l'intime de mon cœur : pourquoi m'interrogez-vous ainsi pour me jeter dans l'angoisse ? » Le Seigneur lui dit : « J'ai interrogé Pierre, quoique je connusse la pensée de son cœur ; mais j'agis ainsi, parce que je prends mes délices à m'entretenir avec ceux qui me sont fidèles. » Alors la Bienheureuse ajouta que son esprit était incapable de comprendre comment sa divine Majesté pouvait trouver quelque sujet de joie dans une créature si imparfaite. Mais le Seigneur lui dit : « La Sainte Écriture enseigne que je trouve mes délices à être avec les enfants des hommes. Je prends en toi mes complaisances, afin que cet ennemi que j'ai chassé du Paradis soit plus cruellement tourmenté, parce qu'il ne cesse de me mettre en croix, en m'arrachant un si grand nombre d'âmes qui se perdent. »

Après la sainte communion, elle entendit un jour ces douces paroles : « Je suis le Pain vivant qui est descendu du ciel ; je suis l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Veux-tu venir jouir de mon Père céleste ? » Elle répondit aussitôt : « Seigneur, quand je suis avec vous, je suis avec le Père et le Saint-Esprit. » Le Seigneur lui dit : « Tu crois cela fermement. — Seigneur, répondit sainte Marguerite, tout est à nu devant vos yeux, et vous savez ce que je crois. » Alors le Seigneur lui donna sa bénédiction en récompense de sa foi.

Elle disait un jour au Seigneur : « Oh ! s'il vous avait plu de me faire vivre dans ces temps où vous étiez sur la terre revêtu de votre chair mortelle, à l'imitation et en compagnie de Made-

leine, j'aurais souvent embrassé vos pieds et vous aurais adoré avec une grande dévotion. » Le Seigneur lui répondit : « Souviens-toi de ce que je dis à saint Thomas : Tu as cru, parce que tu as vu, mais plus heureux seront ceux qui croiront sans avoir vu. Je te dis en vérité que le mérite de ceux qui ont cru en moi sans m'avoir vu est plus grand. » Elle fut par là plus affermie dans sa foi, et elle s'appliqua à accroître en elle ses mérites, en renouvelant souvent les actes de cette vertu.

Dans un doux entretien avec le divin Époux, celui-ci lui demanda si elle croyait et confessait que Dieu, un en substance, est Père, Fils et Saint-Esprit en Personnes. Elle répondit qu'elle avait une foi inébranlable que Dieu, unique en essence, est en trois Personnes. Alors Dieu se plut à lui donner l'assurance du salut de son âme, qu'elle avait si souvent demandée avec tant de larmes. Mais le Seigneur lui dit que, sans cette assurance de sa part, elle n'aurait jamais eu la certitude de son salut pendant tout le temps de sa vie. Elle demanda si les Saints avaient été dans l'incertitude de leur salut. Elle entendit cette réponse : « Les Saints, en général, ont reçu la grâce de la force et de la constance dans les souffrances, mais ils n'ont eu la certitude du salut que dans le ciel. »

Le confesseur désira savoir ce qu'elle entendait par cette parole : Seigneur, Seigneur, qu'elle répétait si souvent ; était-ce le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, ou bien Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Elle répondit : « J'invoque le Dieu unique et éternel en trois Personnes. » Et comme le démon tentait de lui persuader qu'elle était dans l'erreur, le Seigneur daigna lui dire que cette invocation lui était très-agréable. Une autre fois, le confesseur l'interrogeait sur sa manière de prier, et elle répondit : « J'invoque la très-sainte Trinité en disant : O Dieu vivant, éternel, immense et immuable, je connais et je confesse ma faiblesse. » Elle avait une grande dévotion au mystère de la sainte Trinité, et elle avait la pieuse coutume de réciter cent fois le *Pater* pour l'amour de Dieu le Père, autant de fois à la louange du Fils, et autant en l'honneur du Saint-Esprit.

Sainte Marguerite était toujours dans le doute si elle pour-

rait résister avec générosité à toutes les souffrances que le Seigneur lui avait annoncées, parce qu'elle se défiait d'autant plus de sa faiblesse, que Dieu la comblait de ses grâces les plus précieuses. Le divin Maître la fortifia ainsi : « Fille, aucun Saint n'aurait jamais pu rester ferme et inébranlable dans les souffrances et les douleurs, si ma grâce ne l'avait fortifié. Pourquoi ne crois-tu pas que, de même que j'ai donné à mes Saints la force et le courage au milieu des plus cruels supplices, je saurai aussi rendre inébranlable le vase de ta fragilité, de sorte que tu pourras supporter toutes les afflictions et ne jamais être vaincue par aucune tribulation. » Elle répondit : « Je crois, Seigneur, que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, mais moi, je suis indigne du don de votre grâce. » Alors le Sauveur, pour récompenser sa foi si vive, mais si humble, daigna éclairer son esprit de sa céleste lumière, afin qu'elle connût les taches les plus légères de sa conscience, les pensées les plus secrètes et les péchés les plus cachés. Elle s'efforça ensuite d'y apporter remède.

Elle s'entretenait un jour avec le gardien du couvent et son confesseur de la Passion de Jésus-Christ, et, dans la ferveur de son esprit, elle dit : « Si j'avais été présente au crucifiement du Sauveur, je l'aurais supplié de me plonger en enfer, plutôt que de se soumettre à l'atrocité de ce cruel supplice. » Le gardien peu satisfait lui répondit par divers passages de l'Évangile, où Notre-Seigneur avait repris ceux qui avaient voulu le détourner de l'œuvre de la Rédemption par le moyen de ses souffrances et de sa mort. Elle fut alors ravie en extase, et le Seigneur loua ainsi sa foi : « Les frères ne doivent pas mettre en doute l'amour de ton cœur, qui correspond si bien à celui que j'ai témoigné au monde. Si tu avais dit ces paroles au pied de ma croix, ta foi si pure t'aurait mérité le salut. » L'humble Pénitente répondit : « Seigneur, ne permettez pas que je sois dans l'erreur, car mon âme est privée de toute vertu. »

La Sainte fit au Seigneur une prière qui, disait-elle, ne pouvait être rejetée par la clémence divine. Après la sainte communion, le jour de Saint-Pierre aux Liens, Jésus-Christ lui dit:

« Réjouis-toi, fille de Jérusalem, parce que le Roi de la Jérusalem céleste est venu habiter dans ton cœur, et y mettre son trône par ses grâces. Je te dis en vérité que je mets mes complaisances dans les opérations de ma grâce que je fais dans ton âme. » Sainte Marguerite demanda à Dieu son secours, afin de servir sa Majesté dans toutes les prières et les tribulations, sans contracter aucune tache de péché. « Seigneur, dit-elle, vous devez et vous pouvez m'accorder ma demande, car il est convenable que rien ne soit refusé à la créature de ce qui est juste et nécessaire. » Et le Seigneur lui répondit : « Le don qui est l'objet de ta prière est très-grand, néanmoins il sera bientôt accordé à ton âme. » Une autre fois le Seigneur rendit ainsi témoignage de sa foi : « Je t'ai accordé une foi si forte et si constante, que tu n'as jamais eu un doute en ce point. » Elle rendit grâces au Seigneur de ce don.

Sur le fondement de cette foi approuvée par le témoignage du Ciel et les paroles du divin Maître, sainte Marguerite établit son espérance qui n'avait d'autre but que la possession de Dieu. Elle ne cessait donc de confesser au Seigneur qu'elle se défiait d'elle-même, et qu'elle n'avait d'autre confiance pour son salut et pour résister aux tentations, que l'immense bonté de Dieu et les mérites infinis du Sauveur. Jésus-Christ l'excita lui-même à cette confiance en l'engageant à se nourrir plus fréquemment du pain des Anges dont elle s'abstenait à cause de ses défauts. « Tu parles selon la vérité, lui dit le Sauveur, néanmoins tu dois espérer en ma miséricorde. » A l'aide de ce bouclier de l'espérance, elle repoussait les plus violentes tentations dont l'ennemi infernal ne cessait de l'assaillir.

La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, après la sainte communion, elle entendit ces douces paroles : « Je te dis que je suis le bon Pasteur, et je garde et je connais mes brebis. Réjouis-toi avec tes frères de la Jérusalem céleste, qui sont dans la joie de ta venue au milieu d'eux. J'affirme en vérité que tu seras un miroir à tous les pécheurs dans la vie éternelle, car il faut que ma miséricorde soit manifestée au ciel comme sur la terre. En ce jour, tous ceux qui, par ton exemple, se sont réso-

lus à changer de vie et à faire pénitence, seront dans une joie parfaite. Tu es incrédule, parce que tu n'as pas confiance en ma bonté, mais je peux rendre pur le vase de ton cœur, à l'aide des douleurs et des peines dont tu es accablée .» La Bienheureuse répondit qu'elle ne pouvait douter de la toute-puissance, sagesse et bonté du Très-Haut ; mais il lui semblait impossible qu'une créature si indigne pût correspondre à la bonté divine, et que le Père des lumières pût s'incliner vers celle que le péché avait environnée de ténèbres. Le Rédempteur lui dit : « Cela n'est en rien impossible à ma miséricorde, et tu n'es pas la première en faveur de qui j'ai ouvert les trésors de ma bonté. » Ces paroles fortifièrent le cœur de la bienheureuse Pénitente au delà de ce qu'il est possible d'exprimer : elles font espérer le pardon, même à ceux qui auraient provoqué le plus justement l'indignation de Dieu par la grandeur et la gravité de leurs péchés.

La vertu d'espérance de la Servante de Dieu s'éleva à un degré où elle ne pouvait plus penser à ce qui regardait les choses temporelles les plus nécessaires à la vie. Elle n'allait plus demander les aliments dont elle se nourrissait, et elle attendait tout de la providence du Seigneur. Elle connut un jour en vision, que le Père Giunta avait chargé une dame de fournir à ses besoins ; elle en eut une grande douleur, et la pria de cesser, car il lui semblait que, quoiqu'en cela cette dame agît par charité, c'était un obstacle à l'espérance qu'elle plaçait en Dieu seul.

Dans l'espoir de recevoir la béatitude éternelle, elle supporta des peines et des afflictions immenses dans son esprit, et de grandes douleurs dans son corps, des injures et des mépris. Elle dit à son confesseur : « Les Saints, à l'aide de la foi, ont vaincu les rois et opéré selon la justice, et moi, quoique vile et faible, j'ai une telle joie à la pensée du Paradis, que je ne trouve rien sur la terre qui puisse lui être comparé. Telle est l'odeur de ces parfums, que mon âme doucement ravie court avec allégresse au-devant des peines les plus cruelles. Je trouve tant de douceur dans cette fontaine qui ne tarit jamais, que la seule

pensée de pouvoir un jour m'y rassasier ne me permet plus de souffrir aucune peine. J'ai des arrhes si assurées de la vie bienheureuse, que la vue des créatures est un fardeau pour moi. Je sens même un désir ardent de mourir : car mourir est la vraie vie et la joie de l'âme, et la continuation de la vie me semble un supplice et un enfer. O Seigneur, la douceur dont vous avez nourri mon âme est si grande que, par amour pour vous, je voudrais voir ma chair consumée par les vers. Ainsi j'aurais part à vos souffrances, et mon esprit pourrait rompre les liens du corps pour s'unir à mon souverain Bien. Si un de ces vers tombait à terre, je voudrais le baiser et le remettre à sa place. » La grande Pénitente parlait ainsi à son confesseur, mais son cœur soupirait encore avec plus d'ardeur vers la gloire céleste, où elle avait l'espérance de parvenir à l'aide des peines et des souffrances.

RÉFLEXIONS

C'est une persuasion générale parmi les âmes fidèles que l'Eglise est à la veille d'un éclatant triomphe. L'Eglise triomphe, lorsque les âmes pratiquent la vertu et font de grands progrès dans la perfection ; elle triomphe surtout, lorsque les pécheurs entrent dans les voies d'une sévère pénitence et deviennent des aigles dans les sentiers du bien. Dans ce but, Dieu veut mettre sous les yeux des pécheurs l'exemple de sainte Marguerite de Cortone qui, après avoir été une grande pécheresse, a su mériter d'être placée au premier rang des sublimes Séraphins. L'illustre Pénitente nous enseigne à tous les voies à suivre : il n'y a qu'à marcher sur ses traces avec une générosité qui ne s'effraie point de la croix. C'est pour nous un devoir d'écouter les enseignements du divin Maître. Ils ont été adressés à sainte Marguerite, mais ils n'étaient pas pour elle seule, ils s'adressent aussi à nous qui, après avoir commis des péchés sans nombre, avons entendu l'appel de la grâce.

Ne soyons pas de ceux qui pensent que la perfection est un habit dont on n'a qu'à se revêtir. La perfection est un fruit de

la grâce en nous, mais il faut que nous coopérions avec elle pour l'acquérir. Les moyens sont toujours ceux que Notre-Seigneur nous a enseignés par son exemple, et que l'auguste Reine du ciel, qui n'a jamais connu l'ombre même du péché, a embrassés. La Vérité éternelle ne ment point, la croix est la source d'une douceur infinie pour ceux qui la mettent avec un généreux courage sur leurs épaules. En dehors des souffrances et des épreuves, ne croyons jamais avoir les vraies vertus dont la gloire du ciel est la récompense éternelle.

CHAPITRE II

DE LA CHARITÉ DE SAINTE MARGUERITE ENVERS DIEU.

Tous les chapitres de cette *Vie* attestent clairement les flammes ardentes de l'amour qui brûlaient le cœur séraphique de cette nouvelle Madeleine, et toutes les paroles que nous avons déjà citées sont les étincelles du brasier enflammé qui consumait son âme. Il est convenable toutefois de recueillir les paroles et les actions par lesquelles cette Sainte témoigna à son divin Époux le désir qu'elle avait de l'aimer par-dessus tout. C'est ainsi qu'elle le dit au Seigneur, la première fois qu'elle entendit sa voix formée miraculeusement en l'image d'un crucifix : « Je ne cherche autre chose que vous, Seigneur, mon Dieu. » Telle fut la première étincelle du feu du divin amour qui commençait alors à consumer la grande Pénitente. Les sentiments de sa piété furent si ardents, qu'elle devint semblable aux premiers Séraphins, parmi lesquels elle mérita d'avoir son trône. Dès le commencement de sa vie pénitente, elle n'eut en vue que le Seigneur ; mais dans la suite, lorsqu'elle commença sa vie plus angélique qu'humaine, il est impossible d'exprimer les ardeurs de son cœur pour s'unir au souverain Bien.

Le Seigneur lui expliqua un jour les miséricordes et les

faveurs dont son âme avait été l'objet, et il lui dit : « Souviens-toi que le feu de mon amour t'a transformée, parce que tu as demandé plusieurs fois avec des larmes l'habit de la pénitence, afin d'être plus près de moi et plus détachée du monde. » Mais après avoir revêtu l'habit de Saint-François, la flamme de sa charité pour Dieu s'accrut encore, de sorte qu'elle ne voulait converser avec personne, dans la crainte que quelque vaine parole ne vînt attiédir le feu de son amour. Et si elle disait une parole qui sentît la vanité, elle en avait une douleur amère, et elle passait la nuit dans la prière et les gémissements, en se reprochant son infidélité au Seigneur.

Lorsqu'elle s'entretenait avec les frères Mineurs, à qui le Seigneur avait confié la direction de son âme et à qui elle devait découvrir son intérieur, elle le faisait avec réserve, et écoutait avec une grande attention leurs salutaires enseignements, mais sans paroles inutiles. Elle parlait toujours avec eux de choses spirituelles, ainsi qu'avec les autres personnes. Son désir d'aimer Dieu était si ardent, qu'elle avait une grande crainte de mélanger les choses du ciel avec celles de la terre, et de dérober le plus petit instant à la prière et à l'amour de Dieu.

Elle ne pensait qu'a Dieu seul, et lorsqu'elle prenait un peu de nourriture, après quelques bouchées, elle s'arrêtait, ravie en extase, pour goûter un pain plus substantiel, qu'elle trouvait dans la Vérité éternelle. Souvent elle se mettait à chanter les louanges de Dieu, et prenant en dégoût la nourriture, elle restait absorbée dans la contemplation.

Retirée dans sa petite chambre, elle entendit quelques personnes du monde s'entretenir entre elles. Elle demanda au Seigneur que le venin de ces discours mondains ne parvînt pas jusqu'à son cœur, et elle supplia Dieu de garder son esprit détaché de toutes les choses de la terre. C'est ainsi qu'elle mérita d'entendre un doux entretien du Roi céleste, qui daigna lui apparaître. Le père Giunta atteste qu'il trouvait souvent la Bienheureuse privée de forces, accablée de souffrances ; mais à peine avait-il prononcé un mot des choses spirituelles, que

son esprit retrouvait sa vigueur, et elle rendait grâce à Dieu de sa bonté infinie. Ce témoin si digne de foi rapporte qu'elle lui disait souvent : « Père de mon âme, je vous en prie, parlez-moi de Dieu, car l'invocation de son Nom me rend ivre du saint amour, m'illumine, me fortifie, et apporte la force à mon corps et à mon âme. Soyez assuré que tout le temps que vous me parlez de Dieu, je ne sens aucune souffrance, et mon corps lui-même n'éprouve pas ses douleurs ordinaires. »

Ainsi s'exprime le Père Giunta. La Bienheureuse avait en horreur de parler des choses mondaines, elle ne trouvait de joie qu'à s'entretenir des vérités éternelles. Le divin Maître lui apparut un jour et lui donna une preuve de son amour. « Je t'ordonne, ô fille, en preuve de ton amour, de ne parler que de moi, et jamais d'autre chose. » Elle s'empressa de supplier le Seigneur de l'aider par sa grâce à exécuter ces ordres, surtout lorsqu'elle devait s'entretenir avec les personnes du monde.

Elle s'appliquait à faire sans cesse de nouveaux progrès dans l'amour de Dieu, et elle méditait sur les motifs qui nous obligent à aimer Celui qui est infiniment bon. Elle se plaignait au Seigneur de ne pas l'aimer assez. Un jour, le Seigneur lu adressa un doux reproche : « Qu'est devenue la ferveur des désirs dont ton cœur était enflammé, et qui te faisaient répandre devant moi des larmes abondantes par la force de l'amour, et m'obligeaient d'exaucer tes prières. » Et, la voyant humiliée à ses pieds et n'ayant d'autre désir que de l'aimer de plus en plus, il lui dit : « Aime-moi, ô fille, puisque je t'aime. » Mais celle-ci, dans la crainte d'avoir dans son âme quelque tache qui déplût à sa souveraine Majesté, supplia le Seigneur de lui faire connaître toutes les fautes qu'elle commettrait par inadvertance. Jésus-Christ lui répondit : « Fille, le péché mortel n'est pas en toi, il n'y a qu'une légère nuée qui provient des paroles mondaines que les personnes qui viennent te visiter te font entendre. Élève donc ton esprit à la contemplation de moi-même, afin que rien ne soit un obstacle à la paix de ta conscience. » Elle mit dès ce moment tous ses soins à n'avoir pas

même une pensée qui ne fût dirigée à la gloire de Dieu·
Elle ne cessait de considérer la mauvaise vie qu'elle avait menée, et elle ne détournait jamais son esprit du souvenir de ses fautes. Elle trouvait là un nouveau sujet de renouveler les actes d'amour envers le Seigneur qui, par pure charité, l'avait ramenée dans les voies du salut.

Elle s'excitait donc à l'aimer, en considérant que, non-seulement dans le passé elle ne l'avait pas aimé, mais qu'elle l'avait gravement offensé. Le Père Giunta atteste qu'elle parvint sur ce point à une si haute perfection, qu'elle ne pouvait croire qu'il y eût des personnes dans le monde qui offensassent Dieu pour acquérir des biens terrestres. « Est-il possible, disait-elle, qu'il existe une créature capable d'offenser un Dieu si bon et si doux ! »

La veille de la fête de saint François, après la sainte communion, Jésus-Christ l'interrogea ainsi : « M'aimes-tu ? » Elle entendit dans son cœur qu'elle devait répondre fermement qu'elle ne l'aimait pas, parce qu'elle ne tenait pas son esprit fixé en lui, et qu'elle était dans de grandes craintes. Mais le Seigneur fit entendre sa voix dans son intérieur, afin de l'instruire que toutes ses actions devaient être dirigées à sa plus grande gloire. En même temps la Bienheureuse voyait que son âme était inondée d'une immense suavité. Animée d'une grande confiance, elle dit au Seigneur : « Pardonnez-moi, si j'ai la hardiesse de m'entretenir trop familièrement avec vous ; plaise à Dieu que ce soit un signe de votre amour pour moi, et non celui de ma présomption. Mais vous savez bien ce qui est de moi : c'est pourquoi je m'abandonne dans les bras de votre miséricorde, comme si j'étais morte, privée de tout sentiment et de tout mouvement pour opérer. Je le dis, ô mon Seigneur, avec toute la sincérité de mon cœur ; mais je ne puis vivre un seul moment sans vous. »

Dans le but d'obtenir ce qui était l'unique désir de son âme, savoir, d'être morte à toutes les créatures et vivre pour Dieu seul, elle n'agissait que par l'action de la grâce, afin d'accomplir sa volonté divine. Elle découvrit un jour à son confesseur ce qui

était pour elle un grand sujet de peine. Elle était négligente, disait-elle, car elle croyait ne pas correspondre à la douce invitation que le Seigneur lui adressait, et néanmoins, comme l'affirme son confesseur, elle n'avait d'autre occupation, le jour et la nuit, que de s'enflammer de charité, de faire oraison et de déchirer son corps. Le religieux la consola, en lui disant que le souvenir constant qu'elle avait de la Passion de Jésus-Christ était suffisant pour l'unir à son divin Époux. Elle se proposa donc de s'exciter de plus en plus à désirer l'amour de Dieu. Le Seigneur daigna la favoriser d'une douce apparition, qui dissipa toutes les tristesses de son âme. Cette vue fut pour elle comme un vent qui enflamma son cœur d'une nouvelle ardeur de dévotion. Elle dit que son âme était dans une telle joie, qu'elle serait capable de supporter pour son amour les peines les plus cruelles, et qu'elle se plongerait volontiers dans l'huile bouillante et le plomb fondu, où elle bénirait le Seigneur de son immense charité.

Il lui semblait un jour que son amour pour Dieu s'était refroidi, et elle entendit une parole au dedans d'elle-même qu la fit éclater en sanglots. « Vous à moi, ô mon Dieu, vous à moi, ô mon Créateur; venez à moi, ô mon amour, mon Rédempteur. Venez à moi, époux de mon âme; car, sans vous, je ne puis trouver le repos. » Le Seigneur s'offrit à elle, et il lui dit : « Tu es, ô ma fille, une lumière au milieu des ténèbres, et je veux que ma doctrine soit confirmée dans ta vie, comme en celle de saint François, qui fut l'apôtre si zélé de l'Église. Je t'ai appelée comme Matthieu le Publicain. Je ne veux pas que tu penses si souvent aux souffrances que tu endures, mais remets-les dans les bras de mon amour. » Cette âme bienheureuse fut consolée par ces paroles de son divin Époux, qui l'excitait à entrer sans crainte dans la voie de la divine charité.

Elle découvrit un jour à son divin Maître que le désir de son cœur était de ne faire aucun cas des souffrances, parce que la considération que, par ce moyen, elle pouvait être agréable à sa divine Majesté, lui rendait tout supportable. Elle le pria donc d'agréer qu'elle se confiât en Dieu, son seul et unique bien. Alors

le Sauveur lui dit : « Je prends mes complaisances dans les sentiments purs de l'âme. » Elle demanda donc avec instance au Seigneur de lui donner une plus parfaite connaissance de l'amour parfait. Jésus-Christ lui répondit : « Tu veux que je te découvre les marques du pur amour de ton cœur envers moi. » Sainte Marguerite témoigna sa joie d'être rassurée sur ce point. Et le Sauveur continua ainsi : « N'as-tu pas le désir de donner ta vie pour mon amour ? Ne te semble-t-il pas facile et doux de jeûner plus longtemps pour l'amour de mon Nom ? N'observes-tu pas une pauvreté étroite par amour de Celui qui s'est rendu pauvre pour toi ? Ne fuis-tu pas la conversation des personnes du monde, afin que ton esprit et ton cœur ne s'éloignent jamais de moi ? N'est-il pas vrai que tu ne refuserais aucune souffrance pour me plaire ? » La Bienheureuse répondit : « Tout cela est vrai. » C'est ainsi qu'elle fut éclairée sur les qualités de l'amour pur et parfait.

Le Seigneur un jour, pour enflammer son cœur de charité, demanda à la Sainte, dans un doux entretien, si elle l'aimait. Elle répondit que non-seulement elle l'aimait, mais qu'elle n'avait d'autre désir que de faire sa demeure dans son sacré Cœur. Le divin Époux lui dit : « Et puisque tu veux entrer dans mon Cœur, entre dans la plaie de mon côté sacré. » Sainte Marguerite dit : « Oui, je demeurerai dans votre Cœur, dans votre côté transpercé, dans toutes vos plaies sacrées, et au milieu des souffrances que vous avez endurées pour mon salut. » Le Seigneur renouvela sa demande et lui dit : « Fille, m'aimes-tu en vérité ? — Ah ! non, non, Seigneur, dit-elle, je ne vous aime pas. — Et quand m'aimeras-tu ? — J'aurai l'espoir de vous aimer, dit la Bienheureuse, lorsque je sentirai une si vive douleur des souffrances que vous avez endurées pour mon amour, que mon âme rompra les liens de son corps. — Tu ne désires donc mourir que d'amour ? — Non, Seigneur, repritelle, je ne désire pas une autre mort, car je dois cela pour correspondre à votre amour et à la grandeur de mes péchés, qui sont la cause véritable de votre mort. »

Le Sauveur lui dit que sa sagesse était si grande et sa bonté

si puissante, qu'il pouvait lui accorder de mourir ainsi, sans ressentir aucune souffrance, mais une joie immense qui s'étendrait jusque dans son corps. Mais sainte Marguerite le supplia de lui faire éprouver les douleurs les plus vives et de ne pas lui accorder une mort si douce, parce qu'elle voulait mourir dans une compassion amère de ses souffrances.

Alors le divin Epoux lui demanda une troisième fois, de même qu'à saint Pierre, si elle l'aimait. Et la Sainte répondit : « Si je vous aimais d'un amour sincère, je vous servirais avec une fidélité plus grande ; mais je crois qu'il n'existe aucune créature qui puisse vous aimer autant que vous méritez de l'être. — Je dis la vérité, reprit le Sauveur, néanmoins voudrais-tu mourir pour mon amour, comme saint André. » Elle répondit : « Seigneur, disposez de moi selon votre bon plaisir et comme il vous sera plus agréable. Si la douleur de vos souffrances est le glaive qui transperce mon cœur et m'ôte la vie, je serai heureuse de mourir crucifiée, car si l'innocent a tant souffert, il est juste que je meure, moi qui suis coupable de tant de péchés qui vous ont mis à mort.

Le Seigneur lui demanda si elle voulait souffrir la peine qu'il avait endurée pour son amour, dans son agonie au jardin de Gethsémani et dans la sueur de sang. Mais la Sainte aurait voulu boire tout le calice de sa Passion, et elle ne répondit pas. Alors le Sauveur lui fit entendre que l'esprit humain était incapable de comprendre la grandeur de la douleur qu'il avait éprouvée dans sa sueur de sang. Ainsi finit l'entretien où la sainte Pénitente conçut le désir de mourir crucifiée de douleur.

Le 18 juillet, après la sainte communion, son cœur fut si enflammé de l'amour divin, qu'elle demanda le secours spécial de la grâce afin de pouvoir à l'avenir servir Dieu avec plus de perfection. Dans le dessein de se mieux préparer, elle dit : « Me voici devant vous comme morte, et je me repose dans les bras de votre miséricorde. Je veux m'abandonner moi-même, et me laisser diriger en tout par vous, ma Vie véritable. » Alors se tournant vers l'Apôtre saint Paul : « O bien-

heureux, dit-elle, je dirai avec vous : Qui pourra me séparer de mon Seigneur ? ce ne sera ni la faim, ni la soif, ni le feu, ni le fer, ni aucune tribulation qui sera capable de me séparer de vous. O mon Dieu, vous avez embrasé mon cœur d'un tel amour, que je cours après vous, et le monde entier ne saurait être capable de m'empêcher de suivre l'attrait de ce divin Epoux, et ne pourrait éteindre en moi son amour.

A la fête de l'Épiphanie, après la communion, le Seigneur lui demanda si son âme était remplie d'allégresse. Elle répondit qu'il ne pourrait en être autrement, lorsqu'il daignait venir lui-même dans les âmes. Le Seigneur lui dit : « Tu es, ma fille, ma compagne, ma sœur; demande-moi ce que tu désires. — Je ne veux, reprit-elle, qu'aimer et servir votre Majesté. » Le Sauveur lui donna l'assurance de ce don, et lui dit : « Je t'accorde cette grâce que, dans tout le cours de ta vie, tu m'aimes, tu me louanges et tu me serves. »

RÉFLEXIONS

Nous devons croire avec confiance que, dans le temps où nous vivons, le Seigneur est disposé à accorder de grandes grâces, à donner à son Église des Saints. Le bras du Sauveur n'est pas raccourci, et sa miséricorde est prête à répandre des dons plus grands que ceux des siècles passés. Nous en avons pour garant l'amour de son cœur qu'il a voulu nous révéler, afin de ranimer les flammes de la charité qui s'éteint dans les âmes.

Dieu daignera se communiquer à des élus de son choix. Mais il les fera passer auparavant au creuset purifiant des épreuves et des humiliations. Ensuite il leur accordera des faveurs ineffables. Sainte Marguerite a été comblée de grâces extraordinaires : ceux que le divin Jésus appelle et prédestine de nos jours, ne recevront pas des dons moins merveilleux. Mais les grâces et les faveurs célestes seront accordées uniquement par les mains et le canal de la très-sainte Vierge Marie. C'est donc pour nous un devoir de nous atta-

cher à sa dévotion, d'avoir envers elle une confiance sans bornes et de l'aimer sans mesure. Celui qui aime la Reine des Anges avec la pureté et l'humilité nécessaires, est assuré de recevoir en don la dévotion sincère envers Jésus.

Heureuses les âmes qui savent comprendre que les souffrances, les épreuves, les crimes, les tribulations sont les premières faveurs que Jésus et Marie accordent à ceux qu'ils aiment. Si nous buvons avec amour le calice des peines et des épreuves jusqu'à la lie, nous pouvons être assurés de recevoir des dons précieux en partage. C'est la seule voie pour être du nombre de ceux que Dieu veut gratifier des faveurs de son Esprit-Saint.

CHAPITRE III

DE LA PURETÉ ET DE LA PERFECTION DE L'AMOUR QUE SAINTE MARGUERITE AVAIT POUR DIEU.

Sainte Marguerite, dans son désir ardent de faire des progrès dans la divine charité, qui est la reine des vertus, ne négligeait rien pour purifier son cœur, afin d'être plus propre à recevoir un don si précieux. Jésus-Christ lui disait souvent : « Mes dons sont selon tes dispositions. » Aussi elle avait en horreur toute conversation mondaine, et, sans un ordre du Seigneur, elle ne quittait jamais sa cellule. Elle ne regardait même personne au visage, afin de ne graver dans son esprit aucun souvenir des créatures, qui aurait pu souiller légèrement son cœur. Son divin Époux lui dit un jour : « Tu me cherches quelquefois avec le souvenir des choses de la terre, et tu me trouves sur la terre. Mais si tu me cherches dans le ciel, en appliquant ton esprit à la contemplation des choses célestes, ton âme sera inondée de consolations. Ne néglige donc rien pour te séparer du monde, et ne conserve aucun attachement à rien de terrestre, qui soit un obstacle à ta vie spirituelle. » Elle craignait de déplaire à Dieu, parce qu'elle éprouvait des tentations graves qui accablaient son âme. Mais le Seigneur lui dit : « O Fille, quoique tu luttes des heures entières contre les tentations,

sache bien que cette voie est plus sûre que celle de s'entretenir avec les personnes du monde. Ton âme se purifie, par le moyen de ces tentations, des plus légers défauts, mais les souvenirs qui restent des paroles mondaines couvrent d'un voile de ténèbres le tabernacle que j'ai formé dans ton cœur, et le souillent de désirs vains et inutiles. » Le Sauveur remplit en même temps son cœur d'un désir ardent de se détacher des choses du monde, pour être propre à recevoir le don précieux de la divine charité.

Elle n'ignorait pas que la vraie pureté du cœur et la perfection de l'amour n'admet rien d'étranger à Dieu, et qu'elle doit s'élever à ce degré de ne plus conserver même l'amour naturel de soi-même. Aussi elle ne cessait de demander à Dieu de lui accorder la grâce de déraciner l'amour désordonné qu'elle avait pour elle-même.

Dans un entretien avec le Seigneur, elle lui dit: « Je voudrais me fuir, et je me plains de vous, Seigneur, de ce que vous n'avez pas encore daigné m'accorder de fuir entièrement le monde et moi-même. Je voudrais être privée de la vue de toutes les créatures, afin de m'appliquer uniquement à connaître et à aimer avec pureté votre souveraine Bonté. »

Elle ne cessait donc de faire un rigoureux examen sur toutes ses actions, ses paroles, ses pensées et ses désirs, dans la crainte où elle était de commettre quelque faute qui pût altérer la pureté de son amour. Un jour, après la sainte communion, elle demanda au Seigneur si son âme était purifiée de toute faute. Le Sauveur daigna lui répondre qu'il ne voyait en elle rien de grave qui déplût à sa Majesté, et il ajouta : « C'est pourquoi je te bénis, et je veux que, par amour pour moi, tu gardes ton cœur et le préserves de toute faute. » L'âme de la Sainte fut consolée par ces paroles, et elle supplia le Seigneur d'être lui-même le gardien de son cœur, afin que lui seul pût en avoir l'entrée. La *Vie* de sainte Marguerite est remplie de faits qui attestent la crainte qu'elle avait de ne pas garder son cœur immaculé; et son confesseur en parle souvent dans le récit qu'il nous a conservé. Le Seigneur lui dit un jour à ce sujet : « Fille,

tu pourrais mieux me servir, si la crainte de ne pas tomber ne te jetait en diverses pensées que tu ne sais pas rejeter assez promptement. » Il résulte de cet avis que, lorsque la crainte d'offenser Dieu va jusqu'à troubler la paix de l'âme, elle est un obstacle à l'avancement dans la perfection.

Cette âme sainte ne paraissait avoir qu'un attachement qui jetait son esprit dans l'anxiété et l'affliction ; et le Sauveur lui dit plusieurs fois que c'était là un défaut. C'était un désir naturel de trouver quelque satisfaction dans les exercices de piété qu'elle ne cessait de pratiquer. Si dans les communions, l'oraison ou d'autres actes de dévotion, elle n'éprouvait aucune consolation, elle croyait ne pas être agréable à son divin Époux. Alors elle pensait avoir commis quelque faute capable de la priver des grâces de Dieu, et elle s'affligeait et tombait dans l'inquiétude et la crainte.

Pour remédier à ce défaut nuisible au bien de l'âme, qui doit aimer Dieu pour lui-même et non pour se donner satisfaction à elle-même, le Seigneur daigna plusieurs fois l'instruire à ce sujet. Il l'assura que c'était une perfection plus grande, et pour elle un accroissement de mérite, de n'éprouver aucune sorte de consolation, lorsqu'elle accomplissait ses exercices de piété. Il la reprit un jour ainsi de ses craintes, en lui disant : « Tu voudrais être toujours aux mamelles des joies divines, mais sache que tu es une fille de mon cœur, où tu dois trouver le sang, la douleur et les souffrances. » Le Seigneur lui découvrit un autre défaut. Au moment de la sainte communion, elle se demandait : Quelle grâce le Seigneur va-t-il m'accorder ? « Ainsi, reprit le Sauveur, tu veux mesurer ma sagesse, qui est infinie. Cesse donc de chercher ce qui te sera accordé. Je ne t'abandonne pas pour cela, parce que la droiture de ton cœur a couvert cette faute, et la soif de ma grâce t'a rendue excusable. » La Sainte se détacha donc, à l'aide de ces renseignements salutaires, de tout ce qui était pour elle un obstacle à la pureté de son amour pour Dieu.

Elle eut un jour une vision où le Seigneur lui promit de lui envoyer un Ange pour veiller à sa garde. Elle répondit

avec humilité que, si sa joie était grande d'avoir l'assistance d'un Ange, toutefois sa consolation serait bien plus grande, si elle était digne d'être favorisée de sa présence. Un jour son esprit avait soif de s'entretenir avec le Sauveur, et un Ange s'offrant à elle, à l'imitation de Madeleine, elle témoigna que le désir de son cœur était loin d'être satisfait, car elle aspirait à s'unir à son Dieu. Le Seigneur lui montra un jour le séraphique saint François avec une troupe innombrable de Saints, et il lui demanda pourquoi elle ne lui adressait pas la prière d'être admise en cette glorieuse compagnie. Elle répondit aussitôt : « J'envie le sort de tous les Saints du Paradis, mais mon âme ne cherche que vous, qui êtes son Pain unique et éternel. » Alors le Seigneur lui dit ces douces paroles : « Puisque tu ne désires que moi seul, je te comblerai de gloire dans le ciel, où tu me posséderas et auras une joie parfaite en moi. » Dans une autre circonstance, elle témoigna le même sentiment à l'égard de la Mère de Dieu. Le Seigneur lui offrit de lui montrer la grandeur des grâces dont elle l'avait ornée. Elle répondit : « Vous êtes seul la joie après laquelle je soupire, et la vie pour qui je vis, le repos, et tout le bien de mon âme. » C'est ainsi qu'elle fit connaître la pureté de son amour envers le Seigneur sans aucun regard sur elle-même.

Le 15 juillet, après la sainte communion, le divin Jésus lui dit : « Ma fille, tu te rends peu propre à recevoir la lumière et les ardeurs du Saint-Esprit, lorsque tu cherches l'édification du prochain à cause de toi, et non pour mon honneur. Mais sache bien que tu ne saurais rien faire pour ma gloire, si je retirais ma grâce de toi. » A cet avis du Seigneur, elle lui offrit tout son cœur, et il lui offrit tous les mystères de sa vie, depuis celui de l'incarnation jusqu'à sa mort. Le Seigneur l'engagea à ne s'affliger de rien : « Ne crains point, lui dit-il, je suis le Créateur de toutes choses, et je nourris les oiseaux et les animaux de la terre : ainsi je prendrai soin de pourvoir à tes besoins. Ne cherche que moi seul, et je te chercherai avec une ardeur plus grande que la tienne. Quelquefois tu me délaisses pour une pensée vaine, et en ce temps, moi, je ne t'abandonne pas et ne te

délaisse pas. Mais je te pardonne ta faute, Fille, et je te bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de ma Mère. Pendant toute ta vie sur la terre, efforce-toi de conserver ton cœur pur et sans tache, dirige toutes les paroles de ta bouche pour ma gloire et selon le bon plaisir de ma volonté. » Le Seigneur lui montra ainsi qu'abandonnée par les créatures, elle s'unissait plus étroitement à Dieu.

Dans un entretien avec Notre-Seigneur, sainte Marguerite lui dit : « Je suis dans un grand étonnement, ô Seigneur, de voir que toutes les âmes ne courent pas avec ardeur après vous. » Et Jésus répondit que celui qui n'allait pas à lui ne faisait pascas de ses dons célestes. Elle ajouta : « Vous êtes, Seigneur, si miséricordieux et si doux, que vos serviteurs ne devraient cesser de pleurer au souvenir de vos souffrances, et ainsi ils pourraient courir avec force après vous. Mais personne ne peut aller à vous sans le secours de votre grâce. Je confesse donc, ô mon Dieu, dans toute la sincérité de mon cœur, que notre vocation au salut est un pur don de votre miséricorde infinie. » Le Sauveur lui témoigna combien ces paroles lui étaient agréables, et il l'excita à lui dire qui l'avait conduite à embrasser la pénitence et avait orné son âme de vertus. Et celle-ci répondit que tout le bien en elle n'avait d'autre principe que la grâce reçue de Dieu. « Confesse donc, dit Jésus-Christ, la faute de ton ingratitude pour tant de dons, puisque tu n'as pas cherché à t'approprier uniquement ce qui est de toi, et à me rendre ce qui est à moi seul, source de tous les biens, avec la pureté du cœur nécessaire. » Cet avis salutaire la transperça comme une flèche aiguë, et elle dit : « Je reconnais pour très-conforme à la vérité ce que vous avez dit de mon ingratitude, et je m'accuse devant votre Majesté comme coupable de cette grande faute. Comment mon amour sera-t-il donc pur, puisque je suis une misérable et ingrate pécheresse ? »

Le Seigneur, pour la consoler, lui dit de se souvenir de sainte Madeleine. Mais à ce nom elle fut pleine de confusion, et elle répondit : « L'amour de Madeleine a été pur et ardent, mais il n'en est pas de même du mien. » Le Seigneur lui adressa alors

ces douces paroles : « Fille, sois assurée que ton amour envers moi est pur et sincère, autant que tous les amours des hommes de ces temps. Tu m'aimes avec plus de pureté que toutes les créatures qui vivent en ce moment sur la terre. » Le cœur de la Sainte fut inondé d'une consolation immense, mais elle reconnaît que cette charité était un don de Dieu. Il nous semble superflu, après ce témoignage de l'éternelle Vérité, d'apporter de nouvelles preuves de la pureté de l'amour de la sainte Pénitente; c'est pourquoi nous exposerons les autres vertus qui ont leur source dans la divine charité.

RÉFLEXIONS

La perfection consiste dans l'amour pur et sincère de notre cœur pour Dieu, notre souverain Bien. Mais; avant de nous élever à ces hauteurs de la grâce, il est nécessaire de rechercher les moyens de nous mettre dans la voie sûre pour atteindre ce but. Nous disons, donc avec tous les Saints, que le moyen efficace du salut est la prière, qui donne des ailes à nos âmes pour nous élever jusqu'à Dieu.

La prière est accessible à tous. Dieu accorde la grâce de prier même aux pécheurs, s'ils veulent sortir de l'esclavage du vice, du péché et du démon. Tous les autres biens nous viennent par le canal divin.

Les âmes qui ont eu le malheur de commettre le péché doivent bien comprendre cette grande vérité de la nécessité, de l'utilité, de l'efficacité de la prière. A peine le pécheur a-t-il prié, que la grâce est abondante dans son cœur; la lumière divine dissipe les ténèbres au milieu desquelles il était enseveli, le cœur éprouve les doux effets de la présence de Dieu.

Il est donc très-important que les âmes sachent qu'avec la prière, elles parviendront à l'amour de Dieu. Elles doivent prendre ces armes et s'en servir nuit et jour. Si les dispositions de l'esprit ne permettent pas de méditer, il faut s'attacher à

faire des prières vocales, et l'expérience ne tardera pas à apprendre que Dieu accourt plus vite qu'on ne va vers lui.

Nous engageons les âmes qui désirent parvenir à la perfection à prier, et tous les obstacles se dissiperont sous leurs pas, toutes les difficultés seront vaincues. Celui qui ne cesse de prier est assuré de recevoir tous les dons de Dieu. La créature la plus indigne, la plus vile, la plus fragile et la plus coupable deviendra, par ce moyen, un séraphin tout brûlant d'amour divin. N'oublions jamais cette loi de l'ordre divin : la mesure des grâces, des dons et des faveurs du Ciel est uniquement dans le devoir de la prière.

CHAPITRE IV

DE LA DÉVOTION DE SAINTE MARGUERITE ENVERS LA PASSION DU DIVIN SAUVEUR.

Sainte Marguerite ne cessait de considérer que ses fautes graves et scandaleuses avaient cruellement attaché le Sauveur à la croix. Elle continuait donc à s'accuser de l'injure qu'elle avait faite au Seigneur, et en même temps elle pleurait les douleurs et les souffrances que Jésus-Christ avait endurées avec un amour si excessif. Le Père Giunta atteste que, dès son arrivée à Cortone, elle méditait les mystères de la Passion. Elle éprouvait une si grande compassion des souffrances du Seigneur, qu'elle déchirait ses vêtements, se frappait le visage et le corps tout entier, et enfin elle traitait sa chair sans pitié et jusqu'à l'effusion du sang. Dans l'ardeur de sa piété, elle se frappait elle-même avec les poings, des cordes, des pierres et tout ce qui lui tombait sous la main. Elle se reconnaissait la vraie coupable et le bourreau du Seigneur.

Elle ne passait pas un seul jour sans faire commémoraison spéciale de la Passion. Elle en méditait tous les mystères. Tous les vendredis, son esprit n'était occupé qu'à la contemplation du Sauveur, et elle disait qu'un vrai chrétien doit bannir en ce jour toute allégresse pour suivre Jésus-Christ dans ses dou-

leurs et l'effusion de son sang. Si elle éprouvait quelque consolation dans les jours consacrés à la Passion du Rédempteur, elle suppliait Dieu de daigner suspendre les douceurs qui inondaient son âme, parce qu'elle voulait l'accompagner dans les souffrances qu'il avait endurées. Dans le commencement, elle s'abstenait de la sainte communion le vendredi ; mais le Seigneur lui dit qu'elle devait s'unir à lui avec plus de ferveur, parce qu'il s'était uni à notre humanité en ce jour bien plus qu'en celui qui était consacré à sa Nativité ou à sa Résurrection. Pendant la Semaine-Sainte, elle ouvrait rarement la bouche, même pour dire quelques paroles de piété.

Mais la méditation des souffrances de Jésus-Christ ne lui suffisait pas, et elle voulait souffrir dans son corps. Ce moyen si excellent de dévotion envers la Passion lui fut enseigné par son divin Maître : « Va, lui dit-il, et considère mes douleurs au dedans comme au dehors, et ensuite comprends, si tu le peux, combien mes peines ont été amères et cruelles. » Elle s'appliqua aussitôt à considérer les plaies de Jésus-Christ qui avait daigné souffrir par amour pour nous tant de douleurs. Alors le Seigneur daigna lui dire : « Moi, qui suis la vérité et qui ne peux dire de mensonge, je t'assure que tu entreras dans mes plaies par des prières multipliées avant la fin de ta vie. » La Sainte accepta ce vœu, et elle ne voulut jamais fuir les occasions de souffrir, afin d'être conforme à Jésus crucifié.

Pendant la Semaine-Sainte, le Seigneur lui dit : « Tu es dans l'accablement à cause de tes longues méditations et des macérations de ta chair ; mais je fus bien plus accablé étant attaché à la croix sur laquelle mon corps fut cloué. Ma peine fut longue, car elle affligea mon cœur bien avant ma mort. J'avais toujours présents à mon âme toutes les trahisons, les accusations, la flagellation, les épines, les voix sacriléges des persécuteurs, les clous, la croix, la potion amère et toutes les souffrances que je devais supporter. » A ces paroles, la Sainte, ne sentant pas dans son cœur une douleur selon son désir, dit au Seigneur qu'elle n'avait jamais éprouvé une si grande consolation. Le divin Maître lui dit : « Je me conforme ainsi à tes

désirs; tu crois m'être agréable, lorsque tu es dans la joie; mais je t'assure que bientôt tu seras privée de ces douceurs. Ton âme en éprouvera une peine intolérable, parce que ta vie ne semblera pas selon les règles, mais c'est ma volonté. Le monde m'a méprisé et m'a traité cruellement jusqu'à ma mort. Ainsi tu dois avoir part aux outrages et supporter les calomnies qui s'élèveront contre toi. »

Le Sauveur lui parla à peu près de la même manière un jour qu'elle méditait sur la Passion : « Prépare-toi à la bataille et à supporter de grandes fatigues. L'or est purifié dans le creuset; ainsi tu seras purifiée par le moyen des tribulations, tentations, infirmités, douleurs, craintes, veilles, larmes et autres souffrances, afin d'arriver par là à la possession de mon éternelle félicité. Tu ne dois avoir aucune crainte de toutes ces souffrances, mais les embrasser avec joie, car je t'assisterai dans ta faiblesse, je te renouvellerai par la joie de ma présence, et je fortifierai ton âme dans toutes tes angoisses. » La Servante de Dieu comprit, par ces divins enseignements et par d'autres semblables à celui-ci, que son divin Epoux désirait qu'elle mît à la contemplation de la Passion ses souffrances personnelles et tout ce qui était le plus opposé à la volonté propre. Elle s'excitait donc à souffrir et à suivre Jésus crucifié dans la voie si rude de la croix.

Le Seigneur, pour éprouver les sentiments intérieurs de sa Servante, lui demanda, pendant qu'elle méditait sur la Passion, si elle courrait vers lui, en le voyant au milieu de la nuit, dans une solitude, entouré d'ennemis cruels qui voudraient lui enlever la vie. La Sainte répondit aussitôt : « Je crois, Seigneur, que de même qu'un enfant accourt toujours joyeux à sa mère qui l'appelle, ainsi j'irais vers vous, et, dans mon désir impétueux d'arriver, je tomberais par terre, mais je m'efforcerais encore de nouveau de courir. Quoique la faiblesse de mes forces ne me le permît pas, mon désir de m'approcher de vous croîtrait toujours; mais je me reconnaîtrais de mon côté toujours plus sans courage et sans vertu. »

Sainte Marguerite avait passé plusieurs jours dans une grande

affliction. L'Époux de son âme, pour la consoler, lui fit entendre ces douces paroles: « Fille, ta charité est combattue par diverses oppositions; mais console-toi, c'est par ce moyen que s'acquiert la couronne de gloire dans le ciel. Tu as compassion, plus que toutes les autres créatures, du sang que j'ai versé sur la croix. Plusieurs dans le monde pleurent les souffrances de ma Passion et l'effusion de mon sang, mais ils ne versent pas des larmes avec un sentiment de douleur si pur que le tien. Fille, j'ai supporté des douleurs et des tribulations, il est donc convenable que tu éprouves des angoisses et des peines. J'ai été en butte à la calomnie, ainsi ta réputation sera donc attaquée. Je suis dans la gloire, et ton âme aussi aura sa place avec moi. Ne t'effraie donc pas à la vue des tribulations qui vont fondre sur toi. » La Bienheureuse accepta tout avec joie, et elle supplia le Seigneur de lui accorder une grâce d'autant plus grande, que ses peines auraient un plus grand accroissement.

Le Seigneur lui dit que, lorsqu'elle serait accablée sous le poids des blâmes et du mépris, elle devait se souvenir des dérisions, des railleries, des soufflets et des outrages qu'il avait endurés dans la cour du palais de Pilate et chez Hérode. Il l'assura que si elle montait les degrés de cette échelle, elle parviendrait à l'union avec son Créateur. Un samedi du mois d'août, en méditant au pied de la croix, elle demanda à sainte Madeleine ce qui aurait pu l'arracher un instant de la croix : « O Bienheureuse, s'écria-t-elle, si les démons de l'enfer dans leurs formes les plus horribles, tous les bourreaux et la soldatesque armée tentaient de m'effrayer et de me séparer de la croix, il est certain qu'ils m'auraient coupé les bras et enlevé la vie plutôt que de m'arracher de ce bois sacré; et, en parlant ainsi, elle entendit la voix du Seigneur qui lui dit: « Fille, tu es dans l'admiration de ce que les tentations intérieures par lesquelles je purifiais ton âme se sont adoucies, car tu ne sens que les douleurs extérieures : il n'y a en cela rien de merveilleux. Mon Père aime ton âme, parce que tu m'aimes avec ferveur; il s'est donc plu à mettre en toi une image de ma vie. Le temps approche où les frères Mineurs t'abandonneront, car un petit

nombre t'approuve. Plusieurs personnes se soulèveront aussi contre toi, te calomnieront, selon que je le permettrai. Alors tu seras toute crucifiée, mais l'amour et la sainte crainte grandiront dans ton cœur, et aucune souffrance ne pourra te séparer de moi. » L'âme de la Sainte était toujours préparée à souffrir, afin d'être semblable au Seigneur. Son désir de la souffrance était si grand, qu'elle portait une sainte envie aux malades et aux affligés, et elle aurait voulu souffrir à leur place. Elle aurait désiré répandre son sang pour son Époux, et elle s'efforçait de le verser par de sanglantes disciplines et des larmes de sang. Des personnes dignes de foi ont attesté que la Bienheureuse avait versé des larmes de sang en méditant la Passion.

Elle demanda au Seigneur de lui faire éprouver, si sa faiblesse en était capable, les douleurs de la très-sainte Vierge au pied de la croix. Le Sauveur agréa sa demande, et lui dit d'aller le lendemain à l'église, et qu'elle y trouverait une amertume et des douleurs plus cruelles que celles qu'elle avait jamais ressenties. Elle demanda à son confesseur de rester toute la journée dans l'église, et elle assista à la sainte Messe. Alors elle commença à méditer sur la Passion, depuis la trahison de Judas jusqu'au crucifiement. Tandis que son âme était ainsi absorbée dans la contemplation de la Passion, elle éprouva des douleurs si cruelles, qu'elle se mit à pousser des gémissements, des soupirs, des exclamations et des cris terribles ; la pâleur déforma son visage comme si elle allait expirer. Ensuite la Servante de Dieu baisa la terre comme si elle allait rendre le dernier soupir. Elle resta ainsi sans donner aucun signe de vie, et les personnes présentes à ce spectacle la crurent morte. Les habitants de Cortone étaient accourus, et ils étaient dans l'étonnement de tout ce que Dieu opérait d'admirable en sa Servante. Ils étaient pleins de componction à la vue de cette femme autrefois si scandaleuse, et maintenant si fervente et si comblée des dons du ciel. A l'heure des Vêpres, elle fit quelques mouvements, et bientôt elle se leva la face toute rayonnante, les yeux fixés au ciel, comme si elle recevait une faveur spéciale,

et les assistants l'entendirent rendre grâces à Dieu. Ainsi se termina cette douloureuse représentation de la Passion du Sauveur. Mais elle éprouva un nouveau martyre, après être revenue à elle-même, à la vue d'un si grand nombre de personnes qui étaient accourues pour la voir. Elle en fut accablée de douleur, mais le Seigneur la consola, et elle quitta l'église comme si elle n'avait rien souffert, et elle n'avait jamais eu, disait-elle, autant de force.

Après l'octave de l'Epiphanie, cette âme sainte éclata en sanglots à la pensée des souffrances de Jésus-Christ, et elle s'écria : « Je veux, Seigneur, si vous y consentez, vous faire le serment de ne jamais éprouver, pendant ma vie, aucune consolation, puisque vous avez tant souffert par amour pour les âmes. » Et s'adressant à la très-sainte Vierge, elle lui dit : « Mère de mon Dieu, si je voyais votre divin Fils ainsi crucifié, je ne serais pas digne d'élever les yeux vers lui ; mais son amour m'a tellement ravi le cœur que, dans le désir ardent de m'unir à lui, je ne puis m'arrêter jusqu'à ce que je sois parvenue jusqu'à lui, l'amour souverain de mon âme. » Elle méditait la Passion depuis minuit jusqu'à Prime, sans cesser son oraison ; et en même temps elle éprouvait les souffrances les plus cruelles, selon les mystères qu'elle contemplait. Elle sentait aussi le glaive qui transperça le cœur de la Mère des douleurs. Le Sauveur lui dit de s'appliquer à ce saint exercice de la contemplation de la Passion : « Ma fille, en te tenant aux pieds de ma croix, tu t'es enrichie des dons précieux de ma grâce, et tu aurais reçu encore d'autres faveurs signalées, si tu n'avais abandonné la croix. Reviens donc, selon ta coutume, nourrir ton âme de la contemplation et du souvenir de ma Passion. Sois assurée que tu trouveras là les biens que ton âme a reçus au pied de la croix, et si tu médites avec ferveur ces mystères, tu recevras de grands dons et des faveurs spéciales. » A l'exemple du Sauveur, la sainte Pénitente attacha son cœur à la croix, et résolut de l'embrasser étroitement, en méditant avec une nouvelle ferveur les souffrances du Seigneur, et en supportant avec un esprit tranquille les douleurs les plus cruelles.

Elle suppliait un jour le Seigneur de ne point l'abandonner, comme elle le méritait, pauvre et indigne créature qu'elle était, et le Sauveur lui dit d'unir à l'humilité la pureté. La Servante de Dieu lui demanda de daigner lui accorder ce don, car il était impossible, sans une grâce spéciale, de persévérer dans une parfaite pureté. Jésus lui répondit : « Si tu désires conserver inviolablement la pureté, porte avec toi les cinq pierres de mes plaies ; avec elles tu frapperas au front l'ennemi et le tentateur. Enfin tu obtiendras tout ce que tu désires en entrant dans la plaie de mon côté. » Elle apprit ainsi les fruits de la méditation de la Passion, puisque, par les cinq plaies du Sauveur comme par autant de sources vivifiantes, son âme pourrait trouver l'aliment de la parfaite pureté.

RÉFLEXIONS

Les âmes demandent chaque jour les grâces de Dieu. Ils supplient le Seigneur de les arracher au péché, de les élever à la plus haute perfection. Il faut tâcher de comprendre pourquoi le Ciel n'exauce pas ces vœux et ces désirs. Le Dieu des miséricordes veut répandre les biens dont il est la source. Quelle cause empêche donc les eaux de la grâce de renouveler et de transformer les âmes ?

Il y a un grand obstacle à l'effusion des grâces divines : c'est que les âmes refusent d'entrer dans les épreuves, les afflictions, les tribulations. Les dons et les grâces du Seigneur nous ont été acquis par la croix, ils nous seront donnés au milieu des peines et des souffrances. Mais si nous repoussons les épreuves, Dieu ne peut pas nous exaucer.

Le cœur de l'homme est semblable à un champ, dont la semence est la grâce divine, qui doit fructifier pour l'éternité. Les afflictions, les maux de la vie servent à préparer le cœur, qui, comme la terre, a besoin d'être travaillé pour porter des fruits. Les âmes qui sont dans les souffrances sont dans les conditions nécessaires pour recevoir les dons de Dieu.

Les hommes qui voudraient recueillir les fruits d'une semence jetée sur une terre non labourée seraient réputés pour insensés, car l'ordre spirituel a ses lois comme l'ordre physique. Celui donc qui veut recevoir les grâces et les dons de Dieu doit embrasser les souffrances. Dieu accorde ses faveurs à ceux qui sont dans la tribulation; les divines Ecritures nous disent assez qu'il est inutile de les espérer à d'autres conditions. Les dons de Dieu nous seront accordés dans la même mesure que nous accepterons la souffrance et les épreuves.

CHAPITRE V

DE LA DÉVOTION DE SAINTE MARGUERITE AU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Le lecteur aura certainement remarqué que les faveurs célestes et les apparitions divines ont toujours été accordées à sainte Marguerite après la sainte communion. Il est facile dès lors d'en conclure combien grande a été la dévotion dont elle était animée envers le saint Sacrement, puisqu'elle a reçu en y participant des grâces si précieuses, et a été l'objet de tant de faveurs privilégiées après avoir communié.

Elle avait un si profond respect à l'égard de ce Pain céleste, qu'elle se jugeait absolument indigne d'y participer. Elle n'aurait pas approché de la Table sainte, si son confesseur ne lui avait pas donné l'assurance qu'elle faisait en cela une chose agréable à Dieu, et qu'en se privant de ce divin Sacrement, elle ne correspondait pas aux grâces dont elle était comblée. La perfection de la vie et la grandeur des mérites où elle était appelée exigeaient qu'elle s'approchât de ce Pain de vie, pour augmenter la grâce en elle. Le sentiment que la sainte Pénitente avait de son indignité parvint à ce degré, qu'elle s'estimait indigne de recevoir le pain des Anges. Mais le Seigneur daigna lui dire : « Reçois-moi dans la divine communion. »

A cette invitation si douce du divin Jésus engageant son épouse à prendre part à la manducation de son corps sacré, elle fut remplie de confusion. Enfin elle répondit avec humilité : « Votre Majesté est si grande et votre pureté si parfaite, ô mon Dieu, et mes péchés sont si énormes, que ma présomption devrait m'attirer un châtiment visible aux yeux de tous. » Le Seigneur excitait la Bienheureuse à s'unir de plus en plus à lui par le lien parfait de la charité. Mais elle apporta plusieurs motifs pour s'éloigner de la communion, à cause de ses péchés. Ainsi, d'un côté, dit le père Giunta, le Seigneur l'invitait à la manducation de son corps sacré, et de l'autre, la vue de ses fautes la portait à se juger indigne de ce banquet divin.

Le Seigneur lui fit entendre un jour qu'elle ne devait pas faire la sainte communion sans avoir confessé ses fautes, non-seulement devant Dieu, mais même à son confesseur. Il lui ordonna même de faire sa confession tous les jours, et elle devait s'adresser à cet effet à un religieux à l'égard duquel elle éprouvait de la confusion : le père Giunta se trouvait alors absent. Il lui dit une autre fois que, pour recevoir ce divin Sacrement, elle devait se purifier de ses fautes, au point d'avoir la pureté et la clarté du soleil.

Le confesseur l'exhortait à s'approcher de la Table sainte. Mais il était toujours à craindre que l'obéissance ne cédât à l'humilité, car la vue de sa propre misère tendait à l'éloigner de recevoir fréquemment ce divin Sacrement. Mais le Seigneur voulut qu'elle obéît sans réplique à son directeur, et il lui dit : « Ma fille, cesse à l'avenir de t'éloigner, comme tu as fait, de la participation de mon corps sacré, car ton cœur est déjà purifié de ses vices. Je t'ordonne donc de me recevoir plus fréquemment que tu ne fais. » Il renouvela cet ordre dans une autre circonstance : « Fille, reçois-moi plus souvent que tu ne fais, parce que, par le moyen de cette sainte communion, ton âme est préparée à être ornée de dons précieux. C'est la communion qui a été la cause de ton salut et la source de tes consolations. » Il lui fit enfin un commandement exprès de recevoir plus souvent la sainte Eucharistie. « Je t'ordonne, lui dit-il,

au nom de mon Père, de l'Esprit-Saint, au nom de ma bienheureuse Mère et de saint Paul, dont l'Église célèbre aujourd'hui la fête, et de tous les Saints du ciel, de recevoir plus fréquemment le divin Sacrement, en te confiant pleinement en ma miséricorde. »

Après avoir reçu le Pain de vie avec une suavité telle qu'elle croyait avoir goûté les délices des Saints du Paradis, Notre-Seigneur lui dit : « Pourquoi ne me reçois-tu pas tous les jours, puisque je trouve dans ton âme un lieu si plein de douceur et si convenable à mon amour. » Dans l'octave de saint Laurent, le Sauveur lui témoigna aussi combien il désirait qu'elle fît la communion chaque jour, en lui disant qu'il lui accordait de s'approcher de la Table sainte tous les jours. Et pour l'exciter à le faire, il ajouta : « Ne sois pas dans l'étonnement de ce que je t'ai offert. Quand je me suis livré dans ma chair passible à la mort sur la croix, je t'ai fait un don plus grand que celui que tu reçois maintenant. » La Servante de Dieu rendit d'humbles actions de grâces pour ces deux grands bienfaits. Le Sauveur ajouta avec une affection immense : « Tu es ma créature et je suis ton créateur. Tu es fille, et je suis Père. Tu es l'élue, et je suis celui qui t'ai élue parmi toutes les autres créatures, pour devenir l'objet de l'amour de ton âme. Je suis ton Seigneur, et tu es, non pas ma servante, mais mon épouse. Tu es devenue blanche par l'innocence recouvrée, et tu brilles par les ardeurs de ta charité. Ne crains donc pas de me recevoir chaque jour dans la communion, après avoir préparé avec dévotion dans ton âme le lieu où je me plais à habiter. »

Le jour de sainte Catherine vierge et martyre, le Seigneur demanda à l'humble Pénitente pourquoi elle ne communiait pas aussi fréquemment qu'il le désirait. Elle apporta pour excuse son indignité extrême, et le Seigneur lui dit ces belles paroles : « Moi qui rends dignes ceux qui sont indignes, j'ai rendu ton âme digne de me recevoir tous les jours, parce que tu as le gage assuré de mon éternel amour. » Elle répondit qu'elle ne cessait de craindre d'offenser sa bonté infinie, et le divin Jésus lui dit : « Si tu m'as offensé, tu t'es accusée en confession,

et je t'ai donné l'absolution dans ma miséricorde, c'est pourquoi tu ne dois pas t'abstenir de la communion. » Une autre fois il lui dit : « Tu crains de me recevoir si fréquemment, et je t'accorde de t'approcher de la Table sainte tous les jours, car, ainsi que le frère Jean te l'a affirmé, dans toutes les communions que tu feras, ton âme recevra de nouvelles lumières, et tu trouveras en mes plaies une autre intelligence des choses divines, que le monde ne peut comprendre et qui ne lui seront jamais manifestées. » Sainte Marguerite obéit enfin à son Époux céleste et aux avis de son confesseur, en communiant plus fréquemment. Elle s'efforça de bien préparer son âme, afin de pouvoir recevoir avec plus de mérite les fruits de ce divin Sacrement.

Avant d'aller à l'église, elle faisait un examen rigoureux de ses fautes les plus légères, et elle s'efforçait d'exciter dans son cœur, par une longue oraison, les sentiments les plus fervents de dévotion. Elle balayait même sa chambre, parce que, disait-elle, les lieux où passe le Seigneur devraient être couverts d'un or pur. Arrivée à l'église, à la vue du prêtre qui tenait en ses mains la sainte hostie, son cœur se remplissait de tendresse, dans son désir de s'unir au souverain Bien qu'elle adorait dans le saint Sacrement. Son cœur fondait comme la cire des cierges qui brûlaient à l'autel, dans les flammes de l'amour divin. Elle assistait à toutes les Messes qui se disaient à l'église des frères Mineurs, et elle s'offrait en holocauste d'amour au Seigneur en voyant se renouveler ce mystérieux sacrifice que le Seigneur fit de lui-même sur l'autel de la croix. Ensuite elle recevait la sainte communion avec une telle ferveur, qu'elle excitait à la dévotion les assistants, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour cacher aux yeux de tous l'ardeur extraordinaire dont elle était embrasée.

Le jour de la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, pendant la Messe, son cœur fut si inondé de grâces, qu'elle ne fut plus capable d'en contenir l'excès en elle-même en présence du peuple. Elle éclata en exclamations et en actes ardents de dévotion propres à exciter les personnes qui l'entouraient à la

piété envers le saint sacrifice. Elle s'enflamma du désir de s'unir à Jésus-Christ dans la sainte communion, et elle supplia son confesseur, en versant des larmes, de la nourrir du Pain eucharistique, parce que son âme ne pouvait plus supporter les langueurs qui la dévoraient. Elle aurait pu faire la sainte communion avec les autres, mais elle craignait d'être ravie hors d'elle-même, comme cela lui était arrivé ; c'est pourquoi elle voulait communier dans un lieu plus retiré, afin de ne pas être vue par la foule, à laquelle elle cherchait à cacher les faveurs dont Dieu la favorisait. Son divin Époux lui parla ainsi dans son cœur, après qu'elle eut reçu la sainte Eucharistie : « Aie confiance, fille, car tu es mon élue et ma disciple. Je te ferai toujours vivre dans ma grâce, je te défendrai de toute tentation, et t'introduirai dans la gloire céleste. Crois-tu que je suis vrai Dieu, égal au Père et au Saint-Esprit ? » A ces paroles, sainte Marguerite, tout émue dans son cœur, lui dit : « Non-seulement je crois fermement cela, mais je suis dans l'étonnement d'être en votre présence et de pouvoir subsister. »

Elle craignit de n'avoir pas purifié sa conscience de toute faute, et elle mérita de recevoir une nouvelle faveur. Le Seigneur se plut à la bénir et à lui donner l'assurance que son âme n'avait aucune tache, autant du moins que la faiblesse humaine le comportait. Il lui dit de se rappeler souvent ces paroles de l'Apôtre : « Ma grâce te suffit. » En même temps la douceur qu'elle sentait dans son âme paraissait s'évanouir, et elle dit à son Époux : « Où êtes-vous, ô le souverain bien de mon âme ? Je vous supplie ardemment de séparer mon âme de mon corps, afin que je puisse plus facilement m'unir à vous. » Mais le Seigneur lui dit qu'il était nécessaire de priver le cœur de toute douceur, afin qu'elle passât sa vie dans l'affliction et l'angoisse. Ces paroles la remplirent d'une consolation plus grande que la suavité dont elle était inondée, parce qu'elle comprit clairement que l'âme est une demeure plus digne de Dieu au milieu des souffrances, que lorsqu'elle est comblée de consolations célestes.

Elle considérait un jour, après la sainte communion, la bonté excessive du Seigneur, qui daignait condescendre à la bassesse de la créature jusqu'à la faire participer à son corps sacré. Ravie d'admiration, elle s'écria : « Pourquoi, ô Seigneur, vous êtes-vous humilié à la Cène, en vous donnant à Judas, et de nos jours aussi, vous donnez-vous en nourriture à de viles créatures ? » Le Sauveur lui répondit : « Fille, un grand nombre d'hommes semblables à Judas me reçoivent dans le saint Sacrement. Mais toi, par amour pour moi, tu t'es dépouillée de toi-même et de toutes tes affections; tu t'es faite pauvre de tous les biens terrestres : aussi tu as mérité d'être ornée et enrichie des dons les plus signalés de ma grâce. Ne t'effraie en rien des tentations dont tu es accablée, car elles t'uniront plus étroitement à moi, et te rendront plus agréable aux yeux de mon amour. » Elle reçut la bénédiction du Seigneur, et elle fut dans une grande consolation, parce que le Sauveur lui promit des grâces si spéciales, qu'elle ne voulut pas même en donner connaissance à son confesseur.

A la fête de la Purification de la sainte Vierge, la Bienheureuse se jeta aux pieds de son confesseur, dans son désir de faire la sainte communion; mais en même temps elle lui fit voir son indignité, car elle se trouvait dans une aridité extrême et privée de tout sentiment de dévotion. Elle céda néanmoins aux raisons de son confesseur, savoir, qu'elle recevrait de nouvelles grâces en communiant, et qu'elle serait rendue plus forte pour résister aux tentations de l'ennemi. Après avoir communié avec une grande dévotion, elle manifesta au Seigneur le désir qu'elle avait de savoir si elle avait offensé Dieu en quelque chose, ce qui serait la cause de l'abandonnement intérieur où elle était. Le divin Jésus lui dit : « Fille, ne sois pas étonnée si tu n'as pas ressenti aussitôt la douceur de ma présence; ton âme était peu disposée avant de me recevoir. Je me montre tel envers toi que je te trouve. » Elle répondit qu'elle s'éloignait de la sainte communion uniquement parce que son âme était pleine de taches, et le Seigneur lui dit : « Fille, je prends une grande complaisance à te voir recevoir mon corps sacré

Tu t'accuses d'être privée de vertus, et je te dis que tu en es comblée. Tu crois être pauvre, parce que tu penses que je t'ai abandonnée, mais sache que je t'ai enrichie de mon trésor le plus précieux. » Enfin, il lui montra combien elle était loin de la vérité, lorsqu'elle se persuadait que les satisfactions sensibles rendaient l'âme propre à recevoir la vertu de la sainte Eucharistie.

Le saint jour de Pâques, après avoir reçu avec ferveur la sainte communion, le Seigneur lui dit entre autres choses : « Je suis le Pain vivant qui suis descendu du ciel ; celui qui me reçoit n'aura pas la mort éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Je suis ce Dieu qui me suis revêtu d'une chair mortelle ; sache donc que mon cœur est tout incliné à la miséricorde, et je n'ai encore pu trouver une créature qui sût correspondre pleinement à mon immense charité et à ma souveraine et douce magnificence. J'ajoute aussi que les péchés continuels des hommes sont un empêchement à la diffusion de ma vérité. » Le Seigneur lui redit ces paroles dans une autre communion, et elle répondit qu'il lui était impossible de comprendre comment la grandeur et la pureté ineffable de sa Majesté pouvait s'abaisser jusqu'à la bassesse de sa Servante. Le divin Jésus repartit : « O incrédule, à qui j'ai donné des arrhes et un gage si assuré de mon amour, et de plus la perfection en tout ce qui est le plus propre à me rendre agréable une âme en ce monde ! » La Bienheureuse ne pouvait nier ce témoignage du Seigneur, mais elle attribuait tous les dons reçus à la bonté du divin Maître, et elle restait toujours dans la confusion et l'humilité en présence de Dieu.

Dans son désir de s'unir au Seigneur par la sainte communion, elle s'approchait un jour du saint autel, et tout à coup, saisie d'une crainte qui se répandait dans tous ses membres, elle fut obligée de recevoir le secours des femmes qui se trouvaient alors présentes. Le Seigneur lui dit à ce sujet : « Ne sois pas dans l'étonnement, Marguerite, si tu es accablée par une si grande crainte, car toute l'armée des Esprits célestes, l'enfer et la puissance de la terre tremblent en ma présence. »

Et une autre fois : « Sois assurée que la crainte dont ton esprit est saisi est très-profitable au bien de ton âme, afin que tu n'attribues aucun de mes dons à tes mérites, et afin d'être plus forte contre les embûches de l'ennemi. Cette crainte salutaire préserve ton âme de la vaine complaisance que tu pourrais avoir en toi-même, en te forçant à pénétrer ta propre indignité, et elle te découvre ce que tu serais sans moi. » Elle apprit ainsi combien il importe de s'abandonner sans réserve entre les mains de Dieu, et d'éviter de vouloir accomplir par ses propres efforts ce qui est au-dessus des forces humaines.

La Bienheureuse avait coutume de prier le Seigneur, après la sainte communion, de lui accorder le secours de sa grâce, afin qu'elle pût éviter à l'avenir de souiller son âme par des fautes, comme elle ne cessait de le craindre. Le divin Maître lui dit un jour : « Tu découvres, ô fille, plus clairement et plus distinctement que personne tes manquements dans tes confessions ; c'est pourquoi n'hésite pas à me recevoir souvent dans la sainte communion, car je serai avec toi. » Elle répondit qu'elle craignait toujours de tomber en de nouveaux défauts ; et le divin Jésus lui dit : « Tu te rends coupable de faute légère en ce que tu te plains trop de tes imperfections : il suffit que tu les accuses en confession, et ensuite va recevoir la sainte communion.

Un prêtre de l'église de Saint-Georges lui donna un jour une hostie non consacrée. Il était parti de la sacristie à la hâte, et n'avait pas fait attention de prendre le ciboire où étaient les hosties consacrées, qui était gardé dans ce lieu dans la crainte de voir des hosties enlevées pour servir ensuite à d'horribles sacriléges par les maléfices. La Bienheureuse n'éprouva aucun sentiment de dévotion après avoir reçu l'hostie non consacrée. Elle attribuait cela à ce qu'elle n'avait pas fait une préparation convenable, ou à quelque faute cachée ; mais le Seigneur lui dit de ne point s'attrister, car elle n'avait pas reçu son corps sacré. Elle fit aussitôt appeler le prêtre, et elle lui demanda pourquoi il ne lui avait pas donné une hostie consacrée. Celui-ci lui dit qu'il avait pris par inadvertance le ciboire des hosties

non consacrées, et la pria de lui pardonner son erreur. Elle eut à l'avenir une grande crainte d'être trompée de cette même manière, mais le Seigneur la consola en lui disant : « Je suis Jésus, le Fils du Dieu vivant, qui me suis complu à venir en ce monde et à prendre chair en la Vierge Marie. » Et une autre fois : « Tu crains de me recevoir des mains du prêtre de Saint-Georges, parce que tu le vois me traiter avec peu de respect ; mais j'ai pour agréable la pureté et le respect de ton âme. Quoique les actes qu'il fait me déplaisent, néanmoins j'accepte avec complaisance les prières qui se font en ce grand sacrifice. Plus ta dévotion sera vive, et plus tu obtiendras des grâces abondantes, soit que tu reçoives la communion des mains de bons prêtres, soit que tu la reçoives des mains de mauvais. »

RÉFLEXIONS

La grâce est la source et le principe de toutes les vertus dans les âmes. Elle donne la lumière à nos esprits, elle excite nos cœurs à faire le bien. Sans la grâce, nous ne sommes capables ni de vaincre les graves tentations, ni d'accomplir aucun acte digne d'une récompense éternelle. Nous ne pouvons pas même prier efficacement, sans un secours spécial de Dieu en nous.

Mais le divin Sacrement de l'autel est la source divine de la grâce en nous, puisqu'il nous permet de recevoir l'auteur même de la grâce. Il faut donc que les âmes aient à cœur de le recevoir aussi souvent qu'il leur sera permis. Tous les biens qu'elles peuvent désirer leur seront communiqués dans la réception de la sainte communion.

Les âmes qui ont à cœur de surmonter les tentations, qui craignent avec raison de retomber dans le péché, doivent être fidèles à s'approcher souvent de la Table sainte. Le divin Jésus donne des forces à ceux qui sont faibles ; il protége contre la fragilité ceux que les habitudes feraient facilement succomber. Il renouvelle les âmes et les transforme d'une manière merveilleuse.

Toutefois, pour recevoir avec fruit ce divin sacrement, il faut être vigilant pour éviter les fautes volontaires. On ne doit pas oublier la grandeur du don qu'on y reçoit. Il est impossible de concevoir un moyen plus propre à nous rendre saints que la sainte communion. Mais une bonne communion suppose nécessairement l'aveu des fautes commises, le regret amer du passé et le bon propos pour l'avenir.

Rendre pur ce qui était souillé, sanctifier celui qui a vécu dans les habitudes du péché, faire vivre d'une vie surnaturelle l'esclave de la sensualité, est un miracle que la sainte Eucharistie opère tous les jours. Celui qui va communier avec les dispositions requises, ne tardera pas à parvenir à un haut degré de vertu par les secours de la grâce qui lui sera accordée.

CHAPITRE VI

DE LA DÉVOTION DE SAINTE MARGUERITE ENVERS LES SAINTS MYSTÈRES.

La bienheureuse Pénitente était si vivement enflammée d'amour pour Jésus-Christ, qu'elle ne cessait de louer son saint Nom, qui était imprimé dans son cœur. Dans tous ses discours, elle le prononçait avec une si grande dévotion, qu'elle fondait en larmes, à la grande édification de ceux qui l'écoutaient. « O Nom de Jésus-Christ, s'écriait-elle, Nom si doux, dont la vertu m'a appelée à la grâce, dont le sang m'a racheté, dont l'amour m'a liée par les liens d'une indissoluble charité ! »

Dans son oraison, elle ne cessait de considérer la vie du divin Sauveur sur la terre. Elle fit connaître à son confesseur comment elle avait coutume de faire la méditation. Elle invoquait d'abord la très-sainte Trinité; elle recourait avec une grande dévotion à Jésus-Christ, notre Sauveur, à la glorieuse vierge Marie, avocate des hommes, à tous les ordres des Saints, en commençant par les Séraphins. Ensuite, elle revenait à la méditation de la vie de Jésus-Christ; elle contemplait son incarnation, sa naissance, sa fuite en Égypte avec les diverses circonstances de ce mystère, la vie pauvre qu'il y mena. Elle considérait sa prédication, ses divers enseignements à la Sa-

maritaine, sa bonté envers la femme adultère, sa miséricorde envers la fille de la Chananéenne, les lépreux, les aveugles, les paralytiques, et tous les malades qu'il avait miraculeusement guéris. Elle ajoutait à ceci la contemplation des souffrances et des fatigues du Sauveur qui annonçait l'Évangile pieds nus en divers lieux, la vocation du publicain Matthieu, la conversion de Madeleine, la résurrection de Lazare et des autres morts. Elle allait au jardin des olives, aux tribunaux où le divin Jésus fut si cruellement traité par les juges et accusé par les Juifs; et ainsi elle méditait sur toutes les souffrances du Sauveur jusqu'à sa mort sur la Croix. Elle fit connaître à son confesseur qu'à chacune des actions accomplies par le Sauveur, elle lui rendait de vives actions de grâces, en récitant avec dévotion quelques prières. Elle offrait aussi des louanges à Dieu pour tous les ordres des Saints, de ce qu'ils avaient été si élevés en sainteté. Elle manifesta tout ceci à son confesseur, pour lui faire connaître ce qu'elle était dans son intérieur ; mais elle se confessait indigne de toute grâce, et avouait ne mériter que les feux éternels.

A la fête de Noël, elle fut dans l'étonnement que la contemplation d'un objet si beau et si gracieux, tel que le divin Enfant, n'apportât à son âme aucune consolation, comme elle l'éprouvait dans la méditation des autres mystères. Le Seigneur lui dit : « Tu es dans la tristesse, ô fille, parce que ton cœur n'éprouve aucune joie et suavité le jour de ma naissance; mais souviens-toi qu'il est convenable que tu sois conforme à Celui qui est Seigneur. Dans ma naissance, quoique je fusse sans péché, je me suis assujetti à la pauvreté et aux autres souffrances de l'humanité. J'ai pleuré, quoique je fusse la joie des Anges, dans la crèche où j'étais, afin de délivrer le genre humain des pleurs et des malheurs éternels. Si le jour de ma naissance a été pour moi le commencement de mes peines, il est juste que ta vie ressemble à la mienne, autant qu'il est possible. Ne sois donc pas étonnée si, dans ce jour, je t'ai privée des consolations que tu éprouvais aux autres solennités. » La Servante de Dieu apprit, par ces divines paroles, qu'il est plus avantageux à l'âme

de supporter des afflictions et des peines d'esprit dans les plus grandes Fêtes de l'Église, que de goûter les plus grandes consolations dans la contemplation du mystère qui est célébré en ce jour.

A la fête de l'Épiphanie, elle voulut imiter les rois Mages, qui offrirent au divin Enfant l'or, l'encens et la myrrhe; mais elle confessa n'avoir rien à offrir à son Sauveur. Alors le Seigneur lui découvrit combien il avait montré son amour pour les hommes dans l'œuvre de l'Incarnation, et en donnant sa vie pour eux au milieu de tant d'opprobres et de souffrances. Elle répondit qu'elle ne pouvait comprendre l'immensité d'un amour qui avait daigné s'incliner en faveur de créatures si indignes de sa miséricorde. Le Rédempteur ajouta : « Fille, puisque j'ai souffert sur la croix pour les pécheurs des peines si cruelles, ils devraient au moins s'appliquer à ne plus m'attacher de nouveau sur la croix, et renouveler ainsi les plaies de mon corps. Sache que les souffrances dont les pécheurs m'affligent, en ce qui les concerne, sont plus atroces et plus insupportables que celles que la fureur des Juifs me fit endurer. Aussi mon Père éternel, excité par les péchés, a décrété de prononcer un jugement sévère contre les hommes; mais moi, qui suis le Rédempteur et leur Avocat, je ne les ai pas entièrement abandonnés, et je prie mon Père en leur faveur. Quant à toi qui entends mes paroles, quelle réponse peux-tu faire aux justes plaintes que je fais? » La sainte Pénitente avoua n'avoir rien à répondre; mais elle était dans un profond étonnement de se trouver dans la consolation, lorsqu'elle aurait dû être plongée dans l'amertume, en entendant les douces plaintes que le Seigneur lui avait adressées sur la malice si obstinée des pécheurs. Alors le Seigneur lui dit que les consolations qu'elle éprouvait étaient telles, que l'esprit humain ne pouvait ni les comprendre ni en parler d'une manière convenable.

Aux approches du saint temps du Carême, la Bienheureuse sentit son cœur accablé de tristesse. Le confesseur commença à lire le résumé des grâces que le Seigneur lui avait promises, et

dont il avait pris note, selon l'ordre qu'il en avait reçu. A cette lecture, son esprit se ranima, et pleine de confiance dans le secours divin, elle pria son confesseur de lui venir en aide dans l'examen rigoureux de sa conscience, afin de faire une confession sincère et de communier avec une grande pureté de cœur. Après cela, elle approcha de la Table sainte, et toutes les ténèbres dont son âme était environnée se dissipèrent aussitôt. Elle entendit cette douce parole du Seigneur : « Fille, sois dans l'allégresse, puisque tu es jusqu'ici dans la douleur. » La Bienheureuse répondit : « En vérité, ce jour est un jour d'allégresse, car mon âme éprouve une joie inexprimable. Mais pourquoi, ô Seigneur, avez-vous permis une privation si pénible ? Pourquoi, ô amour unique de mon âme, vous-êtes vous caché si longtemps, en me laissant dans l'affliction et la crainte ? » Le divin Jésus lui répondit : « Le temps de cette épreuve représente le jeûne rigoureux que j'ai fait après mon baptême; j'ai donc voulu que tu m'imites par le jeûne spirituel où tu as souffert de si longues peines. Maintenant que nous entrons dans le temps du jeûne que le Saint-Esprit a fait établir pour l'Église, je viens à toi plein de consolation et de joie. » Sainte Marguerite comprit, par ces paroles, que la véritable manière de passer avec fruit le temps du Carême, était de rester quarante jours dans les peines, les désolations et les plus cruelles souffrances.

Un jour de la Semaine-Sainte, plongée dans la contemplation de Jésus mis dans le sépulcre, la Bienheureuse, comme une nouvelle Madeleine, s'enflamma du désir de le retrouver. Elle allait dans les rues tout en pleurs, et elle demandait aux passants de lui donner des nouvelles de son Seigneur crucifié. Cette demande, accompagnée de larmes et de profonds gémissements, excitait les cœurs à l'amour de Dieu. Elle marchait donc comme enivrée du saint amour, en s'écriant : « Où irai-je, ô malheureuse que je suis, où trouverai-je le bien-aimé de mon âme? Oh! si j'avais la grâce de voir mon Dieu, combien mon cœur serait inondé de joie! Je cherche, je soupire, je cours, et mon amour languit, parce que vous m'avez été ravi

par une mort cruelle! O Anges, ô hommes, ô vous créatures, dites-moi où se trouve Jésus-Christ crucifié que j'aime uniquement? Qu'avez-vous, mon Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonnée, ô l'unique amour de mon âme? Où êtes-vous? Je désire vous voir, et je ne le puis. Ah! pourquoi suis-je vivante?» La Sainte Pénitente parlait ainsi avec son cœur enflammé. Elle supporta cette peine sans prendre aucune nourriture pendant plusieurs jours. Le jour de Pâques, le père Giunta prêchait au peuple à la grand'Messe, et la Bienheureuse, ne pouvant plus supporter la peine qui lui transperçait le cœur, s'adressant au religieux les yeux pleins de larmes, lui demanda s'il pourrait lui donner des nouvelles de son Sauveur crucifié. Le peuple s'émut en entendant les soupirs de la Pénitente et à la vue de ses larmes. Le père Giunta lui dit que le miséricordieux Seigneur ne tarderait pas à apparaître à son âme. Elle versa des larmes tout le jour et la nuit suivante, et le lundi, dans la matinée, le divin Jésus daigna lui apparaître environné de lumière. En un instant, toutes ses peines s'évanouirent. Le Seigneur lui fit un doux reproche de ce qu'elle n'avait pas parfaitement imité Madeleine en tout ce qu'elle fit pour chercher le corps de son divin Maître.

Après la fête de l'Ascension, elle se préparait à la fête de la Pentecôte pour recevoir les dons du Saint-Esprit. Le Seigneur lui dit: « Viens en haut en esprit, ô fille du Saint-Esprit, je te révèle que, depuis le jour où j'ai opéré la rédemption du monde, jamais les âmes n'ont été précipitées en enfer en si grand nombre qu'en ce moment. J'ai néanmoins de la compassion pour les âmes, non que j'aie besoin d'elles, mais parce que, sans moi qui suis la vie éternelle, elles se perdront éternellement. Je cours sans cesse après elles, je leur crie au nom de ma miséricorde, afin qu'elles ne périssent pas. Élève donc ton cœur, et récite avec ferveur la Salutation Angélique. » Sainte Marguerite comprit, par ces paroles, que la charité est le don spécial du Saint-Esprit, lequel devait exciter en son cœur un ardent désir du salut des âmes qui s'étaient révoltées par le péché contre Dieu.

RÉFLEXIONS

La Passion du Sauveur est le résumé de tous les divins mystères. Jésus-Christ a voulu en faire comme un abrégé des merveilles de sa vie. Aussi la méditation de la Passion est l'attrait souverain des âmes qui marchent à grands pas dans le chemin de la vertu.

Mais le divin Jésus, pour rendre accessibles à tous les mérites de sa Passion et des mystères de sa vie, a institué le saint sacrifice de la Messe. Il ne sera jamais possible à aucun esprit créé de comprendre les biens infinis qui sont accordés aux enfants de l'Église dans ce mystère d'amour. Toutes les bénédice tions du ciel sont communiquées à ceux qui y assistent avec piété et dévotion.

La grâce conduit tous les nouveaux convertis, tous ceux qui aspirent à l'acquisition de la vertu, aux pieds des autels où est célébrée la sainte Messe. Ils vont s'enrichir à cette fontaine des biens divins, où se trouvent en abondance les eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

L'air même est purifié dans les pays où le saint sacrifice est offert, et les démons y perdent en très-grande partie leurs forces pour tenter les hommes. Oh ! soyons pleins de zèle pour assister à la sainte Messe. Demandons à Dieu de ne point permettre que ce sacrifice, qui est le renouvellement du sacrifice sanglant du Calvaire, soit jamais offert d'une manière sacrilége.

Les âmes qui assistent avec une fervente dévotion à la sainte Messe, auront une grande facilité pour vaincre les ennemis de leur salut, elles surmonteront aisément les tentations. Les devoirs deviendront doux, et la piété deviendra naturelle aux pécheurs, comme s'ils avaient toujours vécu dans l'innocence.

CHAPITRE VII

LA DÉVOTION DE SAINTE MARGUERITE ENVERS L'AUGUSTE MÈRE DE DIEU.

Cette sainte Pénitente était enflammée d'une ferveur extraordinaire et d'un amour ardent envers la très-sainte Vierge, parce que les pécheurs peuvent espérer la protection efficace de cette auguste Reine. Le Seigneur lui-même l'excita et l'encouragea à cette dévotion dans plusieurs circonstances. Marguerite entendit un jour le Sauveur lui parler ainsi, tandis qu'elle était en prière : « Ma fille, voici que je te donne celle que tu chéris. » A ces paroles, la Reine du ciel lui apparut pleine de majesté et de beauté. Elle répondit avec un profond sentiment d'humilité : « O Seigneur, comment votre bonté peut-elle faire des faveurs si sublimes à celle qui n'est qu'une sentine de vices. » Mais cette humilité ne resta pas sans récompense, et la Servante de Dieu mérita par là d'entendre une autre expression pleine d'amour. Le Seigneur lui parla ainsi : « Ma fille, mon Père t'aime, et ma bienheureuse Mère t'aime aussi, de même que tous les Élus de Dieu. Conserve le désir de jouir encore de son apparition. » Dès ce moment, l'amour et la filiale confiance de sainte Marguerite envers la très-sainte Vierge prirent de

nouveaux accroissements, et elle eut souvent recours à cet auguste patronage.

Elle se trouva un jour ravie en esprit devant un trône magnifique, où la Reine des Anges était assise. Saisie d'admiration de cette vision si ineffable, elle en demanda humblement la cause au Sauveur, qui lui dit : « J'ai mis mon bon plaisir à t'accorder cette faveur, afin que tu puisses te recommander toi-même avec plus de confiance à ma Mère, la Reine des Anges, et aux autres Saints qui m'approchent de plus près. » Enflammée par ces divines paroles, elle se prosterna avec respect aux pieds de Marie, et elle lui exprima ainsi les sentiments de son ardent amour : « Mère de mon Dieu, lui dit-elle, votre divin Fils, en qui je me suis confiée, m'a amenée ici en votre présence. » Et Marie lui répondit : « Je suis disposée à entendre et à exaucer tes prières, car tu es ma fille, et je te recommande sans cesse par mes prières à la bonté de ton Créateur, qui a daigné habiter dans mon sein. »

Il est impossible d'exprimer l'allégresse dont fut inondé le cœur de la Bienheureuse, en entendant la très-sainte Vierge l'assurer qu'elle offrait continuellement au Seigneur ses ardentes prières en sa faveur. Elle lui en rendit de très-humbles actions de grâces, et elle continua à s'entretenir avec l'auguste Marie; elle lui dit qu'elle était dans l'étonnement de n'avoir pas joui de ses entretiens, mais c'était sans doute parce qu'elle ne s'était appliquée qu'à la contemplation de son divin Fils, à qui son cœur désirait être uni à jamais. La Mère de Dieu lui dit alors : « Fille, qui cherche mon fils et Seigneur me cherche aussi, et qui possède mon fils me possède. » Cet enseignement la laissa dans une grande consolation, et elle se sentit à l'avenir une ferveur plus ardente envers l'auguste Reine.

Après avoir reçu la sainte communion avec une grande dévotion, sainte Marguerite entendit le Seigneur qui lui dit ces paroles : « Fille et Servante de Dieu, loue et honore ma sainte Mère si admirable de pureté; car ni le monde, ni aucun Bienheureux n'est capable d'en comprendre et d'en exalter la beauté et la grandeur. Moi, la Sagesse souveraine et incréée, j'ai créé

cette Mère pour établir ma demeure en elle. Elle a été ma Mère, c'est pourquoi je te fais un précepte rigoureux de ne jamais cesser de la louer et de l'honorer. Bien plus, tu t'appliqueras de toutes tes forces à la faire glorifier et exalter de tous. Elle est digne de toute louange, car elle a été un vase très-pur que j'ai formé moi-même pour le salut des hommes; elle m'a enfanté sans douleur, et m'a nourri du lait de son sein virginal. » Sainte Marguerite, pleine de confusion de tant de bonté, ne savait comment répondre avec humilité : il lui semblait que le Seigneur s'abaissait en recherchant les louanges de créatures si viles et si misérables. Le Sauveur lui répondit : « Si des louanges et des honneurs sont dus aux habitants du ciel, ma Mère est certainement digne des plus grands. En attendant, Marguerite, tu me loueras, et non toi-même, tu m'honoreras, et non toi-même ; c'est pourquoi, lorsque tu me glorifieras et m'exalteras, je t'honorerai et je te louerai à mon tour ».

Le Seigneur lui recommanda aussi à diverses reprises de saluer la très-sainte Vierge avec un vif sentiment de piété, en récitant la Salutation Angélique jusqu'à ces paroles : béni est le fruit de vos entrailles. Dans une autre instruction, le Seigneur lui dit, entre autres choses, de faire souvent des offrandes à sa Mère bien-aimée : « Je veux que chaque jour tu rendes un honneur spécial à ma Mère en récitant des louanges à sa gloire. » Il lui renouvela aussi cet avis à la fin d'un doux entretien.

Ces commandements de Jésus-Christ à sa Servante avaient pour but d'enflammer son cœur d'une sincère dévotion envers Marie. Ils se gravèrent profondément dans son âme, et Dieu mettait ses complaisances à tourner ses pensées et les affections de sa Servante vers la sainte Vierge. Aussi elle invoquait sans cesse sa protection si efficace, et elle avouait avoir reçu par elle des faveurs particulières de la bonté du Très-Haut. Dans les fêtes de la bienheureuse Vierge, elle laissait son esprit en liberté, afin de se plonger dans la considération des mystères qui étaient l'objet de la solennité. Elle s'élevait à une haute contemplation, et le Seigneur se complaisait en ces jours à la favoriser de sa

douce présence, et l'enrichissait de quelque grâce spéciale. Tout cela se voit clairement dans le récit de cette *Vie*.

L'auguste Marie prit cette pieuse Servante de Dieu sous sa protection spéciale, et elle offrit au Seigneur ses prières toutes puissantes en sa faveur. Un jour sainte Marguerite était accablée par une maladie qui la réduisait à l'extrémité. Son confesseur l'invitait à mettre sa confiance dans la miséricorde divine, à se soumettre à la volonté du Seigneur, et surtout à n'avoir crainte de rien ; car, s'il plaisait à Dieu de l'appeler à lui, elle serait assistée à l'instant de sa mort, et les Bienheureux du ciel viendraient l'accompagner au Paradis. A ce doux nom de Paradis, elle tomba en extase, et elle vit la sainte Vierge qui adressait d'ardentes prières à son fils, afin qu'il lui plût de la délivrer de la prison du monde pour l'introduire dans le lieu de l'éternel repos. Le divin Jésus, avec un visage souriant, paraissait agréer cette demande. Aussi sainte Marguerite, fortifiée par cette douce vision, éloigna d'elle toute la crainte qu'elle avait de la justice sévère du souverain juge.

Un autre jour, le Sauveur consola son épouse bien-aimée, en lui donnant un témoignage assuré de l'amour que sa Mère avait pour elle. Il lui dit : « Celle-ci est ma Mère qui a pour toi un amour particulier. » A ces mots, l'âme de Marguerite fut inondée d'une joie si grande que, de son aveu, elle n'aurait pu la supporter, si elle eût duré un instant de plus, et elle rendit grâces à Dieu d'en avoir modéré l'excès aussitôt. Elle fut jugée digne de jouir, en plusieurs autres circonstances, de la présence de Marie, et elle pria le divin Jésus de ne la priver pas du bonheur de la contempler dans le ciel.

L'Ange député à sa garde la voyant accablée sous le poids d'une grande anxiété, lui procura une grande force, en saluant avec vénération la Mère de Dieu par la récitation de l'*Ave Maria*. Cela seul fut suffisant pour chasser du cœur de la Bienheureuse l'affliction et la crainte qui causaient sa peine : remplie à l'instant même d'allégresse, elle demanda à cet Esprit bienheureux quand viendrait enfin ce moment heureux où son âme, dégagée du poids de la chair, pourrait prendre son vol

vers son divin Époux et dans le sein de sa Mère bien-aimée.

La sainte Vierge lui apparut, dans la ferveur de son oraison, assise sur un trône orné de pierres précieuses et entouré d'une immense splendeur, avec une cour d'Anges sans nombre. A cette vue, sainte Marguerite fut remplie de confusion, se reconnaissant indigne de jouir de la présence de Marie; mais animée d'une sainte confiance, elle la supplia de daigner agir à son égard comme une véritable Mère de miséricorde, en lui donnant les secours qui étaient nécessaires à une pécheresse, comme elle s'appelait par humilité. Et l'auguste Marie la regardant avec un doux sourire, lui dit : « J'accepte et toi-même et tes prières avec une cordiale affection, à cause de l'amour que tu as pour mon Fils Notre Seigneur. » Ces paroles furent pour elle des traits enflammés pour exciter son cœur à aimer avec une ferveur toujours plus grande Jésus et sa très-digne Mère.

RÉFLEXIONS

Les âmes droites et généreuses sont toutes ou au monde ou à Dieu. Elles ne connaissent pas les demi-résolutions et ces désirs toujours changeants; si elles ont la volonté de travailler à leur salut, elles n'hésitent pas à embrasser les moyens les plus propres à les conduire à ce but. C'est cette classe d'âmes que nous avons en vue, en écrivant ces salutaires réflexions. Les personnes qui ont beaucoup péché sont presque toujours dans cette voie.

Il est hors de doute que les âmes ont le désir ardent de connaître la voie la plus sûre et la plus courte pour être à Dieu. Nous leur dirons donc : Entrez dans la voie de l'abandon à Marie, pour aller au divin Jésus. En peu de temps vous serez établis dans une vertu solide, si vous êtes fidèles à tous vos devoirs et aux aspirations de la grâce.

La voie de l'abandon entre les mains de Marie consiste à demander toutes les grâces qui nous sont nécessaires par l'auguste Reine des Anges, à lui confier tous les intérêts de notre

salut éternel. Il faut se dépouiller de tout ce qui pourrait déplaire à cette divine Mère, ne désirer, ne vouloir que ce qui sera selon son bon plaisir. Nous ne tarderons pas à arriver ainsi à une grande paix, même au milieu des peines et des épreuves.

Cette admirable disposition nous aidera à triompher des habitudes du péché en nous, à nous détacher des vices et du monde qui ne cesse de nous éloigner de Dieu. Dans cet abandon, les tentations du démon seront sans danger. Il y a bien des degrés dans la voie de l'abandon. Mais après un premier succès, nous ne voudrons pas revenir en arrière, et nous le pratiquerons d'une manière de plus en plus parfaite.

Oh ! que la conduite de Jésus est admirable dans les âmes qui s'abandonnent à Marie ! La providence de Dieu a des mystères ineffables en faveur de ces heureux privilégiés. Tous les dons célestes seront le partage de ceux qui entreront avec confiance dans cette sublime voie de l'abandon à Jésus vivant en Marie.

CHAPITRE VIII

LA DÉVOTION DE SAINTE MARGUERITE ENVERS LES SAINTS DU CIEL.

Dès que sainte Marguerite se fut appliquée avec un zèle ardent à acquérir la perfection, toute sa conversation fut dans le ciel. Elle s'adressait avec une grande piété et une pleine confiance aux Saints du Paradis, et elle reçut de grands témoignages de leur bonté envers elle. Ils la consolèrent, en effet, par diverses apparitions, et lui donnèrent l'assurance qu'elle serait un jour leur compagne dans la gloire. Ils ne dédaignèrent pas de venir souvent auprès d'elle dans de fréquentes visites, et lui obtinrent des grâces abondantes.

Mais elle vénéra au-dessus de tous les Bienheureux du ciel saint Joseph, l'époux de la très-sainte Vierge et le père putatif de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle récitait en son honneur des prières particulières, afin d'obtenir plus facilement, par sa puissante protection, le pardon de ses péchés et le bonheur de correspondre aux grâces de Dieu dont elle était comblée. Sa dévotion envers ce très-saint Patriarche prit un accroissement nouveau, d'après l'avis que le Seigneur lui donna, en lui faisant comprendre qu'il trouvait en cela son bon plaisir : « Je veux, lui dit-il, que chaque jour tu rendes un tribut de vénération et de louanges à saint Joseph, mon père nourricier,

puisque bienheureux sont les cœurs purs, car ils seront dignes de voir Dieu. » Elle avait coutume de dire cent fois l'Oraison Dominicale en l'honneur de ce Saint, et elle se recommandait avec un vif sentiment de piété à son tout-puissant patronage.

Elle fit choix aussi de saint Jean-Baptiste pour son avocat spécial, et elle avait souvent recours à lui dans ses ferventes prières. Elle se rendit digne de sa protection, et le Seigneur lui donna un jour l'assurance que ce Saint offrait sans cesse à Dieu ses prières en sa faveur : « Bénis, lui dit-il, ma fille, avec toute la cour céleste, Jean-Baptiste qui prie continuellement pour toi. » Cette sainte Pénitente n'avait d'autre désir que de faire de dignes fruits de pénitence, détestant et pleurant sans cesse les péchés qu'elle avait commis dans sa vie passée; c'est pourquoi elle s'enflammait de dévotion envers le Précurseur de Jésus-Christ, qui avait non-seulement prêché la pénitence, mais qui l'avait exercée, quoique innocent, dès sa plus tendre enfance.

Elle était aussi très-dévote envers les saints Apôtres Pierre et Paul, à qui elle s'adressait souvent, dans la confiance d'obtenir plus facilement par eux le pardon de ses fautes, puisqu'ils l'avaient eux-mêmes reçu si promptement. Dans un de ces entretiens intimes avec son Époux bien-aimé sur la pénitence, elle se plaignait d'avoir attendu longtemps à se convertir ; et le Seigneur lui répondit qu'elle avait commencé à se repentir tard quant au temps, mais non quant à l'ardeur de son amour. A ces paroles, ravie tout à coup en esprit, et s'adressant à l'Apôtre saint Pierre, elle s'écria : « Bienheureux Pierre, si aimé de Dieu, vous avez bien parlé, lorsque, à la vue de ceux qui s'éloignaient du Seigneur dans sa prédication, vous avez dit : *A qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Si j'eusse été présente devant Jésus à ce cri de l'Apôtre, enflammée par cet exemple, je vous aurais aussi adoré en compagnie de votre pieuse disciple et bien-aimée Marie-Madeleine. »

Sainte Marguerite avait recours à la protection de saint Paul avec la même ferveur; fortifiée par cet exemple, elle espérait obtenir sa conversion, à l'imitation de celui qui avait été un

ardent persécuteur du nom chrétien. Dans son désir de servir Dieu avec une plus grande perfection, elle méditait sur la promptitude de l'obéissance de l'Apôtre, qui avait répondu à la voix du ciel : *Que voulez-vous de moi?* Ainsi elle s'offrait au bon plaisir de Dieu, et elle demandait la grâce avec une grande piété, afin que son cœur et son âme pussent vivre dans le véritable amour de Dieu. Quelquefois, enflammée de la charité dont était consumé le cœur du grand Apôtre, elle s'écriait : « O Paul, Apôtre aimé de Dieu, ô vase d'élection, vos paroles sont vraies : l'œil ne peut voir, ni l'oreille entendre, ni le cœur de l'homme pénétrer ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. » Et une autre fois : « Qui me séparera de la charité de mon Christ? Ni la tribulation, ni les angoisses, ni les démons, ni aucune créature. » Elle avait aussi une vive dévotion envers saint Jean l'évangéliste, dont elle reçut des faveurs particulières et qui offrit souvent à Dieu en sa faveur ses ferventes prières.

Le cœur de la Bienheureuse était enflammé aussi d'une affectueuse dévotion envers le séraphique patriarche saint François, parce qu'elle était revêtue de l'habit du tiers-ordre, et qu'elle avait contemplé en vision la gloire de ce Saint et la grandeur de ses mérites. Elle apprenait aussi des Pères Mineurs, qui étaient les directeurs de sa conscience, à accroître toujours sa vénération envers ce Saint. C'est à son intercession efficace qu'elle eut recours en entrant dans le tiers-ordre, afin que, par ses mérites, il daignât lui obtenir de Dieu le pardon de tous ses péchés. Le Seigneur lui-même la rassura à cet égard, en lui accordant la rémission de toutes ses fautes, que les prières du saint Patriarche lui avaient obtenue.

Notre Seigneur approuva la coutume qu'elle avait de louer saint François après lui-même et sa sainte Mère, et il confirma cette manière de prier, en l'assurant qu'il l'avait pour agréable. Ce Saint, comme son protecteur spécial, offrait sans cesse ses prières efficaces pour le salut de son âme : aussi elle s'adressait à lui de préférence aux autres Saints du Paradis, et elle aimait à le glorifier. Elle fut ainsi jugée digne de jouir de la présence de saint François. Le jour de la fête de saint Lau-

rent, elle vit un trône éclatant et magnifique dans un lieu éminent du ciel, sur lequel saint François était assis; et dans cette vision, il lui manifesta que de ce siége sublime et glorieux avait été chassé le premier Ange qui se révolta contre Dieu. Elle éprouva une grande joie à la vue de la gloire où son Père avait été élevé; mais le Seigneur lui fit entendre ces paroles : « O fille, tu n'es pas capable encore de comprendre et de découvrir clairement la beauté et la majesté de ce trône; car tu n'es pas entrée en participation de la gloire éternelle, puisque tu vis encore dans le monde. »

Après cela, le trône où était assise la Reine du ciel lui fut montré; mais elle ne pouvait comprendre ni la grandeur ni la splendeur qui entouraient ce trône, et le Seigneur lui fit entendre que c'était parce qu'il avait élevé sa sainte Mère à une parfaite ressemblance avec lui, au-dessus de toute créature. Il lui dit aussi que ce lieu ample et spacieux, qui se voyait autour du trône de saint François, devait être rempli tout entier des frères Mineurs qui, dans toutes les parties du monde, travaillaient dans la sainte Église avec une grande pureté de foi, et imitaient saint François par l'observance exacte de la Règle.

Elle entendit un jour le Seigneur prononcer le nom de saint François, et elle demanda si ce Saint était bien aimé de Dieu; et le Sauveur répondit : « Je l'ai aimé beaucoup, mais il m'a aussi beaucoup aimé, et je t'assure que l'amour de son Ordre m'est agréable, à cause des mérites de celui-ci que j'ai eu en dilection et en toute odeur de suavité. Apprends que celui avec qui tu as eu un entretien a dit vrai, lorsqu'il a assuré que François était semblable à moi, parce que je l'ai fait à mon image par un grand nombre de priviléges. J'ai fait choix de douze Apôtres, et il a eu un nombre très-grand d'imitateurs; j'ai eu soixante-douze Disciples, il en a un nombre incalculable sur la terre. »

Sainte Marguerite offrait un jour ses ferventes prières pour l'Ordre des Mineurs, et Jésus-Christ la consola ainsi : « Ma fille, je t'ai plantée dans le jardin de mon amour, car ton père François ne m'a imité en rien mieux que dans mon amour. Il m'a tant

aimé, que son amour envers moi ne peut être comparé à celui d'aucun des hommes qui sont sur la terre. » Cette pieuse Pénitente n'avait d'autre désir que d'être embrasée d'amour envers Dieu : aussi, en entendant ce témoignage infaillible de l'amour de son séraphique Père, elle s'enflammait de dévotion envers lui, et avait recours à son aide, dans l'espérance de croître, par l'intercession de ce céleste Séraphin, dans la divine charité.

La glorieuse vierge et martyre sainte Catherine était aussi l'objet de la dévotion particulière de sainte Marguerite : aussi elle fut digne de sa puissante protection. Le Seigneur lui révéla que cette vierge illustre offrait ses ardentes prières à Dieu en sa faveur, et qu'elle le suppliait souvent de la mettre en possession de la gloire éternelle, en se réjouissant de l'avoir en sa compagnie. Elle célébrait donc la fête de cette Sainte avec une vive dévotion, et le Seigneur lui accordait des faveurs signalées, qui étaient le fruit des prières de cette grande avocate; c'est pourquoi son confesseur appelait le jour de la fête de sainte Catherine un jour de consolation et de grâce.

Mais cette bienheureuse Pénitente avait surtout un sentiment particulier de piété à l'égard de sainte Marie-Madeleine. La ressemblance de cette Sainte avec l'état infâme et criminel dans lequel elle avait vécu, lui donnait la confiance d'obtenir sa puissante protection. La sévère pénitence que fit cette Sainte à Marseille, pendant un si grand nombre d'années, l'excitait au repentir profond de ses péchés, et à en subir le châtiment en réduisant sa chair en servitude. Enfin l'amour ardent dont fut embrasé le cœur de Madeleine, jusqu'à être déjà appelée l'amante de Jésus, servait à enflammer son âme d'une charité qui ne cessait de s'accroître ; car elle n'avait plus d'autre désir que d'être consumée dans les flammes ardentes de l'amour éternel.

La fête de sainte Madeleine arriva en un jour où elle était accablée d'une grave maladie ; mais, à la seule pensée que c'était l'anniversaire de cette Sainte, elle se sentit toute fortifiée d'une manière admirable. Elle se leva de son lit, comme si une flamme puissante lui avait donné une nouvelle vigueur, sans pouvoir

résister à cette force. Auparavant, la gravité du mal ne lui avait pas permis de prier ; mais elle commença à chanter des chants pieux en l'honneur de la Sainte. Tous les assistants furent remplis d'allégresse, non-seulement à la vue de la santé nouvellement recouvrée, mais surtout par la ferveur extraordinaire avec laquelle elle chantait les louanges divines, auxquelles la Bienheureuse les invita à s'unir. Le Seigneur mit ses complaisances à récompenser, par une surabondance de consolations célestes, la dévotion de Marguerite envers sainte Madeleine. Un jour qu'elle était en oraison, elle vit, dans le ravissement de l'esprit, cette Apôtre du Christ couverte d'un ornement resplendissant et tout enrichi d'or. Elle avait dans ses mains une couronne de pierres précieuses, et tout autour d'elle un grand nombre d'Anges ; et le Seigneur lui parla ainsi : « De même qu'au Jourdain mon Père dit à Jean-Baptiste : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, ainsi je t'assure que celle-ci est ma fille bien-aimée, et puisque tu es dans l'admiration de son vêtement éclatant et si couvert d'ornements, apprends que Madeleine a su le mériter dans le désert, où elle a obtenu aussi cette couronne enrichie de diamants par ses victoires contre les tentations et les rigueurs continuelles de sa pénitence. » A ces paroles, la vision disparut, et sainte Marguerite resta dans la langueur qui lui était habituelle ; mais son âme conserva l'ardent désir d'imiter la pénitence et la ferveur de sa sainte Protectrice.

La piété de la Bienheureuse envers tous les autres Saints du Paradis était grande : il suffira, pour en être assuré, de citer le témoignage que le Seigneur rendit à cet égard à sa Servante en lui disant : « Ma fille, puisque tu m'offres de ferventes louanges pour tous mes Saints, je t'accorderai la grâce que chacun d'eux puisse t'obtenir une vertu particulière, selon la grandeur de sa perfection. Les Séraphins te communiqueront l'ardeur de la charité, les Prophètes la lumière pour connaître les choses cachées et futures, les Apôtres la constance dans la foi, les Martyrs la patience dans les tourments. » Dans un autre entretien, il l'assura que saint Jean-Baptiste, saint François, sainte Madeleine, sainte Catherine offraient à Dieu des prières

continuelles afin qu'il daignât l'assister par sa grâce dans les adversités et les souffrances, jusqu'au dernier moment de sa vie. Et dans une autre apparition, le Seigneur lui fit connaître également que tous les Saints du Paradis le suppliaient avec des instances continuelles de daigner l'admettre au plus tôt dans le rang des Bienheureux.

Dans les fêtes des Saints de chaque année, elle avait coutume de pratiquer des dévotions spéciales en leur honneur, et elle recourait à leur protection avec une grande ferveur. Le père Giunta l'atteste dans le récit de sa *Vie.* Aussi sa piété envers les Saints, qui croissait toujours en elle, lui obtint des faveurs spéciales. En effet, les visions et les entretiens admirables dont Dieu la favorisait avaient lieu en ces mêmes jours où elle honorait les Saints d'un culte et d'une dévotion particulière. Elle récitait aussi en leur honneur plusieurs prières, dont les unes n'ont pas été connues, et d'autres seront indiquées au chapitre de l'oraison. En outre, elle réunissait en ces jours un grand nombre de pauvres, à qui elle donnait tout ce qui lui avait été fourni par la piété des personnes qui lui faisaient l'aumône.

RÉFLEXIONS

Les Saints nous ont précédés dans le ciel, et ils sont déjà en possession de la gloire pour l'éternité. Mais ce serait une grande erreur de notre part, si nous pensions que, dans le céleste séjour, les Saints ne s'intéressent pas à tout ce qui concerne le salut des âmes sur la terre. Tandis qu'ils vivaient parmi nous, le zèle dévorait les cœurs des serviteurs de Dieu, et maintenant que leur charité est consommée, ils n'en sont que plus puissants et plus dévoués pour notre bien et celui de la sainte Eglise.

Il est certain que les Saints ne cessent d'offrir à Dieu leurs ardentes prières en Jésus-Christ, afin de nous obtenir de nouvelles grâces. Ils demandent au divin Jésus de triompher de l'enfer, du monde, du péché, de détruire les vices et d'établir

son règne sur la terre. Les Saints voient en Dieu nos besoins et les périls où nous sommes exposés. Ils connaissent par expérience les dangers où nous sommes de nous perdre. Aussi ils offrent sans intermission leurs oraisons en notre faveur.

C'est donc en nous qu'il faut chercher la cause de nos chutes et de notre peu de progrès dans la vertu. Le Seigneur ne cesse de répandre sur nous ses grâces, mais nous restons sourds et aveugles.

Lorsque Dieu daigne faire choix d'une âme pour une vocation spéciale ou une œuvre, Notre-Seigneur se plaît toujours à lui assigner des Saints pour protecteurs particuliers. Ces Saints ont eu une part spéciale eux-mêmes à la vocation où nous sommes appelés; ils ont été en quelque sorte les précurseurs de l'œuvre à réaliser. Aussi leur patronage est très-efficace et très-utile pour nos âmes.

Les *Vies* de Saints nous apprennent que tous les serviteurs de Dieu ont eu d'autres Saints pour patrons, et eux-mêmes, après que l'Eglise les a canonisés, sont chargés à leur tour de protéger les autres. C'est donc pour nous un devoir d'avoir une dévotion particulière envers les Saints, mais surtout à l'égard de ceux qui sont chargés de nous d'une manière spéciale. C'est un moyen très-efficace d'arriver au port du salut, et de remplir fidèlement ce que Dieu demande de nous.

CHAPITRE IX

LA DÉVOTION DE SAINTE MARGUERITE A L'ÉGARD DES SAINTS ANGES.

La joie des Esprits célestes à la conversion des pécheurs fut plusieurs fois manifestée à cette illustre Pénitente, à laquelle ils se rendaient souvent visibles. Ils aimaient à s'entretenir avec elle. L'Ange député à sa garde lui donna, en diverses circonstances, des enseignements salutaires, dès les premiers moment qu'elle fit sa demeure dans une petite chambre de Cortone. Une nuit qu'elle était tout appliquée à l'oraison, son Ange lui parla ainsi : « Sache, ô bien-aimée de mon Dieu, que tu ne peux encore pénétrer ni comprendre parfaitement les choses divines et les mystérieux secrets du souverain Maître. Mais que ton âme s'abandonne à la confiance ; car ton Epoux immaculé Jésus-Christ disposera peu à peu ton esprit, et il t'élèvera à l'intelligence de ses mystères avec une grande clarté, en t'admettant à des entretiens intimes avec lui. » A ces paroles, elle fut non-seulement inondée de joie, mais aussi pleine de confusion, et elle s'humilia dans le sentiment de sa propre indignité.

Le saint jour de Noël, son Ange Gardien lui fit entendre ce salutaire enseignement : « O Marguerite, souviens-toi des bienfaits que Dieu t'a accordés. En premier lieu, il t'a arrachée de la

gueule du loup dévorant qui voulait perdre ton âme, pour te laisser dans la liberté de faire le bien ; ensuite il t'a mise au rang de ses brebis, moyennant la vive contrition de tes péchés qu'il a accordée à ton âme, et la confession que tu en as faite. Enfin, il a voulu faire de toi son épouse, et il t'a fait don d'un anneau si précieux, qu'on ne pourrait le comparer qu'à la verge miraculeuse de Moïse. Celle-ci, en effet, obéissant à ses désirs, opérait les prodiges les plus merveilleux en faveur du peuple hébreu. Ainsi l'anneau de la grâce, dont ton Époux divin t'a ornée, te rend faciles les jeûnes, les prières, les larmes, les vertus de pureté, de pauvreté, de patience, d'humilité et de charité ; et la pratique de toutes ces vertus n'a plus de difficulté pour toi, moyennant cet anneau précieux de la grâce de Dieu, qui donne la force à la faiblesse de ton esprit. En quatrième lieu, le Créateur a daigné te préparer un festin où ses amis seuls sont admis : bien plus, il a préparé à ton âme le sein de sa miséricorde, où, à l'exemple de Jean, tu peux prendre ton repos. En cinquième lieu, il ne s'est pas contenté de te faire entrer dans son cœur par l'ardente charité dont il a embrasé ton esprit, mais il s'est plu à venir lui-même habiter dans l'intime de ton âme, par une grâce spéciale dont il t'a fait don. Aussi, ô bien-aimée de Dieu, je t'exhorte à te donner tout entière à Dieu, de toutes tes forces et avec toute la ferveur de ton âme ; et cela avec d'autant plus de raison, qu'il t'a assuré lui-même qu'il voulait et nourrir de la blessure de son cœur. Il faut donc te préparer avec générosité et grandeur d'âme à souffrir les tourments les plus cruels et les tribulations pour l'amour et la gloire de Dieu. » Ces paroles furent un stimulant puissant pour la Bienheureuse, pour s'avancer avec un nouveau courage dans les voies de la perfection, et elle supplia son Ange Gardien qu'après lui avoir montré l'obligation où elle était de correspondre aux dons de Dieu, il daignât aussi lui prêter son assistance et son secours, pour atteindre le but qu'il lui avait fait connaître avec tant de bonté.

La Servante de Dieu se trouvant un jour en oraison, fut favorisée de la présence de l'Ange Gardien de son âme : elle le sup-

plia donc de lui découvrir à quels signes pouvaient se reconnaître les personnes pieuses, les amis de Dieu et les élus de sa grâce.

L'Ange lui fit cette réponse: « Celui-là est Élu de Dieu, dont le cœur est détaché de toute affection aux choses terrestres, n'est uni qu'à Dieu seul, tend sans cesse vers lui, et ne soupire le jour et la nuit qu'après lui. » A ces paroles, Marguerite le supplia de continuer à lui faire connaître les vertus des Élus de Dieu, et l'Ange reprit: « Celui-là est digne du titre de véritable Élu, qui possède les vertus qui suivent. La première est l'humilité, avec laquelle il doit s'appliquer pour l'amour de Notre-Seigneur qui s'humilia jusqu'à la mort de la Croix. La seconde est la charité parfaite, et la troisième la pureté de cœur. Enfin celui-là est Élu, qui se renonce lui-même, et qui se crucifie, non avec le fer, ou autre chose, mais par la mortification de la volonté propre, et qui est prêt à souffrir la mort et tous les tourments, s'il était nécessaire, pour la défense de l'Eglise, ou qui se mortifie par la pénitence. Ensuite celui-là est véritablement Élu, qui a compassion des pauvres, dont la langue ne dit que la vérité, et dont la pureté des mœurs se découvre en toute sa conduite. De même celui-là est Élu, qui prend sur lui-même les peines des autres, s'afflige avec eux, se réjouit de leurs consolations, et ne connaît jamais l'envie envers ceux qui sont dans la prospérité. » La Bienheureuse ayant entendu cette divine leçon, s'appliqua à la mettre en pratique, afin d'être du nombre des Élus, parmi lesquels l'Ange l'assura qu'elle serait reçue.

Une autre fois, cet Ange, plein de compassion pour la faiblesse de Marguerite, qui était accablée sous le poids de la rigueur de sa pénitence et des infirmités, lui dit que, lorsqu'elle ne pouvait plus rester à genoux, elle pouvait prendre un appui, afin que l'esprit fût plus libre de s'appliquer à la contemplation des divins mystères, et il lui dit qu'elle pouvait agir ainsi en assistant à la sainte Messe. Elle devait, au commencement du saint Sacrifice, faire le signe de la croix et s'asperger avec de l'Eau-Bénite. Il ajouta qu'en entendant la sainte Messe, son âme serait comblée d'une grande surabondance de grâces. Un autre

jour, il l'exhorta à supporter toutes sortes de peines et de tribulations, parce qu'elle ne pouvait être admise à participer aux joies célestes sans passer par la voie des souffrances. « Ainsi te parle par mon ministère, lui dit l'Ange, Notre-Seigneur, mon Créateur, et le tien, et celui de toutes les créatures. » La Bienheureuse, à ces paroles, se mit à crier, comme dans les douleurs de l'enfantement, ne pouvant se lasser d'admirer la bonté de Dieu qui daignait donner des marques d'une telle bonté pour son âme, dont elle était d'autant plus indigne, que Dieu la comblait de ses dons célestes par pure miséricorde.

Le vendredi qui précède la fête de saint Thomas Apôtre, sainte Marguerite implorait le secours divin en versant des larmes, et l'Ange lui dit : « Je bénis cette chambre, afin que tous ceux qui l'habitent soient illuminés et purifiés, et qu'ils croissent en charité ; » et il lui manifesta une doctrine si élevée au-dessus de l'entendement humain, qu'elle ne put la communiquer à son Père spirituel. Elle ne put dire que ce qui suit : « Je suis, avait-il dit, le messager de ton Seigneur que tu pries tous les jours, je suis le messager de ton Rédempteur et Père. » Marguerite fut saisie de crainte à la vue des promesses faites au nom du Seigneur par son messager, et après avoir rendu grâces, elle dit : « Soyez béni, ô saint Ange, de l'abondante bénédiction que vous m'avez accordée et de l'entretien que vous avez eu avec moi. Mais vos paroles me font craindre qu'il ne veuille plus me faire entendre ses paroles. Cependant mon âme ne désire d'autre enseignement que de sa bouche, surtout après que vous m'avez annoncé en son nom des choses si sublimes. »

Alors l'Ange lui dit de se rappeler que, le Seigneur lui avait donné l'assurance que la grâce irait toujours croissant en elle jusqu'au dernier jour de sa vie. Elle ne devait donc point craindre de perdre la faveur spéciale de ses entretiens avec le Sauveur, car celui-ci ne prenait ses complaisances en aucune créature comme en elle. Enfin l'Ange lui renouvela l'ordre de son confesseur d'avoir toujours une charité particulière envers le prochain, et il lui démontra que Jésus-Christ, né pour son salut, était le prochain qu'elle devait aimer par-dessus toutes choses.

Après diverses explications sur ce sujet, l'Ange conclut que, si son cœur était enflammé d'amour pour Dieu, elle aurait toujours la vraie charité pour toutes les créatures.

Sainte Marguerite supplia son Ange Gardien de lui obtenir de Dieu une maladie si grave, qu'elle fût capable, par les souffrances qu'elle causerait, d'éteindre en elle le foyer de la concupiscence. Il lui répondit que Dieu avait à cœur qu'elle fût humble, obéissante, pleine de piété et soumise à la volonté de Dieu, même sur ce qui était l'objet de sa demande. Et l'Ange se préparant à partir, elle le supplia avec instance de rester encore ; car, dit-elle, votre présence m'apporte une grande joie, et votre bénédiction me procure un accroissement de grâce, et fortifie mon âme pour résister aux tentations dont je suis assiégée. L'Esprit céleste la bénit, et ne pouvant se séparer de sa présence, elle lui dit : « Priez le Sauveur, qui connaît tous les désirs de mon cœur, que je n'aie point d'autre crainte que celle d'offenser sa Majesté, et de perdre par ma faute les témoignages de son amour. » Elle le supplia donc de lui faire connaître quel était son amour envers elle, ou bien en quoi elle avait le malheur de lui déplaire. Et l'Ange lui dit que tout cela lui serait manifesté selon l'ordre de Dieu ; et il mit ainsi fin à ce doux et long entretien.

Elle reçut une autre fois la visite de son Ange Gardien, qui l'instruisit par ces paroles : « Marguerite, fortifie-toi dans le Seigneur, car tu goûteras le bonheur dont nous jouissons dans le ciel, avant même d'aller dans la société des Élus : il est vrai que cela durera peu. » Elle était dans le doute si elle vivait dans l'illusion à l'égard des grâces signalées dont le Seigneur la comblait, car elle se jugeait une indigne créature, vers laquelle la bonté de Dieu ne pouvait s'incliner. Mais l'Ange éloigna d'elle cette pensée et lui dit : « Ne crains point, ô épouse du Christ, mais aie confiance en Notre-Seigneur, qui a daigné avoir des entretiens avec toi et t'a visitée souvent : il ne trompe personne. Efforce-toi uniquement d'accomplir ses ordres : car ton ennemi, qui sème toujours le trouble, ne te laissera jamais en paix ; mais le Christ est la paix, et c'est lui

qui t'enseigne ce que tu dois faire, et moi qui te parle, je suis l'Ange député à la garde de ton âme. » A ces paroles, la Sainte se dépouilla de toute crainte, et s'appliqua avec sollicitude à exécuter les commandements du Seigneur pour réconcilier entre eux les habitants de Cortone.

Sainte Marguerite s'entrétenait une autre fois avec le même Ange, et, après en avoir appris de mystérieux secrets, elle lui demanda humblement de prier le Seigneur qu'il daignât venir encore la faire jouir de sa douce présence et de ses enseignements. Et l'Ange lui répondit : « Fille bénie du Seigneur qui a créé le ciel et la terre, que la sollicitude que j'ai eue de ton âme soit bénie, car ton nom est écrit dans le Livre de Vie, et je t'assure que le grand Dieu, qui t'a accordé un don si précieux, se rendra à tes vœux et viendra parler avec toi, lorsqu'il l'aura pour agréable. Elle se proposait de plus en plus de correspondre à la grâce, à la vue des preuves d'amour que l'Ange avait pour son âme, et de la protection dont il l'environnait. Sa dévotion envers lui prenait chaque jour de nouveaux accroissements, et ainsi elle méritait que cet Ange offrît en sa faveur des prières continuelles, comme le Seigneur lui en donna l'assurance.

La piété de la Bienheureuse envers les Esprits célestes fut excitée, en apprenant de la bouche du Sauveur l'assistance charitable et la sollicitude qu'ils ont pour les âmes qui sont souillées par les péchés. Le Seigneur lui dit que sa bonté infinie était prompte à accueillir les pécheurs, et qu'il ne cessait d'envoyer du ciel ses Anges, afin d'exciter les cœurs des hommes pervers à la pénitence de leurs fautes. Sainte Marguerite lui demanda si les Anges pouvaient supporter de se voir auprès des pécheurs. Et le Seigneur répondit : « Quoique l'odeur abominable de la perversité humaine soit insupportable à la souveraine pureté dés Esprits bienheureux, néanmoins ils n'abandonnent jamais ceux qui sont confiés à leur garde, mais ils font tous leurs efforts pour les appeler dans la voie du salut, les invitant à se repentir de leurs fautes, et les excitant à se jeter dans les bras de ma miséricorde. Et les anges rebelles frémis-

sent et s'attristent à ces exhortations. » Cet enseignement fortifia grandement son âme.

Elle avait aussi une grande dévotion pour saint Michel, le glorieux chef des milices célestes. Le Seigneur, au jour de sa fête, lui fit entendre plusieurs fois une voix douce et pleine d'harmonie, et il lui fut manifesté que c'était celle de saint Michel, protecteur de la sainte Église. C'était de la part du Sauveur un signe de la générosité et de la force dont il voulait la revêtir pour résister à toutes les tribulations, et pour être élevée à l'intelligence des révélations divines. Le jour de la fête des saints Jean et Paul, elle eut une belle vision, où la Mère de Dieu était entourée d'un grand nombre d'Anges; mais l'un d'entre eux surpassait les autres en éclat, et ayant demandé son nom au Seigneur, il lui fit entendre que c'était saint Michel, le prince de toute la cour céleste, qui exécutait toujours sans retard les ordres de Dieu. Ainsi sa vénération et sa piété envers cet Archange prenaient en elle un accroissement nouveau, et elle eut souvent recours au patronage de ce grand Séraphin.

La nuit qui précéda la fête de sainte Claire, la Bienheureuse, se trouvant en oraison, vit apparaître un Ange avec six grandes ailes, qui daigna la bénir et exciter en elle les sentiments de l'amour le plus pur à l'égard de son Époux céleste. L'abondance de cette consolation fut si grande, que son cœur en fut inondé, et elle apparut jusque sur les traits de son visage. Elle ne put contenir sa joie pendant toute cette nuit; car cet Ange la visita plusieurs fois. Elle en ressentit une telle ardeur dans son cœur, qu'elle était toute flamme pour aimer son Dieu, avec la même ferveur dont il est aimé par les Séraphins dans le ciel.

Le second Dimanche de l'Avent, un peu avant l'aurore, tandis qu'elle priait le Seigneur selon son habitude, elle fut aussi visitée par un Ange dont le visage était enflammé, et qui avait aussi six ailes admirablement disposées. A cette vue, elle appela ses compagnes, afin qu'elles pussent recevoir la bénédiction que cet Esprit céleste donnait à tous ceux qui habitaient cette maison. Mais, tandis que ses yeux ne pouvaient se rassasier de cette sublime vision, parce que son

âme était enflammée par les ardeurs de ce Séraphin, voilà que les forces lui manquèrent. Son esprit fut ravi dans la contemplation, et elle fut soutenue longtemps dans les bras des femmes accourues, toute privée de ses sens, absorbée et transformée en Dieu. Revenue à elle-même, elle rendit de très-humbles actions de grâces au Seigneur de cette grande faveur, et elle le supplia d'augmenter en elle ce feu ardent de charité, que cet Ange avait laissé dans son âme. L'Ange Gardien parlant un jour à la Bienheureuse lui dit : « Cet Ange de l'ordre des Séraphins qui est venu vers toi t'a embrasée d'un grand amour, et t'a permis de comprendre les choses de Dieu avec plus de clarté qu'auparavant.

Il n'est donc pas étonnant que les Anges du ciel demandassent sans cesse à Dieu de retirer cette âme du monde, et de la placer dans les premiers rangs de leur hiérarchie, selon ce que le Seigneur lui avait dit à elle-même. Ces visites si fréquentes et ces salutaires enseignements des Esprits célestes excitèrent plus vivement sa dévotion, son amour et son respect envers eux. Dans son désir de les imiter, elle s'appliqua à mener sur la terre une vie angélique et conforme en tout aux instructions sublimes qu'elle avait si souvent reçues des Anges mêmes.

RÉFLEXIONS

Il y a un bien petit nombre d'âmes qui comprennent les services ineffables dont nous sommes redevables aux saints Anges. Si nous savions apprécier tout ce qu'ils font en notre faveur, la dévotion à ces puissants protecteurs serait générale et grandement chère à nos cœurs. Mais tout ce qu'ils opèrent pour nous n'est pas visible à nos yeux, et dès lors nous en faisons peu de cas.

Les âmes qui tendent à la perfection ne doivent pas tomber dans cet aveuglement. La lumière de la foi nous apprend que les Anges fidèles connaissent les devoirs qu'ils ont envers nous, et qu'ils sont fidèles à les remplir.

Les Anges nous assistent dès notre conception. Ils nous protégent contre mille dangers invincibles pour nous sans leur secours, soit pour la vie du corps, soit pour la vie de l'âme. Dans le ciel seulement nous verrons tout ce qu'ont fait pour nous ces messagers célestes.

C'est à eux que nous devons ces inspirations intérieures qui nous éloignent du mal, ces résolutions parfaites pour accomplir le bien. Combien de fois ils nous dirigent, même à notre insu. Ils sont les vrais pilotes de nos âmes, et, sans leur protection, nous ferions naufrage mille fois dans le cours de notre vie.

Quelquefois il nous semble qu'ils ne nous prêtent pas l'assistance que nous attendions de leur charité. Mais sachons reconnaître que nos péchés sont un obstacle à leur action en notre faveur. Ils doivent obéir aux jugements secrets de Dieu sur nos âmes. Il est certain qu'ils ne sont jamais négligents dans leur protection, et ils connaissent en Dieu ce qu'ils peuvent pour nous.

Si nous voulons accomplir la volonté de Dieu, ayons une grande dévotion envers les saints Anges. Il est certain que nous avons un Ange Gardien pendant toute notre vie ; mais, lorsque Dieu nous appelle à une vocation spéciale, ou nous confie une mission, le Seigneur députe encore vers nous d'autres Anges, afin de nous défendre contre les démons.

Il y a des Anges Gardiens et protecteurs parmi tous les ordres, depuis les Séraphins jusqu'à l'ordre le plus inférieur. C'est la prédestination de Dieu sur nos âmes qui détermine et règle ceux d'entre eux qui seront chargés de notre garde.

CHAPITRE X

DE LA CHARITÉ DE SAINTE MARGUERITE ENVERS LE PROCHAIN.

Sainte Marguerite, reconnaissant la charité immense dont Dieu avait usé envers elle en la retirant de l'état criminel dans lequel elle vivait, sut apprendre à aimer tendrement son prochain et à lui venir en aide. Elle s'appliqua à cela dès le premier temps où elle revêtit le saint habit de la pénitence. C'est pourquoi, touchée de compassion pour les mendiants qui étaient en grand nombre à Cortone, elle recueillait des aumônes, et travaillait pour avoir quelque argent dans le but de pourvoir aux besoins de tant de pauvres. Elle leur donnait un repas à la fête de saint Jean-Baptiste et à d'autres solennités. Mais sa piété n'était pas satisfaite en cela, et elle mettait son zèle à les secourir, pour ainsi dire, tous les jours, selon qu'il lui était possible. Elle se privait elle-même, et elle privait son fils de ce qui lui avait été donné en aumône, pour le distribuer aux plus nécessiteux. Aussi quelques pauvres préféraient aller à la pauvre chambre de la Bienheureuse que de s'adresser aux riches ; car ils avaient plus de joie de recevoir moins des mains de la Servante de Dieu, parce qu'elle leur donnait avec une grande compassion.

C'était une chose admirable de voir le concours de pauvres

qui accouraient auprès de la chambre de cette humble Pénitente qui avait à peine de quoi se suffire à elle-même. Aussi les femmes qui habitaient auprès d'elle, pleines de compassion en la voyant se priver de ce qui lui était nécessaire, s'efforçaient de persuader aux pauvres d'aller mendier ailleurs. Si quelqu'un lui donnait en aumône un pain entier, elle refusait de l'accepter, dans la crainte qu'il ne lui fût offert pour un motif de vénération. Mais si on lui donnait plusieurs pains entiers pour les distribuer aux pauvres, elles les acceptait avec une grande joie. Elle se privait en faveur des pauvres de tout ce qui était à son usage, de sa table, de la couverture de son lit et de tout ce qu'elle avait. Elle donnait les manches de sa tunique, le voile de sa tête, sa ceinture, son chapelet, son bénitier, ses couteaux. Elle distribuait jusqu'au bois du toit, afin de donner de quoi faire un peu de feu aux pauvres transis de froid, quoiqu'elle souffrît beaucoup elle-même d'en être privée. Elle ne conservait rien dans sa cellule, et elle n'avait pour se couvrir que de vils vêtements. Mais les pauvres devenaient toujours plus nombreux, et n'ayant rien à donner, elle fut réduite à aller dans la ville auprès des personnes de sa connaissance demander l'aumône, pour subvenir aux besoins des autres.

La charité de Marguerite parut à diverses personnes, et surtout à un religieux, peu conforme à l'ordre de la charité, et tout à fait en dehors des règles de la discrétion. Elle en parla avec son confesseur, et dans sa ferveur, elle lui dit : « Mon père, je ne veux avoir rien auprès de moi qui me soit donné ; je suis résolue, et c'est tout mon désir, de supporter la faim, afin de pouvoir venir en aide aux autres. Afin de couvrir les autres d'un vêtement neuf, j'essaierai de me couvrir avec des morceaux ; je désire, en un mot, être privée du nécessaire et être réduite à la plus dure extrémité, pourvu que les pauvres en reçoivent quelque soulagement dans leur misère. » Et sa piété enflammant son âme de charité envers les pauvres, elle s'écriait avec une grande ferveur : « O Pères Mineurs, ne voulez-vous trouver personne qui prenne soin de me donner le néces-

saire; car je me sens pressée de laisser libre cours à l'amour divin qui dévore mon âme, ce qu'il m'est impossible de faire, si je ne suis dépouillée de tout et de ce qui regarde les soins de ce monde. Je vous supplie et vous conjure de vouloir bien distribuer tout ce qui vous a été donné pour mes besoins aux pauvres de Jésus-Christ, pour lesquels j'ai des entrailles de mère. » A ces paroles, elle éclata en sanglots, en témoignage de son désir de subvenir aux besoins d'autrui.

Elle découvrit un autre jour à son confesseur le vœu ardent qu'elle formait de porter une sainte envie à ceux qui étaient réduits à une extrême pauvreté et à une misère sans nom. « O Père, disait-elle, si j'avais le pouvoir de soulager la faim et le dénûment de tant de pauvres, je serais heureuse et satisfaite. Je voudrais prendre sur moi toutes leurs peines et privations, pour les en décharger; » et elle suppliait son directeur de lui apprendre la manière d'accomplir son désir.

Un jour, la Bienheureuse n'avait pour se couvrir, quoique malade, qu'une tunique. Elle tremblait du froid rigoureux qu'il faisait, lorsqu'elle eut une révélation que, dans une ville éloignée de quelques milles, il y avait un homme que la pauvreté avait réduit à une extrême nécessité. Le malheureux ne pouvait pourvoir aux besoins de sa pauvre famille, qui était incapable de gagner sa vie. Le cœur de la Pénitente s'émut, et elle se mit à songer comment elle pourrait subvenir à la misère extrême de ce pauvre. Alors le Seigneur lui dit d'envoyer sa tunique qu'elle avait reçue en aumône. La Servante de Dieu reçut cet ordre avec une grande joie, et elle s'écria : « Oh! que je donnerais volontiers même mon cœur à vos pauvres! » et aussitôt elle fit don de sa tunique à ce malheureux, et elle n'eut d'autre vêtement qu'une couverture grossière.

La charité dont elle était remplie lui fit changer la maison de la dame Diabella en un hôpital, où elle exerçait tous les devoirs de la pitié à l'égard des pauvres malades. Elle les servait dans les nécessités les plus viles, et leur procurait le nécessaire; elle envoyait même des personnes demander l'aumône à leur profit. Elle ne négligeait rien pour apporter un

soulagement à ces malheureux. Elle lavait les lépreux de ses propres mains. Le peuple de Cortone fut grandement édifié de la manière d'agir de la Bienheureuse, et peu à peu les habitants l'aidèrent à agrandir cette maison, qui devint ensuite un hospice célèbre, sous le nom de la *Miséricorde*. C'est en ce lieu que le Seigneur se plut à récompenser sa Servante, en la favorisant de sa présence et de ses fréquents entretiens, ainsi que les Anges du ciel.

Mais si le cœur de sainte Marguerite était rempli d'une ardente charité pour le soulagement des corps, à plus forte raison elle désirait le salut des âmes, comme le Seigneur le lui avait recommandé dans plusieurs apparitions. Un jour il lui dit : « Que ta charité prenne son origine en moi, et ensuite tu aimeras en moi toutes les créatures ; car les Sarrasins eux-mêmes ne doivent point être exclus des vœux de ton cœur. Tu dois compatir à leur perdition, puisque j'ai souffert pour eux les tourments de ma Passion. O Marguerite, si tu portes compassion à ceux qui sont dans la peine et l'affliction, et si tu te réjouis avec ceux qui sont dans la joie et la prospérité, en t'appliquant ainsi à une telle charité, je renouvellerai toutes les promesses de ma miséricorde à ton égard. »

Le divin Époux enseigna à la Bienheureuse à recueillir dans son cœur les âmes rachetées par le précieux sang du Sauveur. Elle était donc vigilante à cet égard. Dans son oraison, elle s'appliquait à obtenir le salut de ces âmes, puisqu'elle ne pouvait travailler autrement à leur conversion. Un jour, contemplant la Passion du Sauveur, elle s'écria : « Mon Dieu, je reconnais que vous avez daigné souffrir et mourir pour le salut du genre humain ; ne permettez donc pas que vos créatures, contre lesquelles votre justice est irritée, soient privées de votre grâce et tombent dans l'enfer. Ah ! Seigneur, que cette peine est grande, mais combien plus l'est celle d'être séparé de vous, le bonheur infini ! » Elle ne cessait d'ajouter à ses prières des pénitences diverses, et elle passait les nuits entières dans les gémissements.

Un jour, dans la ferveur de son oraison, elle fut saisie de com-

passion, à cause des châtiments réservés aux pécheurs. « Ah ! Seigneur, dit-elle, ne permettez pas que votre peuple tombe ainsi dans les profondeurs de l'enfer. » Et le Seigneur lui répondit : « Les démons par lesquels ils se laissent entraîner volontairement les traitent cruellement, d'une manière dure, comme s'ils étaient des animaux habitués aux plus mauvais traitements. Je suis donc résolu à les laisser venir à la dernière extrémité. » Mais les menaces de Notre-Seigneur contre l'obstination des méchants n'ébranla pas la pitié de la Bienheureuse ; elle s'enflamma d'autant plus de zèle et de compassion, qu'elle voyait le Sauveur plus irrité par les péchés. Elle s'écria donc : « Miséricorde, miséricorde, miséricorde, mon Dieu ! » Et celui-ci répondit : « Ma fille, je les appelle sans cesse, et ils ne veulent pas écouter mes exhortations, et ils s'efforcent de ne pas entendre mes paroles. Mais je te dis en vérité que tout homme, quelque obstiné qu'il puisse être, s'il se résout à revenir à moi, ma bonté lui fera bon accueil, et il recevra le pardon absolu de toutes ses fautes. »

Le Seigneur demanda aussi à sa Servante de quitter sa solitude et de rompre le silence, afin de ramener, par ses exhortations efficaces et par ses exemples, un grand nombre d'âmes dans les voies du salut. Et quoique tout cela ne fût pas de sa condition, néanmoins son ardente charité lui faisait entreprendre ces œuvres, lorsqu'elle savait que Dieu voulait se servir d'elle comme d'un instrument. Le second jour après la Pentecôte, le Sauveur lui dit : « Si tu fais tout le bien possible au profit des âmes, j'accomplirai tous tes désirs, et je serai favorable à ceux qui auront confiance en toi. Et pourtant, toutes les âmes que tu auras ramenées à la grâce ne persévéreront pas. » La Bienheureuse fut attristée à ces paroles, et le Seigneur reprit : « Tu ne dois pas cesser de travailler au salut des âmes, soit qu'elles soient parfaites, soit qu'elles soient imparfaites, car la splendeur de ta charité brillera même dans l'enfer aux yeux de ceux qui n'auront pas persévéré dans la vertu, et pour cela ils souffriront davantage. Mais ceux qui accueilleront tes conseils et les mettront en pratique, je les rendrai dignes de rece-

voir les mérites de mon sang, et, grâce à tes exemples, ils ne cesseront de me rendre grâce. »

Lorsque la ferveur de sa dévotion, son amour de la solitude et de la contemplation refroidissait sa charité pour le salut des âmes, le divin Maître le lui faisait observer. Un jour il lui dit : « Ma fille, tu veux toujours jouir de ma consolation, et tu ne veux pas en faire part à mes autres enfants; je devrais donc te conduire en secret au Paradis. » A ces paroles elle répondit avec humilité, en s'excusant sur sa faiblesse et son indignité, et aussi sur l'ardent désir de son cœur de contempler uniquement ses perfections divines et de s'unir à sa bonté souveraine. Elle demanda donc pardon au Seigneur de n'avoir pas pu quitter la contemplation des choses célestes pour s'appliquer au bien de ses frères. Le Seigneur ajouta : « Si ta charité était parfaite, tu aurais compassion de moi, à cause des souffrances cruelles que j'ai endurées pour les pécheurs que j'ai rachetés. » Ainsi avertie par son céleste Époux, la Servante de Dieu s'accusait avec douleur de son erreur à ce sujet. Enfin le Seigneur lui pardonna et lui dit : « Ne t'ai-je pas dit que tu serais la lumière des aveugles? Celui qui a la charité à l'égard des miens, celui-là m'aime. » Le Seigneur lui fit entendre aussi qu'elle n'était pas dans la vérité, lorsqu'elle cherchait le repos de la contemplation dans le temps où elle devait travailler en faveur des pécheurs. « Tu n'es pas dans la vérité, lui dit le Seigneur, car les grâces dont je t'ai ornée ne sont pas seulement pour toi, mais pour le bien de ceux qui, de leur côté, ne cessent de me crucifier de nouveau. Dans mon immense bonté, je condescends à eux, afin qu'ils reviennent dans les bras de ma clémence. Tu ne sais que désirer les consolations et te nourrir toi-même, et tu ne veux avoir aucune sollicitude de tant d'enfants que j'ai rachetés, et pour lesquels je t'ai accordé une grâce si abondante. » Un autre jour, il lui dit de pleurer sa désobéissance en ce qu'elle avait été négligente dans la pêche des âmes, comme le Seigneur le demandait. Ainsi le Sauveur lui apprit avec quelle sollicitude elle devait venir en aide aux âmes, et elle interrompait, sans en éprouver de la tristesse, ses

contemplations, qui faisaient toutes les délices de son cœur.

Dans le doute si les frères Mineurs n'avaient pas recours à elle plus souvent qu'il n'était nécessaire pour le bien des âmes, elle s'adressa au Seigneur en disant : « O mon Dieu, mon âme désire la séparation du monde, mais les Pères ne me permettent pas de jouir des douceurs de la solitude. Et le Sauveur la consola ainsi : « Fille, laisse-toi conduire par mes frères Mineurs, à qui j'ai confié le soin et la direction de ton âme. Sache qu'ils t'arrachent à la solitude, parce que tu es mon étoile donnée au monde pour éclairer les aveugles, ramener dans la voie droite ceux qui sont éloignés du sentier véritable, et pour venir en aide à ceux qui succombent sous le poids accablant des péchés. Tu es l'étendard nouveau que j'ai élevé pour attirer à moi les pécheurs, auprès duquel les pénitents répandront des larmes de dévotion et des gémissements d'amour. » Sainte Marguerite, toujours confondue dans le mépris d'elle-même, ne pouvait élever son esprit de manière à s'appliquer à une œuvre si sublime et coopérer au salut des âmes. Le Seigneur donc, pour l'exciter à une si noble entreprise, lui dit : « Moi, Jésus-Christ, Fils de Dieu, né de la vierge Marie, j'accomplirai ces promesses, et tu croîtras sans cesse en charité jusqu'au dernier jour de ta vie. »

Le Seigneur lui enseigna aussi la manière de ne jamais blesser en rien la charité envers le prochain. De même que j'ai créé les créatures de rien et les conserve par ma puissance, ainsi je veux et t'ordonne que, par amour pour moi, tu aimes d'un amour spécial toutes les créatures; et tu auras bien soin de ne concevoir aucune mauvaise idée contre elles, ni de les mépriser dans ton cœur et par des actes extérieurs. Tu mettras une grande application à éloigner de ton esprit tout sentiment défavorable à l'égard des actions et des habitudes de ton prochain. » Elle grava profondément cette leçon dans son cœur, et elle avait toujours pour tous une grande bienveillance et affabilité. Elle congédiait les personnes, en leur disant en peu de mots ce qui était nécessaire au salut de leur âme.

La charité de la Bienheureuse s'éleva jusqu'au degré le plus

parfait, qui consiste en l'amour de ses ennemis et persécuteurs. Un jour le divin Maître la fortifia ainsi dans un entretien : « Fille, j'accorderai sans retard ma grâce à tous ceux qui t'aimeront par amour de mon nom, et prendront ta défense. Mais ceux qui, ou par désir ou par œuvre, continueront de t'affliger et de te contrister, je leur infligerai un châtiment sévère ». A ces paroles, elle supplia le Seigneur de ne point châtier, mais de faire clémence, et elle fit la prière suivante : « Seigneur, je vous offre, prosternée à vos pieds, la prière que Moïse vous fit pour sa sœur et les autres Juifs qui avaient murmuré contre lui. Au nom de l'amour de la bienheureuse Vierge, notre Mère bien-aimée, et de tous les Saints, je vous conjure de daigner accorder à tous ceux qui, d'une manière quelconque et pour quelque fin que ce soit, m'auront offensée, les joies éternelles que je vous demande chaque jour avec tant de larmes. Mais si votre justice ne veut pas laisser sans châtiment leur faute, je viens m'offrir moi-même à endurer la peine et les souffrances, afin de satisfaire à leur péché. » Un jour une femme blâma hautement la conduite de la Servante de Dieu, et tenta de la déshonorer dans toute la ville. L'humble Pénitente ne prononca pas une seule parole contre elle, et elle fit tous ses efforts afin de payer les dettes de cette femme, agissant à son égard comme si elle avait reçu des faveurs, et non des injures.

RÉFLEXIONS

La charité des hommes les uns pour les autres nous paraît être le caractère qui distinguera les temps de triomphe de l'Église, dont nous espérons être les heureux témoins. C'est l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : *Unusquisque proximo suo auxiliabitur, et dicet fratri suo : Confortare*, chacun viendra en aide à son prochain, et dira à son frère : Prends courage.

Il y a bien des manières diverses de venir au secours des autres. Ainsi nous pouvons tous prier les uns pour les autres.

Si notre prochain est fragile et s'il est victime du vice, du péché et du démon, notre devoir est de l'aider à sortir de cet état funeste et dangereux, au lieu de n'avoir pour lui que des paroles de blâme et de critique sévère.

Nous ne devons jamais oublier que l'homme, sans un secours spécial de la grâce, ne peut pas, par ses propres forces, vaincre les tentations d'une gravité particulière. La charité envers nos frères, dans ces cas, est pour nous un devoir urgent. Il faut demander pour lui la grâce qui lui est nécessaire pour remporter la victoire.

Si nous voulons attirer sur nos âmes une effusion particulière de la miséricorde et nous rendre chers à l'auguste Marie, aimons à venir en aide à nos frères. La divine Ecriture nous enseigne que l'aumône délivre l'âme de la mort, la purifie des péchés, et nous fait trouver la miséricorde et la vie éternelle, selon les paroles de l'Archange Raphaël à Tobie. Mais l'aumône que nous faisons en faveur de nos frères par nos prières est plus grande devant Dieu que celle qui soulage les corps.

Les Saints ont non-seulement prié pour le prochain : ils se sont constitués victimes pour eux; ils ont accompli ce qui manque à la Passion du Seigneur, c'est-à-dire, la coopération que nous devons avoir pour participer à la grâce, et ils ont ainsi sauvé un grand nombre d'âmes.

Oh! demandons à Jésus et à Marie de réaliser enfin cette Œuvre que les Anges et les Saints ne cessent de demander, où les âmes, par une substitution, à l'exemple des Saints, obtiendront le salut pour plusieurs. Cette Œuvre bonne sera une fontaine sacrée où plusieurs âmes trouveront les eaux du salut. Alors les Prophéties du triomphe de l'Eglise recevront leur accomplissement si désiré.

CHAPITRE XI

DE LA PROFONDE HUMILITÉ DE SAINTE MARGUERITE.

Tous ceux qui ont lu le récit des actions de cette âme sainte ont vu clairement combien cette vertu était grande en sainte Marguerite. Dans tous ses entretiens avec le Seigneur et lorsqu'elle en recevait quelque don, elle témoignait de ses bas sentiments d'elle-même. Elle se réputait indigne de toutes les grâces, et elle ne cessait de témoigner la crainte qu'elle avait de tomber dans quelque faute. Mais, quoique nous ayons fait connaître son amour pour cette vertu, il est convenable d'en parler en ce lieu d'une manière plus étendue, pour servir à tous d'exemple et de leçon.

Après sa conversion, elle appliqua son esprit à la considération des péchés énormes qu'elle avait commis pendant plusieurs années. Elle voulut même que les hommes eussent les plus vils sentiments de sa personne. Elle se réputait sincèrement la plus indigne et la plus abominable des créatures. Elle admirait la patience de Dieu, qui avait daigné la supporter pendant si longtemps, dans un état si contraire à sa souveraine pureté. Aussi elle ne cessait de recourir à tous les Saints du Paradis pour obtenir le pardon de ses fautes, et elle demandait toujours si elle pouvait en espérer la rémission de la part de la

divine bonté. Lorsque quelqu'un avait recours à elle, afin d'être délivré de ses infirmités et de ses souffrances par le secours de ses prières, ce qui avait lieu souvent, elle éclatait en sanglots. Elle disait : « Si j'avais la hardiesse de vous toucher et de faire sur vous le signe de la croix, moi qui suis la plus vile des créatures, votre mal s'aggraverait par mes iniquités sans nombre, bien loin de guérir. »

Dans la ville de Borgo, il y avait un enfant que les démons agitaient si cruellement, que trois hommes robustes pouvaient à peine en être maîtres. Tous les moyens pour le délivrer avaient été mis en œuvre, mais partout où les parents le conduisaient, l'esprit malin répondait à ceux qui l'interrogeaient sur le temps, le lieu et la personne qui le chasserait de ce corps, que ce serait seulement par le moyen de sainte Marguerite de Cortone. Le démon ayant redit plusieurs fois ces paroles, quoiqu'on ne doive pas ajouter foi au père du mensonge, néanmoins les parents, mus par une inspiration divine ou par le désir de tenter cette dernière épreuve, le conduisirent à Cortone. Arrivés à Castillo Gherardo, d'où l'on découvrait le haut de la forteresse de Cortone, les mauvais esprits agitèrent avec fureur le pauvre enfant, ils poussèrent des hurlements affreux et ne voulaient plus avancer. On fit des efforts pour aller en avant, mais il fut impossible de le mouvoir, et les esprits étaient dans une fureur qui croissait toujours. Enfin un des démons annonça sa sortie par des hurlements plus épouvantables : car, disait-il, il ne pouvait supporter de se trouver en présence de Marguerite, qui ajoutait à leurs tourments, par ses prières, des peines plus insupportables pour eux que les feux de l'enfer même. Ainsi l'air que la sainte Pénitente avait respiré, et la vue de la ville où elle était, étaient en quelque sorte capables de mettre en fuite les démons. Ils quittèrent en effet le jeune homme, à la grande joie des parents. Toutefois ceux-ci voulurent amener leur fils à la Sainte, afin qu'il connût sa bienfaitrice, et sût mériter par sa reconnaissance à l'avenir sa protection et le secours de ses prières. Admis en la présence de la Bienheureuse, ils lui firent savoir la cause qui les avait

amenés, et le succès obtenu. Mais celle-ci éclata en sanglots et s'écria : « Je suis la lie du monde entier, je suis un abîme de péchés, un vase d'abomination, un lieu immonde et plein d'impureté. Ah ! ne croyez pas que Dieu, qui ne peut se tromper, ait opéré une œuvre si admirable à ma considération. » Néanmoins ni les paroles, ni les raisons de l'humble Servante de Dieu ne purent convaincre les parents que tout ce qui était arrivé n'était pas un effet de ses mérites. Elle les assura qu'ils ne devaient pas ajouter foi au démon, qui les avait trompés, et elle les congédia, sans avoir pu arracher de l'esprit de ces personnes que leur fils avait recouvré la santé par les mérites d'une Pénitente si agréable à Dieu.

La Bienheureuse craignait que le démon, père de l'orgueil, après avoir exercé sa rage sur le corps de cet enfant, ne voulût perdre son âme par la vanité, en en jetant des semences dans son esprit. Elle se mit à éclater en sanglots devant le Seigneur. Elle ne pouvait se persuader que le succès obtenu fût véritable, et elle répondait à ceux qui lui en parlaient, que le démon les avait tous trompés par ses illusions. Elle était assurée qu'à peine parvenue à l'âge de raison, elle avait offensé Dieu, qu'elle avait souillé son âme par des péchés : c'est pourquoi il lui était impossible de croire que Dieu s'était plu à opérer une œuvre si prodigieuse par amour de la plus vile des créatures. C'est ainsi qu'elle parlait, et elle avait cette pensée, comme le prouve la douleur qu'elle ressentait dans son cœur au récit de ce fait, et les larmes qu'elle versa à cette occasion pendant un long espace de temps.

Un jour, ne pouvant plus supporter la plénitude de la joie de son âme et la grandeur des dons de Dieu, elle s'écria : « De grâce, ô mon Seigneur, n'abaissez pas votre Majesté à l'égard d'une créature si vile. Je n'ai été et je ne suis que ténèbres. Jésus-Christ lui disait qu'elle était une lumière resplendissante pour le monde. Mais elle se renfermait dans la considération de son néant. Et le Seigneur lui répliquait qu'il avait exaucé ses prières, dans lesquelles elle l'avait supplié de lui accorder la grâce de ne plus ensevelir son âme dans les ténèbres du péché : c'est

pourquoi il n'était pas étonnant qu'il l'appelât une lumière resplendissante. Mais elle supplia Dieu de cacher au moins aux gens du monde cette lumière que sa miséricorde avait accordée à son âme, afin d'être morte à tout ce qui est de la terre, et que rien de cette clarté dont le Père des lumières l'avait ornée ne parût, lorsqu'elle aurait des rapports avec les hommes. La vision se termina par ces paroles du Seigneur : « Ne manque jamais d'obéir à la volonté divine, soit pour parler avec les hommes, soit pour t'abstenir avec eux de tout entretien. »

Elle supplia le Seigneur, dans un sentiment profond d'humilité, de ne rien faire qui la fît connaître au monde. « O mon Dieu, lui dit-elle, vous avez rassasié mon âme de vos joies, mais ensevelissez-moi aux yeux du monde, afin qu'il ignore les dons et les grâces dont vous daignez me favoriser. » Le Seigneur lui répondit de se reposer en tout dans le bon plaisir de sa volonté.

Le Sauveur, une autre fois, lui fit connaître la joie que l'exemple de sa pénitence avait apportée à plusieurs âmes. Elle répondit avec humilité : « O Seigneur, rendez pur et transparent le vase de mon âme, qui était si souillé, si impur et si plein de ténèbres. » Alors le Seigneur lui dit : « Fille, tu seras une lumière pour beaucoup de pays du monde. » Elle ne sut que répondre ; mais, sans sortir du sentiment de sa bassesse, elle attribua à l'auteur de tout bien toutes les faveurs reçues. Elle resta dans son néant, dans la pensée que ce qui était à elle, c'était le péché, où elle pouvait tomber à chaque instant.

Après la sainte communion, sentant un jour son cœur inondé de consolation, elle s'appliqua à considérer son propre néant, et baisant la terre, elle se déclara mille fois indigne d'approcher de la Table sainte. Elle se réputait une vile boue et un peu de cendres, et s'étonnait de ce que la terre pût la supporter, lorsqu'elle osait recevoir la Majesté souveraine de son Seigneur.

Elle s'accusait de n'être que ténèbres et pleine de souillures. Enfin elle s'écria : « O Père des vivants, je suis venue bien tard à vous, j'ai commencé bien tard à vous aimer. Oh ! si je vous

avais aimé dès le sein de ma mère ! » Le Seigneur, afin de venir en aide à l'humilité que désirait si vivement la Servante de Dieu, lui accorda une claire connaissance des péchés qu'elle avait commis. Elle conçut une telle horreur de leur difformité, qu'elle ne cessa de les détester avec des larmes amères et abondantes, et, pleine de confusion de ses fautes, elle se reconnut hautement coupable et mille fois digne de l'enfer.

Le Seigneur un jour lui montra, dans une extase, un lieu sublime, où son âme serait placée dans la gloire éternelle, au milieu de l'Ordre des premiers Séraphins du Paradis. Elle fut dans l'admiration de la grandeur et de l'abondance de la gloire où le Seigneur voulait l'élever, et elle s'écria : « O Seigneur ! si vous aviez accordé un trône si sublime et si éclatant à un autre Saul, la cour céleste en serait ravie d'admiration ; mais quel doit être son étonnement, si vous daignez y placer une pauvre créature si abjecte, et qui n'est que ténèbres, vice et péché ? » Mais le Seigneur, pour récompenser son humilité, ordonna qu'elle fût appelée Élue et sa fille, et, à ce titre, digne de ce trône resplendissant. A ces paroles, les angoisses du cœur de l'humble Servante de Dieu redoublèrent, et elle se tourna vers Dieu en lui disant : « Oh ! daignez ne pas m'accorder un titre si grand, car il n'y à pas sur la terre une créature plus indigne, et je crois fermement qu'il ne pourra jamais en exister une autre qui soit pire que moi. » Mais plus elle s'estimait indigne, et plus la divine Majesté s'inclinait vers elle. Enfin Dieu lui donna l'assurance que ce qu'elle avait vu et entendu serait accompli au temps fixé.

Elle ne cessait de s'appliquer dans ses oraisons à considérer ses défauts, afin de s'humilier sans cesse. Lorsqu'elle était victime de la calomnie, ou qu'on la couvrait de mépris par de viles injures, elle se réjouissait comme si on l'avait traitée avec honneur, tant elle avait un bas sentiment d'elle-même. Aussi se réputait-elle toujours digne des reproches les plus injurieux et des calomnies les plus grandes. A l'exception du titre d'hérétique, elle acceptait avec joie tout ce qui témoignait d'un plus grand mépris. Elle ne se plaignait jamais que de ce qu'on

n'ajoutait pas foi à ses paroles, lorsqu'elle s'humiliait. Elle s'efforçait par ses larmes d'attester la vérité de tout ce qu'elle disait. Mais elle se voyait obligée de découvrir à Dieu seul les sentiments d'humilité de son âme, puisque les hommes ne voulaient pas l'écouter, lorsqu'elle manifestait son mépris contre elle-même. Toutefois le Seigneur avait pour agréables tous les sentiments d'humilité de cette âme. Un jour il lui dit : « O ma fille, tu dis que j'ai cherché avec soin dans le monde entier, et que j'en ai retiré ton âme, comme la plus vile de toutes, parmi toutes les créatures. J'ai fait ainsi, afin que les petits soient grands, les pécheurs justes, les personnes viles et méprisées pleines d'honneurs et riches de ma miséricorde. » Elle ne sut rien répondre à ces paroles, sinon que la grâce de Dieu devait garder avec soin un trésor où étaient renfermés tant de dons, car elle connaissait toute la fragilité du vase qui les contenait.

Le Seigneur voulut un jour exalter le mépris que la Bienheureuse avait pour elle-même, en lui témoignant combien l'humilité était agréable à ses yeux : « O violette pleine de l'odeur de l'humilité, tu diffères des autres dans le bas sentiment que tu as de toi-même ; mais ce sentiment ne paraît jamais aussi grand aux yeux des autres qu'il l'est en réalité dans ton esprit. » Ce témoignage de la Vérité éternelle atteste, mieux que nous ne pourrions le faire, la profonde humilité de sainte Marguerite ; car elle était humble dans son âme, bien plus que ses paroles ne pouvaient le faire comprendre. Elle s'appliquait quelquefois à ne pas paraître humble, même à l'extérieur, dans ses entretiens avec les hommes, lorsqu'elle voyait qu'en s'abaissant devant eux, ils n'auraient pas conçu quelque mépris pour elle. C'est pour ce motif qu'elle s'abstenait souvent de parler des choses divines. Un religieux lui ayant demandé un jour la raison qui la poussait à ne plus s'entretenir des mystères célestes, elle fit connaître l'humilité de son cœur par le nouvel acte qu'elle en fit. « Le Seigneur, dit-elle, agit envers moi comme font les hommes, lorsqu'ils voient qu'on ne leur rend pas assez promptement ce qui leur a été

prêté. Le Seigneur a vu que je ne savais pas être reconnaissante de ses grâces, et il a retiré à mon âme ingrate les dons dont il avait orné mon âme. » Tels étaient les sentiments et les paroles que lui inspirait le bas sentiment qu'elle avait d'elle-même.

Elle réfléchissait un jour avec une grande attention à sa vie si remplie de péché. Elle éclata en sanglots, et pour adoucir la peine qui opprimait son cœur, elle s'écria : « O mon Seigneur, plût à Dieu que je n'eusse jamais vu la lumière de ce monde, puisque je vous ai si gravement offensé, que je ne sais pas mieux obéir à vos divins commandements. » Le Seigneur la reprit de ces paroles, et elle répondit qu'elle avait parlé ainsi, parce qu'il lui paraissait impossible que la Majesté du Créateur pût s'abaisser et condescendre par des témoignages d'une si grande bonté à une si misérable créature, et qu'il mît ses complaisances à vivre dans une âme si vile et si pleine d'abominations. « Vous savez bien, dit-elle, l'état dans lequel j'ai été, celui où je suis encore, et qu'il n'y a point sur la terre une créature plus vile que moi. » Le divin Maître mit fin à tout, en inondant son âme des consolations célestes, et il lui fit entendre par une claire lumière que sa vertu divine était capable de remplir de force son âme, toute faiblesse par elle-même.

Le Seigneur se plaignit une autre fois de ce que son humilité lui avait fait dire qu'elle voudrait n'être jamais née. « Seigneur, dit-elle, je n'ai pas voulu mettre en doute par mes paroles votre miséricorde et votre sagesse, mais j'ai voulu faire entendre que, depuis Adam, il n'y a pas de créature plus indigne de vos dons que je ne le suis. » Le Seigneur lui dit de penser souvent aux grâces que sa miséricorde lui avait accordées, comme il avait fait à Madeleine, à la Samaritaine, à la Chananéenne, à Matthieu le publicain, au bon larron à qui il promit le Paradis. « Je n'oublie pas, dit-elle, tous les pécheurs qui ont été comblés de vos grâces, mais je connais que tous ont été plus dignes de votre pitié que moi-même, qui suis vile et sans vertu. » Mais Jésus-Christ la loua de ces sentiments d'humilité : « Je t'assure, ô ma fille, que de la plante des pieds

jusqu'au sommet de la tête, tu es ornée de ma grâce et enrichie de vertus. »

Dans la ferveur de son oraison, elle parla ainsi : « Seigneur, chassez-moi loin de vous, éloignez-vous de cette indigne créature. » Le Seigneur un autre jour lui ayant déclaré qu'il avait pour elle une tendre dilection, Marguerite, dans son humilité, lui répondit que rien dans son âme ne la rendait digne des marques de son insigne bonté. Elle ajouta : « Ma réponse est si vraie, que le monde entier ne pourrait me persuader du contraire, et si le feu de l'enfer était là, j'aimerais mieux y être jetée que ne pas être convaincue de ce point. »

Le Seigneur lui ayant donné un jour une admirable instruction, son cœur fut enflammé d'une ardeur extraordinaire : c'est pourquoi elle supplia ceux qui étaient présents de s'éloigner, car elle craignait de laisser voir dans son extérieur la grâce qui lui avait été accordée. Mais le céleste Époux lui fit entendre qu'il demandait à ceux-ci de ne la point quitter, afin qu'ils connussent mieux les dons de sa miséricorde. Le Seigneur lui annonça un jour plusieurs grâces, qui devaient la rendre illustre, même aux yeux du monde ; mais, dans son mépris d'elle-même, elle dit qu'il fallait un vase plus pur pour des dons si sublimes, et qu'elle se voyait obligée, vu sa misère, de renoncer à des faveurs qui surpassaient trop son mérite. Alors le Sauveur lui parla ainsi : « Ces grandes choses ne sont pas toutes en toi pour toi seule, mais aussi pour le bien des pécheurs, que je veux attirer par ce moyen dans les bras de ma miséricorde. » A ces paroles, elle resta dans la paix, car elle vit que la bonté de Dieu voulait tirer sa gloire de sa propre misère.

Tandis qu'elle réfléchissait un jour à la familiarité du Sauveur envers elle dans ses entretiens, qui lui fortifiaient si grandement le cœur, elle craignit d'avoir manqué à appliquer son esprit à la considération de ses péchés. Mais le Seigneur lui dit : « Conserve ton cœur pur : ta prière de vouloir être soumise à tous m'a été agréable ; aussi je t'ordonne non-seulement de t'abaisser devant moi, mais de te mettre au-dessous de toutes

les créatures, en te jugeant la plus vile, selon mes exemples ; car cet abaissement t'élèvera au rang des Bienheureux qui jouissent de la gloire céleste. » Elle accepta avec joie toutes les occasions de s'humilier envers tous et de toutes les manières. Une dame avait été scandalisée de sa légèreté à changer de chambre, et l'avait blâmée publiquement. L'humble pénitente l'ayant appris par révélation, loin d'en être attristée, fit des démarches pour être admise au service de cette dame. Cet acte d'humilité plut grandement au Seigneur, qui lui apparut peu après et la confirma dans son dessein, car il aimait les actes extérieurs d'humilité faits à l'égard des hommes, bien plus que les actes d'humilité intérieure. Et c'est ainsi que nous sommes conduits à parler de sa vertu d'obéissance.

RÉFLEXIONS

Nous naissons tous, selon la Sainte-Écriture, avec la triple concupiscence ; c'est notre triste héritage d'enfants d'Adam conçus dans le péché. L'auguste Marie seule a été exemptée de cette tache par les mérites de son divin Fils. Malheureusement, au lieu de détruire en nous ce péché originel, nous en avons aggravé le poids et les effets par nos propres péchés. Enfin, nos pères selon la chair nous ont transmis un corps avec des inclinations vers le bien ou vers le mal, selon leur vie sur la terre.

La concupiscence, qui n'est que notre nature corrompue, produit en nous l'orgueil, qui se distingue en amour-propre, orgueil de l'esprit, et vaine gloire. Ces trois vices en un sont opposés à l'humilité, sans laquelle la vie de la grâce ne peut exister dans nos âmes.

La grande lutte ici-bas consiste à combattre, pour remplacer en nous le fruit maudit du péché par la sainteté que l'action de Dieu produit dans les âmes. Dieu agit en nous par la grâce, mais il faut que l'âme coopère à cette action divine du Seigneur, et elle le fait par l'humilité.

Si l'homme ne reconnaît pas son néant, son impuissance, il

met obstacle à l'action de Dieu. Mais si nous confessons que nous ne pouvons rien, que nous sommes des serviteurs inutiles, nous permettons l'accès de la grâce en nous et nous coopérons à notre salut.

Les Saints non-seulement avaient l'humilité de reconnaître leur néant, mais, à la lumière de Dieu, ils voyaient leur indignité, la fragilité de la nature, la faiblesse de la chair. Aussi ils avaient une crainte salutaire de tomber dans le péché. Cette crainte de Dieu est la sagesse, *timor Domini ipsa est sapientia*; et ils s'éloignaient du mal de plus en plus, ce qui est l'intelligence souveraine, *ipsa est intelligentia.*

La sainte humilité est un don de Dieu qui est donné à ceux qui sont dans les épreuves volontairement acceptées. Si les hommes savaient comprendre les choses divines, ils demanderaient au Seigneur des tribulations et la grâce de les supporter, afin de recevoir le don ineffable de la véritable humilité. Les hommes ne peuvent remonter à l'état d'innocence par la grâce que selon la mesure de la vertu d'humilité en leur âme. L'humilité est le fondement de la vie de Jésus en nous.

CHAPITRE XII

DE LA PARFAITE OBÉISSANCE DE SAINTE MARGUERITE.

Marguerite soumettait en tout sa volonté aux ordres du Seigneur, même lorsqu'il se plaisait à lui commander des choses qui paraissaient opposées l'une à l'autre. Toute sa vie ne fut qu'une étroite dépendance de la volonté divine, puisque le Sauveur lui enseignait tout ce qu'elle devait accomplir pour plaire à sa Majesté. Elle ne choisit pas elle-même la ville de Cortone pour y faire sa demeure, mais Dieu le lui ordonna dans une lumière si claire, qu'il était impossible d'y résister sans aller contre la volonté divine. L'obéissance aux Pères de Saint-François lui fut commandée par le Seigneur, et cet ordre lui fut renouvelé plusieurs fois. Enfin le Sauveur lui montra une autre chambre où elle devait habiter quelque temps, et elle en reçut aussi l'ordre du ciel, lorsqu'elle retourna à sa première demeure. Le lieu où elle devait prier dans l'église lui fut fixé par le Seigneur : c'était un endroit retiré où le peuple ne pouvait la voir de face.

Jésus-Christ lui fit connaître la nourriture qu'elle devait prendre, la couleur du voile dont sa tête était couverte, comment elle devait prier et se confesser, enfin les jours où elle devait communier : tout lui fut fixé, de même que la communion

quotidienne dans la suite. Le silence qu'elle devait garder, la solitude où elle devait vivre, tout fut réglé par le Seigneur. De même le Seigneur lui ordonna de quitter sa retraite, pour communiquer la vérité, afin de ramener les pécheurs à la pénitence, malgré sa vive répugnance à tout cela.

Le Seigneur lui ordonna aussi de ne plus aller mendier, comme elle le faisait auparavant. Il lui enseigna comment elle devait s'entretenir avec les personnes du monde. Elle devait avoir en vue en cela uniquement l'amour de Dieu et rien d'humain, et dans tous ses discours, elle devait parler des choses du salut pour l'honneur de Dieu. En un mot, tout l'intérieur et l'extérieur fut réglé par le Seigneur, de sorte qu'elle était dans une soumission et une entière obéissance aux ordres du ciel.

Sainte Marguerite ne cessa jamais également d'être soumise et obéissante à toutes les volontés des frères Mineurs, et le Seigneur lui dit qu'une des grandes grâces qu'il lui avait accordées, dès le commencement de sa conversion, était le respect qu'elle avait pour les Religieux. « Souviens-toi, lui dit-il, que le remords de ton âme et le commencement de ton salut commença par une crainte filiale que je mis dans ton cœur à l'égard des frères Mineurs, à la direction desquels je te confiai. Aussi tu craignais sans cesse de ne pas être assez modeste en leur présence. » Jésus-Christ lui dit une autre fois : « Je t'ordonne d'avoir toujours recours aux conseils des frères Mineurs, afin de m'obéir avec une entière perfection. » Le démon ne pouvait supporter la prompte obéissance de cette âme, et il la tentait de ne plus écouter ses directeurs. Mais le Sauveur lui dit : « Tu parleras à ton confesseur et aux frères Mineurs, et je veux que tu ne t'écartes en rien de leurs sages avis. Si tu étais tentée de ne plus leur parler, ou de ne pas suivre les conseils qu'ils te donneront, ne prête pas l'oreille à une tentation si dangereuse, car c'est une suggestion du plus cruel ennemi de ton salut. »

Pendant trois ans elle se soumit à la volonté de ces religieux au sujet de l'habit du Tiers-Ordre de la Pénitence, et quoi-

qu'elle eût un ardent désir de le recevoir, elle se résignait à la décision des supérieurs et aux différents refus qu'ils firent pour le lui accorder. Elle était obéissante à tous les frères de Saint-François. Un jour un Père, qui ne connaissait ni son état présent ni la pénitence qu'elle faisait depuis si longtemps, lui prescrivit diverses choses qui étaient en opposition avec la direction de son confesseur et des autres Pères. Dans l'angoisse où elle était, soit de transgresser les ordres de ce religieux, soit de s'exposer à entrer dans de grandes perplexités, elle s'adressa au divin Maître qui lui dit : «Fille, ne cherche pas de nouveaux maîtres qui ne connaissent pas les ineffables opérations de la grâce en ton âme. Toutefois ce frère a eu une intention droite, parce qu'il a appris dans la Sainte-Écriture combien l'ennemi infernal multiplie ses piéges et ses embuches pour la perte des âmes. » Elle cessa donc d'obéir à ce dernier Père, et elle fut en paix. Le Seigneur lui témoigna aussi sa joie de la voir soumise à la volonté des frères pour changer de chambre, quoiqu'il eût lui-même désigné celle-ci. « Puisque tu as obéi aux frères à qui je t'ai confiée, lorsqu'ils t'ont placée dans ta première chambre, je ne retirerai pas ma grâce de toi. »

Il est inutile de rapporter en détail combien elle était prompte à obéir aux conseils donnés par son confesseur, le Père Giunta, puisque toute sa *Vie* en est une preuve. Nous dirons seulement que le Seigneur lui donna l'assurance qu'il suggérait lui-même les paroles à ce religieux, et qu'il parlait par la bouche de son confesseur. Ainsi elle savait que les conseils du Père Giunta étaient non-seulement conformes aux règles de la direction des âmes, mais que c'étaient les oracles mêmes du Seigneur. Elle s'appliquait donc avec zèle à accomplir son ordre, et à obéir aux prescriptions qu'il lui donnait pour le bien de son âme.

Le quatrième dimanche de Carême, le confesseur lui ordonna de faire la sainte communion. Elle ne refusa pas d'obéir, mais elle représenta avec simplicité l'indisposition de son âme, qui ne lui paraissait pas digne de recevoir l'Agneau divin. Elle exécuta néanmoins l'ordre du Père, et elle communia.

Mais elle n'entendit pas selon sa coutume la voix de son Époux divin, et dans son affliction elle dit : « O Jésus, ma paix, mon bonheur, mon espérance, vous que je recherche uniquement, ô désiré de mon âme, pourquoi êtes-vous en moi sans que j'entende votre voix ? Sans doute cette consolation m'a été soustraite en punition des manquements que j'ai faits et dont je ne me suis pas purifiée. » Et le Seigneur répondit : « Pourquoi n'as-tu pas obéi sans retard et sans observation à l'ordre que tu avais reçu de ton confesseur de faire la sainte communion ? C'est là la raison qui m'oblige de te priver de mes entretiens. » Sainte Marguerite fit comprendre que, si elle n'avait pas exécuté l'ordre sans retard, ce n'était pas en vue de désobéir au confesseur, mais par crainte de paraître en la présence de sa Majesté sans les dispositions nécessaires pour participer dignement à son sang divin. Mais elle s'accusa aussitôt avec humilité d'avoir répliqué et de n'avoir pas obéi. Et le Seigneur lui dit : « Je te commande, ô fille, que toutes les fois que le directeur t'ordonnera quoi que ce soit, tu obéisses sans retard, parce que je lui ai accordé un don spécial de ma grâce pour la direction de ton âme. » Ainsi éclairée, la Bienheureuse s'appliqua à l'avenir à obéir en tout au Père Giunta, et en son absence à celui qui entendait ses confessions.

RÉFLEXIONS

Au premier rang des vertus nécessaires à l'âme pour parvenir au ciel, il faut placer la prudence. Il y a la prudence de la chair, et celle-là est réprouvée de Dieu, mais il y a la prudence selon l'Esprit de Dieu, qui nous est utile et nécessaire pour nous sauver.

Les vrais enfants de l'Église, en pratiquant l'obéissance envers les supérieurs légitimes, acquièrent par cette voie la véritable prudence. Il y a deux grands écueils à éviter dans la vie spirituelle, les erreurs et les illusions de notre esprit, les piéges subtils du démon, qui sait se transformer au besoin en

Ange de lumière. La prudence est bien difficile en ces cas, mais Dieu nous la rend facile par la sainte obéissance.

Ceux qui sont obéissants ont pris le chemin le plus sûr pour avoir la prudence, qui ne peut ni errer ni se tromper. Mais il est urgent, avant d'obéir, de bien savoir à l'égard de qui Dieu nous demande d'exercer la sainte obéissance. Ce point est d'une importance absolue.

Nous devons surtout être prudents en tout ce qui regarde les occasions du péché. Les Saints ont fui ce qui en avait même l'ombre et l'apparence. Ils ne se sont jamais placés volontairement dans un péril prochain de faute. Dieu ne nous permet pas de nous exposer au danger. Si, en vue d'un bien d'un ordre supérieur, nous nous trouvions dans une occasion plus ou moins dangereuse, elle n'est plus volontaire, et, dans ce cas, Dieu supplée au péril par les secours de sa grâce.

Heureux ceux qui ont la prudence spirituelle et divine; la sainte obéissance est la prudence des enfants de Dieu; celui qui la pratique avec sagesse évitera toutes les fausses illusions, et le démon ne remportera jamais sur lui la victoire.

CHAPITRE XIII

DE L'EXTRÊME PAUVRETÉ DE SAINTE MARGUERITE, ET DE SON DÉTACHEMENT DE TOUTES CHOSES.

Il est impossible de trouver un mendiant réduit à une misère aussi grande que celle qu'accepta volontairement cette Servante de Dieu. Par amour pour la pauvreté, elle se priva de l'unique ustensile dont elle se servait pour manger. Elle n'avait rien en propre, et pour son usage elle n'avait qu'un seul vêtement en lambeaux et un voile sur sa tête. Sa cellule était toute nue, elle couchait sur une planche, et elle ne voulait rien conserver, même de ce qui lui était donné à titre d'aumône pour l'entretien de sa vie. Elle fit part un jour à son confesseur de son ardent désir de vivre privée de tout, et de ne rien conserver de ce que les personnes pieuses lui donnaient, soit pour son vêtement, soit pour sa nourriture de chaque jour. Le confesseur ne s'opposa pas à ce désir, sachant bien qu'elle était dirigée par l'Esprit du Seigneur, pour être une image fidèle de la pauvreté de son divin Epoux.

Il semble que le directeur de cette âme excéda un peu en cela, car l'Ange du Seigneur lui dit dans une apparition : » Sache, Marguerite, que le frère Giunta devrait souffrir quelque

peine dans le Purgatoire, parce qu'il ne t'a pas modérée dans la pauvreté extrême où tu as voulu te réduire, et dans l'indiscrétion avec laquelle tu traites ton corps. » Il voulait faire entendre que sa disposition naturelle exigeait qu'elle eût un peu de feu, car elle était toute refroidie dans ses membres, même dans l'été : néanmoins elle donnait tout le bois qui lui était envoyé en aumône, et elle se privait ainsi de ce qui lui était nécessaire pour venir en aide aux autres.

Le Seigneur louait un jour la promptitude avec laquelle Marguerite se privait de ce qui lui était donné, car elle aurait aussi bien distribué des monceaux d'or que le peu qu'elle avait. Elle répondit : « O mon Seigneur, ne dites pas des monceaux d'or, car si le monde entier était à ma disposition, je ne le garderais que le temps absolument nécessaire pour réfléchir à la manière de tout distribuer selon votre volonté, sans qu'il m'en restât entre les mains le plus petit fétu. » Le Seigneur eut pour agréable ce dépouillement généreux de toutes les choses terrestres, et il lui dit : « Reste pauvre, ma fille, par amour pour moi, et ne doute pas de mes promesses. » Dans son amour pour la pauvreté, elle disait : « Si le Seigneur me commandait d'avoir en ma possession les choses de ce monde, je ferais appel au trône de sa Majesté, et je ferais tant d'instances, que je finirais par obtenir d'en être entièrement dépouillée. »

A ce détachement de tout, même des choses nécessaires, la Bienheureuse ajoutait de n'avoir aucune affection à rien, si ce n'est à Dieu seul. Elle eut à un haut degré le mépris du monde, dont elle voulait rester séparée, selon la recommandation expresse du Seigneur. « Vis, lui dit-il, dans la séparation du monde, qui est un obstacle à ta vie spirituelle. » Elle parvint à un tel détachement des choses du monde, qu'elle ne pouvait même entendre parler de ce qui arrivait. Pendant une conversation à ce sujet, elle pâlissait, perdait la parole et la respiration, et il semblait qu'elle allait mourir, comme si elle eût été transpercée par un dard aigu.

Dans une autre vision, le Seigneur lui dit : « Fuis le monde dont tu désires être séparée, car je t'accorderai cette grâce. »

Elle répondit : « Seigneur, je me fuis et je me plains de moi-même, mais je voudrais aussi me séparer de toutes les créatures, et n'avoir aucun entretien avec elles, afin que mon âme fût toute recueillie et appliquée à aimer votre souveraine bonté. » Le Seigneur lui apprit comment elle pouvait rester séparée du monde, quoiqu'elle fût obligée quelquefois de s'entretenir avec les personnes séculières : c'était de conserver en tout temps et en toute circonstance la solitude du cœur, pour n'avoir jamais d'autre affection que celle de Dieu et du prochain. Elle n'avait pas gardé un jour fidèlement le recueillement intérieur, et elle avait laissé pénétrer dans le tabernacle de son âme quelque pensée à l'occasion d'une affaire dont elle s'occupait. Le Seigneur la punit aussitôt par la privation des joies intérieures qu'elle avait coutume de goûter dans ses entretiens avec le Seigneur. « Je corresponds, lui dit-il, selon les dispositions de ton âme ; je me suis éloigné de toi, parce que tu t'es trop laissé entraîner aux intérêts des personnes qui ont eu recours à toi. » Elle dit alors au Seigneur de daigner la mettre dans une entière solitude comme auparavant ; mais le Rédempteur n'accéda pas à ce désir. Elle s'appliqua donc à éloigner de son âme le plus léger attachement et toute pensée à l'égard des vaines choses de la terre.

Dans un de ses entretiens avec le Seigneur, elle demanda pourquoi elle n'avait pas été reprise des manquements dont elle ne cessait de se rendre coupable, comme il avait repris un religieux d'une erreur. Le Seigneur lui dit : « Je te reprends, lorsque je t'éloigne de toute affection aux personnes du monde qui n'ont pas confiance en toi, et n'ont pas l'estime de ta vertu qu'ils devraient avoir. » La Bienheureuse rendit grâces à Dieu de ce qu'il daignait ne pas la faire aimer des personnes du monde. Et la nuit suivante, elle apparut à un Père appelé frère Corrado, tout enflammée d'amour de Dieu, et un Ange loua hautement le détachement de son cœur de toutes les choses de la terre. « Celle-ci, dit l'Ange au frère, est Marguerite, qui ne désire rien, ne recherche rien, sinon notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le Seigneur voulut détacher le cœur de cette Pénitente

même de l'affection que les femmes ont pour le directeur de leur âme, quoiqu'il procède d'un motif raisonnable et bon. « Je t'ai privée, lui dit le Sauveur, du frère Jean — le successeur sans doute du Père Giunta — dont les instructions et la vie étaient pour toi un modèle ; mais ne sois pas inquiète de son éloignement, car je suis pour toi la vérité et la vie, et je suis tellement ta vie, que tu ne vivras qu'en moi, car toutes les choses ne vivent qu'en moi seul. » Il est impossible d'exprimer combien ces entretiens célestes apportaient de paix à la Servante de Dieu. Le Seigneur purifiait son cœur, et il ne lui permettait pas même une affection naturelle à l'égard de personne, afin de disposer son âme à acquérir la perfection. Elle avait déjà pratiqué ce détachement au départ du père Giunta, à qui elle faisait connaître tous les secrets de son âme, selon l'ordre qu'elle en avait reçu du Seigneur.

Le Sauveur lui fit entendre combien il aurait pour agréable de voir le cœur de sa Servante détaché entièrement de toute chose et d'elle-même : car c'est en cela que consistait la pauvreté d'esprit dont elle voulait voir son âme ornée. A la fête des saints Pierre et Paul, sainte Marguerite, par ordre du Seigneur, fit appeler un prêtre pour l'éclairer sur des fautes qu'il se préparait à commettre. Elle fit la correction de ce prêtre avec une grande ferveur et force de raisonnement, à cause de son salut et de l'honneur de Dieu. Mais elle eut ensuite un grand doute d'avoir excédé en cette admonition. Elle se représenta les paroles, peut-être trop sévères et peu mesurées, qu'elle avait dites dans l'ardeur de son exhortation. Elle allait donc s'accuser devant Dieu de ce défaut, lorsque celui-ci lui dit : « Quoique tu n'aies pas offensé ma bonté dans la correction de ce prêtre, néanmoins tu as commis une faute qui m'a déplu. C'est que tu as eu une certaine complaisance en toi-même, lorsque tu as raconté cette correction à tes sœurs. Tout ceci est contre la résolution que tu avais prise de ne jamais rien dire à personne de ces choses. » La Bienheureuse reconnut et confessa aussitôt sa faute, et elle ajouta qu'en parlant à ce prêtre, elle avait eu une manière de s'exprimer impérieuse, comme si elle avait eu auto-

rité sur lui. Ainsi le Seigneur purifiait son âme en lui inspirant, en temps utile, de se détacher de tout ce que l'amour-propre pouvait mêler dans ses actions les plus vertueuses. C'est en cela que consiste principalement la pauvreté d'esprit, sinon de chercher à plaire à Dieu, sans s'arrêter à l'acte de vertu et sans se complaire en rien dans la bonne action que l'âme a accomplie.

Dans le but de purifier de plus en plus l'esprit de la Bienheureuse, afin qu'elle cherchât dans ses actions uniquement l'honneur de Dieu, sans mélange d'aucune satisfaction propre, le Seigneur permit qu'elle tombât un peu dans ce défaut. C'était pour lui enseigner, par cette salutaire leçon, la manière de se perfectionner dans cette grande vertu de la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire, de ne jamais rechercher elle-même, mais Dieu seul.

Le Seigneur lui fit entendre quelques vérités célestes, et il lui dit : « Il faut franchir les premiers degrés pour parvenir à la grâce ; je veux maintenant que tu t'élèves au plus haut degré de la connaissance de moi-même. » Marguerite se confia à la volonté de Dieu, et elle dit qu'elle éprouvait une grande crainte de perdre Dieu et la consolation de son Esprit. Le divin Maître répondit : « De même que, sur la croix, je cachais et retirais la puissance de ma divinité, ainsi je me cacherai et me retirerai de toi, pour l'accroissement de tes mérites, car tu connaîtras mieux par là ce que tu es sans moi. » Sainte Marguerite invoqua l'assistance du Seigneur dans cette épreuve, afin de s'appliquer entièrement à l'acquisition de la pauvreté d'esprit qui lui paraissait si difficile. Elle consiste à avoir Dieu en soi, sans connaître qu'il y est, et à voir son impuissance et sa misère pour faire quoi que ce soit par ses propres forces.

Dans une autre occasion, le Seigneur lui annonça les grandes souffrances qu'elle devait éprouver pour son amour. « Je t'envoie, dit-il, comme un agneau au milieu des loups dévorants. » Elle répondit aussitôt : « Mon Seigneur, détruisez ce corps de mort, afin que je puisse arriver à l'union avec vous par le moyen des tribulations. » Jésus-Christ lui dit : « Quoique tes

souffrances et tes privations doivent être cruelles, néanmoins la plus grande de tes peines sera d'être privée de moi, parce qu'il n'y a pas de peine plus amère pour l'âme que de ne pas sentir ma présence. » Marguerite, fortifiée par la grâce du Seigneur, s'enflamma du désir d'acquérir cette admirable pauvreté d'esprit, et elle dit : « Seigneur, vous êtes ma vie, mon trésor ; sans vous, la richesse me semble la plus extrême pauvreté. » Elle se disposa donc à être pauvre pour Jésus-Christ, ne désirant que de le voir vivre en elle, sans expérimenter et connaître que Jésus fût la vie de son âme.

Le Sauveur, dans un autre entretien, lui parla ainsi : « Tu voudrais toujours goûter en moi la suavité dont je suis la source éternelle, et j'ai goûté pour toi toutes les amertumes. Tu désires te rassasier de moi qui suis le pain de vie, et j'ai toujours eu faim de ton salut. Si tu veux que moi, la souveraine Sagesse, je condescende à tes désirs, ne néglige pas d'obéir à mes commandements, car je t'assure que ni à toi, ni à aucune créature, il ne sera jamais accordé de jouir de mes grâces, si on ne se renonce soi-même et si on ne hait sa propre volonté. » Il ajouta encore : « Si tu observes l'Évangile, c'est-à-dire, si tu renonces à tout et encore à toi-même, je ne t'abandonnerai pas, et je t'appellerai ma sœur bien-aimée. » Sainte Marguerite grava ces paroles dans son cœur, et s'appliqua à être de plus en plus pauvre d'esprit, se refusant à goûter toute satisfaction dans ses prières et autres exercices de piété, auxquels elle ne cessait jamais de s'adonner. Son unique joie était de plaire à Dieu et non à elle-même, selon l'avis que le Seigneur lui avait fait entendre.

Le Sauveur lui manifesta qu'elle allait être soumise à de grandes tribulations et souffrances, qu'elle devait supporter avec générosité et une grande paix dans son cœur. Il l'avertit que, lorsqu'elle était ainsi plongée dans la désolation intérieure et l'affliction de cœur, elle ne devait pas chercher même une goutte des consolations divines. Il lui suffisait, dans cet état, de se rappeler l'avis de son confesseur à ce sujet. « Lorsque mon cœur désirera Dieu, le Seigneur est avec moi, car je

n'aurais pas en moi ce désir ardent vers lui, s'il ne me le communiquait lui-même. » Le Seigneur ajouta ces paroles : « Ne crains point, ô fille, car, quoique tu ne goûtes aucune consolation dans ton esprit, néanmoins, quand tu cherches ma grâce avec ardeur, je suis à toi; mais tu voudrais te rassasier de moi, tandis que je n'ai eu que des amertumes dans le monde. Tu dois même me rendre grâces de ma manière d'agir, et rechercher les moyens de dilater ton âme, car j'ai cela plus agréable que de te voir rechercher mes suavités et mes consolations. » Le Seigneur, dans le dessein que sa Servante participât aux souffrances de sa Passion, la soumit plusieurs fois à ces désolations intérieures et à ces aridités d'esprit. Il nous a dès lors paru convenable de recueillir les traits qui regardent cette matière, et de les placer au chapitre suivant sur la vertu de la patience.

RÉFLEXIONS

Les vertus ont, comme les organes de notre corps, une importance plus ou moins grande dans l'édifice spirituel de la perfection de l'âme. Mais la vertu de détachement de nous-mêmes et des choses extérieures doit être regardée comme nécessaire : elle reçoit des noms divers, car elle s'appelle abnégation de nous-mêmes, dépouillement, pauvreté d'esprit. L'essentiel est de mettre en pratique ce qu'elle prescrit et demande.

Toutes les âmes qui aspirent à posséder les richesses divines et les trésors célestes n'ont que du mépris pour les biens périssables de la terre. Quiconque ne sait pas détacher son cœur de l'amour des choses matérielles ne sera jamais parfait.

Mais Dieu ne demande pas seulement à ses Élus le détachement des choses sensibles : il exige quelquefois des sacrifices plus douloureux. Il faut aussi sacrifier l'honneur et la réputation de son nom. Mais, dans ce cas, Dieu appelle les âmes à une haute perfection, ou à une œuvre dont il se réserve la gloire. C'est la marque assurée d'une vocation spéciale et d'une mis-

sion céleste. Sachons bien que l'amour-propre ne meurt jamais entièrement en nous : la perfection consiste à veiller sur lui et à s'en défendre par la vertu de la grâce. Le détachement de toutes choses est une grande vertu. L'esprit de pauvreté nous rend semblables aux Anges; mais se dépouiller de soi-même est une vertu plus céleste qu'humaine.

Saint Grégoire nous dit qu'il faut un grand travail pour pratiquer l'abnégation de soi-même. Mais le divin Jésus habite dans les âmes dépouillées de tout et d'elles-mêmes, il y règne, il y vit. Celui qui mortifie son amour-propre en tout peut dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, et ma couronne de gloire sera belle dans le ciel. »

CHAPITRE XIV

DE LA PATIENCE DE SAINTE MARGUERITE, SOIT DANS LES DÉSOLATIONS INTÉRIEURES DE L'ESPRIT, SOIT DANS LES SOUFFRANCES DE SON CORPS.

L'une des peines les plus intolérables qu'une âme puisse souffrir, est la crainte de ne pas être dans la grâce de son bien-aimé Sauveur. Emprisonnée dans la chair et assujettie aux sens, lorsqu'elle veut savoir si Dieu habite en elle, elle écoute les affections charnelles et les mouvements des sens, et elle croit posséder Dieu, si elle sent de la suavité dans les choses divines. Sainte Marguerite fut entraînée dans cette voie : c'est pourquoi le divin Maître dut lui montrer que la preuve assurée de l'amour de Dieu dans l'âme, était de supporter avec joie toute sorte de peines et de désolations d'esprit, et les plus vives souffrances dans la chair, et ne rechercher jamais sa propre satisfaction, même dans les choses divines.

Le dimanche après l'octave de l'Épiphanie, elle fut élevée en extase, après laquelle, comme ivre d'amour, elle quitta sa chambre pour aller à l'église des frères Mineurs. Elle était enflammée du désir de s'unir à son Seigneur. Mais, avant d'arriver, elle rencontra son confesseur, qui, voyant à l'extérieur le feu intérieur de l'amour divin qui l'enflammait, la fit arrêter,

et la conduisit à sa chambre, afin qu'elle pût en toute liberté jouir pleinement de la divine consolation. L'extase continua, et elle entendit la voix du Seigneur qui lui dit : « Tu veux toujours être nourrie du lait de la contemplation ; mais tu te trompes, car tu seras nourrie du fiel des souffrances; mais par ce moyen tu deviendras mon Élue et ma sœur, parce que ces souffrances te rendront semblable à moi. Sache que pour ton bien je te priverai de ma présence sensible, puisque tu veux purifier ton cœur, comme l'or se purifie dans le creuset. Ainsi tu parviendras à la parfaite connaissance des fautes que tu as commises pendant ta vie. Je t'assure que l'ardent et pur amour de ton âme, avec lequel tu me cherches dans les larmes et la prière, m'incline à user à ton égard de miséricorde. »

Sainte Marguerite supplia la divine majesté de lui accorder la grâce de le servir avec fidélité, de l'aimer avec pureté et de le louer sans cesse, selon le nombre et la grandeur des fautes qu'elle avait commises. Elle dit : « Votre nom est si doux, que je ne refuserai jamais d'embrasser les souffrances que vous me préparez, puisque vous les avez endurées pour moi sur la croix. » Jésus lui dit : « Si Lucifer lui-même, le grand ennemi de ton âme, pouvait venir de l'enfer, il viendrait tenter de te tromper, car il est en fureur contre toi, à cause de la grâce sublime où je t'ai élevée. Mais je te protégerai et te garderai ; car, quoique je m'éloigne de toi selon le goût sensible, néanmoins je serai toujours avec toi par ma bonté, ma protection et ma grâce. » Sainte Marguerite, fortifiée par ces divines instructions, s'offrit à boire le calice le plus amer de la Passion, qui devait résulter de la soustraction de la grâce sensible du Seigneur.

A la fête de saint Blaise, après une communion fervente, le Seigneur lui dit de se préparer à de nouvelles peines, parce qu'il avait résolu de se soustraire à son âme pour un temps. Elle répondit humblement : « Daignez faire, Seigneur, que la rigueur de votre abandon ne corresponde pas à la multitude de mes péchés ; mais ayez égard à la soif que j'ai de vous et à

la crainte dont je suis combattue, car ces peines paraissent trop graves et trop pénibles pour la faiblesse de mon âme. » « Souviens-toi, lui dit le Sauveur, de ma Mère, qui resta si longtemps dans le monde sans jouir de ma présence. » Elle répondit que la très-sainte Vierge avait souvent été favorisée de ses visites : c'est pourquoi elle pouvait supporter facilement la privation de sa présence corporelle. Ensuite, l'auguste Marie était pleine de grâce dès sa naissance, et elle ne pouvait ternir sa pureté plus qu'angélique par la plus légère faute; mais elle, elle était d'une nature fragile et inconstante, et toujours dans la crainte de perdre la divine grâce. Le Seigneur lui répliqua que, pour accroître ses mérites, il était nécessaire de supporter la peine de la soustraction sensible de la grâce. Sainte Marguerite, prompte à obéir, lui dit : « Puisque cela vous plaît, et que je vous sers ainsi, me voici prête à toutes ces souffrances, et avec toute l'ardeur de mon âme, je les accepte avec joie. »

Elle se trouvait un jour accablée sous le poids des plus cruelles afflictions, et elle s'écria : « Seigneur, qui avez daigné naître de la Vierge, si votre immense bonté veut m'accorder que toutes les peines supportées en l'honneur de votre nom soient agréables à votre Majesté, faites qu'elles ne me soient pas un obstacle pour continuer mes jeûnes, mes veilles et les autres pénitences, car c'est mon unique consolation de ne point accorder de trêve à mon corps. Enfin, si je suis destinée à l'enfer comme je l'ai mérité, du moins, tandis que je vis encore, faites-moi la grâce de ne point vous offenser, et, à cette condition, je suis prête à souffrir toutes les peines et les tourments. » Le Seigneur voulut récompenser cette disposition de la Servante de Dieu à endurer de nouvelles souffrances. Il lui dit : « Ne t'étonne pas si, après avoir eu quelques repos, tu es subitement accablée d'afflictions et de tentations, car cette privation de suavité a pour but d'accroître ta foi. Lorsque tu me sens dans ton âme, tu n'éprouves ni peine ni déplaisir; mais si à tes yeux je me retire, ton esprit tombe dans l'affliction, et néanmoins je suis au dedans de toi par ma grâce, et je

donne la force à ton âme de résister aux tentations et aux craintes qui fondent sur toi. » Sainte Marguerite rendit grâces au Seigneur de ces paroles, et elle s'en souvenait dans les délaissements de son esprit, au grand profit de son âme.

La Bienheureuse était un jour combattue de la crainte d'être abandonnée du Seigneur. Elle fut consolée ainsi : « Tu es dans l'étonnement de ce que je ne m'entretiens pas avec toi, selon le désir de ton cœur ; mais j'ai tant travaillé pour toi ; il est convenable que tu me serves dans les larmes, les gémissements, les amertumes de l'esprit, avant de parvenir à la plénitude de la consolation. » Le Seigneur lui dit aussi qu'il lui avait retiré le don des larmes qu'elle répandait avec tant d'abondance, afin de rendre ses douleurs plus amères, et cet accroissement de souffrances, sans aucun soulagement ni adoucissement du cœur, serait pour elle l'occasion d'un mérite indicible. Sainte Marguerite ainsi éclairée supportait avec plus de courage les aridités de son esprit, qui avaient tari en elle la source de ses larmes.

Le divin Époux fortifia encore sainte Marguerite par ces paroles : « Ne crains point, et ne sois pas dans l'inquiétude, si tes désirs sont différés ; car, si tu as confiance en ma bonté et attends dans la paix de ton âme, tu croîtras grandement en mérite. Si tu me cherches, lorsque tu sembles repoussée et rejetée, je viendrai combler ton cœur de consolations que tu n'aurais jamais reçues, en t'accordant aussitôt ce que tu désires. » Le vendredi de la seconde semaine après l'Épiphanie, le Seigneur lui donna un avis à peu près semblable : « Je te dis que tu ne dois pas m'aimer pour ta consolation, et toute âme qui veut m'aimer avec perfection ne doit chercher aucune consolation sur la terre, puisque le bonheur est réservé pour le ciel. Mais tu es comme une enfant, qui veut toujours être nourrie aux mamelles de la consolation, et qui se met à pleurer et éclate en sanglots, lorsque sa mère s'éloigne un peu. Et ne sais-tu pas que moi, ton Créateur, depuis le jour où je suis né de la Vierge jusqu'au dernier instant de ma vie, je n'ai jamais su ce qu'était la consolation, pas même un jour de ma vie en ce

monde? C'est pourquoi je t'ordonne de t'approcher souvent de la plaie de mon côté sacré, et de goûter là ce qui a été nécessaire pour opérer le salut du genre humain. — Ah! Seigneur, dit la Bienheureuse, la crainte où je vis d'être privée de votre grâce me trouble, m'afflige et me consume le cœur, de sorte que je ne puis éprouver ni joie ni satisfaction, jusqu'à ce que j'aurai retrouvé la suavité de votre amour. « Le Seigneur lui dit : « Il te semble que je suis éloigné de toi, et néanmoins, par le moyen de ma grâce, je suis au centre de ton âme. »

La bienheureuse Pénitente, à l'aide de ces douces leçons, s'habitua peu à peu à supporter les peines intérieures de manière à rester dans une grande paix. Elle ne sentait aucun goût dans ses exercices spirituels; mais, plus ses désolations étaient vives et ses aridités intenses, et plus elle continuait à s'appliquer à l'oraison, avec l'unique consolation de se conformer ainsi à la volonté de Dieu et d'être semblable par ces douleurs intérieures à son Rédempteur. Cette épreuve dura un grand nombre d'années, quoique avec un peu d'interruption. Le Seigneur se plut ainsi à éprouver la fidélité et la pureté de l'amour de cette âme si chère. Les peines de ce genre ne finirent qu'avec la vie; c'est pourquoi sainte Marguerite n'est inférieure à aucune âme qui a traversé cet état d'obscurité et d'affliction de l'abandonnement de Dieu. Après avoir reçu de grandes lumières, elle dut se résigner à la volonté de Dieu, et elle supporta pendant un grand nombre d'années ces cruelles souffrances. Elle bénissait sans cesse le divin Époux qui l'embrassait avec ses mains clouées à la croix et l'approchait de son côté sanglant, afin que, nourrie de son sang, elle vît accroître ses peines dans la même mesure qu'elle avançait dans la perfection de son amour.

Il est facile de voir par le récit de sa *Vie* avec quelle intrépidité elle supportait les souffrances corporelles. Le Seigneur voulut plusieurs fois lui témoigner la joie qu'il avait d'enrichir son âme des dons sublimes de sa grâce, par le moyen des tribulations et des peines dont elle était accablée. Ce désir fut le principe de sa plus grande perfection : « Ne te souviens-tu pas,

lui dit le Sauveur, que je t'ai fait voir que tu es un vase qui doit être purifié par des afflictions cruelles et variées; et si ce vase est sous ma protection, il n'a pas à craindre d'être brisé. » Elle répondit qu'elle craignait d'être mise en morceaux à la première épreuve. Et le Seigneur fit entendre ces douces paroles : « Fille, la considération de ta faiblesse et impuissance, et la crainte qui vient de cette vue te font confesser que tu devrais tomber, si tu étais laissée à ta faiblesse; mais l'œil de ma miséricorde est sans cesse sur toi, et ma puissance te protégera en toutes circonstances. Or je t'annonce que ce vase ne sortira plus de la fournaise des afflictions et des souffrances. » Sainte Marguerite conserva dans son esprit l'humble et véritable connaissance de sa fragilité; mais, pleine de générosité par le secours de la grâce toute-puissante, elle offrit son corps en sacrifice, afin d'être réduite à l'extrémité par les peines et les tourments.

Elle se sentit excitée à souffrir par un doux reproche du Sauveur qui lui dit : « Fille, pourquoi veux-tu te faire un paradis sur la terre, tandis que je ne l'ai pas accordé à ma propre humanité, quoique unie à la Divinité. Ne crois pas arriver à ce but. Comme Pierre qui voulait bâtir trois tentes sur le Thabor, ainsi tu désires la consolation; mais, de même que je refusai la demande de celui-ci, je ne t'accorderai jamais ici-bas le paradis des consolations. » Il lui dit une autre fois : « Tu seras élevée grandement en honneur dans le ciel, si tu supportes maintenant les peines, sans te plaindre et t'affliger dans ton esprit. » Dans une autre occasion, le Seigneur lui dit qu'une des plus cruelles peines qu'elle devrait endurer, serait de voir le mépris que lui attirerait sa manière d'agir, les calomnies et les murmures dont elle serait l'objet. Il lui dit : « Ta vie ne paraîtra plus bien réglée aux yeux des personnes du monde; mais je veux permettre que le monde te méprise et murmure contre toi, de même qu'il m'a méprisé et ne m'a point connu. » La Bienheureuse s'offrit à souffrir ces peines, et quand l'heure vint, elle supporta avec joie les murmures et les outrages, comme il a été dit ailleurs.

Jésus-Christ lui avait témoigné plusieurs fois la joie qu'il avait de la voir clouée avec lui sur la croix par les tribulations et les peines, et cette considération lui procurait une telle suavité, qu'elle cessait d'éprouver la douleur au milieu des plus intolérables souffrances. « Tu as dit que tes peines deviendraient agréables et suaves, et que tu les trouverais plus douces que le miel, si tu étais assurée qu'elles me plaisent, à moi ton Créateur. Et je te confirme ce que ton directeur t'a affirmé, que tes afflictions, souffrances et peines me sont très-agréables. » Cette âme bienheureuse ayant reçu l'assurance que le cœur de Jésus agréait ses peines, se présenta un jour en la présence de Dieu et lui dit : « Mon Seigneur, tous les tourments que j'éprouve sont supérieurs à mes faibles forces ; néanmoins je les regarde comme rien, s'ils sont agréables à votre bonté ; acceptez le désir de mon cœur. » Elle parlait ainsi ; mais, dans l'occasion, elle supportait les peines de toutes sortes. Un samedi, le Seigneur lui parla ainsi après la sainte communion : « La multitude de tes peines semble légère aux yeux du monde, quoiqu'elle soit très-dure et pénible pour toi qui les éprouves. Mais, du moins, efforce-toi de supporter avec suavité et tranquillité d'esprit les douleurs dont tu es accablée, pour l'amour que tu dis avoir envers moi. »

Elle était incapable un jour de réciter l'Oraison Dominicale, tant elle était accablée de souffrances aiguës et pénibles. Le divin Maître lui apprit qu'il ne fallait jamais laisser en ces cas les prières habituelles, et cesser d'embrasser souvent la croix. La Bienheureuse lui répondit qu'à ses yeux, elle était repoussée même par la croix. Mais le Sauveur lui fit entendre que cela venait de son esprit, qui était tellement obscurci par les tentations et les peines, que la violence de la douleur l'agitait et la troublait. Néanmoins, en vérité, la Bonté infinie la traitait en ce temps avec une grande miséricorde, et il lui offrit de goûter aux fruits de sa croix. Sainte Marguerite ne pouvait avoir une satisfaction plus agréable que celle de souffrir à l'imitation du divin Crucifié ; elle s'offrit donc à supporter avec générosité les plus cruelles peines. « Couvrez mon corps d'une

lèpre si douloureuse, que je ne puisse avoir même la pensée d'offenser votre bonté. » Mais le Seigneur lui répondit que les douleurs de la lèpre ne convenaient pas, et que les souffrances qu'elle supportait étaient suffisantes pour la purifier : en attendant, elle devait se préparer à de nouvelles croix jusqu'à la fin de sa vie.

La Bienheureuse se trouvant élevée une nuit à une haute contemplation, supplia son divin Époux de lui dire pourquoi il la privait de ses douces joies. Il répondit : « Tu n'auras pas mes joies, jusqu'à ce que tu reçoives pour mon amour les adversités les plus pesantes. » Alors elle dit : « Et quand donc sera détruit ce corps de mort? » La divine Bonté fit aussitôt apparaître un Ange, qui l'assura que le temps viendrait, selon son ardent désir, où les afflictions, les douleurs, les infirmités et d'autres peines réduiraient son corps en servitude. A ces paroles, son âme fut inondée de consolation.

Le Sauveur lui donna une nouvelle force pour souffrir, et il lui dit : « Prépare-toi à la souffrance, car ta vie ne sera plus qu'un martyre terrible et douloureux, de sorte que tu préférerais supporter les supplices des Saints plutôt que ces peines. Mais les douleurs qui t'attendent seront encore plus grandes que celles que tu as supportées. » La Bienheureuse ne refusa pas la croix de ce nouveau martyre; elle se contenta de demander au Sauveur le secours de sa grâce toute puissante. Notre Seigneur lui dit : « Je te viendrai en aide dans tes souffrances, et les tribulations que tu vas endurer te conduiront à la possession de ma gloire. Tu es un instrument qui résonne lorsqu'il me plaît de le toucher. » Dieu voulait faire comprendre combien il avait pour agréables les afflictions continuelles qui l'accablaient. La Bienheureuse, enflammée du désir de souffrir, ne pouvait entendre des paroles plus douces, et elle s'offrit au Seigneur comme le but de ses flèches les plus aiguës.

Cette âme n'avait d'autre désir que de souffrir; c'est pourquoi le Seigneur l'entretenait souvent des peines nouvelles qui l'attendaient. Il lui dit un jour : « Les tribulations qui vont inonder ton âme vont être comme les gouttes d'eau qui tombent

dans un temps de grande pluie. » Et dans une autre occasion : « Je serai avec toi, afin que tu ne puisses succomber, lorsque tu seras sous le poids des tribulations ; mais sache bien que ces peines te rendent semblable à moi : c'est pourquoi ma miséricorde prendra ton âme sous sa protection spéciale. C'est par la voie des tribulations, ô Fille, qu'il faut venir à moi. » La *Vie* de la Sainte est pleine de ces avis ; il nous suffira dès lors de dire ici qu'elle fut toujours prête à souffrir avec une constance invincible par amour pour Dieu. « Je te console dans tes peines, lui dit le Seigneur, parce qu'elles unissent ton âme à moi par un lien très-étroit. »

La Sainte eut aussi à supporter fréquemment des infirmités très-graves ; mais elle savait par les paroles du Seigneur que ces peines servaient à purifier son cœur. Elle se trouvait un jour malade par une humeur âcre qui la tourmentait cruellement, et le Seigneur lui parla ainsi après la communion : « Tes peines et tes craintes croîtront encore, et tu goûteras rarement les douceurs de ma consolation. Mais sache que la douleur que tu éprouves dans la bouche m'est agréable, parce que ce mal consumera tes lèvres, ta langue et ton gosier, et te réduira à l'extrémité. » A ces paroles, le cœur de la Bienheureuse fut rempli d'une telle joie, qu'elle s'exprima ainsi : « Seigneur, le bonheur excessif que mon cœur éprouve à souffrir pour votre amour, fait pour moi de ce mal si douloureux la source d'une grande douceur. » Et quoique le Seigneur ne cessât de lui dire qu'elle souffrirait toute sa vie, et toujours de plus en plus, elle ne cessait jamais d'être dans une vive allégresse. Elle se contentait de demander à Dieu de lui accorder d'autant plus de patience, que ses douleurs deviendraient plus insupportables.

RÉFLEXIONS

La patience est une grande vertu, parce qu'elle obtient pour récompense à l'âme la vertu d'humilité. Si nous sommes patients et résignés au milieu des tribulations et des épreuves,

Dieu nous donnera la lumière pour connaître notre néant. La patience dans les grandes souffrances obtient de Dieu le don le plus précieux de son cœur, celui d'une humilité véritable et intérieure.

Les âmes qui ne savent pas discerner le don que Dieu accorde à ceux qu'il aime, s'étonnent de voir les serviteurs de Dieu dans les épreuves et les peines. Mais ceux que le divin Sauveur éclaire de sa divine lumière reconnaissent une grâce dans ce que les hommes appellent des malheurs.

Il y a toujours dans nos âmes des défauts, des inclinations vicieuses, et Dieu, pour nous guérir, nous envoie des épreuves. Tous les Saints ont suivi cette voie. Si Dieu nous appelle à des grâces de choix, à une vocation spéciale, s'il veut nous confier une mission, il est nécessaire que l'épreuve nous tente, *necesse fuit ut tentatio probaret te*, dit l'Archange Raphaël à Tobie.

C'est une erreur très-grande de penser que Dieu donne à ses Saints des grâces spéciales sans les épreuves. Il faut passer au creuset des souffrances et accomplir ce que le divin Jésus a laissé à la coopération des hommes, pour obtenir les dons célestes. La patience est l'école de la sainteté : par elle la grâce nous purifie de nos défauts.

C'est par cette vertu que sainte Marguerite est devenue, de femme criminelle et coupable qu'elle était, un Séraphin. Heureux ceux qui sauront apprendre à souffrir au pied de la croix avec la divine Mère ; car ils seront purifiés des fautes de leur vie. La grâce de Dieu s'étendra jusqu'à rendre le corps qui a péché plus pur que le cristal. Ceux qui auront souffert brilleront comme un soleil dans l'éternité, *in perpetuas æternitates*.

CHAPITRE XV

DE L'AUSTÈRE PÉNITENCE DE SAINTE MARGUERITE.

L'amour divin dont le cœur de sainte Marguerite était inondé lui rendait légères les peines les plus cruelles. Mais, loin d'être satisfaite des souffrances qu'elle avait, elle en ajoutait toujours de nouvelles. Dès le premier temps de sa conversion, elle faisait des abstinences et des jeûnes continuels, et à peine mangeait-elle un peu de pain par nécessité. Il n'y eut jamais un avare, dit le Père Giunta, qui cherchât l'or, comme la Bienheureuse cherchait à affaiblir et à réduire en servitude son corps par des jeûnes rigoureux. Elle se privait de vin et de viande; ensuite elle en vint à s'abstenir d'œufs, de laitage et de poisson. Enfin, elle se réduisit à prendre quelques légumes sans aucun assaisonnement, et à la fin, elle se contenta de quelques fruits avec le pain. Elle garda ce jeûne rigoureux pendant de longues années, et avant de prendre ce peu de nourriture, elle s'appliquait à la prière, afin de ne point se laisser aller à l'appétit et à la sensualité; car elle ne voulait donner à son corps que ce qui lui était absolument nécessaire.

Le Seigneur donna son approbation à cette sévère abstinence. Un jour donc qu'elle avait mangé du chou, sur les instantes prières d'une bienfaitrice, elle éprouva de grandes

douleurs dans l'estomac. Son esprit ne pouvait plus s'élever à la contemplation, et elle craignait de paraître en la présence de son divin Époux. Elle pleurait amèrement sa faute, et le Seigneur la consola par ces paroles : « O fille, si la pesanteur de l'estomac est un obstacle à l'affection de ton cœur, comment pourrais-je me communiquer à ton âme, puisqu'il est écrit dans les saintes Écritures : Veillez à ce que vos cœurs ne soient pas appesantis. Ta foi est petite ; je nourris les Anges et les Bienheureux sans la nourriture matérielle, et tu crains que je ne prenne point soin de ton âme, que j'ai choisie pour mon tabernacle. Reviens donc à ton ancienne manière de vivre, qui est de prendre un morceau de pain avec un peu d'eau rougie, à cause de la faiblesse de ton estomac, et quelques noix ou figues. Et apprends que je mettrai tant de substance en ce peu de nourriture, que ce sera suffisant pour soutenir les forces de ton corps. Lorsque ta chair sera réduite à une langueur extrême, je te permettrai alors une nourriture plus délicate et plus substantielle. Mais ce sera seulement lorsque le goût sera entièrement altéré et perdu, et qu'il ne trouvera ni satisfaction ni saveur dans le boire et le manger. » A la fin, en effet, elle en vint à ne trouver aucun goût dans la nourriture.

La complexion si délicate de sainte Marguerite, jointe à ses austérités, la faisait souvent tomber malade. Le confesseur l'engagea donc à modérer la rigueur de ses pénitences. Elle repondit : « Mon père, il n'y aura jamais de paix entre mon âme et mon corps pendant toute ma vie ; permettez-moi de le châtier, et n'exigez pas qu'il soit flatté par une nourriture plus substantielle et plus abondante. Je suis résolue de ne lui laisser jamais aucun repos. Sachez bien que ce corps ne souffre pas des peines si graves que vous le supposez ; je suis obligée de le traiter plus sévèrement, afin qu'il paye à la justice de Dieu toutes les dettes que j'ai faites dans le monde. »

Le directeur n'accéda pas à ses raisons; alors elle lui dit : « O père, qu'il vous suffise qu'au jour de Pâques, pour satisfaire à l'obéissance due, je prépare les légumes à l'huile.» Mais, comme si elle eût craint de traiter trop délicatement son corps,

excitée par la ferveur de son esprit, elle s'écria : « Pourquoi, ô corps, ne me prêtes-tu pas ton aide pour servir parfaitement le Seigneur? Pourquoi ne fais-tu pas tous tes efforts pour t'appliquer au service de sa Majesté, toi qui étais si prompt autrefois à violer les commandements de Dieu? Ne te lamente pas, ne fais pas le mort, parce que tu as quelques souffrances à endurer pendant le reste de la vie, puisque tu as commis jusqu'à ce jour tant d'offenses envers Dieu. Comment peux-tu espérer de partager avec l'âme la gloire du ciel, si tu refuses de souffrir? Efforce-toi de gagner la couronne éternelle par la rigueur du jeûne et de la pénitence. » Le confesseur l'interrompit, et se contenta de ce qu'elle avait promis de faire; mais il lui offrit une autre nourriture propre à entretenir la ferveur de son esprits, en lui parlant de la divine miséricorde et de la charité immense de Dieu.

Plusieurs fois on l'entendit s'écrier au milieu des sanglots : « O Très-Haut, grâce et vertu des Élus, quel amer calice vous avez bu par amour pour moi! Non-seulement je me prive avec joie de la nourriture corporelle, mais je voudrais mourir une et plusieurs fois par jour, si c'était possible, pour parvenir à vous posséder, ô véritable vie de mon âme! » Le Seigneur accepta cette offrande, et il dit d'avertir le confesseur que les âmes ne peuvent atteindre à la vraie perfection, sans combattre et vaincre le vice de la gourmandise.

Elle éclatait en gémissements pendant qu'elle prenait le peu de nourriture qu'elle accordait à son corps. Le Seigneur lui ordonna de ne laisser personne dans sa cellule, pendant ce temps, afin de ne pas être privée des sentiments de dévotion par leur présence. Après quelques bouchées, il arrivait très-souvent que, tout absorbée en Dieu, elle éclatait en sentiments de piété et se mettait à chanter les louanges de Dieu, et ainsi rassasiée dans son esprit, elle ne goûtait pas autre chose et restait quasi à jeun. Quelquefois, dans le regret de donner à son corps quelque nourriture, elle appliquait son esprit aux choses du ciel. A cette occasion le Seigneur lui dit : « Les choses qui se font par amour et selon ma volonté ne doivent jamais être aban-

données. » Elle apprit par là le mérite qu'elle pouvait retirer du peu de nourriture qu'elle accordait à son corps.

Il arrivait souvent qu'elle souffrait de cruelles douleurs d'estomac, et les médecins envoyés par la charité des frères Mineurs voulaient la persuader de ne point faire des jeûnes si rigoureux et d'autres pénitences. Mais elle répondait qu'il était juste qu'elle fît souffrir ce corps qu'elle avait tant flatté dans sa vie. Toutefois elle fut obligée d'obéir au commandement de son confesseur qui lui ordonna de boire un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac. Le Seigneur n'approuva pas entièrement l'indulgence du confesseur pour toutes ses austérités, puisqu'il lui dit que le Père Giunta avait mérité une peine, en négligeant de la corriger de l'indiscrétion avec laquelle elle tourmentait son corps.

Le lit où elle prenait un peu de repos était la terre nue ou quelques sarments; l'oreiller était une pierre ou un morceau de bois. Elle avait un grand nombre de cilices et de chaînes de fer pour châtier son corps ; et avide de payer par le sang Celui qui l'avait sauvée par l'effusion de son sang, elle le répandait en abondance par de sanglantes disciplines de fer. Il arrivait souvent qu'elle ne cessait de se frapper que lorsque toutes ses forces étaient épuisées. Elle disait qu'elle avait plus de joie de voir son corps déchiré que de posséder la couronne des empereurs.

Elle se plaignait souvent de voir son corps plein de répugnance pour tant de peines dont elle ne cessait de l'accabler. Elle n'acceptait rien pour l'excuser de souffrir. Tantôt elle appelait son corps un traître à qui il ne fallait pas se fier, tantôt hypocrite qui feignait d'être malade pour se dispenser de la pénitence, tantôt bête de somme qui devait supporter les plus lourds fardeaux et les coups. Ainsi elle ne cessait de sévir contre elle-même par de nouvelles pénitences, et elle disait que son corps ne s'était jamais plaint, lorsqu'il avait les plaisirs contraires à la loi de Dieu, et il se plaignait lorsqu'il était au service du Seigneur.

Le démon tenta plusieurs fois de la détourner de ses péni-

tences, sachant bien de quel mérite elles étaient devant Dieu. Il lui représentait qu'elle avait obtenu la rémission de ses péchés, qu'il était dès lors superflu de châtier sa chair par de si terribles macérations, pour obtenir le pardon que le Seigneur lui avait accordé. Elle pouvait, en modérant ses pénitences, prolonger sa vie, et en même temps sa pénitence. Mais la Bienheureuse, reconnaissant les suggestions de l'ennemi infernal, les rejetait avec mépris, et elle se proposait d'ajouter de nouvelles mortifications à celles du passé : c'est ainsi qu'elle réprimait la tentation du démon. Aussi celui-ci cessait de la tenter, afin qu'elle mît fin à ses pénitences ; et là où l'ennemi trouvait sa plus grande confusion, elle faisait un accroissement de mérites. Un jour il eut la malice de faire sentir à la Bienheureuse l'odeur des mets les plus délicats, et en particulier de ceux qui lui avaient été plus agréables; mais le Seigneur remplit son esprit d'une telle suavité, qu'elle avait en horreur toutes les choses de la terre, comme si elles étaient un poison dangereux.

Ces terribles pénitences obtinrent à la Servante de Dieu la grâce spéciale de ne plus sentir aucun mouvement de la chair. Elle n'eut plus une pensée ni un simple désir contre la pureté. Elle mérita aussi par là d'être assurée par le Seigneur que son mérite égalait celui des Vierges, au rang desquelles elle était élevée. Il lui dit : « Devenue pure par la chasteté, tu es placée parmi les Vierges. » Et une autre fois : « Fille, tes peines continuelles ont tellement purifié ton âme de la contagion du vice, qu'elles t'ont fait acquérir la pureté virginale. »

RÉFLEXIONS

L'action de grâces pour les bienfaits que nous avons reçus de Dieu est un devoir sacré pour nous. Celui qui est négligent à remercier le divin Jésus des faveurs célestes, arrête, autant qu'il est en lui, le torrent des grâces divines à son égard. La reconnaissance est une chose naturelle à notre cœur, mais la grâce doit rendre plus parfaits en nous les dons de la nature.

Nous avons un besoin continuel de la grâce : comment dès lors ne reconnaîtrions-nous pas la bonté de Celui qui ne cesse de nous l'accorder gratuitement? L'Apôtre saint Paul nous montre par son exemple à rendre grâces à Dieu. En agissant ainsi, nous attirerons sur nous une nouvelle effusion de faveurs célestes.

Il y a dans notre vie des temps où nous avons besoin, un besoin particulier, de la grâce. Ce sont ces époques décisives où il faut prendre une décision à laquelle l'avenir tout entier est attaché. Ces crises de la vie spirituelle sont semblables à celles de la vie de notre corps.

C'est surtout dans ces circonstances solennelles où le secours divin nous est nécessaire sous peine de malheur irréparable. Chacun de nous a pu observer dans sa vie ces moments décisifs. Ils sont comme la crise qui décide de la vie ou de la mort d'un malade.

Dans ces cas, l'action de grâces est un devoir impérieux. Mais si, loin de reconnaître la main de Dieu qui veut nous sauver et de lui témoigner notre reconnaissance, nous n'apprécions pas le bienfait reçu, il y a bien à craindre pour nous.

Dieu est notre Maître, et sa souveraineté sur nous est absolue. Il peut nous éprouver ou nous bénir, selon sa volonté. Pour nous, n'oublions jamais que le Seigneur agit toujours en vue de notre plus grand bien, même lorsqu'il est le plus rigoureux dans sa justice à notre égard.

Rendre sans cesse grâces à Dieu de tous les biens reçus, et approuver tout ce que le divin Maître permet envers nous, même ce qui nous est préjudiciable aux yeux des hommes, est un signe assuré de prédestination. Celui qui marchera fidèlement dans cette voie s'élèvera à une haute perfection : c'est un *Élu* de Dieu.

CHAPITRE XVI

DE L'ESPRIT D'ORAISON DE SAINTE MARGUERITE.

La sainte Pénitente, par les mortifications incessantes de sa chair, n'opposait aucun obstacle à la ferveur de l'esprit dans l'oraison, afin de se livrer à la contemplation des mystères divins. Elle n'avait ni un temps ni un lieu pour prier, parce qu'elle ne cessait jamais de se livrer à la méditation. Elle passait la nuit en oraison, ou dans les entretiens avec son divin Époux. Le père Giunta nous apprend que, de la première veille de la nuit jusqu'à None, elle faisait oraison. Tantôt elle était absorbée dans le souvenir de ses fautes, tantôt dans les souffrances de Jésus-Christ ; c'était là la matière ordinaire de ses méditations qui produisaient en elle une componction admirable. Aussi elle ne cessait de verser des larmes abondantes, et ses soupirs étaient si enflammés, qu'elle en perdait les forces.

Elle passait souvent les nuits entières sans repos, et se trouvant ainsi accablée, il paraissait impossible qu'elle pût aller le matin à l'église pour y faire ses exercices ordinaires. Mais, au moment venu, elle se sentait tout à coup fortifiée par une vertu surnaturelle, et elle accourait à l'église, comme la pierre vers le centre, pour y rendre ses devoirs d'adoration au Seigneur, qui y réside comme sur le trône de la miséricorde.

Si elle n'avait pas récité son office, ou parce qu'elle était en extase, ou absorbée dans la contemplation, ou livrée à une occupation nécessaire, elle s'empressait de louer Dieu aussitôt qu'elle le pouvait. Elle ne voulait jamais prendre aucune nourriture, quelque faible qu'elle fût, avant de remplir ce devoir, et elle attendait même pour faire la sainte communion. Elle ajoutait quarante *Pater* et *Ave*, et autant de *Gloria Patri*, à chacune des Heures du saint Office. Son père spirituel lui ayant demandé comment elle faisait son oraison, elle lui dit qu'elle invoquait d'abord la sainte Trinité, et se recommandait au Seigneur et à la sainte Vierge, aux Anges et aux Saints du Paradis. Ensuite elle méditait sur les actions par lesquelles Notre-Seigneur avait opéré notre salut, et sur les instructions qu'il nous avait données jusqu'à sa mort et sa sépulture. Elle s'appliquait à puiser là des motifs de contrition de ses péchés, d'actions de grâces pour la charité du Sauveur, et le désir de suivre avec ardeur les divins enseignements du Sauveur.

Elle fit aussi connaître à ce religieux l'ordre de ses prières. Elle s'excitait d'abord à la connaissance de son néant et de sa misère ; ensuite elle recourait à la protection de la sainte Vierge et aux Saints, en les suppliant de lui venir en aide par leurs suffrages et leur intercession. Alors elle priait le Seigneur de vouloir bien accueillir ses prières, moyennant la médiation de tous ses Élus. Elle rendait son humble action de grâces à la bonté de Dieu de toutes les faveurs accordées à son âme, et elle s'appliquait à prier pour les âmes du Purgatoire. Elle priait aussi pour le Vicaire de Jésus-Christ, pour les Cardinaux et les membres de la divine hiérarchie de l'Eglise, afin qu'ils fussent purs et saints, et qu'ils défendissent les droits de la Religion contre ses ennemis. Elle offrait aussi à Dieu ses prières pour les Légats, pour la récupération de la Terre sainte, ce qu'elle désirait beaucoup. Elle s'appliquait ensuite à recommander au Seigneur les rois et les peuples chrétiens, les ministres de l'Eglise, afin de faire régner la paix et la concorde sur la terre. Elle suppliait aussi pour les vices et les fléaux dont le

monde était accablé, afin qu'il daignât y apporter remède.

Elle recommandait à Dieu les vierges, les veuves, les orphelins, les malades, enfin ses confesseurs, les habitants de Cortone, les frères Mineurs, ses bienfaiteurs et tous ceux qui l'avaient aidée à entrer dans les voies du salut. Enfin elle suppliait la divine Providence d'appeler à la pénitence tant d'âmes perdues, de ramener à l'Église les infidèles et les hérétiques. Elle dit à son confesseur qu'elle sentait une grande douceur à prier pour les Sarrasins, les Turcs et les infidèles, ce qu'elle n'éprouvait pas en priant pour les Juifs obstinés. Elle terminait par un souvenir spécial en faveur des âmes qui se déclaraient contre elle. Ensuite elle se mettait aux pieds de Jésus, les baignait de ses larmes et le conjurait de l'unir à son divin cœur. Ainsi transformée, elle s'élevait à une haute contemplation dans la jouissance des joies du Paradis. Elle assurait au confesseur qu'après ce doux repos, son âme était si inondée de joie, qu'elle ne pouvait regarder même son fils, sinon avec la pensée de le voir revêtu de l'habit de Saint-François qu'il devait prendre, selon la révélation que le Seigneur lui en avait faite.

Le confesseur de la Sainte ne pouvait se lasser d'admirer comme elle pouvait faire tant de prières, occupée qu'elle était pendant des heures entières à la contemplation des mystères divins. En outre, elle avait d'autres œuvres de charité ordonnées par le Seigneur. C'est pourquoi il était difficile de comprendre comment elle pouvait réciter le saint Office, prendre un peu de nourriture et quelque repos. Et néanmoins son ardente dévotion lui faisait trouver quelques instants pour un exercice de piété. Pour honorer le lavement des pieds et l'institution de la sainte Eucharistie, elle récitait dix fois l'Oraison Dominicale, elle en faisait autant pour l'arrestation au jardin des Olives; pour le couronnement d'épines, les insultes et les soufflets, dix fois le *Pater;* pour la flagellation, le crucifiement, chacun des clous des mains et des pieds, dix fois le *Pater* pour chacun de ces mystères; autant pour les crachats reçus au visage, pour ses yeux bandés, le fiel, le coup de lance qui lui transperça le cœur. Dans toutes ses prières, elle versait des larmes abon-

dantes et poussait de profonds gémissements qui témoignaient de la vive componction de son cœur.

Dans les premiers temps de sa conversion, elle récitait quatre cents fois le *Pater* pour les péchés qu'elle avait commis. Elle disait cent fois le *Pater* pour l'Ordre franciscain dont elle faisait partie; autant pour les autres Ordres religieux, afin qu'ils se conservassent dans la primitive observance. Elle récitait cent fois le *Pater* en l'honneur des Saints du ciel, pour ses confesseurs, autant aussi pour ses bienfaiteurs et pour les habitants de Cortone; pour ceux qui avaient été ses adversaires cent *Pater*. C'est ainsi que son cœur s'enflammait de dévotion et de charité. Et dans la ferveur qui l'animait, elle récitait cent fois le *Pater* en l'honneur du Père éternel, autant en l'honneur du divin Fils, ainsi que du Saint-Esprit. Pour la Mère de Dieu, elle disait cent *Pater* et autant pour tous ses Saints protecteurs.

Elle récitait cent fois l'Oraison Dominicale pour remercier Dieu de la création des choses visibles et invisibles, pour l'infusion des âmes dans les corps. D'autres fois elle priait en l'honneur des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges. Elle adressait à Dieu aussi des prières pour ceux qui étaient fidèles dans la grâce et pour ceux qui se convertissaient. Elle rendait des actions de grâce pour les divins Sacrements de l'Église, et même pour les bienfaits temporels accordés aux hommes, pour les pouvoirs donnés aux prêtres et pour la miséricorde que le Sauveur avait pour les âmes, enfin pour les lumières données aux prédicateurs. A l'égard d'elle-même, elle remerciait Dieu d'avoir daigné la délivrer des périls du monde, de l'avoir nourrie quand elle vivait dans le péché, de lui avoir accordé une lumière céleste pour connaître l'état abominable de son âme, de l'avoir mise en état de grâce et délivrée des tentations. Elle glorifiait Dieu des bienfaits accordés malgré son ingratitude, d'avoir ouvert le Paradis à ses Élus et confié le soin des âmes à des Anges Gardiens. Le confesseur a déclaré avoir suivi en ceci l'ordre de la narration qui lui a été faite par la Bienheureuse.

La divine Providence a voulu que les oraisons et les prières

vocales de la sainte Pénitente fussent racontées avec un grand soin, afin que les personnes peu éclairées, et en particulier les femmes, qui connaîtraient la vie indigne qu'elle avait menée, eussent une grande admiration pour la Bienheureuse, à la vue des grâces de son âme et des dons de Dieu en elle. Chacun peut aussi imiter son exemple, à la condition que l'esprit soit bien attentif à ce que la langue profère.

Le Seigneur lui apprit à méditer sur les mystères de sa vie en lui disant un jour : « Tu méditeras sur ma crèche, ma pauvreté, mes travaux, la trahison de mon disciple, la sainte Cène et les souffrances que j'endurai dans ma Passion .» Le Sauveur trouvait ses complaisances dans les oraisons de sa Servante : aussi il eut avec elle de nombreux entretiens pendant qu'elle se livrait à ce saint exercice.

La vive confiance en Dieu est une vertu très-propre à faire obtenir à l'âme ce qu'elle demande. La Bienheureuse avait à un haut degré cette confiance. « Il est juste et convenable, disait-elle, Seigneur, que vous ne refusiez pas à votre créature tout ce qui lui est expédient. » Le divin Maître lui apprit aussi à présenter ses demandes dans un grand sentiment de sa propre indignité et en se considérant entièrement sans mérite pour recevoir la grâce. Il lui dit un jour : « Invite-moi à venir dans ton âme d'une manière convenable ; dis : Pourrais-je aller à vous, ô mon Seigneur et mon Dieu. Abstiens-toi dès lors de dire : Venez ou retournez à moi, Seigneur ; car il est bon que, puisque tu as besoin de moi, tu m'approches avec respect. » Il lui dit une autre fois : « Ceci n'est pas pour toi seule, mais pour tous mes enfants ; non pas qu'ils en soient dignes, mais le sang que j'ai versé sur la Croix pour les ingrats est digne d'être exaucé. » Après avoir prié pour quelques âmes, elle entendit cette réponse du Sauveur : « C'est l'orgueil et la superbe qui est la cause de la fatigue de ces âmes, et non les prières. L'oraison demande un cœur pur de toute tache, un cœur humble par la connaissance de ses misères et la grandeur de ma Majesté. Aussi, afin d'instruire les hommes, moi le plus grand de tous les êtres, j'ai voulu m'humilier au-dessous de tous les autres. »

La Bienheureuse, par ces divins enseignements et d'autres semblables, apprit à connaître les dispositions nécessaires à l'âme pour recevoir la grâce dans l'oraison. La défiance d'elle-même, la connaissance de son néant et de ses misères, la confiance parfaite en la bonté de Dieu, étaient les sentiments avec lesquels elle recourait au Seigneur. Elle se rappelait sans cesse les péchés passés et ceux où elle craignait de tomber en se mettant en la présence de Dieu, et, pendant toute sa vie, elle fit des oraisons dans cet esprit d'humilité.

Le don des larmes que le Seigneur lui accorda, dès sa conversion, fut le fruit spécial de son oraison. « Souviens-toi, lui dit le Sauveur, du don de contrition et de larmes que je t'ai accordé pour demander sans cesse pardon de tes péchés à ma Miséricorde. » Elle ne pouvait retenir ses larmes, même en présence des autres, de sorte qu'ils étaient tous saisis de l'esprit de componction. Lorsqu'elle était seule, elle éclatait en sanglots pendant toute son oraison, qui durait pendant plusieurs heures. Elle versait tant de larmes à la considération de ses péchés et des souffrances du Sauveur, que quelquefois la violence de ses douleurs faisait couler de ses yeux des larmes de sang. Elle ne cessait jamais de prier pour la continuation de ce don des larmes, ainsi que pour le don de la persévérance, dans tous ses exercices de piété et dans les mortifications auxquelles elle ne cessait de se livrer.

RÉFLEXIONS

L'esprit d'oraison a pour effet d'amener l'âme à l'aimable simplicité chrétienne. La simplicité, selon la doctrine de saint François de Sales, n'est que la charité en acte. Elle consiste à n'avoir que la vue de plaire à Dieu. L'âme qui a la charité a nécessairement la vertu de simplicité, laquelle ne peut souffrir la duplicité et tout ce qui n'est pas droiture et pureté de cœur.

Il est évident, d'après ces principes, que l'esprit d'oraison est

nécessaire à l'âme qui veut faire des progrès dans la vertu. Il y a là une action et une réaction admirable dont les effets sont merveilleux. L'oraison procure à l'âme la simplicité, en excluant du cœur tout ce qui ne tend pas à Dieu, et cette vertu à son tour dispose l'âme à recevoir le don d'oraison d'une manière ineffable.

La simplicité chrétienne nous rend enfants de Dieu. Mais les priviléges de l'enfance sont grands, car le divin Jésus exige que nous soyons semblables aux enfants pour entrer dans le royaume des cieux.

Il y a des savants qui ne peuvent pas faire une demi-heure d'oraison, et nous voyons des âmes pures et simples à qui les heures ne suffisent pas. Dieu se plaît à accorder le don infini d'oraison aux âmes qui ont su acquérir la vertu de simplicité. La lumière céleste éclaire les âmes simples et l'amour divin enflamme les cœurs droits.

Faisons donc tous nos efforts pour acquérir la vertu de simplicité. Elle nous fera enfants aux yeux du monde, mais elle nous attirera toutes les grâces du ciel. Dieu ne permet pas aux démons de paraître sous la forme de colombes : ainsi ceux qui ont la simplicité chrétienne ne tombent jamais dans les illusions de Satan.



CHAPITRE XVII

DE L'EFFICACITÉ DES PRIÈRES DE SAINTE MARGUERITE.

Le Seigneur, en exauçant avec tant de promptitude les prières que la Bienheureuse lui adressait, nous fait connaître combien elles étaient efficaces. A peine elle avait manifesté ses désirs ou demandé les moyens de faire de nouveaux progrès dans la perfection, et aussitôt le Seigneur répondant à ses vœux, ou par des lumières extérieures, ou des locutions spirituelles, ou dans des apparitions, l'instruisait de ce qu'elle avait demandé avec tant d'humilité. Cette *Vie* est remplie de faits de ce genre, mais ce chapitre renfermera quelques traits où Dieu s'est plu à montrer clairement l'efficacité des prières de cette âme.

Elle suppliait un jour le Seigneur avec une grande ferveur de lui faire connaître si les souffrances qu'elle devait supporter devaient servir à la purifier de ses péchés, ou si elles apporteraient un accroissement de grâces dans son âme. Le Seigneur lui répondit : « Fille, ma miséricorde a effacé tes fautes passées à l'aide de ta vive contrition, de tes pénitences et des tentations que tu as supportées; mais tes nouvelles souffrances t'apporteront une augmentation de grâce et de vertu. A l'égard de ta mère, sois aussi dans la joie, car, après dix années dans les flammes du Purgatoire, je l'ai admise à par-

ticiper à la gloire du ciel. » La Bienheureuse fut exaucée dans ses prières, et l'efficacité de ses oraisons fut évidente, en ce que le Seigneur daigna délivrer à sa demande des peines du purgatoire l'âme de sa mère.

La Bienheureuse avait appris de sa mère à prier ainsi : « Je vous prie, Seigneur, pour le salut de tous ceux pour lesquels vous voulez que je vous adresse ma prière. » Après avoir reçu de plus grandes lumières, enflammée d'amour pour le prochain, elle changea cette manière de prier, et elle ne fit aucune exclusion dans sa prière. Mais un jour elle eut un doute si elle avait bien fait, et elle demanda au Seigneur de l'éclairer à ce sujet : « Fille, dit le Sauveur, ta mère ne t'a pas instruite d'une manière parfaite, il faut que ta prière tende à être utile à tous : c'est pourquoi la manière que tu as adoptée de prier pour tous m'est agréable ; je suis venu au monde pour tous, et j'ai supporté la mort pour le salut de tous sans exception. Apprends aussi que j'ai exaucé tes prières, qui me demandaient la libération de l'âme de ton père. Il avait commis sans aucun doute des fautes dans sa vie qui ne permettaient pas de l'admettre aussi promptement dans le Ciel, mais j'ai voulu qu'il éprouvât de cruelles souffrances dans le Purgatoire, afin de le recevoir au plus tôt dans mon royaume céleste. »

Mais un cas digne d'admiration a été celui de l'âme de deux hommes qui, après avoir été cruellement assassinés, eurent recours aux prières de la Bienheureuse. Le Père Giunta raconte ce fait comme il suit. Tandis que l'humble pénitente était plongée dans la contemplation des choses divines, ces deux âmes se présentèrent à elle et lui parlèrent ainsi : « Il ne nous a pas été possible, à la fin de notre vie, de faire notre confession à un prêtre ; néanmoins, à la vue de la mort certaine par la main des assassins qui s'avançaient vers nous à travers la forêt où nous étions, nous avons élevé notre cœur à Dieu, et avec un grand sentiment de contrition que la miséricorde de Dieu nous accorda, nous avons eu le regret de nos péchés. Peu après les voleurs nous ont assassinés. Or le Seigneur a daigné accepter notre contrition et nous a relégués dans les flammes

du Purgatoire, pour satisfaire par nos souffrances à la justice divine. Nous avons été négociants, et moi en particulier qui vous parle, je n'ai pas observé dans le commerce la probité nécessaire. Je vous prie donc, ô âme élue de Dieu, de faire des démarches auprès de mes parents, afin qu'ils payent ceux dont je suis le débiteur, » et il en désigna quelques-uns. Il ajouta : « L'autre est très-tourmenté dans le Purgatoire, en particulier pour s'être réjoui de ce qui était nuisible au bien du prochain. Priez donc pour nous, ô épouse de Jésus-Christ. »

La Bienheureuse se hâta de donner avis aux parents de pourvoir au salut de l'âme de ces défunts, et elle supplia le Seigneur de les délivrer de ce lieu de tourments où ils se trouvaient. Le Sauveur agréa les prières de sa fervente pénitente, et il lui dit de faire savoir aux frères Mineurs d'avoir, à la sainte Messe et dans leurs oraisons, un souvenir pour les défunts qui étaient dans les flammes du Purgatoire, en nombre plus grand que l'esprit humain ne pouvait l'imaginer. Il ajouta : « Tu leur diras que les Religieux qui se mêlent trop dans les affaires de ce monde sont punis par des peines atroces dans le Purgatoire. » Le Seigneur voulut manifester par ce fait si extraordinaire l'efficacité des prières de sa Servante, en permettant à ces deux âmes de lui demander le secours de ses suffrages, qui devait les délivrer de cette fournaise ardente. Elle eut aussi une apparition de trois âmes du Purgatoire qui lui demandèrent le secours de ses prières. Priez pour nous, ô notre mère, afin que, par votre intercession, nous entrions dans les joies éternelles. Sainte Marguerite se mit à genoux et supplia le Seigneur d'adoucir au moins un peu les souffrances de ces âmes. Le Seigneur accueillit sa demande, et il diminua les tourments de ces âmes, à qui il avait permis de recourir à sa Servante.

Le dimanche de la Septuagésime, après la sainte communion, elle entendit dans son cœur la voix de son Époux qui lui dit : « Tu as prié pour l'âme de ce curé, c'est pourquoi je le délivrerai promptement de ces feux où il est cruellement tourmenté. » La Bienheureuse demanda au Seigneur pourquoi ce

curé avait été relégué dans ce lieu de peines, et le Sauveur lui dit que sa simplicité l'avait laissé tromper bien au delà de ce que la pureté des mœurs exigeait : « O fille, quoique ce prêtre ait été mis dans l'erreur bien plus qu'il n'a égaré les autres, néanmoins sa simplicité a été coupable, et même avec une certaine malice. Il doit donc satisfaire à ma justice par ces peines, afin d'être purifié de ses fautes. Il ne serait pas avantageux de me prier davantage, car ma justice veut que les âmes sachent la gravité des fautes commises contre ma souveraine bonté. »

Elle offrait un jour de ferventes prières, afin d'obtenir du Sauveur la délivrance d'une compagne défunte, du nom d'Égidie. L'Ange du Seigneur lui apparut, et lui dit qu'elle devait rester un mois dans le Purgatoire, afin d'y être purifiée de ses fautes, et en particulier de son mépris pour les autres. La Bienheureuse pria une autre fois pour une compagne décédée, et le Seigneur l'exauça : « Tu m'as prié pour Julie, je te fais savoir que, par amour pour toi et à cause de ses vertus, je l'ai introduite dans la gloire, et l'ai placée dans l'ordre des Chérubins. »

A la fête de la Purification de la sainte Vierge, sainte Marguerite reçut des grandes faveurs du Seigneur, qui lui dit : « Tu m'as offert de ferventes prières pour trois âmes qui sont décédées il y a peu de temps. Ma miséricorde a daigné les mettre au Purgatoire, où, si mes Anges ne les visitaient pas, elles se croiraient dans les feux éternels de l'enfer. Mais les indulgences que mes serviteurs gagnent dans l'église de Saint-François (il est ici question de l'indulgence de la Portioncule) obtiennent un adoucissement à leurs souffrances. Les héritiers toutefois devraient réparer des dommages causés par une restitution nécessaire. Ainsi ces âmes qui, eu égard à la gravité des fautes commises, devraient être tourmentées pendant de longues années dans ce feu cruel, à cause de mon amour pour toi et de tes prières, je me contente qu'elles y restent seulement vingt-cinq ans. » Il y a bien d'autres âmes du Purgatoire qui furent délivrées par les prières de sainte Marguerite, et qui

attestent l'efficacité de son intercession ; mais nous passerons outre, afin de ne pas être trop prolixe.

Le Seigneur voulut aussi prouver la puissance de la prière de son épouse, même à l'égard des vivants. La Bienheureuse recommandait un jour dans son oraison les besoins d'une personne. Le divin Jésus lui dit : « Sache que la confusion que cet homme a eue pour se réconcilier avec ses ennemis a été très-utile à son âme, quoique quelques-uns disent que sa générosité a été accompagnée de bassesse d'âme. Mais il devait après sa réconciliation faire une entière confession de ses péchés, et revenir à moi par une sincère pénitence. » Le Sauveur lui fit aussi connaître des péchés qui n'avaient pas été confessés, et il lui dit de dire à cet homme de se décharger de tous ses péchés aux pieds du prêtre. Il lui fit entendre qu'il ne vivrait pas longtemps et qu'il devait se séparer du monde, embrasser la pénitence et offrir à Dieu un de ses fils dans l'ordre de Saint-François. Les prières de la Bienheureuse obtinrent à cet homme de pouvoir connaître les fautes oubliées en confession et le moyen de faire pénitence.

Sainte Marguerite offrait à Dieu des prières ferventes en faveur des personnes qui lui étaient chères, et elles en ressentaient de merveilleux effets. Le Seigneur lui fit un jour cette douce promesse : « Il n'y aura pas une personne pour qui tu me prieras, en faveur de qui je n'use d'une miséricorde spéciale. » Les habitants de Cortone éprouvèrent plusieurs fois les admirables effets des prières de cette illustre Pénitente, qui les délivra de divers fléaux. Des personnes venaient des pays les plus éloignés se recommander à elle, afin d'obtenir des grâces par le secours de ses prières. Les Religieux eux-mêmes désiraient qu'elle priât en leur faveur. Les personnes livrées au vice avaient recours à sa puissante intercession, et toutes espéraient les doux effets de sa protection.

La dame Marinora, bienfaitrice de la Sainte, éprouva d'une manière particulière les effets de sa prière; car elle reçut diverses faveurs du Seigneur par le canal de la Servante de Dieu. Le Seigneur fit connaître un jour la délivrance du Pur-

gatoire d'une âme qui était chère à cette dame. La Bienheureuse lui apprit que le comte son fils aurait une assistance spéciale de Dieu, s'il se déchargeait de ses péchés dans une confession générale. Cette dame apprit aussi que Dieu lui avait accordé un grand don, en l'affligeant de diverses peines et souffrances, afin de lui éviter de plus grands tourments dans l'autre vie. Par ces sages avis, elle s'offrit à Dieu sans réserve, et adora les dispositions de la divine Providence, et d'après le témoignage du confesseur de la Bienheureuse, cette dame accepta avec joie toutes les peines et persévéra dans une conduite exemplaire jusqu'à sa mort.

RÉFLEXIONS

Il faut que la confiance en Dieu soit toujours unie en nous à la défiance de nous-mêmes : Dieu peut tout en nous, si l'amour-propre et les autres vices de la nature corrompue n'opposent pas un obstacle à l'action divine de la grâce. Dieu se plaît à se servir de nous, comme d'instruments, afin de nous élever, dit saint Thomas, à la dignité de causes, c'est-à-dire, d'auteurs et principes du bien, pour nous donner la récompense éternelle du mérite que nous avons ainsi acquis.

Lorsque le divin Jésus veut bénir une âme qui, souvent même à son insu, a en elle des obstacles à la grâce, il lui envoie des épreuves, comme à Tobie. Dieu punit en elle non-seulement les fautes commises, mais des défauts qu'elle ne connaît pas. Ces tribulations ébranlent l'âme, elle s'écrie, à l'imitation de Job : « Plût à Dieu que mes péchés et les peines dont je suis accablé fussent mis dans les plateaux de la justice divine, et que celles-ci soient trouvées bien plus grandes. »

Mais peu à peu la lumière divine découvre à l'âme les causes profondes des jugements secrets de Dieu. Elle voit des défauts dont elle ne pénétrait pas la malice. Elle connaît même ses fautes, et elle comprend combien Dieu a usé de miséricorde à

son égard. Alors elle bénit les épreuves et les tribulations qui ont apporté la bénédiction des biens célestes.

C'est un grand mystère de connaître tout ce que le divin Jésus peut en nous, et d'avoir un abandon parfait en lui par Marie, une confiance absolue en sa bonté. Tout est possible à Celui qui a créé le ciel et la terre, et qui nous a donné l'être, la vie. Mais c'est à la condition de nous défier de nous-mêmes, qui ne sommes que misère, néant, corruption ; disons donc : *Mort à nous, Vie en Dieu.*

CHAPITRE XVIII

DES ADMIRABLES ENTRETIENS DU SEIGNEUR AVEC SAINTE MARGUERITE DANS SON ORAISON.

Il a été fait choix dans ce chapitre de quelques admirables entretiens par lesquels le Seigneur témoigna à cette âme bénie son grand amour envers elle, et combien il avait pour agréable son oraison et les sentiments de son cœur. Ainsi ceux qui liront les témoignages d'affectueuse tendresse du divin Jésus envers cette grande Pénitente pourront courir après l'odeur des parfums du Seigneur.

Le Sauveur exhorta la Bienheureuse à soutenir avec force toutes les tribulations et les douleurs ; il lui dit : « Moi, ton Rédempteur, que tu aimes par dessus tout, je t'assure que tu es ma fille chérie, et a laquelle j'ai fait plus de grâces qu'il n'en a été accordé à une femme quelconque qui vit en ce moment. » Elle s'humilia à ces paroles, et le Sauveur ajouta : « Ma fille Marguerite, ne me désires-tu pas de toutes tes forces et par-dessus tout ce qu'on peut avoir. Ne te livrerais-tu pas à la mort, et ne supporterais-tu pas avec joie les souffrances les plus cruelles pour mon amour ? Ton âme n'a d'autre amour que moi ; tu as une crainte continuelle de m'offenser, même par la faute la plus légère ? » Mais l'humble Pénitente reconnaissait

que tout cela avait sa source dans la divine miséricorde qui opérait ces effets dans son âme. Le Sauveur conclut : « Tu me sers, ô fille, en tout, avec un grand mérite; loue-moi, et je ferai que tu seras louée par le monde entier. »

Le Seigneur enseignait à sa Servante à ne pas craindre les tentations horribles par lesquelles le démon voulait vaincre sa vertu. Il lui dit : « Tu penses vrai, ô fille, que Satan trompe les âmes; mais ne crains pas ses embûches : tu es une plante, et moi je t'ai créée, tu me suivras, et je serai ton guide et ton Sauveur. » Son âme ne put supporter la suavité dont elle fut inondée à ces paroles, et elle demanda au Seigneur la force, afin de ne pas défaillir. Mais le Seigneur daigna ajouter : « Toutes les grâces et les priviléges dont tu as été enrichie par ma bonté ne sont rien en comparaison des dons qui te seront accordés dans l'avenir. Nul homme ne pourra comprendre ou croire combien grandes et signalées seront les faveurs dont je veux orner ton âme. »

La Bienheureuse remercia Dieu pour les grâces promises, et elle ne négligea rien pour pouvoir recevoir de nouvelles preuves de l'amour du Seigneur. Celui-ci lui dit « Tu es ma fille qui m'obéis avec une grande perfection, tu es mon épouse qui m'aimes uniquement, tu es une mère, puisque tu accomplis autant qu'il est possible, avec le secours de ma grâce, la volonté de mon Père. Je te dis qu'il n'y a pas beaucoup d'âmes sur la terre que j'aime comme la tienne. Mais ne t'élève pas par une vaine présomption à cause de mes paroles, car mes douceurs et mes consolations ne seront jamais achetées si cher que tu les payeras à l'avenir. Le temps approche où tu connaîtras par les souffrances et les tribulations à quel prix je t'ai rachetée. »

Cette âme sainte était un jour plongée dans la contemplation de son néant et dans la crainte de ne pas correspondre aux grâces dont le Seigneur daignait la favoriser. Le divin Jésus la consola ainsi : « Je te dis en vérité, ô fille Marguerite, que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, je t'ai couverte de grâces et enrichie de vertus. » Une autre fois il lui dit :

« Si j'accorde à ton âme ma grâce, et si je te découvre la voie du bien, pourquoi es-tu si paresseuse à accomplir le bien? Connais-tu quelque créature à qui j'aie accordé une telle abondance de grâces? Aime-moi donc, petite plante que j'ai placée dans le jardin de saint François, et qui es devenue un instrument dans mes mains par ma grâce. »

Le Seigneur donna une grande joie à sa Bien-Aimée, en lui disant que sa manière de vivre lui était agréable, parce que toutes ses actions étaient selon la volonté de Dieu : « Tu es mon tabernacle, dit-il, et la demeure de ma Mère, car elle est toujours avec moi pour les dons dont j'enrichis ton âme, et elle se réjouit de tes consolations. Elle ne cesse de me supplier afin que j'accorde de nouvelles grâces à ton âme. » La Bienheureuse méditait un jour sur son indignité, et elle entendit une voie intérieure : « Ne puis-je pas, moi le Maître de toutes choses, prendre les dons de mes trésors et les dispenser à qui il me plaît? Es-tu rassasiée de la douceur, de la familiarité que j'ai envers toi? — Il me semble, répondit sainte Marguerite, que je jouis des délices du Paradis, mais je ne puis croire que mon âme puisse être rassasiée de vous. Même dans le Paradis, l'âme aura encore le désir de mieux vous posséder. »

Le jour de Saint-Marc, le divin Jésus avait un entretien avec la Pénitente bien-aimée, et il lui dit : « Tu fuis les créatures autant que tu le peux, dans la crainte de m'offenser; mais je veillerai sur toi, afin que tu ne m'offenses point. Femme de peu de foi, pourquoi, avec des désirs si saints et si ardents pour moi que, pour mon amour, tu te délaisses toi-même, as-tu la crainte que je veuille me retirer de toi? Non, je ne t'abandonnerai jamais; je suis et je serai toujours avec toi, car je connais ton zèle à ne rien faire qui puisse m'offenser. » Sainte Marguerite manifestait les sentiments de son cœur enflammé à son Dieu, et elle disait : « Tout ce que j'aime et je désire, je le veux uniquement pour votre honneur, et non pour moi, vile créature. Le divin Jésus témoigna dans sa réponse son amour pour cette âme : « Tu m'aimes, dit-il, et je t'aimerai, et je te servirai; tu

me désires, et moi je te désirerai; tu me loues, et moi je te louerai; tu m'obéis, et moi je t'obéirai. » Toutes ces paroles furent pour la Bienheureuse une grande consolation, mais elle éprouva une grande confusion à la vue des douces louanges de son céleste Époux.

Sainte Marguerite réfléchissait aux demandes que le Sauveur lui adressait si souvent, et elle lui demanda pourquoi il l'interrogeait, puisque les pensées de son âme et tous les sentiments de son cœur étaient à découvert devant ses yeux. Le Seigneur daigna lui répondre en lui disant : « Ceci signifie que moi, qui suis né dans le sein si chaste et si pur de Marie, dont l'âme a été exaltée à cause de son humilité, j'ai un amour spécial envers toi. Je t'ai donnée au monde comme une lumière pour diriger les autres, afin que les hommes imitent ta pénitence et obtiennent le salut. »

A la fête de sainte Marie-Madeleine, après un long entretien du Sauveur avec cette âme sainte, Celui-ci l'invita à toucher les plaies sacrées de ses mains. Mais l'humble Pénitente n'osait pas étendre sa main pour l'unir à celle de son céleste Époux, et elle le supplia humblement de lui donner un autre gage de son amour. Le divin Jésus exauça sa prière, et il lui commanda de ne s'entretenir avec personne, si ce n'est de choses concernant l'amour divin.

La veille de la Nativité de la très-sainte Vierge, sainte Marguerite fut inondée de suavité céleste. Elle demanda donc au Sauveur comment les âmes des Bienheureux pouvaient supporter l'immensité des joies éternelles, puisque les âmes des vivants pouvaient à peine en recevoir une goutte, sans être hors d'elles mêmes. Le Sauveur satisfit à sa demande, et il ajouta : « Ta joie dans le ciel sera bien plus grande que celle dont tu jouis en ce moment, parce que tu veux te perdre dans la source de mon amour. Tu me demandes donc combien est grand l'amour que je te porte. Mais je te dis : Tu es fille de Dieu, son Élue, et je te garde avec un zèle ardent. Ton cœur ne doit point craindre, si les tribulations et les infirmités t'accablent, car c'est en cela que je prends mes délices. Tu ne donneras ton cœur qu'à moi

seul; tes affections n'auront d'autre objet que moi, et tu me loueras; c'est pourquoi je rendrai ton nom célèbre. Tu vis dans une soif continuelle de moi; mais moi j'ai une soif bien plus grande de ton salut, et le corps que j'ai pris dans le sein de Marie a cherché le lieu de son repos. » Il est inutile de vouloir décrire les actions de grâces de cette âme sainte après de telles paroles; il est facile de les supposer, si du moins l'esprit humain est capable de les comprendre.

La Bienheureuse était un jour en oraison, et son divin Époux lui fit entendre ce qui suit : « Viens, ô belle de ce monde, et reste, afin de te réjouir avec ton bien-aimé Jésus, et là l'âme pleine de sagesse habitera avec la divine Sagesse. » La Servante de Dieu fut ravie d'admiration, non-seulement à cause de ce qu'elle avait entendu, mais surtout à cause du titre de pleine de sagesse. Le divin Jésus lui répondit : « Ne sois pas étonnée de ce titre de fille de sagesse, car tu n'as jamais mieux connu ton Créateur et les piéges de ton ennemi qu'en ce moment. » Et le Seigneur l'interrogea : « M'aimes-tu? — Oh! Seigneur, non, je ne vous ai jamais aimé véritablement. — Mais, dit-il, tu supporterais pour mon amour de cruels supplices et même la mort, si c'était nécessaire? — C'est le devoir de toute créature, dit sainte Marguerite, de mourir pour votre amour, puisque vous ne vous séparez jamais de ceux qui souffrent pour vous, mais vous ne cessez de leur être unis. »

Le Seigneur loua le zèle de celui qui avait conseillé à la Bienheureuse de s'approcher plus souvent de la Table sainte; il lui dit : « Fille, celui qui t'est venu en aide pour t'animer à recevoir mon corps sacré, a donné aussi aide à la mère des pécheurs, car je t'ai élue pour mère des pécheurs. » Si le Seigneur ne l'avait soutenue, il est certain qu'elle serait tombée comme morte à terre par la surabondance des consolations de son âme. Jésus-Christ ajouta : « J'ai élu la très-sainte Vierge pour le salut du genre humain, ainsi je t'ai choisie comme le miroir des pécheurs, et en une certaine manière la mère des pécheurs. Ma grâce t'a faite sainte en ma présence dans le ciel, et tu le seras aussi sur la terre, et je ne dis pas : tu te feras sainte, car,

par ma miséricorde, tu l'es déjà. Fille, j'ai trouvé en toi le lieu de mon repos, tu n'es plus le lis des jardins, mais le lis des champs, car tu as une odeur si suave, que les pécheurs eux-mêmes, qui ne comprennent pas la douceur de ma grâce, goûteront la suavité de ton parfum. Aussi je répandrai au loin l'odeur de tes vertus, et tu seras appelée à juste titre le lis des champs. » A ces paroles, sainte Marguerite sentit son cœur languir d'un amour que la langue humaine ne peut exprimer.

Le premier jour de mai, le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus-Christ, fils co-éternel du Dieu vivant, je suis venu en ce monde et ai pris une chair mortelle dans le sein de Marie, je te salue donc : *Ave Maria.* Tu as dis à ton confesseur de ne point permettre que le Seigneur délaissât sa pécheresse. Tu as bien dit, tu es ma pécheresse, je t'ai purifiée au dedans et au dehors, et j'ai fait avec toi une paix parfaite. » Elle s'étonnait un jour de ne point sentir dans son cœur l'amertume des fautes de sa vie, mais d'en concevoir au contraire de la joie. Elle demanda au Seigneur comment la sainte Vierge avait pu supporter les joies immenses de la conception du Verbe éternel dans ses chastes entrailles, lorsqu'elle, pauvre pécheresse, éprouvait une suavité qui la ferait mourir, si elle avait une certaine durée. Le Sauveur lui dit que sa toute-puissance avait facilement opéré cette merveille, et il lui dit : « Tu es ma fille, et je suis ton père ; si tu veux savoir comment, je te permets de m'interroger. » Mais elle dit : « Je me réjouis d'être votre fille, et vous êtes notre Père tout miséricordieux. » Ensuite elle lui témoigna son désir de vivre retirée. Le Seigneur reprit : « Je suis ton père, mais tu ne te montres pas ma fille. » Sainte Marguerite comprit que toutes les grâces accordées à son âme devaient servir au bien des autres et n'étaient pas pour elle seule.

Le lundi après le second dimanche de la Pentecôte, elle entendit, après la sainte communion, la voix de son Époux : « Je suis, dit-il, le Créateur, la lumière, la force, l'amour et la gloire de ton âme. » L'humble Servante dit au Seigneur qu'elle savait bien qu'il l'avait toujours aimée, mais son amour pour lui

n'était que froideur. Le Sauveur lui parla un jour ainsi : « Tu es une main qui retire de la mer du vice ceux qui sont perdus; tu es la lumière qui ravit ceux qui sont assis dans les ténèbres; tu es mon Élue; tu es la bien-aimée du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de ma Mère. Tous les Saints me supplient de t'introduire dans ma gloire. Mais je ne veux point t'appeler à moi, avant de t'avoir fait expérimenter ce que j'ai accordé à mes Apôtres. »

Le Seigneur lui témoigna aussi sa bonté, en lui disant : « Je ne te dis pas que non-seulement ton âme, mais les moelles de tes os m'appellent, afin que je consomme mon union avec toi; mais j'assure que tes os, et les moelles de tes os, avec tous tes cheveux, ont été purifiés. Je t'assure que celui qui t'aimera sera aimé de moi. Sache encore que ceux qui ne m'aiment pas seront encouragés à m'aimer par toi; les froids deviendront ardents par ta médiation, les rebelles obéiront à Dieu, tous ceux qui t'aimeront recevront en don une grâce spéciale. » La veille de la fête de saint Jean-Baptiste : « Je suis le bon pasteur, dit le Seigneur, je garde et je connais mes brebis. Les religieux de ton Ordre qui sont au ciel tressailliront de joie à ton entrée dans la Jérusalem céleste. Tu seras dans la gloire un miroir pour les pécheurs, car il faut que ma miséricorde soit connue sur la terre comme au ciel. Au jour du jugement, les justes se sépareront des impies : aussi les pécheurs qui ont reçu ma grâce se distingueront parmi mes Élus. En ce jour, tous ceux qui, à la vue de ta vie, auront fait de dignes fruits de pénitence, seront aussi dans l'allégresse. » Toutes ces paroles étaient pour sainte Marguerite comme des flammes qui excitaient en son âme la divine charité.

RÉFLEXIONS

Le signe le plus sûr des bonnes dispositions de notre âme, est la douleur constante que nous ne cessons d'avoir des péchés que nous avons commis. Ce n'est pas que l'âme conserve quelque

doute sur le pardon qui lui a été accordé dans le Sacrement de Pénitence. Elle sait et elle croit que Dieu a effacé ses fautes, mais c'est en cela qu'elle ne cesse d'admirer la miséricorde de Dieu.

Si nous avons le malheur de commettre le péché, nous sommes sous le poids de la justice de Dieu; et loin de nous punir par les peines éternelles que nous avons méritées, le divin Jésus nous purifie par son sang sacré. Est-ce qu'il convient d'oublier un bienfait si ineffable ? Il faut, au contraire, le graver dans le cœur, et l'avoir sans cesse devant les yeux, pour concevoir une reconnaissance digne de la grandeur de ce don.

Les âmes qui n'ont pas dans le cœur la douleur des fautes commises peuvent craindre, à juste titre, de faire de tristes rechutes ; notre nature est si fragile, et que sommes-nous sans une grâce forte et efficace ? L'expérience nous apprend que celui qui gémit sur ses péchés fait de grands progrès dans la vertu ; mais celui qui en détourne son esprit ne parviendra jamais à la perfection.

Il y a un grand mérite devant Dieu dans la contrition de nos fautes. Cet aveu continu de nos péchés incline sur nous la miséricorde. C'est un moyen sûr pour entrer dans les voies de l'amour. La contrition parfaite est en un sens la charité parfaite, mais la sainte Eglise nous dit que chaque acte de charité, et dès lors de contrition parfaite, nous mérite un nouveau degré de gloire essentielle dans le ciel. Oh! disait sainte Thérèse apparaissant en vision à une religieuse du Carmel, si les hommes savaient la récompense d'un acte de charité ! Pour moi, je resterais volontiers sur la terre dans les souffrances jusqu'à la fin du monde, pour un seul degré de gloire parmi les Élus.

CHAPITRE XIX

DE DIVERS ENSEIGNEMENTS QUE LE SEIGNEUR DONNA A SAINTE MARGUERITE DANS SON ORAISON.

Le divin Maître donna à la Bienheureuse une instruction très-utile, le jour des saints Nérée et Achillée : « Ma sœur bien-aimée, lui dit-il, ton désir est d'être absorbée en moi, tes yeux ne voudraient voir autre chose, et tes membres devraient être comme morts. Ce don te sera accordé, lorsque tu seras morte à l'égard de tes pensées, de même que tu es morte à l'égard des choses du monde. Tu n'es pas encore entièrement morte, puisque le souffle des vaines pensées entre quelquefois dans ton âme. Il te faut donc élever le mur solide de la charité, afin qu'il serve de garde à ton cœur : ainsi il ne pourra rien entrer en toi, si ce n'est moi, car j'ai mis en toi mon tabernacle. Sers-moi donc uniquement, en obéissant fidèlement à tous mes commandements; et comme un homme qui veut animer le souffle afin d'activer la flamme, ainsi excite les ardeurs de ton âme. Tu dois vivre dans une crainte continuelle, car tu es entourée d'adversaires nombreux. Il faut imiter les hommes qui, marchant seuls dans un pays ennemi, craignent sans cesse d'être pris, dépouillés, battus et blessés à mort; ils regardent bien de tout côté, ne quittent jamais leurs armes, ne prennent pas de

repos, ne se fient à rien, jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin en un lieu sûr et parmi des amis. Meurs donc au monde, reconnais les grâces que ma bonté ne cesse de t'accorder. Tu me demandes maintenant de t'éloigner des créatures et de n'avoir aucun rapport avec elles, ni pour les choses spirituelles, ni pour les matérielles. Mais, ô ma fille, sois forte dans le Seigneur, car je suis avec toi et je te bénis de la part de mon Père, en mon nom et au nom du Saint-Esprit. » La fervente Pénitente demanda au Seigneur pour quelle cause, après ces entretiens si doux, elle avait tantôt tant de lumières dans l'esprit, et tantôt un feu si ardent dans le cœur, qu'elle aurait souffert avec joie tous les supplices. Quelquefois elle était incapable de proférer une parole, et d'autres fois elle n'entendait même pas ce qu'on disait. Le Seigneur lui dit qu'elle lui était plus agréable dans le silence que dans tout autre état.

Le Seigneur allumait quelquefois dans le cœur de son épouse les flammes ardentes de son amour par peu de paroles : « Fille, tu te dépouilles de toi-même pour te recueillir dans mon sein. Ma sœur, tu es une lumière qui brille dans les ténèbres et qui change la nuit en jour. Tu es une lampe allumée dans les mains des pécheurs, et tu amèneras à mon amour, non-seulement les vierges, mais les épouses et les veuves. »

La Bienheureuse étant malade reçut Notre Seigneur dans la sainte communion, qui lui fut apportée par les Pères de Saint-François. Son cœur fut inondé de joie, et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres. Après la sainte communion, elle entendit la voix de son divin Époux qui lui dit : « Tu es faible et accablée par le mal, repose ta tête sur l'oreiller à l'aide de ta compagne; » et il ajouta : « Tu es ma petite plante que j'ai mise dans le jardin sec de ce monde. Je t'ai dit que tu étais plantée dans le jardin de mon amour, savoir, l'Ordre de Saint-François. Le jardin de la Religion est verdoyant, mais celui du monde est sec et stérile. Mon Père t'accorde un nouveau don : c'est que tu portes des rameaux nouveaux, afin que de ces rameaux découlent des eaux de miséricorde assez abondantes pour arroser les plantes sèches du monde. Et ce don t'a été accordé dans la fête de

sainte Claire, avec une précieuse couronne. » A ces paroles, la Bienheureuse, éclairée d'une lumière surnaturelle, vit son âme ornée d'un diadème admirable, et couverte d'un vêtement resplendissant d'un or très-pur. Mais elle déposa aux pieds du Sauveur sa couronne et son vêtement, se reconnaissant indigne, pauvre et sans mérite. Elle adora le Seigneur en lui rendant grâces, et elle dit : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, venu au monde pour notre salut. — Et moi, je te dis, répondit le Sauveur, que tu es mon Élue, ma fille, mon épouse, toute blanche, sainte et grande par ma volonté. »

La Servante de Dieu, élevée dans une haute contemplation des choses divines, entendit la voix du Seigneur qui se plaignait des pécheurs, dont la miséricorde divine ne pouvait plus supporter les excès. « Fille, dit-il, je pleure sur ces peuples qui se laissent volontairement enchaîner par les liens du péché, et qui s'exposent ainsi à être traités cruellement et entraînés d'un vice dans un autre. Ils ne sentent rien, ils ne résistent à rien. Oh ! combien je les plains, car ils ont été créés à mon image, et néanmoins ils se rendent semblables aux plus vils animaux de la terre. Ils tirent vanité de ce qu'ils devraient avoir en horreur et abomination. Ils n'ont aucune estime pour la gloire du Paradis que je leur ai promise, et ils regardent tout cela comme un songe et comme un enfer, tant ils ont conçu de mépris pour la béatitude éternelle. Ma bonté a voulu laisser lier mon corps à une colonne et être flagellé sans pitié, dans le but de les délivrer des liens et des chaînes infâmes dont ils sont chargés. J'ai été réduit à l'état d'esclave, méprisé et maltraité, pour les mettre en liberté, mais en vain. Pourquoi donc s'éloignent-ils de moi, et ne me rendent-ils aucun honneur, mais plutôt ont-ils du mépris à l'égard de ma Majesté, et s'assujettissent-ils à des maîtres que j'ai chassés du jardin ? Pourquoi m'ont-ils oublié, moi qui suis leur Créateur ? Pourquoi les chaînes du péché leur paraissent-elles si douces, qu'ils se laissent conduire sans résistance et avec joie au feu éternel ? » Sainte Marguerite, à ces justes plaintes du Sauveur, vit couler de ses yeux des fontaines de larmes, dont elle aurait voulu pouvoir éteindre, si

c'était possible, les brasiers ardents qui devaient punir les violateurs des lois divines. Elle supplia le Seigneur de suspendre sa légitime vengeance, et de ne point permettre qu'un si grand nombre d'âmes fussent damnées. Le Seigneur lui dit qu'il allait lancer les flèches de ses épreuves, afin que les impies rompissent les liens du péché dont ils étaient enlacés. Il ajouta qu'il envoyait sans cesse des Anges Gardiens du ciel qui, comme ministres fidèles de sa volonté, ne négligeaient rien pour amener les pécheurs à la paix, s'ils faisaient pénitence sans retard.

Sainte Marguerite était accablée sous le poids des angoisses causées par les aridités de son esprit. Le Seigneur l'exhorta à réciter l'Oraison Dominicale, en l'assurant que son âme éprouverait par ce moyen un grand soulagement dans ses peines. La Bienheureuse répondit qu'elle ne cessait jamais de dire cette prière, quoique son âme n'en reçût aucune consolation, au milieu de l'amertume dont elle était inondée. Mais le Seigneur lui enseigna à ne jamais cesser de la répéter, quoique cette manière de prier lui parût inutile et sans fruit : car elle était d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle avait moins de goût à la dire, si elle était néanmoins fidèle à la réciter. Il lui révéla aussi, une autre fois, qu'il était toujours présent à son âme par la grâce, quoiqu'il parût éloigné ; car il permettait qu'elle ne connût pas cette présence, afin de la conserver dans la sainte crainte de Dieu, et la disposer ainsi à l'accroissement de la grâce de son âme.

Le Sauveur, dans un doux entretien, fit entendre à cette âme sainte ce qui suit : « Souviens-toi que je me suis montré tantôt tout miséricordieux, et tantôt comme juge sévère qui scrute sévèrement les actions humaines ; j'ai parlé quelquefois avec des paroles douces, afin que, dans tes conversations avec les hommes pour les inviter à la pénitence, tu te serves de douces exhortations plutôt que de reproches. Quand je vivais sur la terre, j'étais tout aimable et plein de bonté avec mes disciples. Je veux aussi que tu sois aimée des créatures. Garde sans tache avec un grand soin le livre de ta conscience où j'écris, et pure la douceur de ton âme où je prends mon repos ; et tiens fermé

avec les clefs de ma Passion ce qui est mon sanctuaire. » La Bienheureuse, après ces admirables enseignements, rendit grâce au Seigneur, et le supplia de lui venir en aide avec sa grâce, afin de conserver immaculé le sanctuaire de son âme.

La Bienheureuse se trouvant ravie dans la contemplation des grandeurs de Dieu, son Époux divin lui apparut et lui ordonna de saluer la très-sainte Trinité, la glorieuse Vierge mère de Dieu, et toute la cour céleste. Aussitôt son âme fut inondée d'une douceur immense, et elle dit : « Vous êtes, Seigneur, Celui qui, pour sauver le genre humain, avez daigné naître de la vierge Marie. » Le Sauveur lui demanda si elle avait mérité la consolation qui lui était accordée. L'humble Pénitente répondit qu'elle en était entièrement indigne. Alors Jésus-Christ lui dit : « Ces grâces te sont accordées, non par rapport à toi seule, mais pour un grand nombre de pécheurs. » Sainte Marguerite fut excitée ainsi à venir en aide aux âmes les plus délaissées, et elle supplia le Seigneur d'exaucer les prières de ses enfants.

En diverses circonstances, la fervente Pénitente avait eu l'assurance du pardon de ses péchés; mais elle voulut s'en accuser de nouveau en la présence de Dieu. Le Seigneur lui en donna une absolution plénière, et le cœur de la Bienheureuse fut si enflammé d'ardeur, qu'elle éclata en exclamations, en appelant à son aide toutes les créatures du ciel et de la terre, afin de louer la miséricorde de Dieu. Le divin Jésus lui dit ensuite de se soumettre au sentiment de son confesseur, en ce qui concernait les premiers mouvements des tentations, car les avis qu'il lui avait donnés à l'égard de la certitude infaillible qu'elle devait avoir de n'avoir pas donné le plus grand consentement à ces représentations, étaient absolument vrais. Elle s'écria de nouveau : « O bonté infinie de mon Dieu, qui avez daigné vous incliner vers moi, et qui vous plaisez à être mon maître et mon guide, ô souveraine miséricorde, qui avez daigné me pardonner toutes mes fautes. »

Jésus-Christ lui dit aussi de ne penser jamais, après la communion, à rien de terrestre, et de ne demander à personne le

succès, car toutes ces pensées accablaient l'âme et l'empêchaient de s'envoler libre vers les choses célestes. Tout cela entraînait peu à peu en divers défauts, car les biens périssables étaient accordés aux amateurs du monde, mais l'attachement de ces biens est défendu aux âmes consacrées à son service. Alors la Bienheureuse demanda à son céleste Époux de lui faire connaître ce qu'elle devait aimer, ce qu'elle devait faire, par quel moyen elle devait chercher à se conformer à la volonté de Dieu. Le Sauveur lui répondit qu'elle devait s'appliquer à méditer sur sa naissance, sa pauvreté, et tout ce qu'il avait enduré jusqu'à sa mort ignominieuse sur la croix. Elle fut livrée un jour aux aridités de l'esprit, et son âme qui, peu avant, semblait un paradis, ne fut plus qu'une terre aride, et pleine de ronces et d'épines. Dans son affliction, la Bienheureuse eut recours au Seigneur, afin que son esprit ne fût pas abandonné aux piéges de l'ennemi. Le Sauveur consola sa servante : « Ne crains pas, dit-il, ne sois pas triste, car j'exaucerai tes désirs. Si tu as confiance dans ma miséricorde, et attends le secours de ma grâce, tu recevras mes consolations avec plus d'abondance, si je ne t'accorde pas aussitôt ce que tu me demandes. »

Cette âme trouvait de nouveaux motifs de confusion dans ces divins enseignements de son céleste Époux. Elle ne perdait jamais le souvenir de ses péchés, quoiqu'elle eût plusieurs fois reçu l'assurance de son pardon. Mais elle ne cessait de purifier son cœur par des larmes continuelles. Elle disait souvent : « Je préférerais être condamnée à l'enfer sans péché, que d'aller au ciel, si c'était possible, avant d'être purifiée de toute tache de mes fautes. »

Il est facile de conclure, de ce que nous avons vu dans ce chapitre, combien le Seigneur trouve ses délices avec les enfants des hommes, comme il le dit un jour à la fervente Pénitente. Ce n'est certes pas sans un dessein spécial de la divine Providence, que des entretiens si admirables ont été fidèlement recueillis par le Père Giunta, confesseur de la Bienheureuse. Si cette Sainte a été destinée de Dieu à encourager les pécheurs, par son exemple, à aimer Dieu, il est certain qu'après sa mort,

la lecture des enseignements du Sauveur à cette âme excite les âmes qui ont commis le péché à écouter la voix de la miséricorde divine, qui ne cesse de les appeler à l'amour de Dieu.

RÉFLEXIONS

Jésus vit dans nos âmes. Cette grande vérité devrait être toujours présente à notre esprit. Nous nous faisons gloire, avec juste raison, du bonheur de vivre comme des êtres raisonnables. Mais vivre d'une vie divine devrait être pour nous le but suprême de nos désirs. Il ne dépend que de nous qu'il en soit ainsi.

Mais le divin Jésus ne peut être la vie de nos âmes sans que nous soyons morts à nous-mêmes. Cette mort consiste à être anéantis, à ne plus suivre les inclinations de la nature, mais à nous tenir dans une continuelle union avec Dieu. Il faut se dépouiller de soi, et avoir en vue Dieu seul. Tout cela est sans doute impossible pour nos propres forces, mais la grâce opère sans peine cette admirable merveille.

Il y a entre l'âme et le divin Sauveur une expansion incessante de grâces, une communication divine qui a son analogie dans la vie de l'âme et du corps. L'âme est pour le corps un principe de force, elle le vivifie, elle l'inonde de ses joies. Jésus opère les choses les plus prodigieuses, nous en voyons des exemples dans les Saints : il produit des mérites pour le ciel.

Appelons l'auguste Marie à notre aide, elle nous apprendra à faire vivre Jésus en nous. Il faut, dans ce but, purifier nos intentions, et n'avoir que Dieu seul en vue dans toutes nos actions. Nous devons ainsi imiter le divin Sauveur dans les exemples qu'il nous a laissés. A cette condition, la divine Mère nous obtiendra que Jésus vive en nous. Alors les sacrifices et les croix perdront ce qu'ils ont d'effrayant pour la nature, et, à l'exemple des Saints, ils auront pour nous des délices. Le but des hommes sur la terre est de faire vivre Jésus en eux, car il sera notre vie pendant l'éternité.

CHAPITRE XX

DES EXTASES ET DES VISIONS DE SAINTE MARGUERITE.

Le Seigneur ne daigna pas seulement élever l'âme de la Bienheureuse à un haut degré d'amour divin, et lui accorder le don infus d'oraison, mais il voulut lui faire pénétrer les secrets ineffables des choses divines par des extases et des ravissements admirables dont elle fut favorisée dans le cours de sa vie.

La Bienheureuse eut un ravissement et fut élevée de terre, pour la première fois, lorsqu'elle était au service de quelques dames. Tandis qu'elle priait un jour dans une petite chambre en remplissant les devoirs de sa position, elle fut ravie en esprit et toute transformée en Dieu. Son corps s'éleva de terre à la hauteur de plusieurs palmes, et la maîtresse de la maison la vit ainsi, à sa grande admiration, pendant un temps assez long, jouissant des délices du Paradis.

Si dès le commencement de sa conversion et au milieu des occupations diverses, elle reçut une telle grâce, il fut facile de voir combien ses ravissements deviendraient fréquents, lorsque, ayant fait de grands progrès dans la perfection, elle s'appliquerait uniquement à la contemplation des choses divines. Son fils la vit quelquefois ravie en Dieu, tandis qu'elle prenait un peu de nourriture. On comprend dès lors combien de fois elle aura reçu ces faveurs, lorsqu'elle passait ses nuits

entières en oraison, absorbée en Dieu et sans faire un mouvement. Dans l'église, et même en compagnie d'autres dames, elle perdait l'usage de ses sens dans la méditation des choses divines. Et il faut observer avec soin que le ravissement durait longtemps, et, plusieurs fois, elle ne revenait pas à elle-même depuis le matin jusqu'au soir.

Le démon l'assaillit par une forte tentation, afin de la détourner de l'oraison et de sa manière de vivre. Après la victoire, le Seigneur lui donna un drapeau. Elle était dans une grande agitation de la bataille, lorsque son confesseur commença à lui lire la divine Écriture. La Bienheureuse en reçut une consolation si vive, qu'elle perdit l'usage de ses sens. Le confesseur la laissa à la garde d'une de ses compagnes, qui fit ses efforts pour la faire revenir à elle-même, en l'appelant et la secouant. Enfin elle revint à elle-même comme d'un doux sommeil, mais elle craignait vivement d'avoir été trompée en cela par le démon transformé en Ange de lumière. Mais la voix de son Époux céleste dissipa ces ténèbres : « Ne crains pas, dit-il, fille, car moi, le Christ, Fils du Père éternel, je suis avec toi, et le Fils de la très-pure Vierge repose dans ton âme, et avec lui le Père et le Saint-Esprit. Il est certain que tu n'as pas été trompée dans cette aliénation des sens. Dissipe tes craintes, et que ton âme repose en paix avec confiance dans ton Époux. » Le confesseur revint après Vêpres pour l'interroger sur son état, mais elle pouvait à peine répondre, car elle était comme extatique, et il ne lui fut pas possible de prendre un peu de nourriture, puisqu'elle avait reçu une nourriture invisible. Le religieux ne put rien savoir, et elle le pria seulement de lui lire un livre pieux ; mais elle perdit peu après l'usage des sens. Tantôt un sourire angélique apparaissait sur son visage, tantôt elle était comme dans l'admiration à la vue d'un spectacle admirable ; quelquefois elle s'inclinait comme si elle faisait des actes d'adoration à la divine Majesté qu'elle contemplait. L'extase dura jusqu'au coucher du soleil, et le confesseur fut obligé de la quitter dans cet état. Le jour suivant, il alla visiter la Bienheureuse qui l'avait demandé, et elle lui dit qu'elle avait passé la nuit absor-

bée en Dieu, et en avait reçu de grands enseignements pour le bien de son âme.

Un samedi, après la sainte communion, elle fut remplie de consolation par un entretien de son divin Époux. Elle perdit l'usage des sens, et elle resta longtemps en extase, jouissant des marques d'amour du Seigneur. Son abstraction des sens était telle, qu'un tison embrasé tomba sur elle et lui brûla le pied, sans qu'elle en éprouvât aucune douleur. Revenue à elle, elle ne sentit aucune souffrance, à sa grande admiration, comme à celle de ceux qui connurent cet événement.

La veille de la fête de sainte Madeleine, elle fut ravie dans la contemplation des grandeurs de Dieu et de la très-sainte Vierge. Elle fut, après un doux entretien, comme enivrée de l'amour divin, et elle s'écria : « Je vous loue, ô Prince des Apôtres, de ce que vous avez dit que le Christ avait les paroles de la vie éternelle. Je vous loue, ô Paul, Apôtre des nations, qui avez dit : Je me glorifie dans mes infirmités. » Toute transformée en Dieu, le visage enflammé par l'amour divin, elle continua : « O Seigneur, vous êtes l'échelle de tous vos Élus qui montent jusqu'à vous. » Le Sauveur lui répondit qu'il avait ouvert toutes les portes du ciel par sa Passion, et brisé toutes les forces de l'enfer, afin de faire entrer dans la gloire les âmes qui étaient dans les limbes. Enfin il lui dit de revenir au désert de ce monde. A ces paroles, elle se mit à verser des larmes, quoique toujours en extase, et les assistants, émus de dévotion à la vue des grâces dont cette âme pénitente était favorisée, commencèrent à pleurer. La Bienheureuse se tourna vers les Bienheureux du ciel, et les supplia de lui obtenir du Seigneur la grâce de ne pas être si tôt privée de sa présence. Mais le moment de revenir à elle était arrivé, et le Seigneur lui promit de nouveaux dons de sa grâce, mais elle devait les conserver dans une grande défiance d'elle-même. Ainsi finit cette extase, et elle raconta à son confesseur ce qui lui avait été montré dans son ravissement, à l'exception des dons que le Seigneur lui avait promis, qu'elle ne fit pas connaître en détail.

Le Seigneur daigna la favoriser de ces extases à ses fêtes so-

lennelles et à celles de quelques Saints ses protecteurs particuliers. Après son ravissement à l'église, que nous avons déjà fait connaître, elle supplia le Seigneur de ne pas lui faire perdre l'usage de ses sens dans un lieu public et en présence des personnes, car, dans sa profonde humilité, elle ne voulait pas avoir des spectateurs des merveilles de Dieu, afin de ne pas être estimée pour une femme ainsi favorisée des grâces célestes.

Le second dimanche de l'Avent, vers l'aurore, la Bienheureuse était tout absorbée en Dieu, lorsqu'un Ange lui apparut avec un visage tout enflammé, ayant six ailes admirablement disposées, et il la bénit. A cette vue, son cœur fut embrasé d'amour, et elle s'efforçait d'imiter ce Séraphin qui lui était représenté comme au milieu d'un incendie d'amour, et reconnaissant son impuissance, elle appela ses compagnes, et elle les invita à louer la bonté et la magnificence du Seigneur, qui daignait envoyer son Ange pour bénir cette maison et tous ceux qui l'habitaient. La Bienheureuse mérita de recevoir une étincelle de ce feu qui embrasait ce Séraphin, mais ne pouvant en supporter les ardeurs, elle tomba comme morte et comme réduite en cendres. Les femmes accourues la firent reposer dans leurs bras, tandis que son esprit ravi en extase reposait sur le sein de son divin Époux.

Elle désirait un jour assister à la grand'Messe, ce qui ne lui était pas permis. « Seigneur, dit-elle, ah ! si tous les membres de mon corps pouvaient se séparer, afin que je pusse être en votre présence ! » Et voilà que tout à coup, quoique se trouvant dans sa chambre, elle se vit dans une église magnifique, où un vieillard vénérable en habits pontificaux célébrait la sainte Messe; deux autres ministres revêtus de dalmatiques servaient à l'autel. La Bienheureuse se réjouit d'être présente au saint Sacrifice, et un Ange lui dit que les deux ministres assistants étaient saint Pierre et saint Jean. Le Seigneur lui fit de grandes révélations des mystères divins dans ce saint Sacrifice, mais elle ne voulut point les faire connaître.

A la fête de saint Marc, le Seigneur, après la sainte communion, lui fit entendre ces paroles dans l'intime de son âme :

« Tu fuis par amour pour moi, et moi aussi j'ai fui par amour du genre humain. Tu fuis pour conserver la grâce en ton âme et l'y accroître, mais tu ne pourras éviter les tribulations. » Tout à coup apparut à la Bienheureuse une croix, dont les bras touchaient ses mains étendues, et l'extrémité allait jusqu'à ses pieds; mais le corps de la Servante de Dieu n'était pas attaché à la croix avec des clous. Alors le Sauveur daigna faire la bénédiction sur elle, et aussitôt elle découvrit une autre croix, où se trouvait suspendu le Seigneur lui-même. Le cœur de la Bienheureuse s'enflamma à cette vue du désir de supporter les souffrances de la croix. Elle se tourna vers le Seigneur, et elle lui dit : « Il faut que je sois aussi crucifiée. » Le Sauveur lui répondit: « Tu seras crucifiée par les tribulations et non par la croix. »

Un samedi, le Sauveur se montra sur la croix à la Bienheureuse, et lui fit entendre des plaintes amères sur le peu de dévotion, de pureté, d'humilité et de charité des hommes ; il se plaignait surtout de l'orgueil, de la jalousie, de l'impureté, et surtout de l'attachement déréglé aux biens terrestres. Il lui dit que très-souvent ceux qui sont tentés donnent eux-mêmes l'occasion des tentations dont le foyer est en eux Si la douleur pouvait avoir accès dans le ciel, il lui faudrait verser des larmes comme il fit sur Jérusalem.

Le Sauveur apparaissant à la Bienheureuse comme crucifié lui dit : « Place tes mains sur les clous de mes mains. » Mais la Servante de Dieu, dans son humilité, lui répondit: « Seigneur, je n'en suis pas digne. » Or voilà que tout à coup le Seigneur ouvre la plaie de son côté, et il lui découvre son cœur où son nom était gravé. A cette vue, le cœur de sainte Marguerite, enflammé du désir de s'unir au cœur sacré de Jésus, aurait voulu se détacher entièrement du péché. Elle fit donc tous ses efforts, avec les sentiments de la plus ardente charité, pour s'unir à son Dieu. Il lui sembla en ce moment que son âme cessait d'être la vie de son corps, et qu'entrée dans le côté sacré du Sauveur, elle vivait uniquement dans son cœur et de sa vie. Tandis qu'elle était ainsi dans ce haut ravissement, le Seigneur lui dit : « Fille, tu puiseras dans ces plaies sacrées tout ce que mes prédicateurs sont

impuissants à trouver pour ramener les pécheurs à la pénitence. Le frère Ubaldo t'a dit la vérité, en t'affirmant que ma Mère, pour accomplir les devoirs de la charité, était prête à être crucifiée avec moi, si cela eût été nécessaire pour le salut des âmes. Tout ce que j'ai fait depuis la création de l'homme et dans ma Passion, et ce que j'ai accompli depuis ce temps, n'a été inspiré que par l'amour que je porte au genre humain. Pour ce motif, votre antique ennemi, après avoir vu les anciens Pères quitter les limbes, s'est appliqué avec une fureur plus grande encore à trouver de nouveaux juges pour séduire les créatures, car il est dans la tristesse et la douleur à la vue des âmes qui entrent en possession de la gloire dont il a été privé. Aussi il multiplie les tentations et il endurcit les hommes plus fortement qu'au temps de ma Passion. Mon Père prononcerait une sévère sentence contre les pécheurs, si je n'offrais sans cesse mes travaux, mes douleurs, mes plaies et tout ce que j'ai souffert pour les hommes. Ma Mère aussi, à mon imitation, offre à mon Père ses prières, et avec elle tous les Bienheureux du ciel. » Dès ce jour, l'humble Pénitente s'appliqua avec zèle à venir en aide aux âmes de la manière dont le Seigneur se plaisait à se servir de ses œuvres, de ses paroles, et surtout de sa vie admirable.

A la fête de sainte Madeleine, elle reçut une grâce semblable à celle de la grande Sainte, son avocate auprès de Dieu. Le Sauveur montra donc à sainte Marguerite ses plaies sacrées d'où coulait le sang, et il l'invita à supporter, en preuve de son amour, les prières et les souffrances. La Bienheureuse rendit grâces au Seigneur de cette faveur, et lui demanda les secours de sa grâce. Enfin, elle demanda au Sauveur si tous les hommes verraient ses plaies sacrées au jour du jugement général. Le Seigneur lui répondit : « Ces plaies, ma fille, seront la joie des Saints, mais elles seront une confusion éternelle pour les réprouvés. » Elle demanda aussi comment les Saints n'éprouvaient aucune peine à la vue des plaies du Sauveur? Le Seigneur daigna lui dire que la perfection de la gloire était incompatible avec la tristesse, car celle-ci était

absorbée dans les torrents de la joie qui réjouit la cité de Dieu,

Le Seigneur daigna se manifester à sa Servante non-seulement comme crucifié, mais aussi sous sa forme d'enfant. Un jour qu'elle priait avec une grande ferveur, Jésus-Christ lui apparut comme un enfant admirablement beau, qui l'invitait à recevoir de douces caresses. A cette vue, le cœur de sainte Marguerite se liquéfia de tendresse ; elle adora humblement le divin Enfant, et c'est à peine si elle osait lever les yeux sur son visage majestueux, par une crainte respectueuse. Le Seigneur communiqua à son âme une suavité extraordinaire, de sorte qu'il lui était impossible de prononcer une parole pour remercier le Seigneur d'une si précieuse faveur. Elle contempla aussi, dans une autre occasion, l'Enfant Jésus couché dans la crèche, et reposant ensuite dans les bras de la très-sainte Vierge, qui lui donnait le lait de son sein.

La Bienheureuse reçut aussi la faveur de contempler le Sauveur sur un trône majestueux, environné de lauriers, et entouré d'une foule innombrable d'Esprits célestes. Elle le vit aussi avec un vêtement blanc comme la neige, donnant son approbation aux sentiments de son cœur embrasé d'amour pour la souveraine Bonté. Mais la plus admirable des visions de sainte Marguerite fut celle où le Sauveur daigna lui montrer un trône d'une beauté ineffable placé au milieu des rangs des Séraphins, sur lequel elle devait être assise après la séparation de l'âme de son corps. A cette vue, son corps, participant à la joie de son esprit, se soulevait lui-même au-dessus de terre, afin de suivre l'âme dans son vol, et se placer ainsi sur le trône que la bonté de Dieu avait préparé. Elle s'écriait : « O Seigneur, quelle douceur mon âme trouve en vous ! » Le Seigneur lui dit : « Va, et crie à haute voix que tu es mon Élue, et que tu es véritablement ma fille. »

La Bienheureuse entendit un jour le son de la cloche pour l'élevation de la sainte Hostie : ravie en esprit, elle fut ainsi conduite à l'église ; en adorant le Seigneur, elle vit avec admiration qu'un bel Enfant se trouvait dans l'Hostie. Mais les mains du prêtre qui faisait l'Élévation pour le

faire adorer étaient noires et difformes. Le Seigneur lui dit : « Ne te semble-t-il pas que moi, ton Créateur, je suis plus beau que toutes choses? » Elle répondit : « Votre beauté est inexprimable, mais mon cœur ne peut supporter de vous voir si cruellement traité. » Elle éclata en sanglots à la vue de l'irrévérence avec laquelle le prêtre agissait envers lui au saint Autel. Elle pria le Seigneur de lui accorder la grâce de faire connaître à ce prêtre les péchés qu'il avait commis : « Miséricorde, Seigneur, dit-elle, pour ces mains si impures, purifiez-les par votre grâce. » Jésus-Christ lui dit que si ce prêtre faisait une sévère pénitence, il en obtiendrait facilement son pardon, et il ajouta : « Tu diras à ton confesseur qu'une grande partie de mes prêtres me touchent ainsi avec des mains noires et impures. »

Un dimanche après la Pentecôte, enflammée de dévotion pour la sainte communion, elle s'écria : « Pourquoi, ô mon âme, ne cherches-tu pas ton Époux, le fils de Dieu sur la croix ? » Elle se lève, prend de l'Eau Bénite et accourt à l'église; mais à peine arrivée, elle est ravie en extase, et il lui semble qu'elle se trouve avec Marie-Madeleine auprès de Jésus dont elle lave les pieds avec ses larmes. Son cœur s'enflamme du désir de voir le visage du Seigneur, mais celui-ci lui dit : « Tu ne pourras voir ma face d'une manière parfaite, jusqu'à ce que tu sois placée avec les Bienheureux dans la gloire. » Peu après, le Seigneur lui apparut sur un trône ineffable, et à sa droite la très-sainte Vierge, élevée au-dessus de tous les Chœurs des Anges. Le Seigneur lui dit de contempler les Ordres des Bienheureux. A ces paroles, le cœur de la Bienheureuse fut inondé de joie, et elle dit : « Seigneur, je désire avec ardeur vous voir, puisque vous avez daigné remplir mon âme d'une consolation inexprimable. » Alors, s'adressant à l'auguste Mère de Dieu, elle dit : « O ma Reine, je vous en supplie, manifestez au Seigneur l'ardent désir de mon cœur de contempler sa face. » Elle s'offrit à supporter avec joie toutes les peines pour obtenir cette faveur. Enfin l'extase cessa, et elle dit à son confesseur qu'à l'avenir elle ne voulait rien conserver de tout ce qu'on lui donnait pour les nécessités de la vie.

Après la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, la Bienheureuse vit deux Anges qui descendaient du ciel dans sa petite chambre. Ils laissaient après eux une traînée lumineuse, et ils dirent : « Nous avons mis en déroute nos ennemis dans les airs, car ils n'ont pu supporter l'éclat de notre présence, et ils ont fui à notre aspect. Mais nous aussi nous n'avons pu supporter l'odeur abominable de leur orgueil. » Tout à coup il se forma un cercle de lumière, et un Ange apparut crucifié. A cette vue, elle fut remplie d'étonnement, et elle demanda la raison de ce qu'elle voyait. L'un des Anges lui répondit : « Si tu avais un fils ainsi couvert de plaies, comme le Sauveur l'a été pour le salut des hommes, ne mettrais-tu pas tous tes soins à guérir les plaies qu'il aurait reçues ? Néanmoins tu ne cherches pas à contempler les plaies du Sauveur, tu ne médites pas sur ce qui les a causées, tu ne les laves pas avec amour, tu ne les oins pas avec douleur. » La Bienheureuse fut couverte de confusion à ces reproches, mais son cœur s'enflamma de charité par compassion du Sauveur dans les souffrances de la Passion. Elle supplia les Anges de prier Notre Seigneur et la sainte Vierge, afin d'obtenir de leur bonté la grâce de la persévérance, et après lui avoir fait cette promesse, ils disparurent. Les compagnes de la Sainte éprouvèrent pendant tout ce temps une grande allégresse et des sentiments de fervente dévotion.

La Bienheureuse, en outre des apparitions de la sainte Vierge, de saint François, des Anges et des Saints, eut aussi des révélations du Seigneur à l'égard des âmes, soit des morts, soit des personnes vivant encore dans le monde. Une sœur Adrienne, à l'occasion de la visite de l'église de Sainte-Marie des Anges, pour l'indulgence de la Portioncule, fut foulée aux pieds par la multitude accourue, et elle mourut peu après. Le divin Jésus lui fit révélation, pendant qu'elle priait pour cette âme, et lui dit : « Ne pleure plus sur le sort de l'âme d'Adrienne, car je l'ai admise dans le séjour de la gloire, par les mérites de l'indulgence de Sainte Marie-des Anges. » Elle connut ainsi la délivrance du Purgatoire d'un grand nombre d'âmes, et elle sut que l'âme d'Égidie, sa compagne, avait été placée dans

l'ordre des Chérubins le jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge.

Le Seigneur lui donna aussi l'assurance que l'âme du frère Ubalde était admise au Paradis. Après cette apparition, elle vit une âme qui lui demandait avec instance le secours de ses prières. Elle était condamnée à de cruels tourments dans le Purgatoire, pour avoir refusé pendant sa vie de goûter combien le Seigneur est doux ; elle avait aussi commis des fautes en ce qui regardait son époux, elle était coupable également de vanité dans les ornements fastueux, elle s'était trop adonnée aux plaisirs et à ce qui réjouit les sens, se livrant sans modération à tout ce qui flattait la chair. Elle la suppliait de dire à son époux de mépriser le monde et de s'appliquer à aimer Dieu uniquement. La Bienheureuse lui promit d'avertir son époux, et elle pria le Seigneur en faveur de cette âme qui éprouva les doux effets de son intercession.

Le frère Raynaldo était mort, et les Pères pleuraient, parce qu'il avait de grandes vertus et beaucoup de science. Sainte Marguerite adressa au Seigneur de ferventes prières en faveur de cette âme. Mais le Sauveur lui dit que ce religieux avait été admis dans le Ciel, et qu'il ne convenait pas de verser des larmes sur son sort.

A la fête de la sainte Croix, après la sainte communion, le Seigneur lui dit : « Je suis l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; celui qui croit en moi aura la vie éternelle. » Après ces paroles, le Seigneur lui révéla l'état de conscience de plusieurs personnes vivantes. Elle connut les fautes de chacune d'elles, et la pureté de conscience de plusieurs d'entre elles. Cette connaissance ne servit qu'à enflammer son âme du désir de prier le Seigneur en faveur des âmes qui étaient souillées par le péché. Elle mortifia cruellement sa chair pour les fautes des autres. Quoiqu'elle connût les personnes et qu'elle conservât le souvenir de ce qu'elle avait vu, elle ne dit jamais rien qui pût obscurcir la réputation de personne, et elle se contenta de manifester au confesseur en général les vices qui provoquaient la colère de Dieu.

La Bienheureuse recommandait un jour au Seigneur les besoins d'une personne, mais elle comprit qu'avant d'être exaucée, celui-ci devait se corriger. Elle connut que cet homme avait fait de bonnes œuvres en vue des hommes, et non pour l'amour de Dieu. Il n'aimait pas les serviteurs de Dieu, mais il les honorait par dissimulation. Il avait été un obstacle à l'union entre les habitants. Quoique marié, il n'avait pas gardé la foi conjugale. Il avait des relations avec des suspects d'hérésie. Aussi, dit le Seigneur, je lui réserve un sévère châtiment, et même avant sa mort il tombera dans le mépris. La Bienheureuse connut clairement l'état de conscience de cet homme, et celui d'un grand nombre d'autres. Mais tout cela n'avait lieu que pour le plus grand bien des âmes, en faveur desquelles cette lumière divine était accordée à cette illustre Pénitente.

RÉFLEXIONS

Nous sommes tous capables de recevoir les dons de Dieu, même les plus extraordinaires. La Sainte-Écriture nous dit que l'Esprit-Saint souffle où il veut, et les vies des Saints nous montrent qu'il ne fait acception de personne. Les péchés commis ne sont pas même un obstacle, si les âmes prennent soin de les laver dans le sang divin de l'Agneau.

Les dons de l'Esprit de Dieu nous révèlent les splendeurs éblouissantes de la grâce, ils servent à nous faire entrevoir quelque chose des biens de la céleste Patrie. Guérir les malades, chasser les démons, sont des fruits de l'Esprit-Saint en nous. Mais découvrir les secrets des cœurs, connaître ce qui dépend de la volonté des hommes, ne sont-ce pas des merveilles ineffables ? Les Saints reçoivent ces dons comme une récompense de leurs vertus héroïques.

Il nous semble que ces faveurs célestes devraient produire en nous le désir de travailler à notre perfection. Considérons que nous vivons dans un temps où le Seigneur va faire une

grande effusion de ses dons. Le triomphe de l'Église rend nécessaire cette communication de l'Esprit-Saint.

Préparons nos cœurs par le dépouillement de toutes choses et de nous-mêmes, embrassons avec amour les tribulations qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Il y a des âmes qui auraient reçu les dons de l'Esprit-Saint, si elles n'avaient pas reculé devant les épreuves qui les précèdent et les accompagnent.

Dans la primitive Église, les dons de Dieu n'étaient pas rares ; mais aussi combien de fois l'Église demandait à ses enfants de teindre du sang du martyre la robe blanche du baptême. Ne refusons rien à Dieu, offrons en sacrifice tout ce qui nous sera demandé, et nous verrons que le bras du Seigneur n'est pas raccourci. Nos temps ont une grande analogie avec le XIIIe siècle, et nous avons la confiance de voir des jeunes filles en grand nombre marcher dans la voie de l'illustre sainte Marguerite. Après avoir péché comme elle, elles deviendront à leur tour des Séraphins pour le Ciel.

CHAPITRE XXI

DU DON DE PROPHÉTIE ACCORDÉ A SAINTE MARGUERITE, ET DE SON DISCERNEMENT DES SECRETS DES CŒURS.

Au nombre des dons accordés par le Seigneur à cette âme sainte, il faut placer celui de Prophétie, par lequel elle annonça des événements futurs et connut les secrets des cœurs. Le Sauveur daigna manifester ce don dans sa Servante, pendant qu'elle était plongée encore dans les vanités du monde et les impudicités. Elle répondit, par le secours divin, à ceux qui lui donnaient des avis sur sa vie déréglée : « Un temps viendra où vous m'appellerez Sainte, et quand je serai Sainte, vous viendrez en habit de pèlerin et avec le bourdon visiter mon tombeau. »

Elle annonça aussi, par la lumière d'en Haut, que son corps, après la mort, serait remis et confié aux religieux de Saint-François. Lorsque le père Giunta, désireux de s'assurer le dépôt de ce précieux trésor, hésitait à lui permettre de transférer sa demeure, elle l'assura qu'en quelque lieu qu'elle mourût, son corps serait toujours déposé dans l'Église des frères Mineurs.

Un religieux répandit dans Cortone que sainte Marguerite ne terminerait pas sa vie dans cette ville. Mais le Seigneur lui dit qu'elle mourrait en ce lieu, et qu'il accorderait, à cause d'elle,

de grands priviléges aux habitants. Il ajouta : « Je suis ton directeur, ton aide, ton Seigneur et ton maître, je t'ai écrite dans le Livre de Vie, c'est pourquoi tu persévéreras dans la vertu. »

Le Seigneur révéla aussi à la Bienheureuse de grands châtiments dont il frapperait une partie du monde, à cause des graves péchés des hommes. A la fête des saints Crysanthe et Daria, le Sauveur lui fit entendre qu'il lui avait accordé une lumière spéciale pour annoncer les choses futures : « Ne manque jamais, lui dit-il, quoique tu sois accablée de tribulations, d'avertir les hommes méchants, et efforce-toi d'extirper les vices et d'exciter à la vertu. Je mettrai une grâce admirable dans tes paroles, quoique je te fasse entendre plus rarement ma voix. Mais, sans mes paroles intérieures, je t'accorderai une si grande lumière, que tes avis affirmeront ce qui devra arriver infailliblement. » Le Seigneur ajouta : « Ton âme est digne de recevoir ce don, à cause de l'innocence et de la simplicité de colombe que ton âme a recouvrée par ma grâce. Fille, lui dit-il, ton innocence est celle de la colombe, ne sois pas dans l'étonnement de connaître tant de secrets, car tu es parvenue, par le moyen de ma grâce, à une innocence immaculée. »

Un jeune homme d'Arezzo était venu à Cortone se confesser à l'Église des frères Mineurs, mais il cacha quelques péchés par fausse honte dans sa confession. Le père Giunta alla le lendemain visiter la Bienheureuse, qui lui dit que le jeune homme qui s'était confessé n'avait pas avoué des fautes graves qu'il avait commises. Cet horrible sacrilége jeta dans la peine ce religieux, parce que ce jeune homme avait aussi fait la sainte Communion. Après s'être assuré que Dieu avait manifesté à la Bienheureuse l'état de cette conscience, le Père alla trouver ce jeune homme, qui avoua les fautes commises ; il fit une sincère confession en rendant à Dieu de vives actions de grâces.

Une femme alla visiter la Servante de Dieu pour lui demander d'adresser au Seigneur de ferventes prières pour le succès d'une affaire. Mais celle-ci vit les pensées les plus cachées de cette femme, et elle lui dit que son âme était chargée de deux

fautes graves dont elle n'avait pas fait l'aveu à dessein dans sa confession. Elle l'assura que, si elle ne se réconciliait pas avec Dieu, ses prières ne seraient pas exaucées. Lorsque cette femme vit la Bienheureuse découvrir les secrets de son âme, elle conçut une grande idée de la sainteté de l'illustre Pénitente; elle accourut donc à l'Église se confesser de ses fautes et du sacrilége dont elle s'était rendue coupable.

La Servante de Dieu, s'entretenant un jour avec une femme, vit que celle-ci lui cachait la vérité; elle lui fit connaître la faute qu'elle commettait. Cette femme n'osa rien répondre en voyant que Dieu lui manifestait les consciences, et elle se recommanda à ses prières. A l'avenir elle s'appliqua à éviter les fautes les plus légères, ce qu'elle ne faisait pas auparavant. Mais une autre femme, qui l'assistait dans ses maladies, agit d'une manière toute différente. La Bienheureuse ayant appris du Seigneur qu'elle demandait plus d'aumônes qu'elle ne lui avait dit, celle-ci persista dans son mensonge et l'accabla d'injures et de paroles outrageantes.

Le confesseur de sainte Marguerite attesta qu'elle lui avait révélé très-souvent l'intérieur des personnes qu'il avait entendues en confession, et lui avait fait connaître en quoi elles n'avaient pas satisfait à l'intégrité de ce Sacrement. Le religieux, en interrogeant ensuite les pénitents, avait toujours reconnu la vérité de ce qui lui avait été découvert par la Servante de Dieu. Il s'appliqua dès lors, dans l'administration de ce Sacrement, à bien aider les personnes à sonder leur conscience. La Bienheureuse avertit elle-même plusieurs fois les personnes des fautes commises, afin qu'elles pussent s'en décharger aux pieds d'un confesseur; et celles-ci s'empressaient de le faire, à la vue de la connaissance miraculeuse qu'en avait eue la sainte Pénitente.

Un docteur infirme vint à Cortone demander à la Bienheureuse le secours de ses prières. Mais la Sainte lui dit que, quoiqu'il n'eût pas mérité d'être affligé de cette tribulation, parce qu'il n'avait pas affection au péché, néanmoins il avait reçu ce châtiment à cause de son défaut de vigilance sur lui-même. En effet, lorsqu'il était assailli par la tentation, il n'avait pas con-

senti en vérité au péché, mais il n'avait pas mis son zèle à éviter toutes les occasions. Ces défauts avaient empêché en lui l'augmentation de la grâce, qui lui aurait été accordée, s'il avait fui avec plus de soin le péril de tomber dans le péché. Dieu permettait en lui une grande faiblesse d'esprit, parce qu'il avait eu de la présomption dans le service de Dieu. Le docteur fut saisi d'étonnement en voyant les pensées les plus secrètes de son âme mises à nu avec tous ses défauts. Il supplia la Servante de Dieu de lui obtenir la grâce de faire tout ce que le Seigneur demandait de lui.

La Bienheureuse eut un jour une révélation sur l'excessive rigueur qu'un supérieur exerçait envers un malheureux religieux. Elle pria le Père Giunta d'avertir ce prélat de son erreur au nom du Seigneur. « Le Seigneur m'a dit que le malheureux était comme une pierre sur les bords d'un précipice. Ce supérieur a le zèle de l'injure faite à Dieu, mais il doit se souvenir des paroles dites à l'Apôtre saint Pierre : Je ne dis pas de pardonner sept fois, mais septante fois sept fois. Il faut donc traiter ce religieux avec bonté et discrétion, et ensuite il fera pénitence de ses fautes. »

Il y avait dans Cortone une dame veuve, renommée par sa bonté. Elle ne cessait d'avoir des inquiétudes de conscience après sa confession, et néanmoins elle croyait avoir fait un sincère aveu de toutes les fautes commises avant de commencer la vie pieuse qu'elle avait embrassée. Le Seigneur lui manifesta un jour l'intérieur de la conscience de cette dame, qui ne s'était pas confessée d'un grand nombre de fautes dont son âme était chargée. Elle raconta donc au confesseur l'état d'illusion où était cette dame, afin qu'il pût porter un remède efficace à ce mal. Il semble que la manifestation des fautes révélées par le Seigneur peut être utile à d'autres âmes; c'est pourquoi nous rapporterons ici en entier cette révélation, quoiqu'elle soit un peu longue. Sainte Marguerite dit donc au confesseur, au nom de Notre-Seigneur, que cette dame devait se confesser des péchés qui suivent. Avant son mariage, elle avait eu une affection déréglée pour son époux, et elle avait souhaité avec

anxiété et avec des désirs trop ardents d'arriver à la consommation matrimoniale. Plus tard, elle s'était rendue coupable en s'ornant avec excès, principalement en recevant l'anneau nuptial, de sorte qu'en allant au mariage, elle livra son cœur à une telle allégresse, en voyant ses désirs accomplis, que, dans l'excès de sa joie, elle oublia Dieu entièrement. Aussi elle ne goûtait plus les choses du service de Dieu, parce que son âme était entraînée par son affection déréglée à son époux. En outre, elle avait à se reprocher des regards immodestes, des attouchements, et des paroles trop affectueuses et impures, en particulier en certaines Fêtes où il était plus convenable de se modérer, par respect pour la grandeur du mystère dont on faisait la solennité. Elle était aussi coupable de désirs excessifs, lorsqu'elle était éloignée de son mari. Une fois aussi elle alla au palais du gouverneur avec un sentiment de vanité d'être la plus belle de toutes les femmes. Elle avait recherché les louanges pour sa beauté. Elle avait fréquenté les Sacrements et l'Église, mais sans piété, pour des motifs humains, et non en vue de plaire à Dieu. Elle devait s'accuser aussi de son avidité déréglée pour le manger et de son peu de libéralité à l'égard des pauvres. Enfin elle a dépensé de l'argent mal acquis, c'est pourquoi elle doit le restituer. Elle doit s'accuser de sa partialité à l'égard des divers partis de la ville, des mauvais traitements, des paroles injurieuses et pleines de colère adressées aux personnes qui la servaient, d'avoir dépensé trop d'argent pour les choses de luxe, tandis qu'elle ne secourait pas les parents trop pauvres de son mari. Elle doit avouer les paroles inconvenantes à l'égard d'autres dames, parce qu'elle désirait les surpasser toutes en beauté, en noblesse, en bonnes manières, et sa facilité à faire connaître les défauts du prochain, tandis qu'elle gardait le silence sur ses bonnes actions. Elle avait trop parlé à l'Église; elle n'avait pas visité les amis de Dieu pour changer de vie; elle avait souvent blâmé la manière de prêcher, le chant de l'Église. Elle doit se confesser de n'avoir pas servi Dieu par amour, mais par respect humain, reconnaître son faste excessif, qui lui faisait désirer de voir ses domestiques,

comme des esclaves, soumis à ses ordres. Elle doit avouer qu'elle s'est trop regardée au miroir, et qu'elle a porté envie aux femmes qui la surpassaient en beauté; de même reconnaître qu'elle s'était réjouie des malheurs des autres, et s'était trop attristée de ses propres disgrâces. Telles étaient les fautes et les défauts dont cette dame devait se confesser, et le Seigneur fit connaître qu'il l'assisterait à ce sujet par une lumière particulière. Enfin la Bienheureuse ajouta : « Mon Époux céleste a terminé en me disant : Je t'annonce, ma fille, que cette femme n'aura pas envers toi la reconnaissance qu'il faudrait, pour lui avoir obtenu une grâce si précieuse. »

Il y en eut une qui fit de grands progrès dans la perfection, après que sainte Marguerite lui eut révélé le secret de sa conscience. Elle avait aussi le nom de Marguerite, et elle désirait imiter les exemples de la sainte Pénitente. Elle prit aussi l'habit du Tiers-Ordre, et la Bienheureuse pria le Seigneur d'admettre cette nouvelle sœur au rang des âmes parfaites. Le Seigneur revéla à la Sainte la bonne volonté et la pureté de conscience de cette âme, mais il lui manifesta les défauts dont sa conscience était chargée. C'était un vase nouveau, où Dieu voulait déposer les dons de sa grâce. Mais, malgré ses efforts pour aimer Dieu, elle ne s'était pas entièrement purifiée par une confession parfaite. Elle devait faire un examen sérieux, et restituer ce qu'elle devait. Le Seigneur termina ainsi ses avis : « Après cette confession, elle me suivra comme un nouveau soleil, et tu pourras me la recommander comme ta fille. Je ne lui impose ni une abstinence rigoureuse, ni une rude pénitence; mais elle doit s'appliquer à l'oraison, se détacher de toutes les choses du monde, et s'abstenir de parler avec les séculiers. Elle doit observer une pauvreté exacte, et ne rien garder sous aucun prétexte. Elle sera sous l'obéissance des frères Mineurs, et si elle n'est pas soumise à leur direction, elle perdra tout son esprit de piété. »

Une jeune fille tourmentée du démon fut amenée à la Bienheureuse, qui connut que le Seigneur voulait se glorifier dans la délivrance qu'elle obtiendrait par ses prières. Elle ordonna

de placer cette jeune fille sur le marchepied de l'autel, et elle se mit en prières. Le démon se trouvant comme transpercé de flèches, par l'ardente prière de la Bienheureuse, quitta le corps de cette fille et la laissa libre, à la grande admiration de tous.

Une femme trouva son fils mort dans son lit. Elle accourut vers la Bienheureuse, dont les entrailles s'émurent de pitié, en entendant le malheur arrivé. Mais la sainte Pénitente, connaissant la volonté de Dieu, lui dit de retourner à sa maison, car son fils était ressuscité. En effet, la mère trouva son fils vivant. Elle accourut aussitôt raconter à tous ce que Dieu avait daigné opérer par les mérites de sainte Marguerite.

RÉFLEXIONS

Il y a de grandes leçons à recueillir dans la *Vie* de sainte Marguerite de Cortone, et c'est pour nous un devoir d'engager nos lecteurs à retirer des fruits de salut des pages précédentes. Il y a dans les enseignements du divin Maître un traité admirable, propre à nous conduire à la plus haute perfection.

Les âmes, dans les temps où nous vivons, ont besoin d'être encouragées. Il faut montrer à tous l'étendard de la pénitence. Sainte Marguerite nous atteste combien Dieu se plaît à être miséricordieux. Le divin Jésus a voulu nous découvrir les trésors infinis de sa miséricorde envers les hommes, c'est pourquoi il a élevé aux honneurs de la canonisation l'illustre Pénitente de Cortone.

Sachons entrer dans les vues de Dieu. Mais si nous voulons que le Seigneur nous ouvre toutes les richesses de sa grâce, soyons aussi pleins de miséricorde pour nos frères. Pardonnons à ceux qui nous ont fait du mal, et prions pour eux.

Dieu nous traitera avec la même mesure dont nous ferons usage envers les autres. Si nos cœurs demandent vengeance des injures subies, des tribulations supportées, le Cœur divin de Jésus ne répandra pas sur nous la plénitude de sa miséricorde!

Seigneur, pardonnez-moi mes offenses, comme je les pardonne : j'accepte cette règle comme la mesure de votre bonté envers moi. Que votre divine volonté s'accomplisse ici-bas, comme elle est faite dans le Ciel. Et pour récompense, faites qu'à l'exemple de sainte Marguerite, j'obtienne par mes souffrances le pardon de mes fautes, et que je parvienne à m'asseoir sur le trône que votre prédestination m'a préparé dans son amour.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE TROISIÈME

DE LA MORT DE SAINTE MARGUERITE ET DES MIRACLES QU'ELLE A FAITS

CHAPITRE PREMIER

DU DESIR QU'AVAIT SAINTE MARGUERITE DE MOURIR

Les entretiens du Seigneur avec cette âme sainte enflammaient de plus en plus dans le cœur de la Bienheureuse l'ardent désir qu'elle avait de s'unir au souverain Bien dans la gloire céleste. Plus le Sauveur la comblait de ses faveurs, et plus elle se voyait avec peine enchaînée aux choses de la terre. Elle ne cessait de soupirer après les joies éternelles, dont son divin Epoux lui avait fait si souvent goûter les douceurs. L'esprit de la Bienheureuse n'aspirait qu'après son union à la Majesté de Dieu; mais, retenue par les liens du corps, elle ne pouvait atteindre le but de ses vœux. Aussi sa vie n'était plus qu'un soupir continuel vers Dieu, dont la possession est la récompense des Saints.

Notre-Seigneur avait donné l'assurance à sainte Marguerite que son nom était écrit dans le Livre de Vie. Un jour il lui dit : « Tu seras toujours fidèle à ton Seigneur, et tu ne pourras te perdre, car j'ai gravé ton nom dans le Livre de la Vie éternelle. »

La Bienheureuse, excitée par tous ces motifs, ne cessait de manifester à Dieu les désirs enflammés de son cœur. Elle le suppliait avec ardeur de l'admettre à la vision béatifique. Le Sauveur répondit : « Tu me demandes sans cesse de ne plus m'offenser, c'est pourquoi tu voudrais quitter la terre; mais sache bien que tu resteras dans cette vallée de larmes autant qu'il plaira à ma volonté. » A ces paroles, la Bienheureuse fut inondée de joie, car elle ne trouvait de bonheur que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

La Bienheureuse fut élevée un jour à une haute contemplation des choses divines, dans l'Église des frères Mineurs; son esprit s'enflamma de ferveur, et elle s'écria : « O Seigneur, pourquoi ne puis-je rompre les liens qui m'enchaînent au corps, pour aller jouir de votre amour dans la gloire éternelle? » Ses larmes témoignaient de l'ardeur de ses désirs, et ses gémissements montaient jusqu'au Trône de Dieu. Dans son oraison elle disait : « Je voudrais venir sans retard vers vous, si votre miséricorde daignait me faire cette grâce, car je crains que la faiblesse de mon âme ne m'entraîne à de nouvelles fautes. » Mais le Seigneur lui fit entendre qu'elle devait se purifier de plus en plus par des peines qui lui seraient imposées, afin d'obtenir ainsi de nouveaux degrés de gloire dans le Ciel. A ce mot de souffrances, la Bienheureuse vit sa tristesse se dissiper, et son âme fut inondée d'allégresse. « Je suis prête, Seigneur, à souffrir pour votre nom les tribulations les plus cruelles, pour la plus grande gloire de votre nom ; car la douceur de votre amour me rendra tout léger à supporter. » Il y a deux manières d'avoir le paradis sur la terre : c'est d'être entièrement résigné au bon plaisir de Dieu, et de supporter avec joie toutes les peines par amour.

La Bienheureuse s'entretenait un jour avec son divin Epoux d'un homme pieux dont la mort semblait avoir été prématurée, et elle voulait accompagner son âme au Ciel. Elle supplia le Seigneur de lui faire connaître le jour des Noces éternelles de son âme. Le Seigneur lui répondit : « Je ne veux point te révéler encore ce secret, car tu dois encore orner ton âme des vertus les plus admirables. » Elle se confia sans réserve à la bonté

de son céleste Epoux, afin de recevoir ces vertus qui lui étaient nécessaires pour paraître devant Dieu, et elle prit la résolution de ne rien négliger pour être digne des dons du Seigneur.

A la fête de saint Pierre-aux-liens, elle demandait avec instance au Seigneur de rompre les liens de sa vie mortelle, afin d'entrer dans le lieu du repos éternel. « Je voudrais me plonger dans la contemplation de votre bonté, dit-elle, et je ne le puis ici-bas. » Le Seigneur lui répondit : « Que deviendront les âmes confiées à tes soins ? — Mais, dit-elle, vous êtes le vrai Pasteur des âmes, vous les défendrez et les gouvernerez. » Le Seigneur n'exauça pas cette prière, car il voulait se servir de cette humble Pénitente pour conduire au bercail de Jésus-Christ un grand nombre d'âmes égarées. La Bienheureuse, connaissant les desseins de Dieu, s'appliquait donc par ses prières et ses paroles de vie à ramener dans les voies du salut les âmes que les loups de l'enfer étaient prêts à dévorer. Le jour de l'octave de saint Jean, la Bienheureuse était dans une grande peine d'être privée de la vision de Dieu. Elle avait cru, la nuit précédente, être assise au festin des Noces éternelles, et elle se trouvait au milieu des amertumes de la vie présente. Dans sa tristesse, elle éclata en sanglots, et elle fit connaître au Seigneur la cause de ses peines. Le Sauveur ne répondit rien à ce sujet, mais il lui enseigna comment elle devait l'imiter dans la vie de souffrances qu'il avait menée en ce monde.

La Bienheureuse demanda plusieurs fois à son Ange Gardien, lorsqu'il venait s'entretenir avec elle, de lui obtenir la grâce d'être admise au céleste Séjour, et de lui dire si elle serait encore longtemps privée de la vision de son Epoux. L'Ange lui répondit que le Seigneur prenait ses complaisances à la voir soumise au plaisir de son éternelle volonté, même en ce qui concernait sa vie sur la terre. Mais, enflammée d'un ardent désir des choses célestes, elle supplia l'Ange de lui faire connaître, si c'était la volonté de Dieu, quand elle entrerait dans les joies du Seigneur? Dieu se plut à exaucer les vœux de sa Servante, et l'Ange lui répondit : « Sache, ô Marguerite, que tu ne resteras pas longtemps dans l'exil de cette vie. » Ensuite il

lui parla de la félicité ineffable que Dieu lui avait préparée en récompense de la pénitence qu'elle avait faite. Mais si l'assurance du bonheur éternel était pour elle une grande consolation, néanmoins l'humble sentiment d'elle-même lui faisait croire que l'immensité de la gloire qui lui avait été promise était au-dessus de son mérite. Elle pria le Seigneur de donner la paix à son âme. Celui-ci lui répondit : « Fille, lorsque tu auras terminé la souffrance du mal de ta bouche, je t'appellerai à moi. Mais sache bien que les paroles de l'Ange seront accomplies, et ma miséricorde ira au delà de mes promesses. » La Bienheureuse connut donc que le jour de sa mort ne serait pas longtemps différé. Elle s'appliqua à multiplier les rigueurs de sa pénitence, afin que son âme purifiée par la souffrance fût digne de la Béatitude éternelle. Le Sauveur lui ayant appris que le mal de sa bouche ne finirait qu'avec sa vie et deviendrait de jour en jour plus douloureux, elle se disposa à le supporter avec tranquillité et allégresse. Elle rendait souvent grâces à Dieu de toutes ses infirmités, parce qu'elles lui annonçaient comme prochain le jour où elle vivrait éternellement avec son Dieu.

Les Saints ne cessaient d'adresser au Seigneur des prières, afin qu'il daignât admettre la Bienheureuse à la suprême félicité. Le Seigneur lui-même l'apprit à cette âme sainte un Dimanche après l'Épiphanie : « La Bienheureuse Vierge ma Mère, mon précurseur saint Jean Baptiste, saint François et toute la cour céleste ne cessent de me prier, afin que tu entres dans le Royaume du Ciel. » Ce témoignage de l'éternelle Vérité nous atteste les mérites de cette illustre Pénitente. Si les Anges du Ciel se réjouissent à la vue d'un pécheur qui fait pénitence, quelle joie leur aura donnée cette âme pénitente si bénie de Dieu, dont les paroles et les exemples ont converti un si grand nombre d'impies. Il n'y a pas lieu de s'étonner, si les Esprits célestes désiraient si vivement de jouir de sa compagnie et si les Saints demandaient qu'elle fût admise à la possession du Ciel. La vie et la charité de la Bienheureuse l'avaient rendue semblable aux Saints.

Le Seigneur voulut exaucer enfin les prières de ses Saints; il entendit la demande de celle qui ne cessait de dire aux Anges : « Annoncez au Bien-Aimé de mon âme que je languis d'amour. » Il résolut donc d'enlever sa Servante de la prison de ce monde, afin qu'après avoir été un miroir pour les pécheurs ici-bas, elle le fût, à plus forte raison, dans le Ciel, selon la promesse du Seigneur.

RÉFLEXIONS

La mort est le terme assuré de toute créature à qui Dieu a accordé le don gratuit de la vie. Personne ne peut se flatter de faire exception à cette loi, qui atteste la suprême souveraineté de notre Créateur sur nous. Il nous importe donc de bien connaître quel est le moyen sûr de faire une bonne mort agréable à Dieu.

Si nous voulons faire une sainte mort, c'est une nécessité pour nous de nous mortifier. Il faut pratiquer la mortification, non-seulement en ce qui est péché, mais dans les choses qui nous y conduisent. Nous sommes fragiles, nous sommes faibles, la nature en nous a des inclinations perverses. Comment avec cela pouvoir espérer notre salut, si nous n'embrassons pas la mortification ?

Le monde oppose des objections spécieuses contre la mortification. Hélas ! que notre âme les trouvera dénuées de valeur le jour où elle paraîtra devant Dieu. O vains jugements des hommes, combien vous paraissez trompeurs, lorsque la lumière de Dieu vous éclaire de ses clartés. Nous rougirons bien de nous-mêmes au jour de notre mort.

Les Saints ont seuls connu le chemin de la véritable sagesse, car ils se sont mortifiés pendant toute leur vie. Ils ont embrassé la mortification intérieure ; ils ont renoncé aux lumières de la raison, pour suivre les conseils de la lumière céleste. Mais ils n'ont pas cru devoir renoncer à la mortification exté-

rieure, car celle-ci est un secours pour l'âme, si elle est faite avec des intentions droites. Malheur à ceux qui se mortifient par orgueil et vaine gloire, pour se glorifier en eux-mêmes.

La mortification doit nous conduire à l'humilité. Elle détruit en nous les mauvaises inclinations de la nature corrompue, les passions qui nous dirigent à notre insu. Elle crée en nous l'esprit de la sainte crainte de Dieu, qui conduit sûrement à l'amour pur et parfait.

La mort, qui est l'effroi de la nature, devient, par la mortification, le désir des Saints. Les hommes redoutent la mort, et les Saints mortifiés soupirent après elle, puisqu'elle est la porte de la Vie éternelle. La mort sera précieuse pour toutes les âmes qui auront embrassé la mortification sur la terre.

CHAPITRE II

SAINTE MARGUERITE EST ACCABLÉE D'INFIRMITÉS. LES DÉMONS LA TOURMENTENT D'UNE MANIÈRE CRUELLE.

Selon les dispositions de la divine Providence, la Bienheureuse éprouva des souffrances plus vives ; mais la pensée du Ciel en diminuait l'amertume. Elle demanda même au Seigneur de suspendre la joie dont son cœur était inondé, afin de pouvoir mieux sentir la violence des peines dont elle était accablée. Elle ne pouvait plus aller à l'Église, ni assister au saint Sacrifice, ni entendre la Parole de Dieu ; mais son âme était toujours élevée à la contemplation des choses divines. Elle s'offrait en victime d'holocauste au Seigneur, et se conformait entièrement en tout au bon plaisir de la divine volonté. Le père Giunta était absent, mais le Seigneur lui avait promis qu'il se trouverait à sa mort, et elle espérait son prompt retour à Cortone.

La Bienheureuse se trouva malade le Dimanche après Pâques, et elle ne put faire ses exercices de piété ordinaires. Une des sœurs qui l'assistait lui parla des choses de piété. A ces paroles, elle se ramina, et elle supplia le Seigneur d'éclairer son esprit et de venir en son cœur. Le divin Jésus accourut et la consola ainsi ; « Ma Fille, ne crains point, je suis avec toi,

et j'accomplirai les désirs de ton âme. » La Bienheureuse lui demanda si elle était agréable à ses yeux, car elle ne pouvait plus faire les exercices qu'il lui avait lui-même prescrits. Le Seigneur répondit qu'en preuve de ses complaisances, il était disposé à la bénir, ainsi que tout ce que ses infirmités la rendaient incapable de faire : « Je bénis, lui dit-il, toutes tes œuvres. »

L'humble Pénitente répondit avec confiance : « Mais, Seigneur, je ne fais rien, comment pouvez-vous bénir mes œuvres, puisque le mal m'empêche de faire quoi que ce soit pour vous ? « Je bénis, reprit le Sauveur, le manger, le boire, le sommeil, les veilles, le silence, tes paroles et ta vie tout entière, car tu ne cesses de vouloir me servir, et tu crains de m'offenser par le péché. Je te bénis avec ton amour, car tu es un flambeau ; je bénis le lieu de ta demeure ; tu es pure par la vertu de chasteté que j'aime tant, et ta récompense sera celle des Vierges. A ta mort, plusieurs personnes se frapperont la poitrine. » Ainsi le Seigneur consola sa Servante ; car, si elle ne faisait pas ses exercices de piété, elle ne cessait jamais, du moins, d'aimer Dieu et de le servir.

Le Seigneur dit à la Bienheureuse : « Tu me sers fidèlement en toutes tes actions. » Sainte Marguerite était alors affligée de ce qu'elle ne pouvait plus se déchirer le corps par de sanglantes disciplines. Le Seigneur lui apprit à ne pas trop s'attacher à ce qui n'était qu'un moyen d'obtenir la grâce. Les pénitences sont profitables aux uns, et aux autres dangereuses et peu méritoires. « Sache, dit-il, que Gionello et Julie, en voulant imiter ta sévère pénitence, ont abrégé leurs jours. Néanmoins plusieurs te suivront dans cette voie, et ils ne pécheront pas. »

L'épouse de Jésus-Christ éprouva de nouvelles peines dans son âme ; car le Seigneur voulut la tenter par l'eau et le feu des tribulations, avant de la conduire au repos éternel. Il permit donc à l'ennemi infernal de faire ses derniers efforts, afin que la généreuse résistance dans ces attaques montrât aux yeux de tous la vertu de sainte Marguerite devenue un guide

pour le Ciel. Après la sainte Communion, elle fut ravie en extase, et son divin Epoux lui dit : « Je suis le Pain vivant descendu du Ciel, celui qui me reçoit vivra éternellement. Je suis l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Je te le dis, c'est une grande chose qu'une âme se plaise dans le désert du monde. » Le Seigneur appelait un désert le monde, où la Servante de Dieu devait s'entretenir avec les personnes séculières pour les amener à la pénitence. La Bienheureuse répondit qu'elle était prête à servir Dieu en tout ce qui était de sa volonté. Le Seigneur ajouta : « A l'exception des coups et des plaies, tu vas souffrir maintenant toutes les douleurs de mon Martyre et de ma Passion. » A ces paroles, toute la suavité dont le cœur de la Sainte était inondé disparut à l'instant. Le démon se montra à ses yeux avec un air triomphant, et il commença à entonner un chant de victoire. Elle fut saisie d'horreur à cette vue, et se tournant vers le Prêtre qui l'assistait : « Hélas! dit-elle, je vois le démon qui tourne autour de moi tout joyeux. »

Le Prêtre l'exhorta à ne pas redouter la fureur du tentateur, car elle avait souvent vaincu ses piéges et ses artifices ; mais, en ce moment, aidée par la vertu de Dieu, elle remporterait une plus grande victoire. Une voix céleste confirma ces paroles, car on entendit dans la chambre : « Que le ministre de Dieu se lève contre l'ennemi qui se prépare à la bataille. » Tout à coup l'Ange du Seigneur apparut, et s'adressant à l'esprit rebelle : « Qu'as-tu à faire, lui dit-il, contre cette âme que le Seigneur veut placer dans les rangs des Séraphins ? » Le démon ne se tint pas pour vaincu par ces paroles de l'Ange. « Je ne désespère pas, répondit-il, de posséder cette âme, tant qu'elle n'aura pas abandonné son corps. »

L'Esprit céleste fortifia la Bienheureuse qui était tout épouvantée. Il lui dit : « Fille de Jérusalem, ne crains point, car les tentations de l'ennemi n'iront pas au delà de ce que veut le Seigneur, qui a mis son pied vainqueur sur sa tête. Il est vaincu, et malgré tous ses efforts pour te nuire, sa force a été abattue, et il sera toujours renversé. Je suis l'Ange Gardien de

ton âme, qui est la demeure de Dieu, et je te défendrai. » Le démon ne s'éloigna point, quoiqu'il vît la Bienheureuse sous la protection de son Ange. Il apparut avec un visage épouvantable, et il commença à vomir contre sainte Marguerite des injures et des malédictions. « Que fait, dit-il, cette bête empestée, qui a su trouver une nouvelle voie contraire à la voie ordinaire que le Seigneur a laissée aux pécheurs ? Nous faisions un gain plus grand dans ces temps que dans les siècles antérieurs. Mais, avec ta nouvelle voie, tu offenses le Seigneur, l'ennemi de ton âme, plus que toutes les autres âmes. Tu te glorifies de la sagesse de Dieu, mais je l'ai comme toi. » L'Ange Gardien prit sa défense : « Celle-ci, dit-il, a la sagesse de Dieu, toi, tu es rempli de la malice du serpent. »

Le tentateur frémissant de rage s'écria avec ironie : « Oh ! il est beau le vase où Dieu a mis sa sagesse. Si le Seigneur me le permettait, je voudrais l'étrangler sur-le-champ. » L'Ange du Seigneur protégeait la Bienheureuse, afin que la terreur ne l'accablât pas, car le serpent tentait de lui ôter la vie. Enfin le démon reconnut que la crainte ne suffisait pas, il essaya donc d'autres moyens. Il dit qu'il était un des pages de la Cour, et des plus aimés. La Sainte lui répondit qu'elle méprisait les courtisans dont un des principaux était si horrible à voir. « Viens nous voir, » osa lui dire l'esprit maudit. L'Ange Gardien répondit ces paroles : « Jamais cette âme ne sera des vôtres. » Mais l'ennemi infernal, pour effrayer sainte Marguerite, fit entendre ce blasphème : « Je ne désespère pas encore de la possession de cette âme. » L'Ange réprima ainsi cet orgueil : « Tu n'as plus d'espoir de revenir dans le Ciel d'où tu as été chassé ; mais tu ne pourras jamais toucher à cette âme dans le lieu des peines éternelles. Si la divine Majesté te permet de l'affliger par des souffrances temporelles, du moins cela servira à sa plus grande gloire. Je te commande donc de ne plus disputer, car l'accord entre nous n'est pas possible. Retourne dans l'enfer et rapporte à ton chef ces paroles : Si toutes tes légions se déchaînent contre cette âme, le Seigneur la défendra. »

L'esprit maudit s'écria en fureur : « Comment le Seigneur

a-t-il élevé celle-ci pour abattre le pouvoir que nous avions sur un si grand nombre d'âmes » ? L'Ange lui dit : « Nous en avons plusieurs qui vous feront une cruelle guerre. Mais vous ne connaissez pas encore la victoire que cette Bienheureuse aura sur vous. Tu t'es appelé un des principaux chefs de la cour infernale. Moi je puis dire que le Seigneur, à qui tout est soumis, m'a donné la puissance. » Le tentateur ne s'effraya pas, mais il répliqua avec audace : « Vous nous appelez superbes, parce que nous sommes tombés des hauteurs du Ciel, mais vous êtes tout orgueil, car n'est-ce pas un acte d'orgueil de dire : Je suis puissant ?—Malheureux, répondit l'Ange, non, ce n'est pas un esprit d'orgueil d'affirmer que Dieu, souverain Maître de toutes les créatures, a daigné m'accorder la puissance. Tu as été autrefois mon compagnon dans la Cité de Dieu, maintenant tu es devenu une bête horrible et empestée : dis-moi, quelle est la différence entre descendre et monter ? Nous croissons toujours dans les œuvres de la sagesse et de la grâce, mais vous vous précipitez de plus en plus dans la malice et dans les mauvaises œuvres. Parmi vous, celui qui est pire dans le mal communique aux autres sa perversité. »

Ces paroles semblables à la foudre abattirent toute l'audace de l'esprit d'orgueil : frémissant de rage, il garda le silence. L'Ange Gardien se tourna vers la Bienheureuse et lui dit : « O Fille, ton adversaire a reçu un grand coup. » Alors il étendit sa main. « Voilà, ajouta-t-il, un étendard avec deux Croix, une blanche et l'autre rouge. La première signifie l'eau, la seconde le sang qui couleront du côté du divin Sauveur : tu pourras ainsi te défendre et remporter une glorieuse victoire sur toutes les forces ennemies. » La Bienheureuse ne voulut pas retarder, même un instant, à se prévaloir d'une arme si propre à la défendre et à blesser un ennemi si audacieux. Aussi, quoique faible non-seulement par le mal, mais par l'accablement de la lutte contre l'esprit infernal, elle voulut appliquer à son âme la vertu du sang et de l'eau qui découla du côté sacré du Sauveur, et qui se trouve maintenant dans le Sacrement de Pénitence. Elle fit appeler le bon Prêtre Badia, et elle le supplia de

l'aider à faire un examen rigoureux de sa conscience, afin de faire une entière confession de toutes ses fautes. Elle était résolue à ne pas laisser sur sa conscience même la faute la plus légère ni une ombre de défaut. Elle le priait donc de lui venir en aide par ses demandes, et de l'entendre plus souvent en confession.

La sainte Pénitente voulut ainsi orner son âme par les mérites du précieux Sang. Elle brisait avec cette arme les forces du tentateur, en recourant après un examen diligent au Sacrement de Pénitence. Elle ne fut pas trompée : à peine elle eut appelé son confesseur, que l'esprit maudit entra en fureur et éclata en blasphèmes. « Maudit soit celui qui t'a donné une conscience si droite et si délicate. » A ces paroles, il vomit un torrent de soufre et de flammes, et disparut. Mais la Servante de Dieu fut saisie de crainte, et il lui semblait qu'elle n'avait pas résisté, selon son devoir, aux assauts de l'ennemi. L'Ange Gardien la fortifia et lui dit de ne rien craindre, car le Seigneur lui avait ordonné de répondre aux attaques du démon. L'Esprit céleste s'éloigna, après que la Bienheureuse lui eut rendu ses humbles actions de grâces de son assistance dans un péril si grand. Elle fit un examen rigoureux de ses plus petits défauts, et elle en fit l'accusation en versant des larmes et avec une vive douleur. Ainsi le démon fut vaincu, et la Bienheureuse connut le moyen de repousser à l'avenir les embûches perfides de l'ennemi tentateur.

RÉFLEXIONS

Les âmes qui ne connaissent pas tout ce qui concerne les démons dans leurs rapports avec les hommes, manquent d'une science nécessaire. Si la connaissance de l'action des esprits de ténèbres fait défaut aux Prêtres, c'est un grand malheur. La direction est impossible, si tout ce qui nous vient des démons n'a pas été étudié avec soin.

Les démons jouent un rôle considérable dans notre vie spirituelle. Ils servent, entre les mains de Dieu, comme d'instruments pour notre perfection. Dieu limite et fixe ce qui leur est permis à notre égard, il connaît tout ce qu'ils feront, et la grâce agit de manière à ce que la tentation devienne pour nous une occasion de victoire et de mérites.

Il est impossible de trouver une vie de Saint où l'action du émon ne se trouve, et où cet ennemi de notre salut ne contribue à faire acquérir de grandes vertus aux Élus du Seigneur. Dieu montre ainsi que les trésors de sa sagesse ne peuvent être connus, car ses pensées ne sont pas semblables aux nôtres. Il est assez puissant pour tirer le bien du mal, et la malice du démon n'effraie point sa puissance infinie.

Rien n'est plus propre à nous donner une idée des grandeurs de Dieu que sa conduite à l'égard des démons tentateurs des âmes. Il semble aux esprits sans sagesse que Dieu devrait lier le pouvoir des démons. Il est bien plus digne de Dieu de fixer ce qu'il permet, et de les laisser agir. Quelle humiliation pour les êtres orgueilleux et rebelles d'être vaincus par des créatures si faibles que nous le sommes.

La grâce de Dieu nous permet de briser la force de Satan. Heureuses les âmes qui apprennent à connaître les opérations de ses ennemis, qui découvrent dans la lumière de Dieu leurs piéges, leurs embûches, leurs tentations. C'est une grande grâce que Dieu se plaît à faire à tous ceux qui le servent avec droiture et générosité de cœur.

Ne craignons pas les démons. Si nous savons invoquer le secours de Dieu, les bons Anges seront avec nous pour nous défendre. Ils connaissent les droits des démons, et un signe de leur part suffit à les mettre en fuite. Ne cessons de demander à Dieu sa lumière pour avoir le grand don du discernement des esprits, afin de combattre ceux qui veulent notre ruine, et de suivre fidèlement les inspirations de ceux qui ont été préposés à la garde de nos âmes.

CHAPITRE III

DE LA PRÉPARATION DE SAINTE MARGUERITE A LA MORT.

Le Père Giunta, son confesseur, revint en ce temps-là à Cortone. Après avoir été placée sous sa direction pendant plusieurs années et avoir fait de grands progrès dans la perfection, sainte Marguerite, à la fin de sa vie, pouvait de nouveau lui confier le soin de son âme. Le digne religieux rappelait souvent à la Bienheureuse les miséricordes du Seigneur envers elle, les grâces reçues, les promesses de la gloire éternelle que le Sauveur lui avait faites : tout cela augmentait dans son cœur le désir de parvenir au Ciel.

La Bienheureuse n'oubliait pas les armes recommandées par son Ange Gardien, et elle n'avait en vue que de purifier de plus en plus son cœur des taches les plus légères, afin de paraître devant son Époux divin pure et sans souillure. Elle supplia donc le Père Giunta de faire un examen rigoureux de son âme, afin de l'aider à connaître toutes les pensées et toutes les affections qui ne seraient pas agréables à Dieu. Ensuite elle les confesserait et les effacerait par le Sacrement de Pénitence.

Cette âme n'avait pas besoin de tant d'efforts pour connaître ses fautes, car sa vie était sans tache. Quant aux péchés qu'elle avait commis autrefois, elle ne cessait de les pleurer, et plu-

sieurs fois le Seigneur lui en avait donné le pardon absolu. Si elle tombait en quelque faute, ce qui était rare, elle en faisait aussitôt une rigoureuse pénitence. La pensée de se trouver en présence de son divin Époux enflammait son âme du désir de purifier sa conscience des fautes d'inadvertance ou des fautes faites à son insu. Le religieux rendit avec joie ce service à l'humble Pénitente, afin de fermer la voie aux scrupules. C'était une chose admirable de voir cette âme pleurer tous les péchés de sa vie, et chercher avec soin les fautes les plus légères.

La Bienheureuse alla un jour, avec une grande peine, visiter un enfant malade. A son retour elle voulut visiter les Sœurs tertiaires pour se recommander à leurs prières. Les religieuses furent excitées par les paroles de la Sainte à être fidèles à leur règle et à tendre à la perfection. Elles obtinrent toutes de la Servante de Dieu la promesse qu'elle prierait en leur faveur dans le Ciel. La Bienheureuse accablée de fatigue demanda un peu de vin, afin d'avoir quelques forces pour retourner chez elle. Le Seigneur permit qu'il ne fût pas facile de satisfaire à ce désir, car il fallut l'envoyer chercher dehors. La sainte Pénitente leur dit en souriant de mettre ce vin dans un grand vase à l'usage des religieuses, après l'avoir bénit. Elles ne tardèren pas à voir la grandeur des mérites de la Bienheureuse, car elles puisèrent le vin nécessaire aux besoins de la maison, et cela pendant plus de temps que si le vase avait été plein. Les religieuses comprirent par cet événement prodigieux combien la Bienheureuse avait voulu leur être agréable avant de quitter cette terre. Cet exemple leur inspira une grande confiance en la Providence, qui aurait un soin particulier de leur Monastère.

Le samedi qui suivit la fête de saint Antoine Abbé, après la sainte Communion, elle entra dans un grand recueillement, et on l'entendit s'écrier : « Seigneur, je supplie votre Majesté de daigner éclairer mon âme, afin qu'elle ne tombe pas dans l'illusion ; accordez-moi votre grâce, afin que je ne commette point de fautes ; corrigez-moi, afin que je ne vous offense jamais volontairement ; conduisez-moi à vous, ô mon Dieu. » A ces paroles,

son cœur fut rempli d'un ardent désir de s'unir au Seigneur dans la Communion du lendemain. Elle dit au Sauveur : « Je vous prie de vivre en moi par votre grâce, de daigner purifier mon âme, et de la préparer à recevoir un accroissement nouveau de grâce, tant que j'aurai le bonheur de recevoir, jusqu'au dernier jour de ma vie, votre Corps sacré, car vous êtes la joie de mon cœur, et je ne peux être loin de vous sans une peine intolérable. »

A la Purification de la sainte Vierge, elle eut la vision, après la sainte Communion, de son Ange Gardien qui lui parla ainsi : « Souviens-toi du prodige du buisson ardent qui brûlait sans se consumer. Tu es comme une maison qu'un grand feu a entièrement consumée. Ainsi tu seras détruite et réduite à rien, en ces jours, par le feu des tribulations. Tu seras affligée par la crainte, et accablée de peines qui affaibliront ton corps. Mais, de même que l'or se purifie dans la fournaise, tu deviendras parfaitement pure par ces souffrances. » La Bienheureuse accepta tout avec un cœur généreux, et elle demanda le secours de la grâce de Dieu.

L'Ange continua à la consoler : « Le Seigneur, dit-il, attend jusqu'à ce qu'on lui demande l'amour pur, et lorsque l'âme prie pour obtenir cet amour, il ne diffère pas un instant à l'exaucer. L'amour incline la bonté de Dieu à opérer dans les âmes qui l'aiment des effets admirables ; et ce qui, dans les âmes tièdes, a lieu en un temps très-long, s'accomplit rapidement en celles-là. Il y a trois degrés d'amour qui attirent doucement le Seigneur dans l'âme fidèle et fervente. Le premier est la douleur de l'offense faite à Dieu, le second la compassion de Dieu, car lorsque l'âme croit être privée du secours divin, nul autre que le Seigneur ne peut la consoler. Alors le Très-Haut, comme un Père, incline sa miséricorde, a compassion de l'âme qui s'afflige à la pensée qu'elle est privée de sa grâce ; les entrailles de sa pitié s'émeuvent, et il inonde l'âme de son amour. Mais, avant de recevoir ces communications célestes, il est nécessaire que l'amour dissipe toutes les illusions du cœur. » La Sainte demanda à l'Ange ce qu'il entendait par

ces paroles. Celui-ci lui répondit qu'il voulait dire toutes ces illusions qui tendaient à ne pas diriger toutes les pensées vers Dieu seul. Lorsqu'une âme ne dirige pas toutes ses pensées à Dieu, elle est dans les illusions du cœur. « Le troisième degré, dit l'Ange, est un désir qui, comme un feu ardent, enflamme l'esprit. A ce degré, l'âme est maîtresse d'elle-même, et elle ne cesse de chercher son Epoux en tout ce qui est intérieur ou extérieur. »

L'âme de la Bienheureuse écoutait dans le ravissement la céleste doctrine de l'Ange Gardien. Mais en pensant au degré auquel son âme était parvenue, son humilité ne lui permit pas de connaître qu'elle les avait tous acquis. Elle s'affligea donc de ne pas sentir la douleur de ses péchés, d'être privée de la crainte d'offenser Dieu afin de pouvoir ainsi se purifier de ses fautes, et de ne pas chercher Dieu en tout temps, en tout lieu et en toutes choses. Mais l'Ange lui dit qu'en ce jour, elle avait reçu dans la Communion une goutte du bonheur des Bienheureux dans le Ciel, et dès lors elle ne pouvait avoir en elle aucune douleur. « Tu as reçu cette grâce, lui dit-il, à cause de ta pureté, de ta piété et de ta dévotion particulière envers la sainte Eucharistie. »

La vision finit, et la Bienheureuse aurait désiré voir se rompre les liens qui la retenaient dans son corps, pour voler dans les bras de son Epoux. Mais elle ne cessait de craindre de ne pas être suffisamment purifiée. Elle était combattue de ces pensées ; toutefois les paroles du confesseur ramenaient la sérénité dans son âme, et, s'abandonnant à la volonté divine, elle n'avait plus aucune inquiétude ni pour le présent ni pour l'avenir.

Le Seigneur voulait que sa Servante, jusqu'à son dernier souffle, fût accablée de souffrances, soit dans son corps, soit dans son esprit. Le démon ne cessait de renouveler les craintes dans son âme, afin de la plonger dans l'affliction, car rien n'affligeait la Bienheureuse comme la pensée de la perte de la grâce. Son esprit était dans les ténèbres au milieu de ces tentations, pour augmenter son mérite. L'affliction intérieure était

si vive, qu'elle ne sentait pas les douleurs dont son cœur était tourmenté.

Un jour, assaillie par ces craintes, elle reçut la visite de son confesseur. Il l'exhorta à se confier dans le Seigneur, qui seul pouvait opérer son salut, et dans les Saints, qui accompagneraient son âme au Ciel. La Bienheureuse, à cette parole, fut élevée en extase, et elle contempla la Mère du Seigneur qui suppliait Dieu, afin de hâter la venue de son âme dans la Patrie céleste. Le Seigneur agréait avec un doux sourire les prières de l'auguste Marie. Revenue à elle-même, le désir du Ciel fut si ardent, qu'elle ne sentit plus la douleur dont elle était accablée par la crainte de perdre la grâce et d'offenser la divine bonté. La pensée du Seigneur, qu'elle avait vu en vision avec un visage si doux et si riant, suffisait pour dissiper toutes ses craintes importunes.

C'est ainsi que cette âme se préparait à la mort. Quoique le Seigneur l'eût assurée de la grande gloire qui lui était réservée, elle ne cessait de confesser ses fautes, et purifiait sa conscience des plus légers défauts. Elle recevait chaque jour la sainte Communion, afin de porter ici-bas Celui qui allait être sa joie pendant l'éternité. Elle contemplait les grandeurs de Dieu, et supportait avec une patience inaltérable toutes les peines du corps, et celles dont son esprit était tourmenté.

RÉFLEXIONS

La pureté de cœur est une vertu divine et céleste qui nous rend semblables aux Anges du Ciel. Heureux ceux qui ont le cœur pur, dit le divin Sauveur, car ils verront Dieu. Cette vertu est ineffable, c'est le plus pur effet de la grâce en nous.

Le cœur est le principe de notre vie. L'âme réside dans le cœur, du moins quant à son essence : de là elle régit le corps et est le principe vital en nous. Aussi Jésus est-il la vie de nos cœurs, *vita cordium*, et il aime à habiter en nos cœurs. Heu-

reuses les âmes en qui le divin Sauveur a placé sa demeure, car il les établira dans la divine charité.

Le bienheureux patriarche saint Joseph est le plus grand de tous les Élus du Ciel, parce qu'il a eu le cœur le plus pur, après Jésus et Marie, que la terre a possédé. Aussi Dieu s'est plu à lui découvrir tous ses mystères les plus secrets. Oh ! qui nous donnera ce précieux trésor de la pureté de cœur ? Dieu seul peut nous faire ce don admirable, mais la condition nécessaire pour le recevoir est une humilité qui nous fasse comprendre notre néant, et que la grâce seule est le principe de tout bien en nous.

La divine pureté de cœur fait briller nos âmes comme les splendeurs du soleil dans l'éclat de sa lumière. Mais ses effets ne s'étendent pas seulement à notre intérieur, cette vertu produit en nous la modestie qui règle toutes nos puissances et tout notre être d'une manière qui ravit tous les cœurs en notre faveur.

La modestie, qui est le véritable produit de la pureté du cœur, a un attrait qui charme. De même les Anges aiment à converser avec les âmes qui ont le cœur pur ; ils les inspirent, et ils évitent ces mille illusions auxquelles n'échappent jamais ceux qui ne sont pas humbles. Si notre cœur est pur selon Dieu, nous trouverons Jésus, Marie, Joseph, et avec eux tous les dons célestes et tous les biens de la grâce.

CHAPITRE IV

LE SEIGNEUR RÉVÈLE A SAINTE MARGUERITE LE JOUR DE SON HEUREUSE MORT. MANIÈRE DONT ELLE EUT LIEU.

Dans la prévision de l'heureux passage de la Servante de Dieu à la vie bienheureuse, le démon ne cessait de redoubler ses efforts pour abattre sa constance. Il essaya de souiller son âme si pure par les images des impuretés abominables qu'elle avait commises dans sa jeunesse. Il voulut lui persuader que le pardon accordé par le Seigneur était une assurance vaine, et qu'elle était dans l'illusion à l'égard des entretiens et des apparitions qu'elle avait eus. Dieu ne s'était jamais communiqué à une âme qui en était aussi indigne. Enfin, il osa l'appeler l'abandonnée de Dieu, et, comme réprouvée, déjà placée sous sa domination. Mais sainte Marguerite se prévalut des armes données par son Ange Gardien contre les piéges de l'ennemi tentateur. Elle recourut avec humilité et confiance au Sang divin du Sauveur, et elle dit que, par ce moyen, elle pouvait espérer non-seulement son pardon, mais la grâce du Seigneur. Le démon fut vaincu par ces actes d'humilité et de confiance, car il ne pouvait pénétrer le cœur de la Bienheu-

reuse qui restait inébranlable dans son amour envers son Epoux.

Le Seigneur voulut récompenser la glorieuse victoire de sa bien-aimée Pénitente. Il lui annonça donc l'heureuse nouvelle de sa mort prochaine. « Fille, dit le Sauveur, ne crains plus les piéges de l'ennemi, il fuit vaincu, et moi je serai toujours avec toi. Prépare-toi à quitter ce monde, car le 22 du mois de février, vers l'aurore, tu iras au Ciel. » Le cœur de sainte Marguerite fut inondé de joie, et son visage pâle s'emflamma d'ardeur, ce qui indiquait la joie intérieure de son âme. En ce moment arriva le frère Corrado, à qui la Bienheureuse avait plusieurs fois fait connaître l'état de sa conscience; il se réjouit en la voyant avec un visage si enflammé, qu'elle paraissait consumée par un feu ardent. Il s'était hâté d'arriver, afin de la voir avant sa mort. La Bienheureuse lui donna, au nom du Seigneur, des avis salutaires, et lui donna la solution de plusieurs choses dont son âme était inquiétée.

Les frères de l'Ordre venaient tour à tour la visiter et la consoler. Mais ils recevaient eux-mêmes une plus grande consolation des paroles de la Sainte qu'ils ne pouvaient lui en apporter. Le Père Giunta, son ancien directeur, ne cessait surtout de l'assister, et il calmait la crainte dont elle était assaillie de temps en temps.

Les principaux habitants de Cortone et d'autres pieuses dames vinrent aussi à la chambre de la Sainte, afin de pourvoir aux besoins de la malade, et surtout pour se recommander à ses prières. La Bienheureuse les exhortait tous à la concorde, à la charité, à déposer les haines, et elle recommandait aux dames d'être toujours bien modestes et de subvenir aux misères des pauvres.

Le peuple voulut aussi visiter la Bienheureuse et recevoir sa bénédiction : il accourut en foule à la petite chambre; mais il ne fut pas possible de lui donner satisfaction, car l'humble Pénitente désirait rester dans le silence et dans l'union avec Dieu, pendant les derniers jours de sa vie. Elle ne prit aucune nourriture pendant dix-sept jours, et ne reçut que le Pain de Vie. Nous ne savons rien de son entretien avec le Seigneur

pendant ce temps, mais il est facile de le conjecturer par les faveurs qui nous sont connues.

Cette âme sainte semblait jouir des délices du Paradis, car elle était tout absorbée en Dieu qui renouvelait ses sentiments de dévotion. Les cruelles douleurs qui accéléraient sa mort étaient pour son esprit un sujet de joie. Elle se réjouissait de mourir ainsi dans les souffrances par amour de son Époux céleste. Elle disait : « Là gloire promise par le Seigneur est si assurée, que je ne puis voir sans peine une créature quelconque. Je désire mourir, car la mort est la voie de la vie véritable, qui est toute ma joie. Vivre plus longtemps est non-seulement un supplice, mais un enfer. »

Personne n'osait distraire la Bienheureuse dans ses extases; les religieux et les sœurs ne voulaient pas interrompre les contemplations de cette âme qui se transformait toute en Dieu. Mais sans entendre aucune parole, ils apprenaient tous, en la voyant, la manière dont les serviteurs de Dieu doivent mourir. Il faut unir étroitement son esprit au Seigneur, et supporter les souffrances du corps avec une patience invincible.

Revenue de sa contemplation, elle parlait à son confesseur des besoins de son âme, et elle répondait aux demandes de quelques personnes. Elle avait l'habitude de consoler les personnes du monde en leur disant : « Mes enfants, la voie du salut est facile; » ou bien : « Aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A l'approche du jour révélé par le Seigneur pour l'admettre à la vision béatifique, elle dit à son confesseur de lui administrer l'Extrême-Onction. Elle la reçut avec une grande piété, remercia tous les Pères, et en particulier le Père Giunta, de leurs soins, et toutes les Sœurs de leurs charitables services. Elle demanda pardon à tous de ses scandales et de toutes les fautes commises, et les pria de bénir Dieu, qui avait usé à son égard d'une miséricorde si excessive.

Elle passa toute la nuit dans une haute contemplation, sans penser même aux douleurs qui allaient toujours croissant. A l'aurore, elle se fit apporter le saint Viatique, qu'elle reçut avec une grande dévotion. Elle remit son âme entre les mains du

Sauveur qu'elle adorait dans la sainte Hostie. Tous les Pères étaient présents et priaient pour elle. Enfin, elle rendit son âme à Dieu avec un doux sourire, à l'aurore du 22 février de l'an 1297, à l'âge de cinquante-trois ans, c'est-à-dire vingt-trois ans après sa conversion.

RÉFLEXIONS

Les hommes ont peur des épreuves dont le Seigneur ne cesse de remplir les jours de notre vie sur la terre. Néanmoins ce sont dans les mains de Dieu le moyen le plus puissant de sanctifier ceux qu'il aime : tous les Élus sont éprouvés, et Dieu ne prend jamais d'autre voie pour élever à un haut degré de vertu les âmes qu'il a choisies dans sa sagesse.

L'épreuve nous fait connaître notre néant, notre faiblesse, et nous découvre la bonté de Dieu, sa miséricorde sans bornes envers nous. Dieu ne paraît pas éprouver au hasard : les tribulations viennent au jour fixé, leur durée est limitée, leur gravité a été réglée avec une sage mesure par Celui qui pèse le poids des vents et qui détermine les lois de la tempête.

Si l'âme correspond à la grâce, elle ne tarde pas à bénir le jour heureux où Dieu l'a mise dans le creuset de l'humiliation, car elle sent qu'elle se purifie. A l'aide de ce moyen énergique, elle fait plus de progrès dans la vertu qu'elle n'en aurait fait pendant toute sa vie sans cette faveur du Seigneur.

Nous trouvons heureux Simon le Cyrénéen, d'avoir été appelé de Dieu à porter la Croix avec le divin Sauveur. Tous ceux qui sont dans les épreuves ont part à cette faveur. Simon comprit bien vite l'heureux sort qu'il avait eu : de même l'âme soumise à la tribulation voit bientôt que Dieu l'aime, car il ne frappe de verges que ceux qu'il veut recevoir au nombre de ses vrais enfants. La paix de l'âme est le doux fruit de nos épreuves.

CHAPITRE V

DE TOUT CE QUI EUT LIEU APRÈS LA MORT DE SAINTE MARGUERITE. LES TÉMOIGNAGES DE SA SAINTETÉ. DE SA SÉPULTURE ET DU CONCOURS A SON TOMBEAU.

Le Seigneur avait révélé à la Bienheureuse qu'après sa glorieuse mort, il manifesterait les mérites de son âme, à la confusion de ceux qui n'avaient pas approuvé son esprit et avaient tenté d'obscurcir ses vertus et ses miracles. Tout cela s'accomplit à l'instant même où cette âme brisa les liens du corps. Toutes les personnes présentes sentirent une odeur suave qui fit connaître clairement qu'elle était un vase de sainteté grandement agréable à Dieu.

Au moment où elle rendit le dernier soupir, un serviteur de Dieu, très grand contemplatif, de Citta di Castello, vit son âme monter glorieuse au Ciel avec une troupe nombreuse d'Anges. Mais ce qui augmenta la réputation de sa sainteté et de ses mérites, fut la manière dont elle entra en triomphe dans le Paradis : car elle amenait avec elle une multitude d'âmes qui étaient délivrées du Purgatoire par ses prières, selon la révélation que le Seigneur lui avait déjà faite. Le serviteur de Dieu, pour faire connaître la grandeur des mérites et la gloire de la

sainte Pénitente, manifesta cette vision. Il appelait la Bienheureuse une seconde Madeleine.

A la nouvelle de cette mort, le peuple de Cortone fut ému de dévotion. Chacun voulait baiser ses reliques et vénérer son corps. Une multitude de personnes accoururent à la petite chambre où les religieux de Saint-François gardaient avec soin ce précieux trésor. Les dames pieuses de Cortone vinrent aussi, car elles avaient vu la manière de vivre de la Bienheureuse, et avaient été les témoins de ses extases. Les sœurs du Tiers-Ordre vinrent revêtir ses restes de vêtements pauvres, mais plus précieux que les plus riches tissus.

Les principaux habitants de Cortone, considérant les bienfaits de la Bienheureuse obtenus à ce peuple par les prières, les oraisons et les miracles par lesquels le Ciel confirmait sa sainteté, résolurent, d'un commun accord, de faire embaumer le corps et de la vêtir d'un habit de pourpre. Ainsi ces membres brisés par les rigueurs de la mortification furent vénérés aussitôt par le peuple, et l'habit de la pénitence conservé comme relique fut changé en un vêtement de pourpre. Si son âme était parmi les Séraphins, il était convenable que la pourpre revêtît son corps.

Une procession solennelle eut lieu pour conduire le corps sacré à l'Église. Tous les religieux de la ville, le Clergé, le peuple, les personnes nobles, tous accompagnèrent le corps avec une grande dévotion. Un service funèbre eut lieu, qui surpassa de beaucoup ce qui se fait pour ceux qui embrassent l'Ordre de Saint-François, mais qui était au-dessous de l'estime que le peuple faisait de sa sainteté.

Tout le peuple l'acclama comme sainte, tous rendirent grâce à Dieu de ce qu'il avait daigné opérer de si grandes merveilles dans une âme qui avait été pécheresse. Les plus obstinés dans le péché furent touchés à la vue d'une femme autrefois scandaleuse, et depuis comblée des grâces du Seigneur. Plusieurs racontaient les miracles opérés en leur faveur pendant sa vie; d'autres disaient les secrets des cœurs qu'elle avait connus. Un grand nombre bénissaient les paroles de vie qui avaient arraché leurs âmes à la perdition. D'autres lui rendaient grâce des

aumônes qui avaient soulagé leur misère. Tous lui demandaient de les protéger du haut du Ciel.

Les principaux habitants résolurent d'exposer le corps pendant plusieurs jours, afin de donner satisfaction à la dévotion de ceux qui voulaient faire toucher des objets à ses reliques. L'odeur admirable ne cessa jamais, et il y eut plusieurs miracles. Il fallut user de ruse pour lui donner la sépulture. Les religieux et les tertiaires, après avoir invoqué cette grande maîtresse de la pénitence et lui avoir demandé d'être fidèles à leur vocation, lui donnèrent un dernier baiser d'adieu.

Enfin, les cérémonies étant finies, le corps sacré fut placé dans un lieu récemment construit par ordre des chefs de la cité. Il s'est conservé entier et sans corruption, répandant une odeur suave. (Le corps a été préservé de la corruption et s'est conservé dans son intégrité jusqu'à ces temps, une odeur suave en émane. Ainsi s'exprime la bulle de canonisation.)

La Bienheureuse avait obtenu de l'Évêque d'Arezzo de faire célébrer la sainte Messe dans l'Oratoire de saint Basile. C'est là où fut placé le corps de la Sainte. Les malades de toute sorte accouraient de toutes parts et offraient des dons sans nombre. Ils rendaient grâce à Dieu des miracles obtenus par l'intercession de sainte Marguerite.

Les offrandes et les dons furent en si grande abondance de la part des pèlerins, que les habitants de Cortone voulurent construire une Église à côté de l'Oratoire de saint Basile, afin que les reliques de la Bienheureuse fussent vénérées avec plus de facilité par le peuple. La nouvelle Église fut commencée peu après la mort de la Bienheureuse. Le Pape Boniface VIII en fait mention dans un Rescrit à la date de 1392.

En ce temps vivait en grande réputation de sainteté saint Bernardin de Sienne, dont les prédications entraînaient les peuples à la pénitence par les miracles multipliés qu'il opérait. Il introduisait partout la réforme de l'Ordre. Il fit de grands fruits pour la conversion des âmes à Cortone, et il obtint des habitants l'Église qui avait été bâtie, afin qu'elle fût desservie par les Pères Mineurs, dits de l'Observance.

Les actes du procès de canonisation nous apprennent que saint Bernardin fit cette demande à cause de sa grande dévotion à la Bienheureuse. Tout le peuple, du reste, avait la même vénération, et enrichissait d'offrandes son tombeau. Il y a donc là une preuve de la réputation de sainteté de l'illustre Pénitente. La Servante de Dieu avait annoncé pendant sa vie aux frères qu'ils seraient en possession de son corps, car ils devaient prendre soin d'elle durant sa vie et après sa mort. Cette prophétie s'accomplit cent ans après, lorsque saint Bernardin reçut cette Église des habitants de Cortone.

Le corps de la Bienheureuse fut transféré, au milieu d'un concours immense de peuple, dans la nouvelle Église, afin de pouvoir donner satisfaction à la piété. Les saintes reliques furent placées au grand Autel, et il y eut un grand nombre de miracles opérés par la glorieuse Sainte. A cette occasion, l'odeur miraculeuse que répandit son corps excita une dévotion extraordinaire parmi les assistants.

En l'an 1515, le pape Léon X vint à Cortone avec des Cardinaux et des Évêques, et il visita avec une grande dévotion le tombeau de la Bienheureuse ; il sentit aussi l'odeur suave de son corps. Boniface VIII et Eugène IV, permirent de réciter son Office dans cette Église, et de célébrer sa fête le jour anniversaire de sa mort. De riches indulgences furent accordées aux pèlerins.

Le corps sacré de la Sainte fut retiré, en 1580, de son tombeau de marbre et placé en un autre plus précieux. Le miracle de l'odeur merveilleuse de son corps fut mieux connu. Après trois cents ans, le cadavre était intact et préservé de la corruption.

La dévotion s'accrut beaucoup, lorsque la ville de Cortone fut miraculeusement délivrée par la protection de la Bienheureuse. Philibert, prince d'Orange, général de Charles V, assiégea Cortone en 1520. Il n'y avait pour la défense que deux compagnies de soldats contre vingt-cinq mille hommes. La Bienheureuse apparut protégeant les murs de la cité par ses mérites. Enfin la ville se racheta par un tribut, et Cortone ne fut pas

livrée au pillage et aux insultes d'un ennemi vainqueur.

Le Seigneur voulut enfin confirmer la sainteté de sa Servante par un miracle qui dura pendant longtemps, dans le Monastère de saint Jérôme où étaient les sœurs du Tiers-Ordre. La Bienheureuse avait fait sa demeure en une certaine partie du couvent, et une odeur merveilleuse y continuait. Les religieuses avaient coutume d'y aller, afin de s'exciter à servir Dieu avec une plus grande perfection. Elles ne permettaient pas de mettre le pied sur le sol consacré par cette heureuse Epouse du Christ. Les parfums célestes qui s'exhalaient en ce lieu enflammaient d'amour de Dieu les cœurs qui les respiraient. Il y avait des religieuses qui passaient là toute la nuit en oraison, et elles se sentaient détachées des choses de la terre et enflammées du désir des biens célestes. Tous ces faits sont attestés avec serment par des religieuses dans les actes de la canonisation, à la gloire de la glorieuse Pénitente.

RÉFLEXIONS

La cordialité est une vertu que l'amour de Dieu produit en nous. Celui qui aime Dieu purement et de toute son âme aime aussi son prochain, il a cette vertu de la cordialité qui est l'essence de la vraie charité.

L'âme qui veut servir Dieu ne connaît point la haine contre le prochain. Elle pardonne à ses persécuteurs, à ses ennemis, à ceux qui lui font du mal. Sa devise est celle de saint Paul, l'Apôtre de la charité : Il faut vaincre le mal par le bien. Si quelquelqu'un nous nuit et agit contre nous, nous devons prier pour lui, et amasser sur sa tête ces feux de la charité qui amènent les remords dans les cœurs coupables, *carbonibus desolatoriis*.

Il est nécessaire que notre cœur soit dans une sainte gaieté cordiale, quelles que soient nos souffrances et nos épreuves. La paix de l'Esprit-Saint qui est en nous doit nous conserver avec

un visage riant et un doux sourire sur les lèvres. Il est impossible d'exprimer combien cette gaieté cordiale conserve les forces de l'âme, mais surtout édifie le prochain.

Dieu se réjouit de voir le juste aux prises avec l'adversité, mais ce combat exige de la part de l'âme l'allégresse et une sainte joie. Rien ne déconcerte les persécuteurs comme de voir celui qu'ils veulent accabler dans la joie du cœur et la sainte gaieté cordiale.

Que rien ne soit capable d'éteindre en nous notre charité envers le prochain. Sachons pardonner tout le mal qui peut nous être fait, de quelque main qu'il nous vienne. Nous devons voir Dieu dans ce qui nous arrive, et non la main des hommes.

Ce qui ruine et anéantit les forces de Satan, c'est de bénir Dieu et de prier pour ceux qui nous font du mal. En adorant la divine Providence, tout ce qu'on fait contre nous est transformé. Tous les Anges du Ciel jettent une pyramide de couronnes sur la tête de ceux qui ont la vertu de la cordialité, qui pardonne tout et s'efforce de vaincre par les effusions d'une charité que rien ne pourra jamais éteindre, parce que Dieu en est la source divine.

CHAPITRE VI

LE SEIGNEUR TÉMOIGNE SON AMOUR A SAINTE MARGUERITE PAR LES DIVERS TITRES DONT IL L'APPELLE PENDANT SA VIE.

Il nous a semblé très-utile de recueillir dans ce chapitre les titres les plus beaux dont le Seigneur s'est plu à appeler sa Servante bien-aimée. Chacun pourra voir par là l'amour du Sauveur pour cette âme pénitente, et pourquoi Dieu a daigné l'orner de tant de grâces, quoique, pendant plusieurs années, elle eût vécu dans une vie impudique et scandaleuse. Elle doit être un exemple pour les pécheurs de son temps et pour tous les autres, afin qu'ils ne cessent de pleurer leurs égarements et d'avoir confiance en la divine miséricorde. La bonté du Seigneur qui s'incline vers les âmes véritablement repentantes se montre à nu dans la *Vie* de sainte Marguerite. Ce chapitre contient les titres de l'amour du Sauveur envers la Bienheureuse ; celui qui suit, les titres qui attestent que sa vie et ses exemples doivent servir à la conversion des autres.

Le premier titre à considérer dans la Bienheureuse est celui que le Sauveur lui donna, peu après son arrivée à Cortone, par un Crucifix devant lequel elle priait. Il l'appela « Pauvrette », et à diverses reprises le Seigneur lui donna ce titre. Le Sauveur voulait signifier ainsi la base de l'édifice spirituel qui devait

être élevé en cette âme. Si elle ne s'était pas reconnue pauvre et privée de tout mérite, elle n'aurait jamais été enrichie de tant de trésors célestes d'un prix inestimable. Dieu voulut montrer les richesses de sa grâce en la pauvreté de cette âme. Il la combla de ses dons sans aucun mérite de sa part, car elle était alors souillée de graves péchés et privée de tout bien. Mais la bonté de Dieu, qui se plaît à rendre justes les impies, veut aussi rendre riche de ses dons celui qui est tout à fait pauvre. En entendant le nom de pauvrette, Marguerite comprenait qu'elle était un néant et qu'elle était pauvre par-dessus tous les autres. Elle ne cessait dès lors de bénir celui qui, riche en miséricorde, lui avait dispensé toutes les richesses de sa grâce.

Le second nom que lui donna le Seigneur fut celui de « Fille. » L'accusation et la douleur de ses péchés lui mérita ce titre. Ce doux nom de fille ne cessait de lui rappeler que Dieu s'était montré à son égard Père des miséricordes, car sa pitié l'avait traitée avec amour, lorsqu'elle avait oublié qu'elle était fille de Dieu, dans sa vie de péché. Ce titre lui avait été donné, parce que le Seigneur l'avait enfantée à la vie de la grâce par des souffrances longues et cruelles. Il l'avait aussi nourrie de consolations et comblée de bénédictions célestes, jusqu'à l'introduire dans son côté sacré. Elle était donc une fille de son cœur.

Le Sauveur dans une apparition appela la Bienheureuse, et lui dit : « Viens au Ciel, ô fille de l'Esprit-Saint. » Le titre de fils de la colombe fut donné à Pierre, lorsqu'il confessa la divinité de Jésus-Christ : ainsi celle-ci était fille du Saint-Esprit, parce que cet Esprit de Dieu produisait par sa grâce en elle toutes les pensées de son esprit et toutes les affections de son cœur. Elle avait aussi tant de révélations pour le bien de son âme et des autres, et enfin elle avait reçu tant de dons et de faveurs célestes, qui sont attribués au Saint-Esprit, que ce titre lui était dû, afin d'en rendre grâces à Dieu.

La bonté du Seigneur s'éleva à cet excès, qu'il appela cette pieuse Pénitente « Mon âme. » En entendant ce titre si précieux et si beau, la Bienheureuse aurait voulu rompre les liens qui l'attachaient au corps, et aurait volé vers Celui qui la nom-

mait son âme. Par ces paroles, le divin Jésus voulait lui dire qu'il était l'âme de son âme, ou qu'elle vivait en lui seul. Mais l'humilité de la Bienheureuse l'empêcha de bien comprendre ce titre si grand et si propre à transformer une âme en Jésus.

Le Seigneur lui dit aussi : « Réjouis-toi, fille de Jérusalem, » et il la nomma ainsi trois autres fois. Le divin Époux témoignait qu'elle vivait en étrangère sur la terre, et que la patrie était pour elle, non le monde, mais la céleste Jérusalem : celle-ci la reconnaissait pour sa fille bien-aimée.

Le second jour de la Pentecôte, la Bienheureuse s'entendit nommer « Fille de la tribulation et de la gloire, » et une autre fois « Fille de fiel. » Le divin Maître l'avertissait par là qu'elle serait d'autant plus aimée, qu'elle supporterait avec plus de courage les souffrances. En tant que fille nourrie par son côté sacré, elle ne pouvait avoir que des amertumes, et elle devait être traitée ainsi pour être conforme au cœur de Jésus-Christ.

Dans le dessein de lui rendre douces les peines dont la nature a horreur, le Seigneur lui a dit : « Par ces souffrances tu deviendras ma Fille élue. » Ainsi le Sauveur rappelait à son esprit l'humble gratitude qu'elle devait avoir. Elle n'avait pas choisi le Seigneur pour père, mais Celui-ci avait daigné l'élire pour sa fille bien-aimée.

Au titre de fille bénie du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le Sauveur ajouta celui de Sœur : « Tu es mon Élue et ma Sœur, et une autre fois : « Demande ce que tu veux, mon Élue et ma Sœur. » Le Seigneur faisait entendre ainsi combien la Bienheureuse accomplissait la volonté de Dieu, car celui qui fait la volonté de Dieu, selon Notre-Seigneur, est son frère ou sa sœur. Elle fut pour cette raison appelée aussi Mère par le Sauveur, parce qu'elle accomplissait la volonté du Père céleste.

Il faut placer au-dessus de tous les autres titres celui que le Seigneur donna à cette âme pénitente en l'appelant son Épouse : « Tu es mon Épouse, lui dit-il, parce que tu m'aimes uniquement. » Et une autre fois : « Tu es mon Épouse, en qui je fais ma demeure. » Le divin Jésus voulait ainsi enflammer d'amour

le cœur de sainte Marguerite, parce que l'amour le plus parfait est celui des époux. Elle n'ignorait pas que son âme était sans beauté pour ravir son Époux céleste, parce qu'elle avait si souvent péché. La bonté du Seigneur était dès lors plus grande d'avoir choisi une épouse si noire et sans vertus.

Le Seigneur lui dit : « Ne crains pas, car tu es ma petite plante. Aime-moi, petite plante que j'ai plantée dans le jardin de saint François. » Tout l'intérieur et les os de la Bienheureuse étaient émus à ces paroles. Elle voyait qu'elle avait été une plante inféconde et inutile, propre à être jetée au feu de l'enfer; néanmoins le céleste Jardinier l'avait fécondée par la rosée de sa miséricorde et fait croître par les lumières de sa grâce. Ainsi elle pouvait faire de dignes fruits de pénitence.

La Bienheureuse fut appelée du nom de rose. « Je te bénis, et je te dis que tu es une rose, blanche par l'innocence, rouge par la charité. » La rose est la reine des fleurs, mais à la pensée de l'odeur abominable de ses péchés, elle s'abaissait sous les pieds de tous. Cette humilité la rendait plus agréable aux yeux du céleste Jardinier. Aussi le Seigneur la préférait à toutes les autres fleurs qui germaient dans le jardin de la sainte Église.

Le Seigneur la compara aussi à la violette : « O violette pleine d'odeur d'humilité. » Le divin Maître fit entendre par là que cette douce odeur, c'est-à-dire la connaissance de sa bassesse, avait pour lui un grand attrait. Mais plus le Seigneur l'honorait, et plus cette violette d'humilité s'abaissait dans son néant et avait du mépris pour elle-même. Alors le divin Époux, ravi de cette douce odeur, comblait son âme de l'abondance de ses grâces.

Elle fut appelée l'Élue et la Disciple bien-aimée, et l'Ange Gardien l'appela ainsi. Le Seigneur voulut par ce titre lui attester qu'elle menait une vie véritablement évangélique. A l'exemple de saint Jean, elle fut appelée bien-aimée, à cause de l'amour du Sauveur envers elle. L'Ange Gardien lui dit un jour : « Le Seigneur a fait reposer ton âme sur sa poitrine, comme il a fait à saint Jean. »

Le nom de tabernacle qui lui fut donné était admirable. Le Seigneur lui dit : « Je t'ai consacrée pour mon tabernacle. Je t'ai faite mon tabernacle. Tu es mon tabernacle. » Ainsi le Seigneur se réjouissait d'habiter en cette Pénitente. Il l'excitait par ce titre à purifier son cœur et à garder immaculé le tabernacle du Très-Haut. Elle était la demeure de la Mère de Dieu, parce que l'auguste Marie la favorisait de ses présents et la comblait de ses grâces les plus précieuses.

La Bienheureuse avait une grande joie de s'entendre appeler petite brebis : « Tu es la brebis ramenée au bercail ; je t'envoie comme une brebis parmi les loups. » Ce doux nom lui rappelait l'amour du bon Pasteur qui avait couru après la brebis perdue, et l'avait portée sur ses épaules au bercail de la Pénitence. Aussi elle écoutait la voix du Pasteur éternel qui la conduisait par sa miséricorde aux pâturages du Paradis.

Le cœur de saint Marguerite était attendri jusqu'aux larmes en s'entendant appeler par Jésus « Ma pécheresse. » C'était, disait-elle, son vrai nom, et elle ne cessait de renouveler les actes de repentir. Mais la pensée que Madeleine avait été appelée de ce nom dans l'Evangile lui donnait la confiance d'obtenir la rémission de ses péchés. Le divin Jésus, par ce nom, semblait l'inviter au regret de ses fautes et à baiser ses pieds. Elle pleurait non-seulement ses fautes passées, mais aussi celles qu'elle commettait. Quoique le Seigneur lui promît l'assistance de sa grâce, elle croyait souiller son âme de nombreuses fautes. Aussi le nom de pécheresse était son nom, les autres lui étaient accordés, disait-elle, par la pure miséricorde du Sauveur.

Le Seigneur la nomma aussi « Mon trésor, vase de vérité, vase très-pur, servante bénie, sainte, son trône, son temple. » il lui dit un jour : « Tu es ma servante par les larmes versées pour tes péchés et la pénitence que tu as faite ; ma sœur par l'état de grâce où tu es ; ma fille par le gage assuré que tu as de la Vie éternelle. » Mais la Bienheureuse trouvait dans tous ces titres d'amour un nouveau motif de s'humilier. Elle rendait grâce au Seigneur et invoquait son secours, afin de ne jamais cesser de pleurer ses fautes, de faire une sévère pénitence,

d'accroître la grâce en elle, et de recevoir de la bonté de Dieu la récompense éternelle.

La Bienheureuse fut comparée à Moïse pour la puissance, à saint Pierre pour la foi, à saint Paul pour la charité, à saint Matthieu dans la vocation, à saint Jean dans la contemplation, aux Apôtres dans les tribulations, à sainte Madeleine dans la conversion, à saint Grégoire dans les afflictions, enfin au Sauveur dans les souffrances. Tous ces titres enflammaient d'amour le cœur de sainte Marguerite, et excitaient en elle de nouveaux sentiments d'humilité. Elle ne perdait jamais de vue la connaissance d'elle-même, et elle faisait tout remonter à la divine miséricorde, d'où avait découlé l'affluence des divines grâces qui avaient inondé son âme.

REFLEXIONS

Le zèle pour la conversion des pécheurs est une des vertus de l'âme que la grâce a ramenée dans les voies du salut. Plus elle comprend la grandeur des bienfaits qu'elle a reçus, et plus elle a de l'ardeur pour obtenir cette même faveur à ceux qui sont dans les ténèbres de la mort. Elle ne trouve de paix qu'en s'appliquant à être utile à ses frères ensevelis dans le péché.

Mais comment satisfaire à ce désir légitime du cœur ? Tous peuvent-ils contribuer à la conversion des autres ? La vie e l'exemple de sainte Marguerite nous montrent qu'il y a bien des moyens de sauver les âmes, et personne n'est exclu de ce devoir sublime.

Avant tout, il faut se sanctifier soi-même, correspondre pleinement à la grâce, et acquérir les vertus véritables. C'est là un travail qui ne doit cesser qu'avec notre vie. Mais si le Seigneur nous invite à être utiles à la sanctification des autres, n'oublions pas que c'est pour nous un grand moyen de faire des progrès dans la perfection.

Il y a trois manières de travailler au salut du prochain. Le

premier est facile, même à ceux qui sont récemment convertis. Il consiste à prier pour les pécheurs. Il y a différentes manières de prier, toutes peuvent être mises en usage. Les uns offrent le précieux Sang du Sauveur, d'autres les larmes de Marie : il suffit de prier, mais il faut le faire.

Le second moyen a un nouveau degré d'efficacité. Dans ce cas, l'âme se plaît à multiplier des actes de vertu en réparation des offenses faites à Dieu. Elle loue Dieu pour ceux qui le blasphèment; elle visite les pauvres au nom de ceux qui les délaissent. Elle instruit les ignorants pour réparer la négligence à étudier la loi de Dieu. Les pratiques du zèle des âmes sont sans nombre, et les Anges les inspirent selon les circonstances.

La troisième manière est celle des Saints, comme nous le voyons en sainte Marguerite. Saint Paul *nous souhaite de briser la tête de Satan sous nos pieds promptement*. Ceux qui veulent accomplir les paroles de l'Apôtre doivent, en travaillant à leur propre salut, s'efforcer de venir en aide aux pécheurs.

CHAPITRE VII

SAINTE MARGUERITE EST APPELÉE A RAMENER LES PÉCHEURS DANS LA VOIE DU SALUT, ET ELLE REÇOIT A CE SUJET DIVERS TITRES DU SEIGNEUR.

Le Seigneur daigna manifester à Marguerite une des fins principales pour lesquelles son âme avait été ornée de tant de dons si précieux. Elle devait ramener les pécheurs, par son exemple et ses paroles, dans les voies du salut, après avoir été semblable à eux dans sa vie. Dans le début elle avait une grande répugnance à cela.

Le Père des lumières lui donna le titre de nouveau soleil, d'étoile et de lumière. La splendeur de sa vie pénitente et la doctrine céleste qu'elle recevait devaient dissiper les ténèbres des vices dans lesquelles les hommes étaient ensevelis. « Je t'ai faite une lumière admirable pour éclairer ceux qui sont dans les ténébres des péchés. Je t'ai faite une chaleur vivifiante pour échauffer les cœurs glacés des pécheurs. Tu es une lumière dans les ténèbres. Ta lumière changera la nuit en jour. Tu seras une lumière pour les nations. Tu seras une lumière pour les Pères de Saint-François. Tu seras la lumière des aveugles. Tu es une nouvelle lumière donnée au monde. J'ai été aimable

avec mes Disciples, ainsi je te rendrai une lumière qui servira à connaître la subtilité des ténèbres. » Le Seigneur, par tous ces titres très-souvent répétés, voulut montrer qu'elle ne serait pas cachée aux yeux des hommes, mais placée sur le chandelier pour éclairer, par l'éclat des rayons de sa vie et de la doctrine, les âmes enveloppées dans les ténèbres des péchés. Elle obéit au Sauveur, et en enflammant les autres d'amour de Dieu, elle augmenta en elle les ardeurs de sa charité, jusqu'à devenir un soleil.

Un des titres que le Sauveur donna le plus souvent à la Bienheureuse fut celui de miroir des pécheurs. « Je t'ai faite miroir des pécheurs, quelque obstinés qu'ils soient dans leur malice, afin qu'ils sachent combien ma miséricorde s'incline pour les sauver. Je t'ai appelée comme miroir des pécheurs, je t'ai élue dans ce but, afin que, quittant les vices, ils obtiennent le pardon. » D'autres fois il dit : « Je t'ai faite miroir de lumière pour les yeux aveugles qui refusent de voir ma lumière. Dans le Ciel tu seras un miroir pour les pécheurs. » Le Crucifix ne cessait de montrer à la Sainte les fautes de sa vie passée, ses honteuses impudicités. Aussi elle se réputait la lie des créatures et une ombre obscène. Après avoir connu que Dieu l'avait choisie pour miroir des pécheurs, elle se soumit à la volonté de Dieu. Mais elle se consolait en ce que les pécheurs connaîtraient qu'elle n'avait rien par elle-même, si ce n'est le péché : dès lors ils devaient admirer ce qui était l'œuvre de Dieu seul, savoir, sa conversion, sa persévérance, et toutes les grâces qu'elle recevait. Ainsi Dieu serait glorifié, et elle recevrait une plus grande confusion.

Le Seigneur fit connaître ce dessein à la Bienheureuse un jour qu'elle était dans l'admiration des grâces qu'elle recevait. « Je t'ai faite un filet pour prendre les poissons qui sont dans les flots du monde. Aussi tout ceci n'est pas pour toi seule, mais pour les peuples qui doivent être ramenés vers moi. » Une autre fois il dit : « Tu es le port du salut éternel. » Sainte Marguerite ne cessait, dans son humilité, de bénir Dieu qui voulait, par sa bonté, sauver les âmes perdues dans la mer de ce monde et

prêtes à être entraînées dans le feu éternel. Elle avait la confiance que, si elle avait été prise elle-même dans les rets de la divine charité et arrachée aux tempêtes de l'iniquité et des bras de la mort, ainsi la bonté de Dieu pouvait rendre son âme au rets assez fort pour retirer les hommes plongés dans le vice et les conduire au port du salut.

Le divin Époux l'excita à cette entreprise par ces paroles : « Je t'ai placée dans le désert du monde, comme une voix retentissante. Ta vie dans le monde criait contre moi ; mais, convertie par la pénitence, tu cries en faveur des pécheurs, en leur montrant l'immensité de ma miséricorde. Ceux qui, à ta voix, ont abandonné le vice et sont fermes dans la vertu, indiquent que tu es utile aux peuples. » Le cœur de Marguerite s'appliquait à ce devoir de rappeler les rebelles à la pénitence, car elle n'ignorait pas que Dieu donnerait l'efficacité à ses paroles. Elle n'était que le simple instrument de la puissance divine, selon ce que le Sauveur lui avait dit : « Je te rendrai par ma grâce mon instrument. » Ainsi elle ne cessait jamais de conserver son humilité, n'étant qu'un instrument dans la main de Dieu. Elle donnait toute la gloire à Dieu, et ne se regardait que comme un instrument inutile.

Elle reçut un jour du Sauveur le titre de mère des pécheurs. « Je t'ai faite mère des pécheurs, et celui qui met obstacle à ce devoir met obstacle à ma mère. » La Bienheureuse aurait voulu recueillir dans ses bras tous les pécheurs au salut desquels elle devait veiller. Elle ne faisait aucun cas des peines et des afflictions, si elle pouvait enfanter à la vie de la grâce tant de fils, savoir, les âmes que la pénitence devait engendrer à la vie éternelle. Elle s'offrit volontiers à souffrir comme mère des pécheurs, assurée qu'elle était de faire renaître par ce moyen ses enfants à la lumière. Elle les nourrissait de son sang par les sanglantes disciplines, afin de leur obtenir le pardon de leurs péchés, et, par ses larmes, elle les renouvelait dans la pénitence. Ainsi ils formaient la couronne de leur mère comme des fils pleins de force et de vertu. Elle ne négligeait rien pour être la mère des pécheurs, parce qu'elle avait éprouvé elle-même

comme les entrailles de la divine miséricorde avaient accueilli son âme, et l'avaient supportée jusqu'au jour où elle devint fille de la lumière. Elle avait la tendresse d'une bonne mère pour les pécheurs, et elle était d'autant plus dévouée, qu'elle savait combien ils étaient chers au Seigneur, leur Père bien-aimé.

La Bienheureuse fut confirmée dans cette charge céleste par cet avis du Seigneur : « Je t'ai faite une fontaine où les pécheurs doivent laver les taches des péchés. » Après cet avis, elle s'efforça de purifier cette fontaine de la plus légère souillure, afin d'être plus propre à rendre pures les âmes qui viendraient vers elle. L'humble Pénitente ne voyait d'autre moyen que les larmes, et ses yeux ne cessaient d'en verser ; mais celles-ci ne pouvaient suffire à laver les taches de la conscience, elle y ajouta le Sang du Sauveur. Cette offrande du Sang divin et son application dans la sainte Communion purifiait son âme, et les pécheurs, à son exemple, pouvaient aussi être purs par leurs larmes et la participation aux divers Sacrements.

Le Seigneur exalta le zèle de sa Servante à convertir les âmes en l'appelant « Celle qui combat, » et une autre fois il dit : « Tu es un étendard nouveau par lequel les pécheurs viendront vers moi. » Cette entreprise n'était pas facile, parce que le démon avait réduit les hommes sous son joug. Mais la Bienheureuse, pleine de confiance en Dieu, déploya l'étendard contre l'ennemi si puissant, et elle fit enrôler un grand nombre d'âmes sous l'étendard de la pénitence et de la Croix. Le démon frémissait contre elle, mais elle resta invincible, et elle ramena des âmes sans nombre à leur vrai Roi et Seigneur.

Elle fut aussi honorée d'un titre précieux par le Sauveur, celui de Compagne. « Je suis ton Seigneur, et toi, je ne dirai pas ma Servante, mais ma Compagne, » et une autre fois : « Tu es mon Élue et ma Compagne. » Cela nous montre la grandeur des mérites de la Bienheureuse : car le Seigneur l'avait choisie pour compagne de l'Œuvre la plus importante de la miséricorde sur la terre, savoir, la conversion des âmes. En appelant sainte Marguerite sa Compagne, le Sauveur nous apprend qu'elle était sa coopératrice pour le salut des autres.

Le Seigneur excita son épouse à mettre un grand zèle à rappeler les pécheurs dans les bras de la miséricorde. Il lui dit un jour : « Fille, je t'ai établie mon bras droit pour les personnes qui ont péché, la confiance des désespérés, la voie de ceux qui errent, la vie des mourants. » A ces paroles si pleines d'amour, qui témoignaient le désir ardent qu'avait le Seigneur du salut des âmes, elle sentait son cœur s'enflammer de zèle pour le salut des autres, en vue surtout de donner satisfaction au Sauveur.

L'amour sans bornes du divin Jésus pour les âmes le fit éclater en ces doux sentiments. Il lui dit : « Tu es une lumière dans la main des pécheurs, et tu conduiras vers moi non-seulement les pécheurs, mais les vierges, les veuves et les personnes mariées. » Le cœur de la sainte Pénitente se consumait dans les flammes de l'amour, à la vue de ce que le Seigneur daignait faire pour ramener les âmes à la pénitence. Aussi elle aurait voulu faire le tour du monde et prêcher la pénitence aux peuples.

Le Seigneur compara la Bienheureuse à une plante, pour exalter son amour envers les âmes. Il lui dit : « Tu es une plante, il sortira de toi une eau vivifiante qui rendra la vigueur aux racines des arbres déjà desséchés. » Et une autre fois : « Mon Père t'accorde un nouveau don, c'est que tu portes de nouveaux rameaux et les dilates en tous lieux, afin que les eaux de ma miséricorde puissent s'écouler pour féconder les plantes sèches du monde. » La Bienheureuse demanda au Seigneur l'appui de sa puissante grâce, sans laquelle tout resterait sec. Avant de rien entreprendre, elle l'offrait à Dieu, et elle rendait grâces à Dieu de tout ce qui était venu à maturité dans le jardin de l'Église. Ainsi une plante autrefois stérile et digne d'être coupée produisait des fruits admirables de salut.

Le Seigneur appela aussi la Bienheureuse, non un lis des jardins, mais un lis des champs. « Ton parfum est si grand, que son odeur se fera sentir à ceux qui ne sentent plus rien. Et de même que l'air transporte au loin l'odeur du lis, ainsi tu ré-

pandras en tous lieux la suavité de tes parfums, et tu seras appelée à juste titre le lis des champs. » Le parfum de la sainte Pénitente réjouissait le Seigneur et devait se répandre par toute la terre. Quoique, à ses yeux, sa vie lui parût pleine de défauts, elle laissait le Sauveur agir selon son bon plaisir, et elle ne cessait de rendre grâces à Dieu, auteur de toutes les merveilles par le parfum de son Esprit-Saint.

Le Seigneur la nomma aussi « Ma Marguerite, ma perle. » La Bienheureuse, à ces paroles, s'enflammait du désir d'acquérir au divin Maître de nouvelles Marguerites. Elle cherchait les perles perdues, pour réjouir les Saints du Ciel et le cœur de son Époux, qui estime à si grand prix les âmes. Elle apprenait du Seigneur la manière de les racheter, car il se donna lui-même pour placer son âme dans le trésor céleste : de même elle appliquait ses larmes et ses prières, et elle aurait donné volontiers son sang en faveur des âmes.

Elle fut dans ce but appelée par le Seigneur l'échelle des pécheurs. « Je t'ai faite, lui dit-il, échelle des pécheurs, afin qu'ils viennent à moi par l'exemple de ta vie. » Et en effet, un grand nombre de personnes, avides de conquérir le Ciel, allaient à la petite chambre de sainte Marguerite. D'autres, en apprenant les faveurs dont elle avait été l'objet, quittaient leur vie déréglée et cherchaient les joies célestes des Bienheureux.

Jésus-Christ la nomma la voix du désert, c'est-à-dire du monde. Elle était donc semblable au Précurseur pour prêcher la pénitence. Aussi le Seigneur lui dit : « Tu es la voix de ceux qui désespèrent, la voix de la miséricorde, dont les paroles seront annoncées en tous lieux. » A la voix retentissante de sainte Marguerite, non-seulement les pécheurs de son temps, mais ceux de tous les siècles qui ont suivi, et tous ceux en particulier qui liront cette *Vie* admirable, se sentiront invités par la miséricorde à revenir dans les bras du Seigneur qu'ils ont offensé.

RÉFLEXIONS

Les Saints ont une manière particulière de convertir les âmes, de ramener les pécheurs dans les voies de la vertu, c'est de souffrir pour eux. Ils acceptent une substitution ineffable et que Dieu se plaît à bénir. Ils prennent sur eux les peines des péchés, ils s'offrent en victimes, à l'imitation du Sauveur. Par ces souffrances volontaires, ils attirent sur les âmes des pécheurs des grâces si efficaces, qu'ils ne tardent pas à se convertir.

Les vies des Saints sont remplies de ces traits touchants, dont il serait facile de faire un volume plein d'intérêt. Sainte Marguerite a eu cette grâce ineffable à un haut degré, car le Seigneur nous a appris qu'il l'avait choisie dans ce grand dessein.

Maintenant qu'elle est dans le Ciel, sainte Marguerite n'a pas perdu sa puissance d'intercession. Nous pouvons l'invoquer sans crainte, car elle nous exaucera. En publiant cette *Vie*, par une inspiration spéciale de la grâce, nous n'avons eu d'autre but que de montrer un moyen efficace de salut que Dieu voulait nous donner.

Nous avons vu que le Seigneur a communiqué à l'illustre Pénitente des grâces qu'elle n'a point voulu manifester. Il nous semble qu'il n'est pas téméraire de notre part d'affirmer que ces communications célestes lui annonçaient que, dans les siècles à venir, elle serait élue Patronne d'une Œuvre qui serait comme une fontaine de grâce, où les pécheurs puiseraient les eaux du salut.

Les âmes, dans ces temps, doivent se tourner vers cette illustre Protectrice, afin d'apprendre à cette école les voies de la sainteté et le moyen sûr de devenir un instrument de salut. Même les pécheurs s'élèveront à cette gloire par la miséricorde de Dieu. Sainte Marguerite aura des imitatrices, de véritables disciples, qui feront remonter les eaux de la miséricorde divine pour sauver un grand nombre d'âmes sur toute la surface de la terre.

CHAPITRE VIII

LES MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINTE MARGUERITE APRÈS SA MORT. AVEUGLES, IDIOTS ET SOURDS-MUETS GUÉRIS. ELLE DÉLIVRE CEUX QUI SONT EN PRISON.

Après avoir raconté avec une grande fidélité l'histoire de la Bienheureuse, son confesseur fait un catalogue des miracles par lesquels le Seigneur se plut à rendre illustre sa Servante. La vérité de ces faits ne saurait être révoquée en doute, car ils furent l'objet d'un sérieux examen par des personnages de grande autorité. Ils sont divisés sous divers titres.

Au diocèse de Pérouse, un homme dévoré par les ardeurs de la fièvre se frappa si malheureusement, qu'il atteignit l'œil, et il perdit la vue malgré tous les remèdes. Il eut recours à sainte Marguerite, et lui promit de faire brûler des cierges à son tombeau. A peine eut-il parlé que la fièvre cessa, et l'œil fut entièrement guéri. Il accourut à Cortone avec son frère, et affirma avec serment la grâce obtenue par les mérites de la Bienheureuse.

Un enfant vint au monde non-seulement privé de la vue, mais même de l'apparence d'un œil. Sa mère ne savait comment remédier à ce malheur; enfin elle recourut à la sainte Pénitente et invoqua sa protection. Aussitôt le fils commença à

voir avec des yeux admirables. Elle fit serment de ce fait à Cortone, où elle était venue remercier sa bienfaitrice.

A Citta di Castello, une dame perdit la vue de manière à ne rien distinguer. Elle implora le secours de sainte Marguerite, et elle vit aussitôt, comme elle le publiait à la gloire de la Servante de Dieu.

A Carpi, un homme fut cruellement blessé à l'œil gauche, et il perdit la vue. Il s'adressa aux médecins et à d'autres Saints, mais en vain. Il eut enfin l'inspiration de s'adresser à sainte Marguerite, et fit le vœu de visiter son sépulcre. Arrivé au tombeau, il recouvra la vue à sa grande joie et à l'admiration de tous ceux qui furent témoins de ce prodige.

Près de Cortone, un enfant vint au monde privé de l'œil droit. Sa sœur le recommanda à la Bienheureuse, et il apparut aussitôt un œil là où l'on ne voyait que la chair. Les parents vinrent à Cortone rendre grâces à leur bienfaitrice, et attestèrent ce fait par un serment sur les saints Évangiles.

Un enfant avait fait une chute dangereuse, et il y avait peu d'espérance pour sa vie. Sa mère s'écria: « J'ai la confiance que sainte Marguerite sauvera mon fils, et je le voue à la Bienheureuse. A l'instant l'enfant se leva, les os se raffermirent et les yeux qui étaient sortis de leur orbite reprirent leur place, à la grande admiration des assistants et à la consolation inexprimable des parents.

A Assises, un jeune fille était idiote, elle déchirait ses habits et faisait d'autres folies. Après l'emploi de remèdes inutiles, ses parents la conduisirent à Cortone au tombeau de sainte Marguerite. Ils obtinrent la guérison, et jamais à l'avenir la jeune fille ne donna le moindre signe de folie.

A Citerno, un enfant avait perdu la parole et l'ouie à cinq ans. Il vint en pensée aux parents de se recommander à la Servante de Dieu. Après qu'ils eurent imploré l'intercession de la Bienheureuse, l'enfant commença à parler. Ils accoururent au tombeau de la Sainte rendre grâces du bienfait reçu.

Un religieux de l'Ordre des pénitents fut atteint d'un mal de gorge qui le forçait de tirer la langue hors de la bouche. Il

ne pouvait plus manger ni prendre de repos. Son oncle le conduisit à Cortone auprès d'un médecin. Mais, à la vue de l'Église, il pensa à sainte Marguerite, et il résolut d'avoir recours à elle. Le Seigneur exauça son désir, et le soir, le jeune homme put avaler un œuf, et la langue rentra dans la bouche. A Cortone, il voulut se présenter au médecin, mais Dieu, qui voulait glorifier la Bienheureuse, permit que le jeune homme éprouvât une grande douleur. L'oncle accourût, et le malade lui dit que sainte Marguerite lui avait apparu et lui avait rendu la santé. Ils allèrent certifier la vérité du prodige, car il ne restait plus aucun signe de mal.

Un homme noble eut la langue si enflée, que les médecins crurent nécessaire de la couper pour l'empêcher d'être étouffé. Le malade ne voulût pas accepter ce moyen, et il eut recours à sainte Marguerite pour être délivré d'un mal si dangereux. Il la pria avec une grande ferveur, et il s'endormit. A son réveil il se trouva entièrement guéri.

A Autrie, un homme souffrait grandement des douleurs de la pierre. Il fit en vain des remèdes. Enfin il fut excité par la grâce à avoir recours à la Bienheureuse, et fit vœu d'aller à son tombeau. Il fut aussitôt guéri, à la grande admiration des médecins.

Un enfant de cinq ans, de Cortone, était malade. Aucun remède n'apportait le moindre soulagement à son mal. La mère le recommanda par de ferventes prières à sainte Marguerite. L'enfant vomit beaucoup de sang et se trouva guéri. Les parents pleins de joie le conduisirent au tombeau de la Bienheureuse dont ils glorifiaient les mérites.

Un Prêtre de Viano était à l'extrémité, à cause d'un mal de pierre. Il eut recours à sainte Marguerite, et aussitôt il rendit la pierre, et il n'éprouva plus aucune douleur.

Un autre Prêtre atteint de la même infirmité fit vœu d'être reconnaissant, s'il recouvrait la santé par la protection de la Servante de Dieu. Il fut guéri, et il devint un prédicateur des merveilles que Dieu se plaisait à opérer par l'intercession de la glorieuse Pénitente.

Une femme des environs de Cortone était estropiée depuis sept ans, et elle ne pouvait plus remuer un seul de ses membres. Elle n'avait aucune espérance de guérison, lorsque deux femmes pieuses l'engagèrent à implorer le secours de sainte Marguerite. Elle fit vœu de visiter le tombeau de la Bienheureuse, si Dieu lui accordait la grâce de se mouvoir. Elle avait à peine invoqué la Bienheureuse, que ses membres acquirent une nouvelle vigueur. Pleine de joie elle accourut à l'Église où était le tombeau de la Sainte, et après avoir rendu grâces au Ciel de sa guérison, elle attesta par serment le bienfait reçu par l'intercession de la sainte Pénitente.

Une femme de Sainte-Agathe était estropiée depuis quatre ans. Elle avait entendu souvent raconter les miracles obtenus par les mérites de sainte Marguerite; enfin elle résolut de faire vœu d'aller à son tombeau. Aussitôt elle se trouva guérie.

Une autre femme de Pouzzoles avait la main droite retournée et le côté tout malade, de sorte qu'elle ne pouvait pas marcher. Elle invoqua le secours de sainte Marguerite et promit de visiter son tombeau. Dieu eut pitié d'elle, et elle obtint la parfaite guérison de son côté et de sa main par les mérites de la Bienheureuse.

Un homme de Cignano avait de grandes douleurs à une jambe. Après l'emploi de remèdes inutilement appliqués, il visita le tombeau de la Bienheureuse, et à sa grande joie il fut guéri.

Un criminel se trouvait en la prison à Pérouse, et il était déjà condamné à mort. Il eut la confiance de recourir à la Bienheureuse. Après une promesse faite à la Sainte, il eut la pensée de s'échapper, ce qu'il fit avec facilité. Et ce qui fut admirable, c'est que les ministres de la justice qui le poursuivirent ne purent parvenir à s'emparer de lui.

A Citta di Castello, il y avait plus de trente prisonniers qui avaient tous à craindre de graves châtiments, d'après la gravité des crimes commis. Ils invoquèrent le secours de sainte Marguerite, et ils se virent tout à coup délivrés de leurs liens et des fers aux pieds. Ils sortirent de prison, et évitèrent ainsi la

mort. Les villes voisines ayant connu ce prodige recoururent avec une grande dévotion à la Bienheureuse.

A Monte Pulciano, il y avait en prison un homme avec les fers aux pieds et gardé avec soin. Un soir il se recommanda à sainte Marguerite, et il mérita d'être délivré miraculeusement de sa prison. Il vint à Cortone et déposa les fers qui étaient tombés de ses pieds, il les suspendit devant le tombeau de la Bienheureuse.

Un autre malfaiteur fut aussi délivré en invoquant sainte Marguerite, et il en fut ainsi de plusieurs autres que nous passerons sous silence pour ne pas prolonger notre récit.

RÉFLEXIONS

Il est d'une grande utilité de nous imposer à nous-mêmes des règles pour la bonne direction de notre vie. Les uns en comprennent si bien l'urgente nécessité, qu'ils vont se renfermer dans une maison religieuse et n'hésitent pas à se lier par les vœux sacrés de la religion. Mais du moins sachons nous donner des règles, afin de ne pas être livrés à l'inconstance de notre esprit et de notre cœur.

Il y a un danger constant pour notre vie spirituelle, c'est de faire un mélange des saintes opérations de la grâce avec les mouvements qui proviennent de notre nature et même du démon. Il faut à tout prix éviter cette confusion, si nous ne voulons pas mettre en péril notre salut.

Dieu ne permet pas de mêler ce qui est saint avec ce qui est souillé, ce qui est sacré avec ce qui est profane, ce qui est pur avec ce qui a sa source dans la nature corrompue. Dans la pratique il n'est pas facile d'éviter ces défauts. Le moyen efficace est de s'imposer une règle, en rapport avec notre situation, nos besoins et les dispositions de nos âmes.

Mais une règle suppose nécessairement quelqu'un chargé de veiller à son exécution. Dans les maisons religieuses les supérieurs et supérieures remplissent ce devoir; dans le monde il

faut faire choix d'une personne digne de notre entière confiance et lui confier ce soin. C'est ce qu'on appelle dans la vie spirituelle un directeur.

C'est le directeur de notre âme qui doit empêcher en nous que la nature se mélange avec la grâce. Sa charge est de nous rendre tout spirituels et célestes. Il éloigne de nous tout ce qui nous souillerait, tout ce qui n'est pas digne de Dieu. L'âme qui n'aime pas ce joug salutaire deviendra l'esclave de Satan. Hélas ! que d'âmes, pour avoir voulu conserver une liberté dangereuse, sont devenues victimes des illusions du démon. La lumière de Dieu ne craint pas d'être jugée et d'être soumise à ceux qui représentent Dieu ici-bas.

CHAPITRE IX

SAINTE MARGUERITE DÉLIVRE DES PERSONNES TOURMENTÉES PAR LE DÉMON. ELLE RESSUSCITE LES MORTS ET DÉLIVRE DU PÉRIL DE MORT. ELLE PRÉSERVE DU NAUGRAGE ET DES TEMPÊTES.

Une jeune fille de trois ans et demi était cruellement tourmentée par le démon. Elle recevait des coups, et le démon l'avait rendue aveugle. Il ne lui permettait pas même de faire le signe de la Croix. Les parents firent vœu de la conduire à Cortone, et aussitôt le démon s'éloigna, et la petite fille fut guérie et retrouva la vue. La vérité du fait fut affirmée par serment par les parents qui vinrent visiter le tombeau de la Bienheureuse.

Une dame noble était cruellement tourmentée par le démon. Ayant appris les miracles opérés par sainte Marguerite, elle fit vœu de visiter son tombeau avec un cilice, si elle était délivrée de ses souffrances. Elle avait à peine fait cette promesse, que le démon la laissa, et elle vint remercier la Bienheureuse de sa délivrance.

A Corciano, une femme était tourmentée par le démon depuis longtemps. Elle alla au tombeau de la Bienheureuse, et après qu'elle eut invoqué sa protection, le démon la quitta et ne revint plus la tourmenter.

En l'année 1310, un cas digne d'admiration accrut grandement la réputation des mérites de sainte Marguerite. A Casale, près Cortone, il y avait un jeune homme qui prenait soin des bœufs. Un jour ceux-ci s'étant mis en fuite, le jeune homme irrité appela le démon à son aide. Dieu permit au démon d'entrer en lui, et il le conduisit dans un lieu inconnu. Les bœufs revinrent seuls à la maison. Le maître fit chercher son domestique par plusieurs personnes. Ils revinrent faire le jour suivant de nouvelles recherches, et ils trouvèrent enfin le jeune homme à moitié mort. Ils le portèrent à la maison, mais ayant rencontré en chemin un fossé plein d'eau, le démon y précipita le jeune homme pour l'étouffer. Les personnes parvinrent à le sauver. Alors, voyant que le démon le possédait, le maître demanda avec une grande foi à l'esprit s'il ne voulait pas laisser libre ce jeune homme. Le démon répondit qu'il ne partirait que devant l'autel de sainte Marguerite. Mais celui-ci demanda le signe de sa sortie. Il leva la main gauche en signe, mais le maître n'accepta pas cette preuve. Enfin le démon dit qu'à sa sortie il ferait vomir au jeune homme un charbon. Ils allèrent aussitôt à l'Église. Après avoir prié la Bienheureuse, le jeune homme vomit un charbon et fut entièrement délivré. Il conçut dès lors une grande horreur pour le nom du démon, dont il avait été possédé pour l'avoir invoqué dans un moment de colère. Le fait fut approuvé et rendu authentique selon les règles en des cas si graves.

A Arezzo, un homme était malade, et aucun remède ne pouvait le secourir : déjà il entrait en agonie. Sa femme s'adressa avec confiance à sainte Marguerite, et lui dit : « Je vous prie d'obtenir du Seigneur la vie pour mon mari. Si vous m'accordez cette grâce, je promets de venir à votre tombeau et de vêtir un des pauvres qui sont là. » Tandis qu'elle priait ainsi en pleurant, le mari ouvre les yeux et lui dit : « Cesse tes pleurs, car deux Saints m'ont apparu et m'ont assuré que demain je serai guéri. » Il commença à suer, et sans aucun remède il fut entièrement rétabli le jour suivant. Il alla peu après rendre grâces à la Bienheureuse dans l'Église avec son épouse.

Une dame du Mont-Sainte-Marie affirma avec serment que son fils âgé de moins de cinq ans était tombé d'une fenêtre et s'était fait une blessure profonde à la tête. Il resta toute la nuit sans donner signe de vie. Mais la mère eut recours à sainte Marguerite, et elle lui fit un vœu. A l'instant l'enfant remua et se mit à parler : il était guéri. Il est impossible d'exprimer la joie de la mère à la vue d'un tel prodige. Elle alla au tombeau de la Bienheureuse en témoigner sa vive reconnaissance.

A Lucignano un jeune enfant prit en cachette une arme pour s'amuser, et il en blessa à mort un enfant au berceau qui était endormi. La nourrice vint pour prendre le nourrisson, et elle s'évanouit de douleur en le voyant mort. Elle jeta des cris, mais elle ne vit d'autre moyen que de recourir à sainte Marguerite. « O Bienheureuse, dit-elle, je fais vœu de visiter votre tombeau avec mon enfant, si vous voulez lui rendre la vie. » A peine eut-elle parlé, que l'enfant se ranima et se mit à teter. Elle alla à l'Église, et de nombreux témoins attestèrent la vérité de ce fait si merveilleux.

Une mère avait laissé son enfant s'amuser près d'une meule. Celui-ci en courant autour fut saisi par les dents de la roue et fut brisé. A ses cris, plusieurs personnes accoururent et le prirent avec précaution, mais il ne restait aucune espérance de vie. La mère désolée de cet accident invoqua sainte Marguerite. Tout à coup les assistants virent l'enfant guéri sans qu'il apparût aucune trace de ses blessures. Le Légat apostolique cardinal Orsini approuva ce miracle, qui servit à étendre grandement la dévotion à la Bienheureuse.

Au château de Saint-Marc, un enfant de deux ans était en danger de mort à cause d'un mal de gorge. La mère ne négligeait aucun moyen humain de le guérir. Enfin elle résolut de recourir à Dieu par l'intercession de la Bienheureuse. Le fils était abandonné des médecins, lorsque sa mère le voua à sainte Marguerite avec une grande confiance en sa protection. A l'instant l'enfant vomit des humeurs et fut guéri. La mère le porta au tombeau de la Bienheureuse, dont la réputation ne cessait de croître en tous lieux.

Une dame avait mis au monde un enfant mort. Elle s'adressa à sainte Marguerite, afin qu'elle lui obtînt la vie de son enfant. Elle fit vœu d'aller au tombeau de la Bienheureuse rendre grâces à Dieu. Tout à coup l'enfant ouvrit les yeux et commença à vouloir teter. Il vécut ensuite sans éprouver d'accident.

Un jeune homme était si gravement malade, que tous les assistants jugèrent qu'il était mort. La mère versait des larmes de douleur, lorsqu'elle eut la pensée de s'adresser à sainte Marguerite. Aussitôt le jeune homme revint à lui-même comme d'une léthargie : il était guéri. Il n'oublia jamais le bienfait reçu par l'intercession de la Bienheureuse.

A Migiano, un père prit des mains de son épouse un fils âgé de trois ans, et le serra au cou avec tant de fureur, que le sang sortit à flots des narines et des yeux. A cette vue, le père le jeta à terre, le pressa avec les genoux et le laissa pour mort. Saisi de crainte, il prit la fuite pour échapper à la justice. L'épouse n'osait rien dire pour ne pas livrer son mari à la mort ; elle cacha son fils pendant trois jours, dans la pensée qu'il était mort. Enfin, ne sachant que faire, elle eut la pensée d'invoquer sainte Marguerite. Elle fit vœu de visiter son tombeau pieds nus et avec le cilice. L'enfant revint à la vie.

Quelques habitants de Cortone se trouvaient en pleine mer avec une forte tempête. Ils firent vœu à la Servante de Dieu, et la mer se calma. Ils firent leur voyage sans aucune perte de marchandise.

Un fleuve des Maresmes, à la fonte des neiges, entraînait les troupeaux qui de La Pouille allaient en Toscane. L'inondation était telle une fois que tout le bétail devait périr. Les habitants eurent recours à sainte Marguerite, et firent vœu de visiter son tombeau. Aussitôt le fleuve cessa de grossir, devint tranquille, et les troupeaux furent sauvés.

Des pèlerins pour la Terre-Sainte, partis d'Ancône, furent assaillis dans l'Adriatique par une violente tempête. Ils consommèrent toutes les provisions de leur voyage. Dans ce double péril, ils invoquèrent la protection des Saints, mais ce fut en

vain. Alors un habitant de Lavignano proposa à ses compagnons d'invoquer sainte Marguerite. A peine l'eurent-ils fait, que la tempête cessa, et le vaisseau arriva heureusement à sa destination. Les marins déclarèrent que, depuis vingt-cinq ans, ils n'avaient jamais fait un si heureux voyage.

Un homme d'Arezzo s'étant approché d'un puits, y tomba d'une manière malheureuse. Il invoqua le secours de sainte Marguerite de Cortone, et il éprouva l'efficacité de sa protection. Des amis le tirèrent avec des cordes, mais il tomba de nouveau au fond. Il ne perdit pas confiance, et il pria de nouveau. Il fut enfin délivré de ce péril sans avoir aucun mal.

RÉFLEXIONS

La sainte Église avec son Chef divin, sa Hiérarchie sacrée, ses Prêtres, a été établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est un devoir pour nous de rester toujours dans le sein de cette Mère de nos âmes, où sont renfermés tous les biens célestes et les Sacrements. Le salut ne se trouve que là, parce qu'elle possède le dépôt des vérités éternelles et les clefs du Royaume des Cieux.

Aucun prétexte, aucune raison, rien ne doit pouvoir nous séparer de la sainte Église. Nous devons toujours rester en communion avec le Chef visible, et, par lui, avec tous les membres de la divine Hiérarchie. Quelles que soient nos épreuves, il faut être fidèle : la vie de l'âme, la possession de la grâce divine est à ce prix.

L'Église est représentée à des degrés divers et de plusieurs manières. S'il s'agit de la direction de notre âme, notre confesseur, notre directeur représentent l'Église. Pour les religieux, les supérieurs légitimes représentent l'Église. A un degré plus élevé se trouve l'Évêque, membre de la divine Hiérarchie supérieure, à qui nous devons obéissance, respect et soumission,

en tant qu'il est uni au Chef visible, vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

La sainte unité de l'Église se conserve par le Pape. Nous devons lui être toujours unis, comme à celui qui représente Jésus-Christ, en qui seul nous pouvons espérer le salut. Mais si un faux pasteur venait en son nom, il faut éviter de le suivre, car il doit être légitime et élu selon les saintes règles de l'Église.

Heureux ceux qui vivent et qui meurent dans le Bercail du Sauveur. Ni les tribulations, ni les épreuves, ni la mort ne doivent nous faire rompre le lien sacré qui nous a faits enfants de Dieu. De grandes grâces seront accordées à ceux qui souffriront pour rester fidèles à ces principes fondamentaux de l'ordre divin sur la terre. Il faut rester dans la barque de Pierre malgré Satan.

De nos jours, l'enfer s'efforce de tenter les fidèles, et surtout les Prêtres, de rompre le lien de l'unité, ou de rester dans l'Église, mais sans tenir compte de ses lois, de sa doctrine et de ses prescriptions. *Absit à nobis*, loin de nous ce double malheur. Il ne faut pas de fausse hypocrisie ou de révolte criminelle. Dieu récompensera avec libéralité ceux qui résisteront à cette double tentation : ils seront illuminés et deviendront saints, *lux mundi et sal terræ.*

CHAPITRE X

AUTRES GUÉRISONS OBTENUES PAR SAINTE MARGUERITE. ELLE EST LE CANAL DE GRANDES GRACES REÇUES DE DIEU. DÉTAILS SUR SA BÉATIFICATION ET CANONISATION.

Un jeune homme avait l'intention de prendre une poudre comme remède ; malheureusement il avala, au lieu de celle-ci, un poison préparé pour donner la mort à certains animaux nuisibles. Il commença à souffrir cruellement à la tête et dans le ventre. Les médecins jugèrent qu'il allait mourir, ou qu'il resterait toute sa vie idiot. La mère du jeune homme, ne voyant aucun moyen humain de soulager son fils, eut recours à Dieu par l'intercession de sainte Marguerite, à laquelle elle recommanda son enfant. Elle en obtint ce qu'elle demandait, car le jeune homme se trouva tout à coup guéri. Il entra par reconnaissance dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et fut un digne religieux.

Une dame était dans les douleurs de l'enfantement. Les remèdes ne servaient de rien à son état plein de dangers. Elle s'adressa à sainte Marguerite, qui était sa protectrice spéciale. A l'instant même elle fut heureusement délivrée.

A Raguse, il courait parmi les enfants une maladie terrible dont ils mouraient en quelques heures. Un homme de piété

raconta à une dame de la ville les miracles qui avaient lieu par l'intercession de sainte Marguerite. Il lui donna même des cheveux de la Bienheureuse. Elle courut aussitôt auprès d'un enfant atteint du mal incurable et qui se trouvait à l'extrémité. A peine l'enfant eut été touché par la sainte relique, qu'il se trouva guéri, à la grande joie de ses parents.

Un homme avait réuni quelques personnes avec des armes pour tuer son ennemi. En punition de sa faute, une arête de poisson s'arrêta à son gosier, et il fut abandonné de tous comme incapable de guérir. Dans sa crainte de mourir, il eut recours à sainte Marguerite, et lui promit de pardonner à son ennemi et de visiter son tombeau. Il vomit aussitôt l'arête, et il alla accomplir son vœu.

A Pérouse, un homme affirma par serment qu'il souffrait d'un mal dangereux que les plus habiles médecins avaient déclaré incurable. Il implora avec confiance le secours de sainte Marguerite, et lui promit de visiter chaque année son tombeau. A ces paroles, il retrouva ses forces et le mal disparut. Il se leva et se mit à exalter les mérites de la Bienheureuse.

Une dame de Cortone souffrait un mal dangereux dans le ventre. Les médecins n'avaient pu parvenir à lui procurer le moindre soulagement. Elle eut l'inspiration de recourir à l'intercession de sainte Marguerite, et le mal s'adoucit; et peu à peu elle se trouva entièrement guérie.

Un enfant avait un grand mal à une jambe, et aucun remède ne le guérissait. Sa mère implora la protection de sainte Marguerite avec une grande ferveur. Peu de temps après, le fils était guéri. Mais elle ne s'empressa pas d'aller visiter le tombeau de la Bienheureuse, et le mal revint. Alors, reconnaissant la faute qu'elle avait commise, elle supplia de nouveau la Sainte, et l'enfant fut guéri. Elle affirma avec serment ce prodige, et en même temps sa négligence à rendre grâces à la Bienheureuse.

Un capitaine de noble famille eut un mal qui menaçait d'envahir le corps tout entier au grand danger de sa vie, selon le jugement des médecins. Ne voyant aucun remède humain possible, il fit un vœu à sainte Marguerite. La nuit, pendant qu'il

était comme endormi, il pressa lui-même son mal avec un linge. Il s'aperçut de ce qu'il faisait, et craignant de l'avoir aggravé, il appela les personnes qui l'assistaient. A son grand étonnement il se vit guéri : il se leva donc du lit, et rendit grâces à la Bienheureuse qui l'avait si promptement exaucé.

Tous les faits qui précèdent furent approuvés après un jugement rigoureux fait par le Cardinal Orsini, Légat apostolique, qui en fit dresser des actes authentiques en présence de plusieurs Évêques et Docteurs. Ceux qui suivent ont été extraits des actes de la canonisation de la Sainte.

En l'an 1604, un religieux de Cortone, traversant le lac de Trasimène, tomba dans l'eau, et la barque se renversa sur lui. Il se recommanda avec instance à l'intercession de sainte Marguerite à laquelle il avait une grande dévotion, et tout à coup il se retrouva dans la barque sans savoir comment. Il réfléchit ensuite que personne n'avait pu venir à son secours, et qu'il avait dû son salut, dans ce péril évident, à la protection de la Bienheureuse. Il ne manqua pas d'exalter dès lors les mérites de cette illustre Sainte auprès des religieuses et de tous les habitants.

En 1614, un Père de l'Ordre des Mineurs eut un mal à un pied que les médecins désespérèrent de guérir. Il y avait grand danger de le voir estropié pour toute la vie. Il s'adressa avec ferveur à sainte Marguerite, et la supplia de lui venir en aide. En ce moment il eut la pensée d'ouvrir lui-même la tumeur qui causait son mal. Il saisit un couteau, et, plein de courage, il se fit une plaie, d'où il vit couler l'humeur qui lui causait une cruelle douleur. A l'admiration des chirurgiens, il se trouva guéri sans aucune amputation.

Une enfant s'adonna avec tant de ferveur à la piété et à la pénitence, qu'il lui vint des maux de tête si violents, que les médecins jugèrent le cerveau blessé. Le jour de la fête de la Sainte, elle désirait faire la sainte Communion. Sainte Marguerite lui apparut, et, lui posant la main sur la tête, elle lui dit : « Reviens chez toi, tu es guérie, et rends grâces à Dieu. » La jeune fille, ravie de joie et d'admiration, raconta ce qui lui était arrivé.

Dans la suite elle se fit religieuse, et elle vécut avec une grande édification de tous ceux qui la connurent.

Une dame souffrait dans le sein, et tous les remèdes mis en usage avaient été inutiles. La violence du mal la réduisit à l'extrémité. Elle avait une grande dévotion à sainte Marguerite, et elle la priait souvent avec ferveur. Un jour que tout le monde était à dîner, la Bienheureuse lui apparut avec un visage souriant et plein de majesté. A cette vue, cette dame craignit une illusion du démon transformé en Ange de lumière. Mais un rayon céleste dissipa tous ses doutes à l'égard de cette apparition. Pleine de reconnaissance pour la bonté du Seigneur, elle se laissa traiter par la Bienheureuse sans aucune crainte. Celle-ci lui ouvrit le sein, et en retira une grande quantité de sang. Cela fait, elle disparut. La malade se mit à crier, et son mari accourut aussitôt. Elle lui raconta ce qui était arrivé, et en preuve, elle se leva du lit, car elle était entièrement guérie. Elle ne fut jamais à l'avenir atteinte de ce mal. Le fait merveilleux se répandit dans la ville, et la dévotion envers la Sainte s'accrut dans tous les cœurs des habitants.

Le Seigneur n'a jamais cessé de glorifier l'illustre Pénitente par des grâces miraculeuses accordées par son intercession. Les actes de sa canonisation en renferment un grand nombre. Mais ceux que nous avons rapportés suffiront à notre but. Il est impossible que personne puisse révoquer en doute la grandeur des mérites dont Dieu s'est plu à orner la bienheureuse Pénitente. Il ne nous reste qu'à retirer de tout ce qui précède ces fruits de vie dont le Seigneur parla à sa Servante, en lui disant : « Je fais toutes ces choses, afin que les hommes reviennent à moi, et apprennent par toi qu'à l'aide d'une pénitence facile, ils peuvent s'élever rapidement à l'état de grâce. »

Nous ajouterons ici quelques détails nécessaires pour compléter le récit du P. Marchese. Léon X, en 1515, avait permis de célébrer la fête de la Bienheureuse. Sous Urbain VIII, en 1623, la permission de réciter l'Office en l'honneur de sainte Marguerite fut accordée à tout l'Ordre franciscain ainsi qu'aux religieuses. Le Pape Clément IX approuva solennellement les

vertus de la Sainte en 1668. Enfin, en 1715, la sacrée Congrégation des Rites décréta, avec l'approbation du Pape Clément XI, que l'éloge suivant serait inscrit dans le Martyrologe romain : « A Cortone, en Toscane, mémoire de la bienheureuse Marguerite, du Tiers-Ordre de Saint-François, dont le corps, resté miraculeusement sans corruption depuis plus de quatre siècles et exhalant une suave odeur, est honoré en cette même ville avec une grande vénération. »

Le Pape Benoît XIII, en 1727, dans une assemblée générale de la S. Congrégation, après avoir pris les votes des consulteurs et des éminentissimes Cardinaux, approuva quatre miracles opérés par l'intercession de la bienheureuse Marguerite. Le premier est la guérison instantanée de Marie Catherine de Fabris d'une paralysie. Le second, la préservation de Benoît de Bonginis de la mort. Le troisième, le corps de la Sainte préservé de la corruption depuis des siècles. Enfin, la guérison instantanée de la religieuse De Vannuccis d'une inflammation des poumons.

Le Martyrologe, les actes de la canonisation, et les autres actes authentiques attestent que de nombreux miracles ne cessent de s'opérer au tombeau de la Bienheureuse et en tous lieux par son intercession. Le Décret de sa canonisation fut prononcé le 22 févrièr 1728, sur les instances des rois, des princes et de l'Ordre de Saint-François. Enfin, à la fête de la Pentecôte, la canonisation fut faite selon l'usage, et l'Eglise vit inscrite dans le catalogue des Saints une admirable Pénitente, qui prêcha aux pécheurs la pénitence, et leur donna à tous l'espérance assurée de la gloire dans le Ciel.



ÉPILOGUE

Tous les lecteurs de *l'Admirable Vie de sainte Marguerite de Cortone* se réjouiront que le Seigneur ait daigné donner à son Eglise un modèle si parfait de ses miséricordes infinies pour les âmes pécheresses. Ils contempleront avec des sentiments d'amour les merveilles ineffables de la grâce en elle, et ils verront clairement que rien n'est impossible à Dieu, aussi bien dans l'ordre surnaturel et divin que dans l'ordre naturel des choses de la terre.

Dieu peut tout réparer, il guérit toutes les plaies du péché, il renouvelle les âmes que le démon avait ensevelies dans les ténèbres de la mort. Sainte Marguerite en est un exemple éclatant et visible pour tous. Cette âme pécheresse avait trois choses à réparer : le temps de sa vie passée, les péchés sans nombre commis, et en particulier les péchés d'impureté, la perte des mérites devant Dieu. Cette illustre Pénitente sut trouver la voie nouvelle pour faire en toutes choses une réparation si parfaite, que le démon n'a pas eu à sa mort l'ombre d'un droit à son égard.

Le temps semble irréparable pour nous sur cette terre. Néanmoins sainte Marguerite, après avoir vécu trente ans de sa vie sans travailler pour le Ciel, a réparé en vingt-trois ans

tout ce passé. Elle a si bien prospéré à la grâce, que tous les Élus de Dieu ont supplié le Seigneur de l'admettre dans la Gloire. Elle a mérité la récompense à laquelle Dieu l'avait prédestinée, c'est-à-dire, un trône sublime dans le premier rang de l'Ordre des Séraphins. Aussi elle a accompli la réparation du temps perdu, et elle a reçu dans le Ciel tous les degrés de gloire que Dieu avait décrété de lui donner de toute éternité.

Les péchés aussi peuvent être réparés par la vertu de la grâce et les effets du divin Sacrement de la Pénitence. C'est l'enseignement de tous les Docteurs. Néanmoins il a semblé à plusieurs que la virginité perdue par les péchés d'impureté consommés était une chose irréparable. Quelques saints Pères mêmes n'ont pas hésité à parler ainsi, et le texte de saint Jérôme écrivant à sainte Eustochie est bien connu : *Audacter loquar : cum omnia possit Deus, salvare virginem non potest post ruinam*, Dieu ne peut rendre la virginité perdue. Mais sur ce point il faut abandonner le sentiment de ce Père de l'Eglise pour suivre une doctrine plus sûre et mieux fondée.

Dans la *Vie* de sainte Marguerite, le divin Jésus nous assure qu'elle sera placée dans le Ciel parmi les Vierges. Sans doute cette révélation privée ne serait pas suffisante, mais les Docteurs autorisés ne font pas difficulté d'embrasser ce sentiment, et d'affirmer que la pénitence a une vertu si efficace, qu'elle peut nous rétablir dans l'état d'innocence, autant que nous en sommes capables en cette vie, même en ce qui concerne la virginité perdue par le péché. Il importe d'ajouter ici une explication nécessaire pour bien comprendre cette question d'une si haute importance.

Dans le Ciel, les Vierges ont une récompense et un privilége. Les Vierges ont dans la Gloire une auréole, et ils ont la prérogative de suivre l'Agneau partout où il va. Il n'y a que trois auréoles dans le Ciel, celle des Vierges, celle des Martyrs et celle des Prédicateurs. Quant à l'auréole spéciale des Vierges, il est manifeste que, si la vertu de pénitence peut effacer les péchés d'impureté, le divin Sauveur peut aussi accorder cette auréole à ceux que la justice éternelle en juge dignes. Il

faut néanmoins, pour récupérer cet insigne privilége, des conditions rigoureuses et difficiles à remplir. Mais les âmes généreuses n'hésiteront pas à répondre à la grâce du Seigneur, dans l'espérance d'obtenir une prérogative si précieuse.

Quelques personnes néanmoins nous ont demandé une explication plus complète à l'occasion de ce qu'elles ont lu dans la *Vie de sainte Marguerite*. Elles ont désiré savoir si ce que les Théologiens appellent l'intégrité virginale ne saurait être réparé, après avoir été malheureusement perdu. Nous voulons répondre sur ce point par ce que tous les lecteurs ont pu voir dans la *Vie* du célèbre saint Gaetan de Thienne, approuvée à Rome :

Une jeune fille noble fut l'objet de tels outrages de la part du démon impur, qu'elle perdit l'intégrité virginale. Dans sa profonde affliction, elle eut recours à saint Gaetan. Le Saint lui apparut en vision, et dès lors, non-seulement elle ne fut plus molestée par le démon, mais elle recouvra l'intégrité que l'ennemi infernal lui avait enlevée.

Selon l'auteur de la *Vie* de ce grand Saint, il ne peut être mis en doute que Dieu ne puisse restituer, par un miracle, ce qui constitue la fleur de la virginité, l'intégrité de la vierge. Un vase de cristal mis en pièces, dit-il, peut être remis en son premier état, et l'a été d'une manière miraculeuse : pourquoi ce qui est possible en ce point ne le serait-il pas dans notre cas? Cette réponse suffira pour les bien-aimés lecteurs de notre ouvrage. (Voyez *Vita di S. Gaetano thienne*, *da Giuseppe Silos*, lib. II, p. 146. Roma.)

Le troisième objet qui semble irréparable, est la perte des mérites qu'on n'a pu faire dans l'état de péché. Mais les trésors de la miséricorde divine sont si riches, qu'il est possible de réparer encore ce point. Nous le voyons en sainte Marguerite : non-seulement en vingt-trois ans elle mérite une grande gloire dans le Ciel, mais elle est capable d'être une source de grâce pour les autres. Quel sujet d'admiration pour nous dans la bonté du Sauveur envers les âmes !

La *Vie* de sainte Marguerite de Cortone pourrait dès lors être intitulée à juste titre : *La divine Réparation dans l'âme pécheresse.* C'est la solution du plus grand problème dont les intelligences de nos jours puissent se préoccuper. Il n'y a pas de question plus grave à résoudre, puisqu'elle renferme pour nous le salut, la vie éternelle, ou la mort et la perte irrémédiable.

Sainte Marguerite est le phare éclatant qui doit servir de guide. Dieu l'a placé à la fin du XIIIe siècle, parce que l'ère du triomphe de l'Église allait finir. Elle était destinée à annoncer la voie d'un nouveau triomphe après les jours d'une longue décadence. Mais, puisque nous croyons tous qu'après un châtiment nécessaire et mérité, nous verrons luire enfin le jour glorieux du règne de Dieu par Marie sur la terre, il faut que nous apprenions à connaître, à contempler celle que le divin Jésus a donnée pour être le modèle de la pénitence. Elle est notre patronne, notre protectrice, notre secours, à nous, naufragés dans la mer de ce monde, où Satan a multiplié les victimes.

Il ne manque plus qu'une gloire à cette illustre Sainte. L'Église romaine a inséré sa fête dans son directoire propre, il faudrait que ce nom fût mis dans le calendrier de l'Église universelle. C'est une faveur insigne et bien difficile à obtenir, mais tout est possible à Dieu, et ses volontés s'accomplissent toujours sur la terre.

Pour nous, qui avons reçu de précieuses faveurs de l'illustre Pénitente, et qui en espérons avec une grande confiance de plus précieuses encore, nous faisons vœu de ne rien négliger pour atteindre ce but. La *Vie* de sainte Marguerite, en 1728, par le R. P. Danti, fut dédiée au pape Benoît XIII, de sainte mémoire. De nos jours un pieux Evêque, monseigneur Luquet, qui est mort de la mort des justes, a dédié la Légende de sainte Marguerite, écrite par le père Giunta, à Son Éminence l'illustre Cardinal Cagiano, récemment décédé aussi. Il l'a publiée en latin et en italien, et traduite enfin en français.

Tous ces titres nous donnent la légitime espérance de voir

cette lumière briller aux yeux de tous. C'est dans ce but que nous avons fait notre traduction de la *Vie* de la sainte Marguerite par le R. P. Marchese. L'Ordre entier du séraphique saint François mettra certainement tout son zèle à procurer une nouvelle gloire à une des grandes Saintes de cet Ordre, qui a donné des milliers de Saints si illustres à l'Église de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie L. TOINON et Cᵉ à Saint-Germain.

